





**Le siège de Maubeuge
25 août – 8 septembre 1914**

La collection
Documents et témoignages
est dirigée par
Xavier Boniface

Cet ouvrage est publié après l'expertise éditoriale du comité
Temps, Espace et Société
composé de :

Frédéric Attal, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis
Xavier Boniface, Université de Picardie – Jules Verne
Alban Gautier, Université du Littoral – Côte d'Opale
Jean Heuclin, Université Catholique de Lille
Hervé Leuwers, Université de Lille
Michel Leymarie (coordinateur), Université de Lille
Arthur Muller, Université de Lille
Chantal Petillon, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis
Judith Rainhorn, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
François Robichon, Université de Lille
Emmanuelle Santinelli, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis
Arnaud Timbert, Université de Lille
Béatrice Touchelay, Université de Lille
Jérôme Vaillant, Université de Lille

Dernières parutions dans la collection :

- **Viollet-le-Duc et Pierrefonds**
Histoire d'un chantier
A. Timbert, 2017.
- **Souvenirs de guerre**
du recteur Georges Lyon (1914-1918)
G. Lyon. Jean-François Condette (dir.), 2016.
- **Journal de guerre d'une institutrice**
du Nord 1939-1945
à Dunkerque, Arras, Bailleul, Hazebrouck
D. Delmas-Decreus, B. Delmas (dir.), 2015.
- **Journaux de combattants & civils**
de la France du Nord dans la Grande Guerre
A. Becker, 2015.

Hans von Zwehl

**Le siège de Maubeuge
25 août – 8 septembre 1914**

Édition critique par Jean Heuclin

Publié avec le soutien de
l'Institut Catholique de Lille

Presses Universitaires du Septentrion
www.septentrion.com
2018

Les Presses Universitaires du Septentrion
sont une association de cinq universités :

- Université de Lille,
- Université du Littoral – Côte d’Opale,
- Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis,
- Université Catholique de Lille,
- Université de Picardie – Jules Verne.

La politique éditoriale est conçue dans les comités éditoriaux.
Cinq comités et la collection « Les savoirs mieux de Septentrion »
couvrent les grands champs disciplinaires suivants :

- Acquisition et Transmission des Savoirs,
- Arts et Littératures,
- Savoirs et Systèmes de Pensée,
- Sciences Sociales,
- Temps, Espace et Société.

Publié avec le soutien
de la Communauté d’universités et d’établissements Lille Nord de France
et de la Région Hauts-de-France.

© Presses Universitaires du Septentrion, 2018
www.septentrion.com
Villeneuve d’Ascq
France

Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la présente publication, faite sans l’autorisation de l’éditeur est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle) et constitue une contrefaçon. L’autorisation d’effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre Français d’Exploitation du Droit de Copie (CFC) 20 rue des Grands-Augustins à Paris.

ISBN : 978-2-7574-2074-4
ISSN : 1284-6155
Livre imprimé en France

Table des matières

Avant-propos.....	11
<i>Par Arnaud Decagny maire de Maubeuge</i>	
Préface	13
<i>Par le général Paul Nayral de Puybusque</i>	
Introduction. Un débat politique et militaire français.....	17
<i>Par Jean Heuclin</i>	
Annexe :	
« Le gouverneur de Maubeuge, le général Fournier mis en accusation », extrait du <i>Militär-Wochenblatt</i> , 6 septembre 1919	31
<i>Par Hans von Zuehl</i>	

PREMIÈRE PARTIE. LE CONTEXTE ALLEMAND DE L'INVASION EN 1914

Un général vainqueur. Portrait de Hans von Zuehl	41
<i>Par Eva Damm</i>	

Annexes de la première partie

Introduction.....	59
<i>Par Jean Heuclin</i>	
L'avance de la deuxième armée allemande vers Maubeuge (août 1914) et la retraite de la Marne	61
<i>Par le général von Bülow</i>	
La retraite allemande du 9 au 13 septembre 1914	73
<i>Par le général von Kuhl</i>	

DEUXIÈME PARTIE.
LA MARCHÉ DU VII^E CORPS D'ARMÉE DE RÉSERVE
DE AOÛT À SEPTEMBRE 1914

De la mobilisation – au siège de Maubeuge –
à la marche forcée vers l'Aisne 83
Par le général von Zwehl

Annexes
de la deuxième partie

Présentation des annexes 173
Par Jean Heuclin

Souvenir de la capitulation et de la reddition de Maubeuge
(8 septembre 1914)..... 177
Par Julius Wertheimer (Agence Wolff)

La route des gros canons en France 185
Par Irwin S. Cobb

TROISIÈME PARTIE.
RELIRE ET COMPRENDRE

Introduction.....205
Par Jean Heuclin

L'analyse américaine de 1937207
Par Sewell T. Tyng

Le siège de Maubeuge : une histoire franco-allemande225
Par Jean Heuclin

En guise de conclusion.....263
Par Jean Heuclin

ANNEXES

Annexe A. Tableau comparatif des grades269

Annexe B. Organigramme du VII^e Corps de réserve271

Annexe C. Plan d'investissement de la Place-forte de Maubeuge
par le VII^e Corps de réserve275

Bibliographie277

Liste des abréviations

C. A.	Corps d'armée actif
C. A. R. ou C. R.	Corps d'armée de réserve
C. C.	Corps de cavalerie
D. I.	Division d'infanterie active
D. I. G.	Division d'infanterie de la Garde
D. I. R.	Division d'infanterie de réserve
D. R.	Division de réserve
G. Q. G.	Grand Quartier Général
Q. G. A. 2	Quartier général de la 2 ^e armée
O. H. L.	<i>Oberst Heeresleitung</i> , GQG Allemand
R. I. R.	Régiment d'infanterie de réserve



Avant-propos

Par Arnaud Decagny
Maire de Maubeuge

Au cours du XX^e siècle, Maubeuge fut largement marquée par les deux grands conflits mondiaux. Lors de l'offensive allemande de mai 1940, le cœur historique de la ville est détruit à près de 90 %. Des destructions et un terrible incendie dus, en partie, au souvenir d'une résistance française imprévue, 26 ans plus tôt. En 1914, le général Joseph Anthelme Fournier, gouverneur militaire de la place forte de Maubeuge, oppose une résistance de près de deux semaines face aux forces allemandes, conduites par le général Johann « Hans » von Zwehl.

Après *La vie quotidienne des chanoinesses du chapitre Sainte-Aldegonde de Maubeuge* et *Maubeuge, bastion de la résistance, 1914-1918*, l'historien Jean Heuclin se penche à nouveau avec brio sur l'histoire du territoire sambrien. Dans l'ouvrage présent, il renouvelle son intérêt pour Maubeuge et nous permet d'avoir un autre regard sur notre histoire. *Le siège de Maubeuge par les Allemands 25 août – 8 septembre 1914* relate le contexte historique, la bataille et les combats qui suivirent sur le front.

Nous éloignant des mythologies, cette source permettra à tous de découvrir la réalité de la bataille mais aussi les récupérations politiques et idéologiques qui suivirent. Le déshonneur et la réhabilitation tardive du général Fournier en est symptomatique. Accusé, puis réhabilité après son procès, une rue de Maubeuge porte désormais son nom et une plaque de bronze lui rend hommage à la porte de Mons.

Ces témoignages d'une histoire tumultueuse font aujourd'hui partie intégrante du patrimoine maubeugeois. Un patrimoine à découvrir qui nous transporte du Moyen-Âge à la reconstruction, avec les rénovations de la salle Sthrau, des fortifications de Vauban ou encore du patrimoine André Lurçat. Maubeuge a eu plusieurs vies et a toujours su renaitre de ses cendres, mieux connaître son histoire c'est renforcer notre confiance en l'avenir.



Préface

Par le général Paul Nayral de Puybusque

Il faut savoir gré à Jean Heuclin d'avoir poursuivi ses recherches sur le siège de Maubeuge et d'en partager les conclusions. Après sa magistrale étude écrite avec Christophe Robinne, *Maubeuge. Bastion de la résistance 1914-1918*¹, il s'attache maintenant à mieux comprendre le point de vue des assiégeants par l'étude du témoignage jusqu'alors inédit du général von Zwehl. On obtient ainsi une vue complète de ce que savaient et ne savaient pas les deux adversaires, et l'on comprend mieux ce qui a pu guider les choix du général Fournier, symbole ambivalent de la reddition de la ville. Jean Heuclin fait ainsi véritablement œuvre d'historien en rassemblant les pièces d'un puzzle complexe. S'y mêlent en effet les considérations tactiques, stratégiques, politiques mais aussi profondément humaines qui ont conduit le général Fournier à estimer qu'il était devenu nécessaire de cesser le combat sans pour autant avoir épuisé tous les moyens dont il disposait ; dérogeant alors à toutes les règles morales de son temps et à son statut de gouverneur de la ville. Ce qui l'amena avec ses principaux subordonnés devant le conseil de guerre en 1920 dont il sortira réhabilité.

Sans porter de jugement a posteriori, Jean Heuclin nous permet de comprendre le dilemme d'un chef militaire pour qui la reddition avant d'être à bout de force est a priori impensable, mais qui devra s'y résoudre en se fiant à son appréciation de la situation. Il nous donne à voir la réflexion d'un homme seul, sans doute un peu dépassé par les enjeux qu'il symbolise, et qui pèse sans cesse le pour et le contre. En filigrane apparaissent ainsi sa détresse et une certaine constance qui sont aujourd'hui poignantes.

1.- *Maubeuge. Bastion de la résistance 1914-1918*, éditions DeGeorge, 2014.

Fournier arrive à Maubeuge en mars 1914, en provenance de Bizerte. Les moyens accordés, la mission qui lui est confiée ne lui montrent pas que la ville pourrait être un carrefour stratégique. Il peut espérer au mieux jouer un rôle de point d'appui temporaire. Il fera son métier de soldat en préparant le mieux possible la défense, puis, une fois débutées les attaques ennemies, en utilisant avec économie des unités à la valeur opérationnelle hétérogène, et en n'oubliant jamais les civils réfugiés qui subissent eux aussi les coups de l'artillerie allemande qu'il ne peut contrebattre. Von Zwehl le reconnaîtra : « J'ai dit au général Fournier qu'il s'était défendu avec vaillance, mais que le sort de la guerre en avait décidé autrement. »

Dans le cas présent, le « sort de la guerre » c'est surtout le dramatique isolement dans lequel il se trouve. Après avoir été initialement félicité par le haut commandement pour ses préparatifs et ses premiers jours de résistance, il est désavoué et menacé d'être fusillé par le Ministre de la guerre, puis coupé de toute information car l'armée concentre ses efforts sur la Marne. Dans l'impossibilité d'avoir des renseignements fiables sur les unités allemandes qui l'assiègent et qui viennent de bousculer les troupes belges et leurs forts réputés imprenables, il les surévalue. Il est vrai qu'il en mesure chaque jour l'incontestable supériorité en artillerie qui écrase les forts et littéralement assomme les hommes quand elle ne les tue pas.

Dans *Le gâchis des généraux*², Pierre Miquel consacre plusieurs pages au siège de Maubeuge. Il en résume bien les raisons qui firent de Fournier un symbole : « Cette affaire mineure avait une importance morale et politique du fait qu'un général français avait hissé le drapeau blanc pour rendre sa troupe et ses moyens militaires à l'ennemi. Le décret sur les places, encore inspiré par les redditions célèbres des villes lors des invasions du XIX^e siècle établissait avec force qu'il fallait tenir jusqu'aux dernières limites. Un général coupable de reddition prématurée était donc plus menacé dans son honneur et sa carrière qu'une ganache de divisionnaire ayant envoyé sa troupe devant des feux de mitrailleuse sans aucun soutien d'artillerie. La chute de Maubeuge n'avait aucune influence matérielle sur la bataille de la Marne. »

L'ouvrage de Jean Heuclin, et ce n'est pas son moindre mérite, dépasse de beaucoup la seule histoire locale et la connaissance érudite d'une action qui peut paraître aujourd'hui marginale dans l'immense bataille que fût la Première Guerre mondiale. Il nous plonge dans une séquence pathétique où, au-delà des techniques guerrières du temps, se mesure les questions du choix et du bien pour le chef militaire qui se sait à la fois responsable d'une mission et comptable de la vie de ses hommes. Nous y voyons un condensé de l'âme d'une époque, la France de 1914 et du territoire national envahi, arc-boutée sur la Marne pour repousser l'allemand alors que la guerre avait été attendue facile et courte par beaucoup.

2.- *Le gâchis des généraux*. Plon, octobre 2001.

C'est aussi le lieu d'une réflexion qui traverse les âges, celle du commandement en temps de guerre ; là où il s'agit de vie et de mort, de victoire ou de défaite, et donc des responsabilités écrasantes qui pèsent sur celui qui exerce ce commandement.

On doit imaginer le dramatique dilemme de cet officier qui se sent abandonné par ses chefs. Que faut-il faire ? Rester, contre-attaquer, reculer ? Face à la conscience d'une lutte qui devient inutile, faut-il tenir « jusqu'au bout », mais alors à quel prix ? Peut-il être le premier à déchoir et livrer 40 000 prisonniers aux allemands ? Quel sens y a-t-il à se faire tuer sur place ?

Le général Fournier, cassé psychologiquement, tactiquement isolé, stratégiquement abandonné a choisi de se rendre. Et c'est tous les questionnements de la responsabilité et du devoir qui certainement le hantèrent qui apparaissent ainsi en filigrane dans ce beau et utile ouvrage.

C'est sans doute pour cela que le siège de Maubeuge garde une valeur exemplaire. Il nous entraîne à réfléchir à un passé que l'on voudrait croire révolu tant il nous semble aujourd'hui incompréhensible, celui d'un conflit européen si coûteux en vies humaines et en destructions, mais qu'il faut pourtant connaître pour mieux s'en prémunir. Autant de réflexions utiles à notre temps parfois incertain.



Introduction.

Un débat politique et militaire français

Par Jean Heuclin

Le siège de la place-forte de Maubeuge – entre le 25 août et le 8 septembre – fut le plus long de la phase d'invasion en 1914 alors que le rouleau compresseur allemand remportait les batailles de Mons et Charleroi (21-24 août 1914) puis celles de Guise-Saint-Quentin (29-30 août) jusqu'au coup d'arrêt des batailles de la Marne¹ (5-10 septembre).

Cette résistance imprévue de Maubeuge suscita dès-avant la fin du conflit une vive polémique qui se déroula dans une première phase de 1918 à 1922 avec, au cœur, entre avril et mai 1920, le procès du général Fournier. L'affaire rebondit ensuite entre 1935 et 1939 dans un contexte différent, celui de la construction de la Ligne Maginot². Il en résulta toute une littérature³ franco-française dont les principaux

- 1.– Les batailles de la Marne de l'Ourcq à Verdun (1914 et 1918), dir. F. Cochet, éd. 14-18, Soteca, 2004.
- 2.– Général Lenormand, « Le Rôle des Fortifications pendant la Grande Guerre », *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1925.
- 3.– Le débat fut ouvert par G. Hanotaux en mai 1918 dans le *Bulletin de l'Alliance démocratique* et se poursuivit avec M. Callet, *Nouvelle Revue*, 1^{er} juin 1918 ; P. Cassou, *Revue de Paris* 15 juillet 1918 ; du même, *La vérité sur le siège de Maubeuge*, Nancy-Paris, 1919 ; Commandant de Civrieux, *L'Illustration* 3989, 16 août 1919 ; F. Engerand, *Le secret de la frontière – Charleroi*, Paris, Brossard, 1921 ; J.-E. Edmonds, *Military Operation*, London, 1922. La seconde phase est dominée par les historiens militaires : Général Clément-Grandcourt, *Une leçon : le drame de Maubeuge*, Paris, 1935, avec préface du Maréchal Franchet d'Esperey ; Sewell T. Tyng, « The fall of a fortress », *Journal of US Artillery*, *The Coast Artillery Journal*, octobre 1937 p. 371-381 ; enfin Charles Maurras dans son discours de réception à l'Académie française le 8 juin 1939 fait référence au siège de Maubeuge. Pour mémoire mentionnons l'ouvrage inachevé en 1939 de *Georges Gay, face aux témoins oubliés du siège de Maubeuge en 1914*, éd. J. Depret, ASFL, 2014.

auteurs furent le commandant Paul Cassou et le général A. Clément-Grandcourt. L'enjeu au premier chef de ce débat est précisé dans le rapport présenté à la Chambre des Députés lors de la séance du 7 juillet 1920 par le colonel Girod, reprenant une proposition de son collègue Léon Pasqual⁴ : rendre justice aux sacrifiés de Maubeuge.

« À ces hommes, victimes de la situation où le hasard les a placés, on a imputé, sur la foi de récits mensongers, UNE SORTE DE DÉFAILLANCE GLOBALE QUI LES A FAIT EXCLURE PAR MESURE COLLECTIVE DE TOUTE RÉCOMPENSE ET DE TOUT AVANCEMENT. Une circulaire du 25 septembre 1916 avait institué pour eux ce traitement de rigueur ; abrogée elle resta effectivement appliquée. Toutes les propositions dont ils furent l'objet, même pour évocation des camps d'Allemagne, furent ajournées ou non transmises avec la mention APPARTIENT À LA GARNISON DE MAUBEUGE ».

À l'issue de la guerre, il s'agit d'abord de laver le déshonneur des hommes et de leur chef, le général Fournier. Les 145^e et 345^e régiments d'infanterie et les 31^e, 32^e régiments d'infanterie coloniale engagés en première ligne ne pouvaient en effet se targuer d'aucune décoration exprimant leur valeur⁵, ce qui jetait la suspicion et l'opprobre envers d'éventuels « planqués » dans le sacrifice généralisé de la Nation, d'autre part, comme le note la princesse de Croÿ dans ses Mémoires, le siège de Maubeuge a été environné des plus folles rumeurs, notamment concernant la trahison du général dont la femme aurait été allemande !

Le procès [fig. 0] du gouverneur militaire [fig. 1] qui s'ouvre à Paris devant le Conseil de Guerre en avril-mai 1920, est chargé de doutes, de soupçons et de lâcheté mais surtout il soulève des questions plus graves d'ordre stratégique et de préparatifs de la guerre. À l'instar de tout gouverneur ayant capitulé la procédure n'est pas exceptionnelle, néanmoins on ne peut manquer d'observer que Fournier se trouve accompagné au banc des accusés par six officiers estimés parmi les plus valeureux de la place-forte : le général Ville, le colonel Charlier, le chef d'escadron Magnien, le commandant Leroux, les capitaines Renaud et Saulnier d'Anchald. Par contre ne figurent pas les généraux Peyrecave, gouverneur à la retraite de Madagascar, ni Winckel-Mayer⁶ [fig. 2] qui refusa de prendre la

4. – Léon Pasqual (1869 – 1927) avocat au barreau d'Avesnes-sur-Helpe, député du nord de 1899 à 1924 puis sénateur de 1924 à 1927. Il a obtenu que les années de captivité soient prises en compte dans le calcul des pensions.

5. – Créé le 1^{er} avril 1914, le 345^e avait effectué une manœuvre de combat offensif à Sissonne en juin sous l'œil du général Franchet d'Esperey qui avait commenté : « on ne peut pas demander mieux à une formation de réserve ». Lors de la mobilisation la moitié des réservistes devaient retrouver les cadres actifs qui les avaient instruits.

6. – Néanmoins lors du procès le général Maistre dit au général Winckel-Mayer : « Vous êtes resté les bras ballants ! Je regrette d'avoir à vous dire que vous avez donné un triste exemple ». Quant au général Peyrecave commandant le premier secteur, il lui est notifié : s'est rendu « sans avoir tiré un coup de canon » ! Toute la bataille, il est resté à son poste, attendant des ordres, mais il n'a pas pris l'initiative d'attaquer.

tête d'une sortie offensive, ni le colonel Delamotte qui abandonna son poste, ni le colonel Duchesnes, commandant l'artillerie de la place en conflit ouvert avec Fournier. Tous bénéficièrent d'ailleurs d'une libération anticipée de leur camp de prisonniers dès 1916 ! Le traitement réservé au général Fournier mérite ici attention. Au vu de son âge, il avait demandé comme tout officier âgé de plus de 45 ans d'être rapatrié en Suisse mais ses démarches n'aboutissent pas. Son épouse en réfère au général Pau qui lui répond : « En 1916, je me suis heurté à une opposition gouvernementale irrésistible... La décision que le gouvernement a prise, est vraisemblablement pour des motifs d'ordre politique... Cette décision est absolue et irréductible.⁷ ». La réponse du général Henri Mordacq, chef du cabinet militaire de Clémenceau est encore plus cinglante : « mais vous n'y songez pas Madame, la simple évocation du nom de votre mari soulève ici au ministère une véritable tempête ! ». L'humiliation continue à la fin de la guerre en le faisant séjourner en Suisse⁸ du 29 mars au 29 novembre 1918. À cette date, en raison de l'armistice, il rejoint son épouse à Lyon, dont elle est originaire, lorsque lui parvient cette missive du ministère : « le ministre de la Guerre estime ne pas devoir, pour le moment, accorder la permission demandée par le général Fournier. Il devra attendre la décision à venir » !

Le but de ces pressions psychologiques est clair, il faut faire taire Fournier [fig. 3] car, comme le souligne un article du *Matin*⁹, la question est : « Est-ce le procès du général Fournier ou de notre organisation militaire de 1914 qui s'inscrit devant le Conseil de Guerre ? ». Dans le contexte de l'Union Sacrée que l'on veut préserver pour obtenir réparation de l'Allemagne, il importe de ne pas rouvrir les divisions d'avant-guerre. Les élections législatives du 26 avril et du 10 mai 1914 avaient donné 63 % des voix à la gauche radicale de Joseph Caillaux dans l'éventuelle perspective d'abroger « la loi des Trois ans » et d'instaurer l'impôt sur le revenu¹⁰. La longue résistance de Maubeuge est *de facto* un véritable camouflet donné au Conseil Supérieur de Guerre¹¹, au choix de Joffre et du plan XVII et une reconnaissance de la justesse de vue du général Michel [fig. 4] avec le plan XVI et surtout de Jaurès, hostile à la « loi des Trois ans », opportunément assassiné par

7.- SHD. 9N274/dossier 2 : *Capitulation de la place de Maubeuge, procès devant le Conseil de guerre français : audition du général Pau.*

8.- Le 25 avril 1918, le président du Conseil écrit au chef d'État-Major Général : « Le général Fournier vient d'être interné en Suisse. Je vous prie de vouloir bien donner les instructions nécessaires pour que cet officier ne soit rapatrié en France que sur mon ordre. Signé : Pour le président du Conseil, ministre de la Guerre et par son ordre, le général, chef de cabinet : MORDACQ ».

9.- *Le Matin* du 21 avril 1920.

10.- En réalité, il n'y avait pas consensus chez les radicaux sur ce point.

11.- Le Conseil supérieur de guerre était composé en 1911 des généraux Léon Durant, Gallieni, Marion, Joffre, Maunoury, Meunier, Laffon de Ladébat, Pau, Dubail, Chomer et du ministre de la guerre, Adolphe Messimy.

un criminel acquitté l'année précédente¹². L'affaire du « Drame de Maubeuge » est donc lourde d'implications sur le plan politique et militaire.

C'est la stature de commandeur de Joffre qui, dans l'immédiat, est en cause et son manque de clairvoyance dans la mise en œuvre du plan XVII : « les Allemands ne passeront pas la Meuse » avait-il dit à Fournier lors d'une visite d'inspection à Maubeuge en mars 1914. Mais, on se garda bien au cours du procès d'aller au fond des choses en mettant en cause le rôle du ministre de la guerre Adolphe Messimy (1869-1935), qui ordonna d'évincer le général Michel (1850-1937) qualifié d'incompétent avec son plan XVI affiché le 10 février 1911¹³, au nom, entre autres¹⁴, du principe de l'offensive à tout prix prônée par le lieutenant-colonel Grandmaison¹⁵ et de péremptoirement avoir voulu faire fusiller¹⁶ Fournier au début août 1914 au nom d'une sorte d'hystérie inspirée de « la levée en masse révolutionnaire de 1793 ».

Dans ce premier grand procès politique et militaire de l'après-guerre ouvert au sein de la 2^e chambre du palais de justice de Paris sous la présidence du général Maistre¹⁷, le témoignage de Joffre qui avait eu sous ses ordres Fournier avant-guerre, fut décisif et sauva la mise : « Je ne peux dire qu'une chose, la place de Maubeuge a contribué à la victoire de la Marne ». La formule permettait d'éviter soigneusement toute remise en cause des préparatifs de guerre¹⁸. Sur cet avis motivé, le tribunal réhabilita le général Fournier dans ses titres et grades tandis

12.- Raoul Villain est acquitté le 29 mars 1919 par la Cour d'assise de la Seine. Le 14 mars 1919 l'anarchiste Cottin qui avait blessé Clemenceau avait été condamné à mort.

13.- Le plan XVI conçu en 1907-1908 sur la base de renseignements qui révélèrent le plan Schlieffen au 2^e bureau français, fut actualisé par le général Michel nommé en 1910, pour tenir compte des objectifs allemands de s'emparer des ports de la Mer du Nord dans la concurrence navale avec l'Angleterre. Ce Plan concentrait 770 000 hommes le long de la frontière belge entre Lille et Maubeuge en mobilisant tous les réservistes associés aux régiments d'active. Mais le principe d'une offensive en Belgique heurtait la diplomatie britannique. Le 19 juillet 1911 le général Michel fut mis en minorité et remplacé le 28 par Joffre.

14.- L'éviction du gal Michel s'inscrit dans le contexte de la crise d'Agadir, posant, une fois encore, la question de l'unification du Haut-Commandement toujours bicéphale et d'autre part les dissensions entre généraux sur la participation ou non des réserves aux opérations initiales menées par les forces d'active en cas d'attaque brusquée de l'Allemagne. L'affable Joffre fut l'homme du compromis.

15.- Jean-Noël Grandhomme. *Berthelot, du culte de l'offensive à la stratégie globale*, Paris, 2011, p. 725. Général A. Bach, *Les états-majors ont-ils poussés à la guerre ? Nouvelle Revue d'Histoire*, printemps-été 2014, p. 30.

16.- A. Prost, *Quelle mémoire pour les fusillés de 1914-1918 ? Un point de vue historien*. Rapport présenté à monsieur le ministre délégué aux Anciens Combattants, 1^{er} octobre 2013, 71 p.

17.- Paul, André, Marie, Maistre (1858-1922). Saint-Cyrien, général de brigade en 1912. Il commandait les troupes françaises en Italie à la fin de la guerre.

18.- L'article de von Zwehl publié dans *Militär-Wochenblatt* du 6 septembre 1919 rédigé en faveur du général Fournier n'a pas été pris en compte lors du procès. Il est édité et publié ci-après.

qu'une promotion spéciale dans l'ordre de la légion d'honneur fut réservée aux défenseurs de Maubeuge¹⁹. Ce jugement en faveur de l'unité nationale n'en laissait pas moins un goût amer chez certains : « Malgré l'âpreté avec laquelle le général Maistre a relevé les fautes commises, l'arrêt du Conseil de guerre proclame qu'il n'y a pas eu faute contre le devoir et l'honneur militaire : inclinons-nous et concluons qu'en dépit de défaillances regrettables, l'armée française n'a pas vu une capitulation honteuse diminuer sa gloire.²⁰ » Le jugement et son ressenti dans le pays et le monde militaire n'ont alors pu être éclairés par les remarques du général Hans von Zuehl, le vainqueur de Maubeuge publiées le 6 septembre 1919 dans le *Militär-wochenblatt*, rendant hommage au général Fournier. Quant au journal de marche du VII^e corps d'armée de réserve qu'il commandait devant Maubeuge, les circonstances révolutionnaires de la naissance de la République de Weimar en avaient retardé la publication d'une année. Il ne verrait le jour qu'en 1921. Ce silence allemand devait peser lourdement sur la reprise du contentieux franco-français.

En effet, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les tensions sont toujours présentes : en 1934, à l'initiative du commandant Perreau²¹ une plaque en bronze est apposée à la porte de Mons à Maubeuge pour rendre hommage au général Fournier mais on insiste cette fois sur la nécessaire valeur morale de commandement du chef au sein du nouveau système de fortifications de la ligne Maginot²². Ce n'en est pas moins un prétexte pour l'expression d'ambitions refoulées²³. Il s'agit cette fois de reprendre le point de vue du général Haig²⁴ développé par le brigadier-général James-Edward Edmonds dans *Military Operation*²⁵. L'idée apparaît que si la place-forte avait tenu une journée de plus, le sort de la guerre en aurait été changé. Cette hypothèse est clairement reprise dans la préface assassine

19.- Le compte-rendu donné par un officier : « Sur le siège de Maubeuge » dans la *Revue du Nord*, tome 6, n° 23, août 1920, p. 181-189 signale le lieutenant-colonel Beauchesne, commandant le 2^e territorial, chef du centre de résistance de Ferrière-la-Petite ; le général Ville et le commandant Quettier sont promus officiers ; sont nommés chevaliers : les commandants Magnien, Oudéa, Thabard, les capitaines Saulnier d'Anchald, Eliet, Gobin, Demay, Dhur, Galache, Grenier, Heyman, les lieutenants Quinton et Delattre.

20.- *Ibid.*, *Revue du Nord*, *op. cit.*, p. 189.

21.- *La vérité sur le siège de Maubeuge* – pour participer à l'érection d'une plaque commémorative de la défense de Maubeuge – Perreau, commandant. Paris-Limoges-Nancy, Charles-Lavauzelle & C^{ie}, 1934. Petit in-8, plaquette avec agrafes, 20 p.

22.- « Le Rôle des Fortifications pendant la Grande Guerre », par le général Robert Normand, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1925.

23.- A. Fournier est décédé en 1928 et Joffre en 1931.

24.- Douglas Haig (1861 – 1928) était aux ordres de French en 1914 avant de commander le corps expéditionnaire britannique de 1915 à 1918, menant la meurtrière bataille de la Somme, la troisième bataille d'Ypres et l'offensive des Cent-Jours.

25.- J.E. Edmond, *Military operation, France and Belgium, 1914*. Londres 1922, p. 337-339, s'inspire ici des indications tirées de von Zuehl, p. 54-59 mais surtout de P. Cassou.

de Franchet-d'Espèrey²⁶ (1856-1942) [fig. 5] de l'ouvrage du général Abel Clément-Grandcourt [fig. 6] publié en 1935. À l'issue de la bataille de la Marne, Haig [fig. 7] à la tête du 1^{er} Corps de la BEF et Franchet-d'Espèrey, commandant la 5^e armée ont eu l'opportunité les 10 et 12 septembre 1914 de lancer leurs troupes dans la brèche de 40 km entre les deux principales armées allemandes²⁷.

« Le 12 septembre, lorsque notre 18^e corps d'armée voulut poursuivre sur Laon sa marche victorieuse, il se heurta à Roucy à la XXVI^e brigade active précipitamment enlevée au corps de siège de Maubeuge... Le VII^e corps allemand arrêta ainsi définitivement le 18^e C. A. sur le Chemin des Dames et fermait ainsi la brèche jusque-là restée béante entre Kluck et Bülow... Un jour de plus de résistance de la part de la place de Maubeuge et notre infanterie atteignait Laon. Tout le cours de la guerre eut été changé ». Il poursuit avec condescendance et mépris : « il ne s'agit point de faire ici le procès du malheureux général Fournier... Mais il vaut la peine de regarder de près le cas de cet ingénieur éminent qui, après avoir admirablement mis sa place en état de défense, n'a réussi qu'à la rendre à l'ennemi avec la moitié de ses ouvrages intacts²⁸. »

Le général Abel Clément-Grandcourt (1873-1948) spécialiste des fortifications²⁹, d'enchaîner très clairement : « les derniers ouvrages de Maubeuge auraient pu prolonger encore la résistance de trois jours pour le moins [...] la chute de Maubeuge s'est produite assez tôt pour permettre au commandement allemand d'engager le VII^e corps de réserve dans sa contre-offensive du 20 septembre (?). Son arrivée en renfort a donné au général von Bülow le moyen de résister à la poussée de l'armée du général Franchet d'Espèrey qui n'a pu ainsi entièrement dégager Reims et prendre pied sur le Chemin des Dames ». Ces propos se trouvent d'autant plus libre que les principaux acteurs ont alors disparu : von

26.– Louis-François Franchet d'Espèrey, (1856-1942), maréchal de France en 1921 se distingue à la bataille de Guise en stoppant l'avancée de la division de la Garde. Le 3 septembre 1914, il prend le commandement de la 5^e armée et contribue à la victoire de la Marne.

27.– Général von Kuhl, *La campagne de la Marne en 1914*, Berlin 1920, traduction du Commandant Koeltz, Paris, éd. Payot, 1927.

28.– L'enjeu pour Franchet d'Espèrey rejoint alors les préoccupations de l'époque avec la construction de la Ligne Maginot : « *La France donne des milliards pour cuirasser sa frontière, qu'elle songe aussi à cuirasser les cœurs* ». Fustigeant ainsi au passage le manque d'énergie au commandement du général Fournier.

29.– Abel Clément-Grandcourt (pseudo Jean Fleurier) : Saint-Cyrien (1893-1895), officier d'infanterie breveté d'État-Major, Grand Officier de la Légion d'Honneur (1931). Général de Brigade (1930). Gouverneur démissionnaire du Djebel Druze car sommé d'abandonner les tribus sous sa responsabilité, il avait refusé de les désarmer face aux Anglais. Chroniqueur de la page militaire à « L'action française », il a rédigé une vingtaine d'ouvrages : *La Tactique au Levant*, éd. Paris-Limoges-Nancy, Charles-Lavauzelle et C^{ie}, 1926 ; *Un Raid en Palestine*, Paris, La Cause, 1930 ; *Des hommes, des équipes, des chefs*, éd. Bourges, Paris, 1938 ; dont plusieurs relatifs aux fortifications : *La guerre de forteresse sur le front russe*, Berger-Levrault, 1928 ; *Places fortes et places faibles*, Librairie de l'Arc, 1939.

Zwehl est décédé en 1926, Fournier en 1928 et Joffre en 1931³⁰. En réalité, les fortes pluies des jours précédents ont interdit toute reconnaissance aérienne, masquant l'arrivée depuis Bruxelles de la VII^e armée de von Heeringen³¹ (1850-1926) à laquelle s'est adjoint le VII^e C. A. de réserve de von Zwehl dont le journal de marche signale que parvenu le 13 septembre au matin au Chemin des Dames, le VII^e C. A. R. s'est reposé pour prendre le petit-déjeuner et qu'il n'y eut aucun combat durant cette journée... ! De son côté, l'ordre du jour de Joffre du 12 septembre précise seulement : si l'ennemi continue sa retraite devant la 9^e et 4^e armée de nouvelles dispositions seront prises pour la 6^e armée, le corps expéditionnaire anglais et pour une partie de la 5^e. L'ordre du jour n° 24 de French en date du 13 septembre incite à un effort vigoureux de poursuite, mais signale une redoutable résistance du 3^e C. A. et de deux divisions de cavalerie. Le G. Q. G. n'a donc pas de vision claire des événements. Or si, de fait, entre le 10 et le 13 septembre, Moltke disposait seulement des 3 divisions de cavalerie de von Marwitz., « la Brèche », comme le dit von Kuhl, entre les deux principales armées s'est réduite à 20 km et le commandement unique de von Bülow a été rétabli sur la 1^{re}, 2^e et 7^e armée. Le VII^e C. A. R. de von Zwehl lorsqu'il arrive entre 6 h et 7 h du matin le 13 (et non pas le 12 !) sur les hauteurs au sud de Laon, a perdu dans la marche forcée depuis Maubeuge 25 à 30 % de ses effectifs. C'est donc dans un épuisement généralisé des forces de part et d'autre que la bataille de l'Aisne s'engage le 14 septembre pour s'enliser durant une quinzaine de jours dans des tranchées déjà fortement constituées à partir du 27³².

Le 8 juin 1939, dans son discours de réception à l'Académie Française Charles Maurras rappela une fois encore : « le cas de Maubeuge, Henri-Robert³³ se trouvait aux prises avec des spécialistes pleins d'autorité. Mais il fit prévaloir la vérité la plus générale : peu de temps avant la guerre, les crédits destinés aux fortifications de Maubeuge avaient été détournés de leur usage national pour les utilités du culte des factions ; ces crédits avaient fait les frais du transfert au Panthéon d'on ne sait plus quel coryphée de nos luttes intérieures... Certes, à la guerre le succès dépend d'autre chose que de l'acier, des pierres, du ciment et, comme l'a

30.- Joffre dans ses *Mémoires (1910-1917)* Paris, 1932 s'était montré très sévère pour French et ses lieutenants Franchet d'Espérey, de Maud'huy et surtout Conneau qui les 11 et 12 septembre notamment dans la nuit auraient dû engager leurs forces dans la brèche qui séparait les I^{re} et II^e armées allemandes. Or, de son côté Joffre s'était borné à rappeler ses instructions particulières n° 19 et 20 des 8 et 9 septembre diffusées à 22 h (n° 4 450) et d'en lancer une nouvelle sous le n° 21 le 10 à 3 heures sans prendre la peine de se concerter sur l'action à mener avec French ou Franchet d'Espérey.

31.- Cet épisode est souvent occulté.

32.- Les pertes allemandes sont alors considérables comme le montre les *Verordnungsblatt* et les *Verlustlisten*.

33.- M^e Henri-Robert (1863-1936), avocat du général Fournier devant le Conseil de Guerre fut historien, bâtonnier du barreau de Paris et membre de l'Académie française.

proclamé un maître : au matériel perfectionné, il faut un moral renforcé. Ici, le matériel était tellement éloigné de la perfection que toute responsabilité morale s'en trouvait affaiblie. » Pendant près d'un demi-siècle, la polémique³⁴ autour de la bataille de Maubeuge est restée bien vivace, après être passée de la défense de l'honneur de la troupe et de son chef, le souci de revaloriser les systèmes de fortifications fit renaître les ambitions refoulées de certains pour rejeter la faute sur le manque de charisme d'un chef. Du côté allemand, c'est la résistance de la place-forte – une épine dans le talon de l'armée et de ses moyens de communication – qui fut conservé de sorte que lors des combats de mai 1940³⁵, valeureux mais de moindre durée, la ville se trouva systématiquement détruite et l'incendie fit rage pendant plus de huit jours. La violence des faits et de la diatribe contre le général Fournier se rejoignent tout au long du XX^e siècle à travers de multiples publications, opposant stratèges et spécialistes de l'armement, il est assez curieux que le point de vue du général vainqueur, Hans von Zwehl, publié à Berlin en 1921 sous le titre : « Maubeuge – Aisne – Verdun. Le VII^e Corps de Réserve dans la Guerre mondiale depuis son début jusqu'à la fin 1916 », soit resté en grande partie ignoré. J.-E. Edmonds cite la publication par deux références et le général Clément-Grandcourt signale aux chapitres IV et V, les mesures prises par von Zwehl mais ne cite pas l'ouvrage, dont il n'a connaissance que par une traduction très générale.

Alors qu'il ne semblait plus y avoir que 5 exemplaires de par le monde, j'ai eu l'opportunité en 2014 de retrouver cette publication qui n'avait pas retenu l'attention des polémistes et paraissait avoir subi les outrages du temps grâce à l'obligeance de la bibliothèque de Zurich. Le document de 216 pages se présente comme celui du journal de marche du VII^e Corps d'armée de réserve dont il relate les hauts faits et les actions d'éclat sous le commandement de von Zwehl entre 1914 et 1916. Il n'en apporte pas moins des informations d'importance dans le débat évoqué ci-dessus. Trois éléments nous paraissent essentiels : les errements de la troupe d'invasion et les erreurs d'estimation du plan Schlieffen ; la participation d'un régiment aux atrocités de guerre, la faiblesse des troupes d'investissement de la place : deux divisions³⁶ ; les retards d'approvisionnement en munitions pour l'artillerie lourde. Ces éléments interrogent sur la longueur du siège mais surtout remettent en cause l'idée développée par le général Fournier lui-même lors de son procès et repris dans la plaidoirie de son avocat que la reddition s'effectua

34.– J. Depret, *Histoire d'un livre inachevé : Georges Gay face aux témoins oubliés du siège de Maubeuge en 1914*, ASFL, 2014, 144 p. Cette publication en cours à la veille de la Seconde Guerre mondiale illustre le traumatisme subi par les défenseurs et la quête d'une vérité délicate à établir.

35.– Commandant N. Bouron, *Le second drame de Maubeuge*, 1947.

36.– Von Zwehl se plaint en permanence du manque d'effectifs et de munitions.

sous la pression d'une force supérieure de 60 000 Allemands³⁷ face aux 45 000 hommes de la garnison de Maubeuge³⁸. Or l'investissement a été mené principalement par une seule division : la 14^e D. I. R du général von Unger rejointe par la 13^e D. I. R du général von Khüne dont les éléments arrivèrent en groupes épars encore jusqu'au matin du 7 septembre. C'est donc en réalité quelque 20 000 à 25 000 hommes qui assiégèrent Maubeuge. Le sort du procès du général Fournier en eut-il été changé ? A. Clément-Grandcourt et sir J.-E. Edmonds qui connaissaient l'ouvrage de von Zwehl pouvaient-ils ignorer la réalité de chiffres connus par ailleurs ? Tout ceci renvoie à la question sous-jacente des objectifs stratégiques du plan XVII et à l'élimination du général Michel. La question de la bataille de Maubeuge se fait aussi l'écho d'une autre polémique, celle soulevée autour du gouverneur militaire de Lille : le général Percin.

Notre propos est d'apporter au dossier cette pièce majeure consultable par tous sous la forme d'une traduction et d'une édition critique du journal de ce VII^e Corps d'Armée de Réserve dont le rôle fut décisif dans le déroulement de la guerre depuis le siège de Maubeuge jusqu'à son arrivée sur le front de la première bataille de l'Aisne le 13 septembre 1914. La traduction de l'intégralité de l'ouvrage de von Zwehl rapportant les différentes participations aux combats de l'Aisne et de Verdun aurait répondu à un autre objectif qui n'était pas le nôtre. Néanmoins, il a semblé utile de l'éclairer par d'autres sources qui complètent ce regard allemand sur Maubeuge. Il s'agit de deux articles de journalistes, ceux de J. Wertheimer de la célèbre agence de propagande Wolff³⁹, et d'Irvin Cobb, envoyé du *Saturday Evening Post*⁴⁰ pour suivre l'avance des troupes en France. Ces deux éléments descriptifs de la situation dans les forts de Maubeuge visaient à mettre en évidence la très nette supériorité de l'artillerie lourde du Reich et dissuader les Américains de toute intervention éventuelle. En 1937, le *Coast Artillery Journal* de l'armée américaine réalisait une étude de cas en s'interrogeant sur les conditions de chute

37.- La II^e armée allemande de von Bülow disposait de 260 000 hommes.

38.- Le fait fut gravé dans le bronze le 1^{er} juillet 1934, lors de l'inauguration par le lieutenant-colonel de Witasse de la plaque à la porte de Mons.

39.- À la fin de la révolution de 1848, plusieurs émigrés allemands et autrichiens dont B. Wolff, fils du banquier et J. Reuter, codirecteur publièrent à Berlin pendant quatre ans des brochures démocrates. Fin 1849, B. Wolff devient directeur de la Société berlinoise des télégraphes et ouvre une agence d'informations, le Wolffs Bureau, avec l'aide d'un cousin de l'ingénieur électricien W. Siemens. J. Reuter crée, à Aix-la-Chapelle, l'Institut télégraphique avec une succursale à Cologne. Après avoir travaillé pour le *Vossische Zeitung*, Bernhard Wolff fonde le *National Zeitung*, qui devint le quotidien le plus lu à Berlin. De 1849 à 1965, l'agence s'est appelée « Bureau télégraphique Wolff ».

40.- *The Saturday Evening Post* est un magazine publié à Philadelphie au début du XIX^e siècle dont l'âge d'or correspond à la période de 1899-1930 avec un million d'exemplaires sous la direction de George Horace Lorimer (1867-1937) découvreur de plusieurs talents d'écrivains comme Jack London, Agatha Christie et John Steinbeck. La notoriété est également venue de la couverture illustrée.

d'une place-forte, qui tout en respectant le jugement envers Fournier et la raison officielle de la reddition, n'en évoquait pas moins ouvertement les faiblesses des hommes et des matériels. On voit ainsi mis en évidence la part d'ignorance et d'abandon du G. Q. G. et du ministère de la guerre français mais aussi de l'OHL : cette curieuse part d'oubli de part et d'autre interroge sur la longueur de la bataille de Maubeuge qui ne fut en rien le siège d'une place-forte.

Enfin, la personnalité de Hans von Zwehl a pu être également mise en évidence par des recherches opérées en Allemagne sur cinq des principales œuvres de ce général-écrivain qui dans la seconde partie de la guerre fut gouverneur d'Anvers, admirateur de Falkenhayn et dénonciateur du « coup de poignard dans le dos de l'armée victorieuse », ouvrage publié en 1921. Prussien, profondément conservateur, von Zwehl reste profondément attaché à l'armée et à son rôle pendant la guerre, non sans un certain orgueil, il prend la défense du général Fournier pour mieux flétrir l'état-major français empêtré dans ses contradictions qui n'a pas su venir à bout de la puissante armée du Reich sans l'aide américaine.

La connaissance par une traduction appropriée du texte de Hans von Zwehl aurait sans doute considérablement bouleversé les jugements s'il avait été connu et utilisé par les protagonistes en son temps. La mise à disposition du public de cette source de première main permettra désormais aux chercheurs de se forger une idée sur des événements survenus il y a plus d'un siècle. Nous laisserons la conclusion à la formulation prophétique de Jean Jaurès lors des débats à l'Assemblée Nationale sur la loi des trois ans : « Dans les grandes plaines du Nord... qu'y a-t-il pour répondre ? Le seul camp retranché de Maubeuge, un îlot surnageant dans une grande nappe d'invasion ! »...



Fig. 0. 3 mai 1920 : le procès de Fournier.
 Le capitaine Grenier est à la barre,
 les généraux Ville et Fournier sont assis à l'arrière-plan.
 Collection AS Fort Leveau.

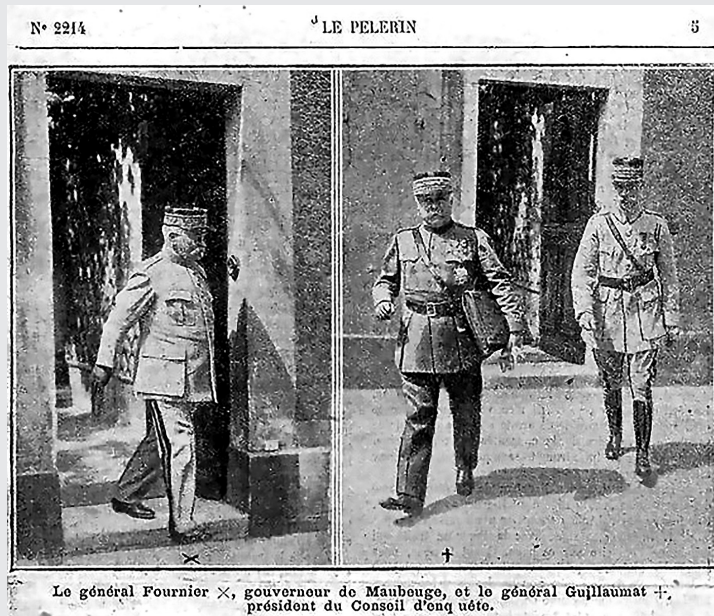


Fig. 1. Sortie du Conseil d'enquête.
 Les généraux Guillaumat et Fournier.
 coll. privée Le Pèlerin.



Fig. 2. Le général Winckel-Mayer au procès de Fournier.



Fig. 3. Le 18 mai 1920, le général Fournier à la sortie du tribunal.



Fig. 4. Le général Michel, gouverneur militaire de Paris en 1913.



Fig. 5. Le général Franchet d'Esperey en 1918.

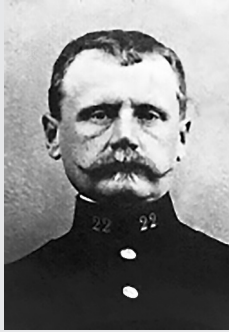


Fig. 6. Le général Abel Clément-Grandcourt, auteur de *Une Leçon. Le Drame de Maubeuge, août-septembre 1914*.



Fig. 7. Le général Haig, commandant du BEF en 1918.

Annexe :
**« Le gouverneur de Maubeuge,
le général Fournier mis en accusation »,
extrait du *Militär-Wochenblatt*, 6 septembre 1919¹**

Par Hans von Zwehl
Général der infanterie en disponibilité

Traduction par Brigitte Degeytere

À en croire *l'Écho de Paris*², le général Fournier, gouverneur de Maubeuge, a été mis en accusation, pour avoir remis, au début de la guerre, la place-forte au général commandant du VII^e corps le 7 septembre. Lors de cet événement, 400 canons et beaucoup de matériel de guerre tombèrent dans les mains allemandes, 43 000 hommes furent faits prisonniers de guerre.

Le rapport fait par *l'Écho de Paris* sur la première partie des discussions au tribunal, contient plus d'une erreur. Puisqu'à l'époque, je commandais ce VII^e corps et que j'ai attaqué la place-forte et ai conclu les négociations de capitulation, je suis bien placé pour parler de ces événements et corriger les fausses informations [NOTE DE VON ZWEHL : Voir notre rapport détaillé dans l'ouvrage imprimé : « Maubeuge, Aisne, Verdun : le VII^e Corps d'Armée de Réserve du début de la guerre à fin

1.– Cet article est la traduction de *Militär-wochenblatt* n° 30, 6 septembre 1919, 104^e année, p. 585-588 [fig. 8 et 9].

2.– *L'Écho de Paris* (1884-1944) annonça dans le n° du 12 août 1919 la réunion d'un conseil d'enquête en vertu de l'article 209 du code de justice militaire et du règlement 161 du 7 octobre 1909 sur le service des places. Le général Demange donna lecture de son rapport et des dépositions des 52 témoins dont l'audition débuta le 18 août. Le nom de Zwehl est orthographié dans l'article « Swebl ».

1916 par von Zwehl, général der infanterie, auparavant général commandant le VIIe C. A. R. – Berlin 1919 »].

Le dépôt de plainte contre le général français n'est pas en soi étonnant, et n'inclut pas, sans autre information, le soupçon que le gouverneur aurait agi de façon erronée, sans scrupule et qu'il aurait enfreint ses devoirs de soldat. Les dispositions, en particulier celles du règlement français, concernant le service des places fortifiées, prévoient ce genre d'enquête. En Allemagne, pour un tel cas, on ne procéderait pas autrement. La reddition d'une grande place d'armes avec un niveau d'occupation aussi élevé, est un événement tellement important que cela nécessite, dans toutes les circonstances, une explication dans un débat contradictoire. Le général Demange³ a constaté le fait et a déjà entendu 52 témoins pour cette affaire. L'audience officielle de ces témoins devrait commencer bientôt, et le chef de l'État⁴ devrait alors décider si le général Fournier doit comparaître devant une cour martiale⁵.

Les nouvelles venant de France prennent du temps et sont lacunaires, si bien que le résultat n'est pas encore connu. Comme fait rapporté du côté français – bien que mon nom ait été quelque peu déformé – : j'aurais laissé au général Fournier son épée, eu égard à la courtoisie militaire en général face à l'ennemi et au bon

3.– Marie-Georges Demange (1860-1941). Chef d'état-major de la 1^{re} armée en août 1914, muté le 17 septembre à la tête de la 25^e D. I., puis en 1915 commandant de la région de Belfort avant de rejoindre d'octobre 1916 à mars 1917 le 13^e Corps d'armée. Il termine la guerre comme général de division, adjoint du général Roques à la IV^e armée. En 1914, Demange avait suggéré à Joffre, un aménagement du plan XVII, qui tenait compte des propositions du plan XVI du général Michel : sur les 6 armées engagées, deux garderaient la ligne Toul-Belfort, la troisième serait entre Toul et Verdun, les trois autres formeraient des armées de mouvement qui suivant l'évolution de la bataille pourraient intervenir contre l'aile droite allemande pénétrant en Belgique ou venir en soutien en Lorraine, sur la Meuse ou l'Argonne. Poincaré fit prévaloir les intérêts diplomatiques avec l'Angleterre sur la stratégie. G. Pedroncini, *Remarques sur les grandes décisions stratégiques françaises de 1914 à 1940*. <http://www.institut-strategie.fr>

4.– Raymond Poincaré est Président de la République de 1913 à 1920. Le déroulement de la procédure judiciaire est le suivant : mise en place d'une Commission d'enquête dirigée par le général Demange du 2 mars au 12 août 1919 dont le rapport fut transmis à un Conseil d'enquête présidé aux Invalides par le général Guillaumat du 12 août au 7 septembre 1919. Celui-ci se rendit sur place à Maubeuge les 25 et 26 août. La citation à comparaître de Fournier en Conseil de guerre spécial, présidé par le général Maistre, au Palais de Justice eut lieu du 23 octobre au 4 novembre 1919. À cette date le commissaire du conseil, le capitaine Mangin-Bocquet remit son rapport au ministre de la guerre G. Clemenceau. Ce dernier donna instruction pour ouverture d'un procès qui se tint du 20 avril au 19 mai 1920, à l'encontre de Fournier pour capitulation en rase campagne (?) et abandon de poste pour 6 autres officiers. Le Président la République n'intervient que pour citation en Cour martiale.

5.– L'article 203 du code militaire prévoit : « la peine de mort avec dégradation militaire pour tout gouverneur ou commandant qui mis en jugement est reconnu coupable d'avoir capitulé ou rendu à l'ennemi une place qui lui était confiée sans avoir épuisé tous les moyens de défense dont il disposait et sans avoir fait tout ce que lui prescrivait le devoir et l'honneur. »

comportement de ses troupes partant en captivité. Cela est exact [fig. 11]. J'ai dit au général qu'il s'était défendu avec vaillance, mais que le sort de la guerre en avait décidé autrement. Au regard des tentatives d'attaques menées par la garnison vers le nord-est et l'est, cela me semblait approprié à la situation. Je considérais inutile de critiquer précisément les mesures prises par le chef ennemi. De plus, je n'avais pas, pour cela, les documents nécessaires. En outre, aussi bien en raison du succès remporté qu'en raison de la difficulté de ma propre situation, j'étais enclin à une chaleureuse bienveillance.

Le rapport français maintenant établi, dit toutefois ceci : « Le général von Zwehl avait-il raison ? On va le vérifier désormais. Ou sa louange n'était-elle qu'une allégation ? Nous allons l'apprendre et le pays doit le savoir ». Il est cependant inexact d'affirmer que j'aurais témoigné à la garnison une vive reconnaissance pour sa vaillance. Je n'en ai d'ailleurs eu ni l'occasion, ni la possibilité. Mais l'affirmation française que d'après *l'Écho de Paris*, Maubeuge a dû, depuis le 25 août, être encerclée par 60 000 hommes⁶, et bombardée depuis le 30 août au soir, est fortement exagérée [fig. 12]. En réalité, il n'y avait à disposition pour l'attaque que la 14^e Division de réserve, à qui manquaient 2 bataillons, avec ses 6 batteries de campagne et environ 80 pièces d'artillerie lourdes. Après les grosses pertes lors de notre avance en Belgique, cela faisait en tout environ 9 000 hommes d'infanterie. Le commandant en était le général von Unger. De plus, était présente une brigade d'infanterie renforcée de 6 bataillons et de 3 batteries de campagne dans le but de bloquer la place sur le front sud. Au début du combat, il y avait donc une supériorité écrasante du côté français. C'est seulement après le 1^{er} septembre qu'arrivèrent peu à peu les troupes laissées en arrière à Liège et Namur de la 13^e Division du général von Kühne. Elles n'entrèrent en action que la veille de la capitulation.

Les troupes de la place-forte étaient, comme le souligne le rapport, en grande partie composée de réservistes et de territoriaux⁷. Parmi eux, en temps de paix, se trouvait seulement en garnison le 145^e régiment d'infanterie de ligne⁸. La

6.- La légende des 60 000 Allemands apparaît dans *Le Temps* du 13 juillet 1918 ; *Les Annales Politiques et littéraires* du 18 mai 1919, *L'Écho de Paris* du 12 août 1919, repris dans *La Croix* du 20 avril 1920. Il faut attendre 1931, le cours de fortifications du lieutenant-colonel Lazard de l'École d'application de l'artillerie et du génie, p. 255 pour lire : « Maubeuge a immobilisé deux divisions du côté ennemi... ! » alors que le député F. Engerand dans « le secret de la Frontière. Charleroi » en mai 1918 parlait de seulement deux divisions...

7.- Cette allégation est tirée des articles et ouvrages produits par P. Cassou depuis le 21 août 1918. Voir l'état exact de la garnison par le Commandant C. Robinne, in *Maubeuge, bastion de la résistance, 1914-1918*, p. 85.

8.- L'origine du 145^e R. I. de Maubeuge remonte à 1795. Il appartenait à la réserve générale avec le 4^e R. I. T., le 345^e R. I.R., les 31^e et 32^e RI. Coloniale de Cherbourg et Brest ; 2 escadrons de cavalerie du 6^e Chasseurs à cheval et 4 batteries de 75 mm.

place-forte était occupée par ce qui correspondait en gros à la composition d'un corps de réserve⁹.

Selon le plan initial allemand, Maubeuge devait être attaquée par des éléments du IX^e et du VII^e Corps d'Armée. Mais, le 27 août, elles avaient déjà poursuivi leur marche vers le sud et le sud-ouest. Le rapport (français) a confondu, apparemment, ceux-ci avec les troupes effectives d'attaque¹⁰. Il est surprenant qu'après coup chez les Français une telle ignorance soit apparue sur ce point. Puisque nous opérons en pays ennemi, ils étaient parfaitement informés de nos dispositions. À telle enseigne que le capitaine de l'état-major du gouverneur, faisant office de "parlementaire" auprès du général commandant, connaissait très exactement nos forces et la répartition des troupes. Il accomplit sa mission difficile avec beaucoup de dignité et d'habileté. Le nom de ce négociateur était Grenier¹¹, si je me souviens bien, il avait, par exemple, bien reconnu que l'attaque avait maintenu sur le front nord-est, la force initiale de combat de 9 000 hommes d'infanterie, qui se monta peu à peu à 20 000. C'était l'ensemble du VII^e Corps d'Armée de Réserve. Sur le front sud, la 26^e brigade d'infanterie, sous le commandement du général-major von Brauchitsch, constituait un poste d'observation extrêmement faible, et sur le front nord-ouest, il n'y avait au début, que 2 escadrons et demi du 8^e régiment de Hussards renforcé début septembre par 2 escadrons du 5^e régiment de Hussards. La reddition de la place-forte a dû être, avant toute chose, provoquée par l'efficacité de notre artillerie lourde. Cela semble tout à fait crédible. Après la prise de la place-forte, cette impression se confirma. Le fort de Boussois et le fort des Sarts notamment, étaient tellement détruits que leur évacuation était tout à fait compréhensible, de même les ouvrages de Bersillies et de la Salmagne qui avaient également fortement souffert.

Quand le rapport parle de la destruction du fort Lerreur (?)¹², il faut noter que celui-ci, lors de la percée de la ligne des forts, ne joua aucun rôle initialement et d'autre part, les lignes intermédiaires, pour la plupart très bien consolidées, étaient restées intactes. Lors de notre entretien avec le général Fournier, j'ai également évoqué le bon état des lignes intermédiaires. Il répondit simplement : « que voulez-vous, nous avons fait ce que nous avons pu, mais votre artillerie tira avec une précision si remarquable. Contre elle, il n'y avait rien à faire ».

À tout point de vue, dans quelle mesure le général Fournier est-il coupable ? Je ne peux, en tant qu'adversaire, en juger. Mais, je peux attester expressément que,

9.- Le total des troupes territoriales et des artilleurs dans les forts constituait effectivement une masse d'environ 30 000 hommes soit un Corps d'Armée allemand avec deux divisions. Von Zwehl n'évoque pas ici les deux régiments d'active venus de Lille début août 1914.

10.- La confusion est établie dans le rapport de Fournier transmis au ministère en 1915.

11.- Le capitaine Grenier a été entendu par la Commission d'enquête le 22 août 1919.

12.- Il s'agit vraisemblablement du fort Leveau.

durant environ 2 heures, il a assisté au départ des prisonniers de guerre, et que de partout, il a été salué avec beaucoup de respect par les officiers partants à la tête de leurs formations respectives. S'il était apparu aux yeux de ses subordonnés comme ayant négligé son devoir, ceux-ci se seraient comportés autrement et auraient manifesté leur mépris.

Si maintenant, en France, devait se déclencher une campagne haineuse contre Fournier, cela serait dû à la rage face à cette grande défaite survenue sur tout le front. On veut apparemment enjoliver cet échec après le succès apporté par l'aide américaine¹³, qui a permis à des peuples de sortir finalement vainqueur du combat, succès que les seuls Français et Anglais réunis, n'ont pas obtenu et ne pouvaient jamais obtenir¹⁴.



Der Gouverneur von Maubeuge, General Fournier, unter Anklage gestellt.

Von v. Zwehl, General der Infanterie 3. D.

Was dem „Globe de Paris“ (1) zu entnehmen, daß der General Fournier, Gouverneur von Maubeuge bei Beginn des Krieges, unter Anklage gestellt ist, da er die Festung dem kommunistischen General des VII. Reg. Corps am 7. September übergeben hat. Dabei seien 400 Gefangene und reichliches Kriegsmaterial in deutsche Hände, 45 000 Mann wurden freigelassen.

Der im „Globe de Paris“ mitabergabene Bericht über den rühmlichen Teil der Verhandlungen enthält manderlei Irrtümer. Da ich bereits des VII. Reg. Corps kommandierte, die Festung ausgefallen und die Kapitulationsverhandlung abgeschlossen habe, ist es mir in der Sache, über diese Ereignisse zu berichten, die folgenden Angaben richtig zu stellen.

Es ist mir die Entscheidung der Festung gegen den französischen General weder unermüdetlich noch lächerlich zu setzen, sondern bei Verstand ein, daß der Gouverneur feierlich, promptem Gehorsam, seine feierlichen Pflichten erfüllt hätte. Die Verhandlungen, im besonderen hinsichtlich des französischen Reglements über den Dienst in festen Plätzen, haben die Entscheidung vor. Im Deutschland würde man in einem solchen Falle nicht anders verfahren. Die Übergabe einer Festung erfolgt mit einer so starken Besetzung ist eine wichtige Angelegenheit, die für unter allen Umständen sorgfältig im fortwährenden Bestehen behaftet. Der General Fournier hat bei der Entscheidung der Festung alle notwendigen Vorkehrungen getroffen, die die Festung in der Hand der Besatzung übergeben zu lassen. Die Festung ist im besten Zustande geblieben, die Besatzung ist in der Lage, die Festung zu verteidigen. Die Festung ist im besten Zustande geblieben, die Besatzung ist in der Lage, die Festung zu verteidigen. Die Festung ist im besten Zustande geblieben, die Besatzung ist in der Lage, die Festung zu verteidigen.

Tabelli:
Inhalt: ...
Zusatz:
Die Festung ...
Die Festung ...
Die Festung ...

Dänemark und der Mittelstand.

Die Festung ...
Die Festung ...
Die Festung ...
Die Festung ...

Fig. 8 et 9. Article original de von Zwehl dans le *Militär-Wochenblatt* n° 30 de 1919.

- 13.- L'intervention américaine sur le terrain eut lieu pour la première fois les 2 et 3 novembre 1917 mais surtout massivement à partir de juin et août 1918.
- 14.- Hans von Zwehl après avoir été gouverneur d'Anvers de novembre 1916 à novembre 1918 se fit le porte-parole de la théorie du « coup de poignard dans le dos » avec la publication de son ouvrage : *Der Dolchstoß in den Rücken des siegreichen Heeres*, Berlin, Curtius, 1921. Sur ce sujet voir : Rainer Sammet, *Dolchstoß : Deutschland und die Auseinandersetzung mit der Niederlage im Ersten Weltkrieg (1918-1933)*, Berlin, Trafo Verlag, 2003 et Pierre Jardin, *Aux racines du mal : 1918, le déni de la défaite*, Tallandier, Paris, 2005.



Fig. 10. Portrait du général von Zwehl en 1920.



Fig. 12. Plaque de bronze apposée à la porte de Mons à Maubeuge.
Cliché de Jean Heuclin.



Fig. 11. Médaille recto-verso illustrant la reddition du général Fournier remettant son épée au général von Zwehl.
Coll. privée.



Fig. 13. La reddition de Maubeuge le 8 septembre 1914.
 En présence du baron von Maltzahn, du capitaine Grenier,
 du général von Zwehl, du prince Frédéric-Léopold de Prusse et du général Fournier.
 Extrait du livre de von Zwehl.



Fig. 14. Le général-écrivain von Zwehl.
 Extrait du livre de von Zwehl.



Fig. 15. Le général Fournier
 sortant du Conseil d'enquête
 Extrait coll. privée Le Pèlerin.



PREMIÈRE PARTIE.
LE CONTEXTE ALLEMAND
DE L'INVASION EN 1914



Un général vainqueur. Portrait de Hans von Zwehl

Par Eva Damm

Doctorante Paris 1 – Panthéon-Sorbonne

Cette étude menée sur le général Hans von Zwehl vise à éclairer un pan méconnu de l'Histoire de la Grande Guerre et contribuer à l'amitié franco-allemande. Ce travail fut rendu difficile car Hans von Zwehl, noyé dans la masse des généraux de l'armée prussienne, est peu connu en Allemagne. C'est ainsi que les sources allemandes et anglaises divergent sur son lieu de naissance, Osterode dans le Harz ou Ostroda en Prusse orientale, et les archives nationales allemandes de l'armée ne peuvent éclairer la question car beaucoup de documents concernant la Première Guerre mondiale ont été détruits lors du bombardement de Potsdam.

L'approche sera littéraire et se fera à partir des 5 livres et articles publiés par von Zwehl pour tenter de resituer le personnage dans le contexte du XIX^e siècle jusqu'à la République de Weimar. Après une courte biographie sur sa carrière militaire dans l'armée prussienne, nous nous attarderons sur la prise de Maubeuge, puis sur la période où, en relation avec von Bissing, il fut gouverneur d'Anvers. Enfin nous évoquerons, après la guerre, son activité d'auteur avec une biographie de von Falkenhayn et une étude sur la « légende du coup de poignard dans le dos ».

Le général

Johann « Hans » Bertold Alexander von Zwehl naquit le 27 juillet 1851 à Osterode am Harz. Même si quelques sources mentionnent comme lieu de naissance la ville d'Ostroda, en Pologne, dans l'ancienne Prusse orientale, ces indications sont fausses comme le prouvent certains articles de journaux datant de cette époque. Son père, Louis von Zwehl, était fonctionnaire au service des

impôts. La famille séjourna plusieurs années à Osterode am Harz¹. Louis von Zwehl y obtint le droit civique en 1853. Son domicile précédent était Duderstadt, près de Göttingen². Mais il n'était pas nécessaire de disposer du droit civique d'Osterode pour y vivre. Il est donc possible que la famille von Zwehl y ait déjà vécu avant 1853. Plus tard, Louis von Zwehl se fit muter, puis il y revint comme retraité avec sa famille³.

Hans von Zwehl fit une carrière militaire et se maria avec Helene Lambert⁴, parente du rosieriste Peter Lambert, connu pour la fondation de la roseraie européenne à Sangerhausen qui donna le nom d'Helene von Zwehl à l'une de ses roses⁵. Ils eurent un fils, Hans Fritz von Zwehl, né en 1883 à Berlin et décédé en 1966 près de Naples qui fut avocat à Hanovre et auteur de pièces de théâtre comme « Frühjahrs offensive », l'offensive de printemps, portée à l'écran comme film de propagande sous le nom de « Unternehmen Michael ». Hans Fritz von Zwehl traita surtout des événements et des batailles de la Première Guerre mondiale⁶.

Dans le journal américain *Current History*, publié par le *New York Times*, on peut lire les impressions d'un Américain qui travailla avec l'état-major allemand. Il décrit ainsi ses rencontres avec le général Hans von Zwehl :

« Le général von Zwehl, dont le surnom était "Zwehl-Maubeuge", est probablement presque inconnu en Amérique bien que la croix bleu foncé en émail du "Pour le Mérite" éveille tout de suite l'intérêt. Von Zwehl est apparemment l'opposé de Emmich. Il n'a pas l'air du tout d'un combattant – au contraire, il est d'une âme belle et calme avec des yeux gentils et un peu fatigués, des cheveux un peu grisonnants et un humour lunatique : un cavalier de la vieille école ».

Cependant, « il faut le voir sur le champ de bataille », raconte un soldat de son état-major : « Là, il est comme une vraie tornade »⁷. Il admirait particulièrement l'armée anglaise, comme le montre cette citation du même journal : « Le soldat anglais est un combattant fantastique, surtout dans la défensive ». Hans von Zwehl fut un militaire dans l'âme, toujours conscient de ses responsabilités sur le champ de bataille.

1.– Cf. *Osteroder Allgemeiner Anzeiger*, n° 115.

2.– Martin Granzin, *Die Neubürger der Stadt Osterode am Harz 1600-1919*, Göttingen, 1978, p. 325.

3.– *Der Eroberer der Festung Maubeduge, ein Sohn Osterodes*, Kalendar für den Kreis Osterode, 1917, p. 46.

4.– Cf. <http://home.comcast.net/~jcviser/akb/zwehl.htm> 27/08/2014.

5.– Cf. http://www.welt-der-rosen.de/duftrosen/rosen_hel.htm 27/08/2014.

6.– Cf. *Deutsches Theaterlexikon*, Band VII, Berlin, Walter de Gruyter, 2012, p. 3907.

7.– Cf. <http://babel.hathitrust.org/cgi/pt?q1=von%20zwehl;id=uva.x004748580;view=plaintext;start=1;sz=10;page=root;size=100;seq=1028;num=936> 27/08/2014.

Sa carrière militaire

Hans von Zwehl entra dans l'armée en 1870 à l'âge de 19 ans. Il partit en guerre contre les Français en tant qu'aspirant dans le 14^e régiment d'infanterie « Graf Schwerin », à Bromberg, en Prusse occidentale. Il obtint la Croix de fer de deuxième classe et le grade de second lieutenant. Dans les années suivantes, il fréquenta l'école militaire supérieure à Berlin et, en 1879, rejoignit la 1^{re} brigade d'infanterie à Königsberg avec le grade de premier lieutenant. Trois ans plus tard, von Zwehl passa au 111^e régiment d'infanterie de l'ancienne armée badoise où il fut affecté à l'état-major général. De 1884 à 1888 il appartint à la 17^e brigade d'infanterie, à Glogau, en Basse-Silésie, et devient capitaine en 1885.

Par la suite, il travailla à l'état-major général, ainsi que dans d'autres états-majors de divisions et de corps d'armée comme en 1890 en Alsace-Lorraine. Promu commandant, il fut envoyé au ministère de la Guerre à Berlin, puis, avec le grade de lieutenant-colonel, devint chef d'état-major du XVII^e corps d'armée à Dantzig. À partir de 1900, le colonel von Zwehl prit le commandement du 73^e régiment des fusiliers de Hanovre puis, avec le grade de général de division, commanda la 30^e brigade d'infanterie à Coblenze. Il changea de poste pour commander la 13^e division à Münster et obtint le grade de général de corps d'armée. Agé de 57 ans en 1908, il quitta le service actif pour prendre sa retraite.

Lors de la mobilisation pour la Grande Guerre, von Zwehl fut rappelé et, avec le grade de général d'infanterie [fig. 16], commanda le VII^e corps de réserve de Münster avec lequel il partit au front ouest avec la 2^e Armée du général de corps d'armée Karl von Bülow.

Lors de l'invasion de la Belgique, il reçut l'ordre de prendre la place forte de Maubeuge. Le 8 septembre 1914, le général d'infanterie fut décoré de l'ordre « Pour le Mérite avec feuille de chêne » par l'empereur, lors d'une visite au front, avec la mention suivante :

« Le général von Zwehl a reçu "Pour le Mérite" le 8 septembre 1914 pour la prise de Maubeuge. Depuis lors, il a commandé son corps d'armée d'une façon excellente pendant les phases de guerre de mouvement à l'ouest, en particulier dans la guerre de tranchées. Pendant les périodes plus calmes de la guerre, il fut sans cesse appliqué à la tâche de la formation de ses troupes. Toutes ces activités furent mises en valeur lors de l'offensive devant Verdun. Les assauts de la forêt de Haumont, du village de Haumont, de la position de Brabant, de la Côte de Louvemont, de la Côte du Poivre et de la Côte de Talou sont des succès brillants du corps d'armée dans des conditions souvent très dures. Lors de ces engagements, von Zwehl fit preuve de qualités excellentes de commandement »⁸.

8.- Karl Friedrich Hildebrand, Christian Zweng, *Ritter des Ordens Pour le Mérite*, Osnabrück, Biblio, 1998, p. 593-595.

L'armée prussienne vue par von Zwehl

Toute la vie de Hans von Zwehl est dominée par l'armée allemande avec sa participation aux deux guerres importantes de l'Empire. Pour comprendre son engagement durant la Grande Guerre, il convient de recourir à l'un de ses ouvrages qui décrit les particularités et les évolutions de l'armée allemande sous Guillaume II⁹.

Après être monté sur le trône en 1888, Guillaume II regroupa les officiers supérieurs dans un Quartier général impérial avec un commandant en chef. Cette « maison militaire », par la consultation des attachés militaires ou des aides de camp du général en chef, avait une grande influence politique. Mais les mesures prises n'étaient pas toujours bien acceptées par les généraux car ce « régiment personnel » de Guillaume II conduisait celui-ci à s'émanciper du cabinet militaire et de l'état-major du ministère de la Guerre¹⁰. De ce fait, les généraux étaient placés sous les ordres immédiats de l'empereur et non plus rattachés au ministère de la Guerre. Le ministère était responsable de l'administration militaire, mais n'avait aucune compétence dans le commandement¹¹, de sorte que, durant la guerre, celui-ci était aux mains de l'empereur.

Dès la mobilisation, l'armée de paix put devenir une armée de guerre. Le chef de l'état-major prussien devint chef d'état-major général et donna les ordres au nom de l'empereur. De cette manière, la responsabilité du commandement de toute l'armée dépendait de lui¹². Tous les chefs et commandants supérieurs de l'armée prussienne se trouvaient au Grand Quartier Général de Sa Majesté l'Empereur et Roi, centre du Commandement suprême de l'armée¹³. Toutefois, cette *Oberste Heeresleitung* (OHL) n'exerça son hégémonie qu'avec von Hindenburg et Ludendorff qui développèrent une institution militaire et politique prenant ses décisions d'une façon indépendante et en son nom propre. Le peuple leur fit confiance et ils en profitèrent pour mener la guerre à leur façon. Ainsi, l'image de l'empereur comme commandant suprême s'estompa et, aux yeux du grand public, ce fut von Hindenburg qui prit sa place¹⁴.

9.– Hans von Zwehl, *Generalstabsdienst im Frieden und im Kriege*, Berlin, E.S Mittler, 1923.

10.– Wilhelm Deist, *Militär, Staat und Gesellschaft : Studien zu preußisch-deutschen Militärgeschichte*, München, Oldenbourg, 1991, p. 23-25.

11.– Lors du déclenchement de la guerre, le ministre de la Guerre était von Falkenhayn. Cf. Friedrich Forstmeier (éd.) : *Handbuch zur deutschen Militärgeschichte : 1648-1939*, Abschn. 5/6 : Bd. 3, München, Bernard und Graefe, 1979, p. 63.

12.– Les chefs de l'état-major général successifs furent Moltke (1914), von Falkenhayn (1914-1916), von Hindenburg et Ludendorff (1916-1919).

13.– Friedrich Forstmeier (éd.), *Handbuch zur deutschen Militärgeschichte*, op. cit., p. 218-219.

14.– Andreas Birken, Hans-Henning Gerlach, *Atlas und Lexikon zum Ersten Weltkrieg*, Bd. 2. Grafiken und Sachlexikon, Königsbronn, Philathek-Verlag, 2005, p. 14.

Dans son livre de 1923, *Le service d'état-major général en temps de paix et en temps de guerre*, von Zwehl décrit les tâches de cet état-major. En sept chapitres, il traite de l'éducation des officiers d'état-major, de la situation des ressorts administratifs, de la structure de l'état-major général et de l'état-major des troupes et du travail de l'état-major pendant la guerre. Il aborde surtout les qualités nécessaires aux officiers et rend compte des situations typiques du travail dans l'état-major.

En temps de paix, la tâche principale était l'établissement d'un plan de déroulement des opérations militaires. Mais, en période de guerre, un officier devait faire preuve de confiance et de détermination face à la gravité de la situation. Or, sur le front ouest, celle-ci s'était embrouillée, car le plan Schlieffen, qui avait convaincu par sa simplicité, fut vidé en partie de son contenu par les généraux. Von Zwehl considère que l'état-major de l'OHL utilisa les moyens limités de l'Allemagne de façon trop sage pour une lutte héroïque. Cela s'expliquait par la composition de l'état-major de l'OHL. Les officiers se connaissaient depuis le temps de paix et formaient un groupe soudé, selon les souhaits du chef de l'état-major. Toutefois, von Zwehl reproche à l'OHL d'être resté trop en arrière lors de l'invasion de la Belgique et du front français à l'été 1914. Cette distance avec le champ de bataille posa beaucoup de problèmes de communication et de commandement.

Pendant la guerre des tranchées, beaucoup d'officiers entrèrent à l'état-major alors qu'ils n'en faisaient pas partie en temps de paix et qu'ils n'y seraient jamais entrés s'il n'y avait pas eu une telle situation. Dans l'armée comme dans les états-majors, il y eut beaucoup de soldats ou d'officiers dépourvus des capacités et compétences nécessaires. C'est ainsi que s'y développèrent des relations de dépendance au sein de la hiérarchie militaire. Cependant, l'état-major s'occupait surtout de l'aménagement et de la fortification des premières lignes et de la mise en place des troupes de l'armée de campagne. Un autre domaine de compétence de l'OHL était l'approvisionnement. Mais von Zwehl reproche à von Falkenhayn d'avoir mal pris en compte les capacités productives du pays. Il estime qu'un officier d'état-major doit aller jusqu'à désobéir face aux ordres d'un commandant supérieur, car parfois il lui faut prendre lui-même la décision quand l'urgence le requiert. En conclusion, il remarque :

« Le chemin des pacifistes ne peut que déboucher sur l'esclavage, celui des extrémistes sur le chaos. C'est pour cela que seuls les hommes possédant une éducation supérieure doivent servir dans l'armée allemande. Il est hors de doute que beaucoup d'officiers d'état-major sont dans ce cas »¹⁵.

15.– Hans von Zwehl, *Generalstabsdienst...*, *op. cit.*, p. 5-36.

Le siège de Maubeuge

La prise de la place forte de Maubeuge fit partie du plan de campagne confié à la II^e Armée de Karl von Bülow parvenue à la frontière française. Le plan Schlieffen voyait en Maubeuge un objectif stratégique, mais aussi un danger pour le flanc de la I^{re} armée d'Alexander von Kluck. En 1914, la ville était au carrefour des lignes de chemin de fer allant de Bruxelles et de Liège à Paris. Elle possédait en outre une garnison forte de 47 000 hommes¹⁶. L'état-major de la II^e Armée voulait d'abord positionner quatre divisions en face de la place forte, mais la I^{re} et la II^e Armées ne pouvaient se passer de ces unités pour poursuivre leur avance. C'est la raison pour laquelle Hans von Zuehl et son VII^e corps de réserve furent chargés de cette « tâche secondaire » avec seulement trois brigades et des formations venant du siège de Namur. On ignore la raison pour laquelle von Bülow signifia à von Zuehl que la place disposait seulement de 7 000 hommes de faible valeur¹⁷.

Le siège de Maubeuge commença par l'installation du quartier général à Binche le 27 août 1914. Pour attaquer dans de meilleures conditions, on partagea la région de Maubeuge en quatre secteurs : de la Trouille jusqu'à la basse Sambre, de la Sambre à la Solre, de la Solre à la haute Sambre, enfin un secteur élargi sur le front ouest.

L'offensive commença le 29 août dans le premier secteur par l'évacuation de fermes et de villages entiers. On construisit un hôpital militaire à Binche et on procéda à des vols de reconnaissance sur la région. L'attaque fut relativement modérée en raison du manque de réserves en munitions et de conditions de ravitaillement rendues difficiles par l'absence de trains. Il fallait ménager les forces. Les Français en profitèrent pour passer à l'offensive vers Vieux-Rengt et Grand-Rengt dans le premier secteur. Toutefois, les pertes allemandes ne furent pas significatives car les tirs de l'artillerie française manquaient de précision.

À partir du 2 septembre, l'attaque put être menée d'une façon plus forte avec l'arrivée de von Kühne et d'une partie de la 13^e division de réserve de Liège. Plusieurs engagements à l'est de la place eurent lieu dans le but d'empêcher les Français de fuir. Ceux-ci affaiblirent les troupes allemandes et rendirent très critique l'état de la réserve de munitions car aucune information concernant les trains de munitions n'avait encore pu parvenir à l'état-major de von Zuehl. Néanmoins, deux avions de reconnaissance constatèrent les effets de la canonnade des journées précédentes. La grande tourelle blindée de la forteresse était détruite

16.– Cf. <http://www.wegedererinnerung-nordfrankreich.com/die-geschichte/schlachten/die-belagerung-von-maubeuge-25-august-bis-8-september-1914.html> 31.08.2014.

17.– Cf. Reichsarchiv Potsdam, Kriegsgeschichtliche Forschungsanstalt des Heeres, *Der Weltkrieg 1914 bis 1918. Die militärischen Operationen zu Lande*, Bd. 3. Der Marne-Feldzug : von der Sambre zur Marne, Berlin, E.S. Mittler und Sohn, 1926, p. 319.

ainsi que le fort de Cerfontaine et l'ouvrage de Salmagne. À Maubeuge, un nuage de fumée blanche indiquait une assez forte explosion. Le même jour, von Zwehl, promu général d'infanterie, donna l'ordre aux troupes de se rapprocher des forts. Les hommes du 57^e régiment de réserve parvinrent à 500 mètres du fort de Boussois où ils se dissimulèrent et mirent en batterie des lance-mines pendant la nuit. Au sud de la Sambre, les troupes avancèrent vers Marpent. Alors que l'attaque progressait, on apprit des nouvelles inquiétantes pouvant remettre en cause le succès du siège, notamment le débarquement de nombreuses troupes britanniques à Ostende. La situation n'était cependant guère menaçante dans l'immédiat. Le 5 septembre, une autre nouvelle souleva l'inquiétude. La II^e Armée ordonnait le départ de la 26^e brigade d'infanterie vers Laon¹⁸. On peut lire dans le journal du VII^e corps de réserve : « Vu le petit nombre de troupes disponibles devant le fort, il était impossible de faire sortir des hommes du front principal pour les mettre dans l'ancien secteur de la 26^e brigade d'infanterie sans causer un grand danger pour la mise en œuvre du siège »¹⁹. L'état-major, situé trop loin, à 200 km du front, était incapable d'estimer la situation à Maubeuge. Von Zwehl décida de s'opposer à cet ordre et fit un rapport à von Bülow qui lui donna son accord pour reporter le départ de la brigade.

Après la prise du fort de Boussois, von Zwehl exigea la reddition de Maubeuge en lançant un ultimatum par avion. Mais il continua de montrer aux Français sa supériorité en bombardant intensivement les fortifications, malgré le manque constant d'obus de mortiers. Dans l'après-midi du 7 septembre, le général Fournier, gouverneur de la place, accepta les conditions de reddition. Le 8 septembre, la garnison fut emmenée en captivité par des troupes de la 14^e division de réserve. Dans son ordre du jour de l'armée, daté du 7 septembre, le général écrit :

« Aujourd'hui, le fort de Maubeuge a capitulé sans condition. L'attaque courageuse des troupes allemandes et autrichiennes a permis de venir à bout de la résistance de l'ennemi lors de combats incessants. J'exprime ma reconnaissance particulière et mon remerciement à tous les hommes qui ont pris part au siège. Nous avons fait 40 000 prisonniers et mis la main sur 400 pièces d'artillerie. Et maintenant, en avant pour accomplir d'autres actions glorieuses, en l'honneur de notre patrie et de nos alliés ! »²⁰

La prise de Maubeuge fut une victoire importante pour l'armée allemande dont, sur le moment même, personne ne mesura toute l'importance. La place était la seule ville fortifiée défendue par les Français à être prise par les Allemands. Sa

18.– Hans von Zwehl, *Maubeuge, Aisne – Verdun. Das VII. Reserve-Korps im Weltkriege von seinem Beginn bis Ende 1916. Nach persönlichen Erlebnissen und aufgrund der Kriegsakten*, Berlin, Curtius, 1921, p. 25, 34-42.

19.– Cf. Reichsarchiv, *Der Weltkrieg...*, Band 3, *op. cit.*, p. 323.

20.– Hans von Zwehl, *Maubeuge, Aisne-Verdun...*, *op. cit.*, p. 50.

position stratégique comme nœud ferroviaire facilita les transports de troupes du flanc gauche vers le flanc droit de l'armée allemande. À l'arrière, la nouvelle suscita jubilation et enthousiasme. On trouve dans le *Kalender für den Kreis Osterode*, un journal de la ville natale de von Zwehl, un article de trois pages sur la prise de Maubeuge et sur ses exploits. Mais les événements furent rapportés par d'autres journaux également. L'empereur transmet à von Zwehl la dépêche suivante :

« Très heureux de la capitulation de Maubeuge. Un succès grandiose, grâce à la qualité de votre commandement, à un excellent engagement militaire et à la bravoure des troupes allemandes et autrichiennes. Transmettez à tout le corps d'armée mes remerciements impériaux. Je vous décerne l'ordre "Pour le Mérite". Votre empereur et roi reconnaissant Guillaume I. R. »²¹

Von Zwehl, gouverneur général d'Anvers

En 1916, Hans von Zwehl fut nommé gouverneur d'Anvers jusqu'à la fin de la guerre²². L'État belge existait toujours, avec ses lois et ses tribunaux. L'occupation militaire n'avait pas fait de la Belgique un pays annexé. Le chancelier Bethmann-Hollweg avait inscrit dans le programme des buts de guerre qu'elle devait être traitée comme un territoire occupé destiné, avec toutes ses forces et ses ressources, à soutenir l'Allemagne. Le général von Bissing, gouverneur général en Belgique, expliquait que l'exploitation de ce pays devait permettre de renforcer la puissance allemande. Il fallait enseigner l'ordre et la culture allemande à la population belge. En bref, les trois constantes de la politique de l'occupant étaient l'ordre, l'exploitation et la germanisation²³.

Von Zwehl traite de l'occupation de la Belgique dans un article « Von der Besetzung Belgiens. Erinnerungen aus dem Weltkrieg »²⁴, publié en 1919 dans la *Deutsche Rundschau*, une revue littéraire et scientifique. Dans une première partie, il décrit la situation fin août 1914. Seule la place forte d'Anvers empêchait l'avance de l'armée allemande. La retraite de l'armée belge amena la capitulation rapide de cette ville, ce qui lui épargna un bombardement²⁵. Il note l'excellente situation du port, ses grandes dimensions et ses vastes possibilités de développement, ainsi que l'importance de ses liaisons avec Gand et Zeebrugge²⁶. À la suite de cette occupation, beaucoup d'avoirs privés, possédés par des Belges ou

21.- Hans von Zwehl, *Maubeuge, Aisne-Verdun...*, *op. cit.*, p. 52.

22.- Cf. <http://www.gesetzlose-gesellschaft.de/z/zwehl.phtml>, 16/08/2014.

23.- Cf. Gerhard Hirschfeld (éd.), *Enzyklopädie Erster Weltkrieg*, Paderborn, Schöningh, 2009, p. 381-382.

24.- En français : « De l'occupation de la Belgique. Souvenirs de la Grande Guerre ».

25.- Hans von Zwehl, « Von der Besetzung Belgiens. Erinnerungen aus dem Weltkrieg », *Deutsche Rundschau*, Jg. 46. Bd. 181, Berlin, Gebrueder Paetel, 1919, p. 201.

26.- Hans von Zwehl, « Von der Besetzung Belgiens... », *op. cit.* p. 203.

par des représentants d'autres nations revinrent aux Allemands, mais des mises sous séquestre ne furent prononcées qu'à l'encontre des entreprises possédées par des ressortissants anglais et français, celles appartenant à des Belges demeurant épargnées. En attendant la victoire finale, la politique allemande visait à créer des conditions favorables au rattachement de la Belgique à l'Allemagne. Dans ce but, les gisements de charbon de la Campine, situés à l'est et au sud-est d'Anvers, représentaient un atout inestimable. Qui les possédait pourrait dominer l'industrie et le commerce²⁷.

Avant-guerre, à Anvers, la colonie allemande jouait déjà un rôle important. La plupart des centres commerciaux étaient entre ses mains. Toutefois, au moment du déclenchement des hostilités, elle était mal vue des Belges car on reprochait aux écoles allemandes d'Anvers et de Bruxelles de servir de base au développement de la culture germanique²⁸. Von Zwehl insiste aussi sur les problèmes linguistiques dans « ce produit artificiel qu'on appelle la Belgique »²⁹, dont un tiers de la population se compose de Wallons et deux tiers de Flamands. Il s'agit selon lui de deux peuples radicalement différents. Avec l'occupation de la Belgique, la question flamande se posa aux Allemands. Dans l'ordre économique, les Wallons avaient relégué les Flamands au second plan. Les deux gouverneurs généraux successifs de la Belgique ne se prononcèrent pas publiquement pour le mouvement flamand, mais le soutinrent. Il reste que beaucoup de Flamands ne savaient pas s'ils voulaient un rattachement à l'Allemagne ou bien un État flamand autonome. Le 24 mars 1917, deux circonscriptions administratives furent formées, l'une comprenant les provinces d'Anvers, de Limbourg, de Flandre-Orientale, de Flandre-Occidentale, de Bruxelles et de Louvain, l'autre celles du Hainaut, de Liège, de Luxembourg, de Namur et de Nivelles. La ligne les séparant allait de Lille à Aix-la-Chapelle : au nord les Flandres, au sud la Wallonie³⁰.

Aux yeux de von Zwehl, la population belge dans son ensemble se comportait « d'une manière indécente et inconvenante ». Il lui manquait un certain sens de l'ordre et de la sincérité. Un autre péril provenait de la garde civile qui incitait à l'apparition de francs-tireurs. Les soldats allemands étaient toujours en danger car, derrière chaque haie, ils risquaient un coup de fusil de la part d'un habitant en civil. Pour le général von Zwehl, il était normal qu'au début de la guerre les francs-tireurs aient été fusillés sur le champ et que les maisons d'où provenaient ces attaques aient été incendiées. Seule la presse hypocrite de l'ennemi pouvait accuser l'armée allemande de mener la guerre d'une façon barbare³¹. Von Zwehl

27.— Hans von Zwehl, « Von der Besetzung Belgiens... », *op. cit.*, p. 204-205.

28.— *Ibid.*, p. 205-206.

29.— *Ibid.*, p. 206.

30.— *Ibid.*, p. 208.

31.— *Ibid.*, p. 211-212.

traite également d'une autre question délicate : celle de l'expulsion des chômeurs belges et de leur mise au travail en Allemagne. Ce projet était pour lui acceptable, mais sa mise en œuvre échoua complètement. Les États étrangers accusèrent l'Allemagne de séquestration illégale, d'alimentation insuffisante distribuée à ces travailleurs et de l'épuisement des laissés-pour-compte. Selon lui, le recrutement de travailleurs volontaires pour le départ en Allemagne fut un grand succès et des milliers d'ouvriers passèrent la frontière de leur plein gré pour gagner davantage d'argent qu'en Belgique³². En dépit de tout, l'alimentation des Belges était meilleure et plus variée qu'en Allemagne, en raison d'un plus grand choix de denrées alimentaires achetables sans tickets de rationnement. Dans l'ensemble, von Zwehl considère que les occupants allemands ont traité la Belgique avec plus d'indulgence que pour leur propre population³³.

La deuxième partie de son article traite des problèmes frontaliers avec les Pays-Bas, de l'administration du territoire occupé et des risques d'attaque anglaise. La frontière entre la Belgique et les Pays-Bas était fermée par un barrage électrifié. Toutefois, on pouvait la franchir en corrompant les gardes ou en cisillant la clôture et se livrer ainsi à de la contrebande ou de l'espionnage. En effet, les soldats allemands postés à la frontière entretenaient des relations familières avec les gardes néerlandais et faisaient eux aussi la contrebande de denrées alimentaires. On pouvait aussi franchir cette frontière en traversant l'Escaut par bateau. Les jeunes d'une vingtaine d'années qui n'avaient pas le droit de quitter la Belgique essayaient constamment de le faire et de passer aux Pays-Bas. Plusieurs furent arrêtés, puis envoyés en Allemagne. L'autre danger était l'espionnage pour informer l'Angleterre et la France de la situation en Belgique. La transmission d'informations sur les fortifications, les emplacements des aérodromes et des dépôts de munitions ou encore sur le nombre de batteries d'artillerie était particulièrement préoccupante. L'espionnage ferroviaire était également florissant avec des informations recueillies sur les lignes de chemins de fer et transmises par codes cryptés³⁴.

Von Zwehl décrit aussi l'administration du territoire belge occupé. On y distinguait trois parties : le territoire des opérations militaires, près du front, le territoire des étapes, avec les hôpitaux et le ravitaillement des troupes, enfin le territoire du gouvernement général de Belgique. En temps de guerre, le front et les étapes exploitaient les régions conquises tandis que le gouvernement général cherchait à se montrer clément envers la population belge. Puis tout le territoire du gouvernement général fut rattaché à celui des opérations militaires. Von Zwehl constate l'affaiblissement général du moral des troupes stationnées en Belgique pour plusieurs raisons. Dans la zone des étapes, les troupes vivaient mieux que sur le

32.- *Ibid.*, p. 215.

33.- *Ibid.*, p. 218.

34.- *Ibid.*, p. 403-406.

front. Les soldats en permission menaient une vie débridée. La plupart des officiers étaient âgés ou reprenaient le service après une longue période d'inactivité. Les soldats étaient souvent blessés ou malades. Les troupes du Landsturm formèrent la garde permanente à la frontière. À la fin de la guerre, certains bataillons arrivèrent du front russe où ils avaient été influencés par les idées communistes³⁵.

L'ancien gouverneur général se préoccupe enfin des risques d'un éventuel débarquement anglais. Les Pays-Bas neutres devaient toujours tenir compte de la possibilité d'une attaque anglaise par l'Escaut qui n'aurait rien eu d'aberrant. Une attaque aérienne anglaise se produisit effectivement sur Anvers en octobre 1917. Une douzaine d'avions y détruisirent la Bourse des diamants, quelques maisons du port et tuèrent quarante civils belges. Les raisons de ce bombardement demeurent obscures. Néanmoins, l'Allemagne devait être prête. On installa donc des défenses d'infanterie et des nids de mitrailleuses sur les têtes de pont des canaux³⁶. Mais la forteresse d'Anvers était dans un état désastreux. L'ancien gouverneur, le baron von Hoiningen, était responsable des ouvrages détruits par l'artillerie allemande en août 1914. En réalité, la place était inutilisable et ne possédait aucune artillerie moderne. Von Zwehl eut du mal à y improviser des batteries mises en place en recourant à des chevaux de trait. La forteresse n'aurait jamais résisté à une attaque de l'Entente³⁷.

Après l'armistice, la retraite des troupes allemandes d'occupation se déroula à Anvers sans difficulté. Certes, les rues étaient décorées de drapeaux américains et belges, mais l'attitude des citoyens demeura irréprochable. En raison du peu de sûreté des trajets en train, von Zwehl et son état-major quittèrent la ville à cheval. Lorsqu'ils passèrent la frontière néerlandaise, les soldats allemands reçurent des marques de respect de la part des gardes hollandais pour avoir été vainqueurs lors de plusieurs batailles. L'article de von Zwehl se termine par cette formule résignée : « La messe est dite ».

Le temps de l'écriture après la guerre

Après la guerre, Hans von Zwehl écrivit d'abord dans des journaux et des revues avant de publier des livres. Aussi est-il difficile de retrouver l'ensemble de ses écrits qui sont répartis dans diverses publications, aujourd'hui partiellement inaccessibles.

Dès 1901, alors qu'il était colonel à Hanovre, il avait participé à la rédaction d'un ouvrage intitulé *Histoire et traditions du 73^e régiment de fusiliers de Hanovre du*

35.- *Ibid.*, p. 405-408.

36.- *Ibid.*, p. 409-411.

37.- *Ibid.*, p. 412-413.

*feld-maréchal prince Albrecht de Prusse*³⁸. En 1914, il publia chez l'éditeur E.S. Mittler et fils à Berlin, dans un supplément de l'hebdomadaire militaire, une étude psychologique sur la rivalité entre les deux généraux prussiens Yorck et Gneisenau dont il compare les mérites respectifs³⁹. La guerre terminée, il reprit ses activités d'écrivain. En 1919, il publia dans la revue *Deutsche Rundschau* des articles sur l'occupation de la Belgique pendant la Grande Guerre. En 1921, âgé de 70 ans, il se souvint des batailles de l'été 1918 sur le front ouest⁴⁰ et rappela les actions du VII^e corps de réserve de 1914 à 1916 dans un livre illustré de nombreux plans, cartes et photographies⁴¹. Son œuvre marquante fut son livre sur le « coup de poignard dans le dos », paru en 1921 dans lequel il exposa les raisons qui, selon lui, expliquaient la défaite de l'armée allemande et développa son point de vue sur la révolution communiste. En 1923, il écrivit un nouveau texte sur le service dans l'état-major en temps de paix et pendant la guerre⁴². Par la suite, il se fit biographe du général von Falkenhayn dans une étude publiée en 1926, l'année de son décès. Cette activité d'écrivain postérieure à la Grande Guerre contribue à une meilleure compréhension de l'activité des corps militaires et des situations sur le champ de bataille, mais elle est également totalement engagée, dans la mesure où elle soutient le point de vue de l'armée et des catégories sociales les plus conservatrices de l'Allemagne de Weimar.

La biographie de von Falkenhayn⁴³

L'étude de von Zwehl sur von Falkenhayn était basée sur des recherches en archives, des journaux intimes, d'autres documents et sur la lecture d'articles rédigés par les proches de von Falkenhayn. Il n'eut lui-même qu'une seule rencontre avec celui-ci lors de la bataille de Verdun en février 1916 quand celui-ci lui témoigna sa satisfaction après la prise du Bois d'Haumont par le VII^e corps de réserve.

Ne connaissant pas le personnage, il fut pour cette raison capable de le considérer avec impartialité. Son objectif était d'en faire un portrait fidèle et de s'opposer

38.– Hans von Zwehl, *Die Althannoverschen Überlieferungen des Füsilier-Regiments Generalfeldmarschall Prinz Albrecht von Preussen (Hannoversches) Nr.73, für den Gebrauch im Regiment als Manuskript gedruckt*, Hannover, Edler & Krische, 1901.

39.– Hans von Zwhl, *Der Gegensatz zwischen Yorck und Gneisenau. Eine psychologische Studie*, Berlin, E.S. Mittler und Sohn, 1914.

40.– Hans von Zwehl, *Die Schlachten im Sommer 1918 an der Westfront*, Berlin, E.S. Mittler und Sohn, 1921.

41.– Hans von Zwehl, *Maubeuge, Aisne, Verdun. Das VII. Reserve-Korps im Weltkrieg von seinem Beginn bis 1916, nach persönlichen Erlebnissen und auf Grund der Kriegsakten*, Berlin, Curtius, 1921.

42.– Cf. *supra*.

43.– Cf. <http://www.dhm.de/lemo/html/biografien/FalkenhaynErich/> 30/08/2014.

aux jugements négatifs contenus dans la presse et l'opinion publique⁴⁴. Après avoir relaté la vie et la carrière de ce général si important pour l'armée allemande, il conclut à juste titre que, si les ennemis de von Falkenhayn lui reprochèrent d'avoir échoué par suite d'erreurs qu'il avait commises, d'autres virent en lui le seul dirigeant capable de résoudre les problèmes existants. Lors de l'échec de la Marne en septembre 1914, seul un grand général en chef pouvait sauver l'Allemagne de l'effondrement. Or ce n'était pas le cas de von Falkenhayn car il préférait les petits succès assurés aux grandes victoires incertaines. Néanmoins, von Zwehl estimait qu'il méritait une place honorable parmi les chefs de l'armée allemande et voyait en lui un général clairvoyant, énergique et à la volonté de fer. Il n'eut cependant pas de chance en tant que chef de l'état-major général. Aussi, malgré toute son admiration, von Zwehl ne pouvait uniquement chanter ses louanges.

La légende du coup de poignard dans le dos

À la fin de la Grande Guerre, l'état-major général de l'armée annonça que la guerre avait été perdue à cause de la trahison des partis social-démocrate et communiste et que la faute n'en incombait ni aux hommes politiques ni aux militaires, mais aux socio-démocrates qui avaient incité les soldats à la grève et à la révolte. Cette explication permit aux représentants de l'État de justifier la défaite militaire et l'effondrement du front ouest.

« Les partis ont ébranlé la volonté de résistance du peuple. [...] Il faut ajouter la démoralisation secrète et méthodique de la marine et de l'armée de terre ainsi que l'épuisement du front. Ainsi, nos opérations étaient vouées à l'échec, l'effondrement était inéluctable. [...] Un général anglais le dit avec raison : "L'armée allemande a été poignardée par derrière" »⁴⁵.

C'est en effet le général Maurice qui constata : « Concernant l'armée allemande, on peut résumer l'avis général : elle a été poignardée par la population civile ». Comme c'était un Anglais qui avait créé l'expression, il ne semble pas que la légende ait été créée par les hommes de la direction supérieure et de l'état-major général, mais ceux-ci purent, en s'appuyant sur elle, soutenir la réputation et le prestige de l'armée allemande. Désormais, il fallait demander des comptes aux partis politiques et au Parlement.

Hans von Zwehl, général d'infanterie à la retraite, donna son avis sur cette légende en publiant en 1921 *Le coup de poignard dans le dos de l'armée victorieuse*. Il avait déjà écrit un article sur ce thème dans la revue *Kreuzzeitung* où il décrivait les

44.- Cf. Hans von Zwehl, *Erich von Falkenhayn, General der Infanterie. Eine biografische Studie*, Berlin, E.S. Mittler und Sohn, 1926, p. 5-7.

45.- Cf. Lars-Broder Keil, Sven Felix Kellerhoff, *Deutsche Legenden : vom „Dolchstoß“ und anderen Mythen der Geschichte*, Berlin, Links, 2002, p. 33.

raisons de la défaite en évoquant un commandement incapable de s'imposer, des questions de personnel et la faim dont souffraient les soldats. Puis il publia un autre article dans une revue mensuelle conservatrice dans lequel il jugeait les sociaux-démocrates responsables de la décomposition de l'armée par le soutien qu'ils avaient apporté à l'opposition. La mutinerie des matelots en 1917, les grèves à la fin de 1918 et le précoce accord de paix de Scheidemann faisaient également partie de ce même processus.

Selon von Zwehl, il manquait un personnage fort pouvant diriger toute la nation pour défendre la patrie et capable d'intervenir contre les défaitistes qui minaient le moral des troupes. C'est la raison pour laquelle Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg et Paul Levi eurent tout le temps nécessaire à la préparation de la révolution socialiste de novembre 1918 ainsi que de la désertion massive sur le front. Quant au parti social-démocrate, il se distingua par une organisation stricte, l'exploitation du mécontentement et le pacifisme.

« Il ne suffisait donc pas d'essayer de rassasier la foule avec l'appel au patriotisme ou l'ordre de rester à son poste, mais le peuple allemand aurait pu résister et continuer la guerre. »

Von Zwehl estimait que les membres du gouvernement auraient pu agir davantage pour empêcher l'échec. Mais le peuple, influençable et ignorant, s'est laissé impressionner par des formules toutes faites comme liberté, capitalisme, militarisme. Le but des sociaux-démocrates était de l'empoisonner progressivement, en commençant par les troupes de réserve et les soldats qui, dans les hôpitaux militaires, devaient retourner au front. Mais également le nombre de femmes en pleurs était élevé et la propagande de bouche-à-oreille dans les entreprises ou par tracts et lors des réunions attisèrent encore la campagne de dénigrement. L'argent étranger joua également un rôle important, ainsi que le soutien des dirigeants versés dans l'art de la propagande en Angleterre et en Russie.

Certes, les commandants militaires avaient la responsabilité de maintenir l'ordre et le calme. Cependant, leurs moyens avaient été fortement réduits par le gouvernement. Sous le prince chancelier Max de Bade, il n'y avait plus ni énergie ni capacité de s'imposer. Le déclenchement de la révolution se fit le 29 octobre 1918 à Schilling-Reede où une minorité de révolutionnaires réussit à désarmer les matelots. Les commandants auraient dû sévir pour sauver l'esprit de la flotte et préserver l'Allemagne d'une vague d'ignominie. Dès cet événement, l'étendard de la révolte circula, suivant sans aucun doute un plan détaillé.

La démoralisation de l'armée de terre commença en septembre 1918 quand s'amenuisa la confiance dans la victoire qui animait l'esprit des soldats. Les diatribes des sociaux-démocrates mirent en évidence les différences entre soldats et officiers. Avec de telles affirmations, les infractions se généralisèrent, car il était évident que,

comme dans toutes les armées, l'officier pouvait vivre mieux que le simple soldat et, s'il était plus âgé, avait besoin d'une nourriture plus riche. « Ces inégalités existeront toujours tant que nous vivrons dans un monde d'imperfection. » En outre, de jeunes lieutenants sans expérience obtenaient de l'avancement après la mort au champ d'honneur de nombreux officiers de carrière. Ce qui compliqua encore les choses, ce fut, au front, la nourriture peu abondante et monotone et des vêtements en mauvais état. De ce fait, un désir intense de paix augmenta et certains officiers, âgés et épuisés par la guerre, devinrent réceptifs aux idées des sociaux-démocrates.

En dépit de cela, la résistance de l'armée allemande ne disparut pas avant la révolution berlinoise du 8 novembre 1918. Cela fut confirmé par le jugement des ennemis : Douglas Haig, commandant en chef de l'armée britannique, assura que l'Allemagne n'était pas encore battue militairement et le chef d'état-major américain, le général Bliss, se déclarait certain que seule la révolution empêcherait la poursuite de la guerre. L'Allemagne aurait pu négocier de meilleures conditions d'armistice si les soldats avaient poursuivi la guerre pendant encore quelques semaines. Après tout, la situation des ennemis était elle aussi difficile. Cependant, avec la fondation des conseils de soldats, le coup de poignard dans le dos fut achevé. Il serait certes exagéré de prétendre que les intrigues révolutionnaires et le coup de poignard dans le dos précipitèrent à eux seuls l'armée allemande dans le malheur. Ce ne fut possible que parce que la situation militaire était devenue difficile à cause de la famine et du désir de paix du peuple. En outre, il manquait une forte réaction contre le défaitisme. Mais le coup de poignard dans le dos, bien préparé et bien réalisé, toucha l'Allemagne au point sensible, au moment où elle était la plus faible⁴⁶.

Cette présentation des événements par Hans von Zwehl témoigne d'une façon très claire de sa position militaire conservatrice et nationaliste. Des études historiques ont montré que la défaite militaire de l'Empire était la conséquence de décisions erronées prises par les hommes politiques et les chefs de l'armée. Les grèves à l'arrière, la diminution de la discipline dans l'armée, les mutineries dans la marine n'en étaient pas la cause, mais les symptômes. Il est incontestable que chaque commandant ou presque contribua à la construction de la légende pour pouvoir se décharger de ses responsabilités. Mais celle-ci eut un effet sensationnel. D'abord, la sévérité de l'armistice fut une grande surprise pour le peuple allemand à cause d'une propagande trompeuse. De plus, le nouveau gouvernement de la République de Weimar cautionna également la légende en donnant aux soldats qui rentraient l'assurance qu'ils avaient été invaincus sur le champ de bataille⁴⁷.

46.- Hans von Zwehl, *Der Dolchstoß in den Rücken des siegreichen Heeres*, Berlin, Curtius, 1921, p. 25.

47.- Cf. Lars-Broder Keil, Sven Felix Kellerhoff : *Deutsche Legenden...*, op. cit. p. 43.

Durant les années 1920, avec la montée de l'antisémitisme, la légende du coup de poignard dans le dos fut utilisée pour culpabiliser les juifs bolchevistes d'avoir empêché la victoire de l'armée allemande⁴⁸. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la légende a tenu et perduré. Elle constitue l'un des mythes allemands les plus dangereux.

Conclusion

Johann « Hans » von Zwehl fut jusqu'au fond de l'âme un homme de son époque [fig. 17], une époque marquée par deux guerres importantes pour l'Europe. Il y participa pleinement et gagna en expériences au gré de mutations qui contribuèrent à son avancement. Il obtint des décorations importantes comme « Pour le Mérite ». Il reste étonnant de constater que, réincorporé à l'âge de 63 ans, il se fit un nom en conquérant la place-forte de Maubeuge. Avec « son » VII^e corps de réserve, il se battit également dans l'enfer de Verdun. Ses qualités de général de corps d'armée sont incontestées, mais il fit preuve aussi d'autres compétences en tant que gouverneur d'Anvers. Ce fut un travail différent, d'administration et d'organisation de l'occupation d'un État.

Von Zwehl se fit écrivain durant sa vieillesse avec plusieurs publications sur des sujets différents comme « le coup de poignard dans le dos » ou les batailles de l'été 1918 sur le front ouest. Il rédigea aussi des résumés de sa vie. Bien qu'il ne soit pas aussi connu que Ludendorff ou von Falkenhayn, il joua un rôle important dans le déroulement de la première partie de la Grande Guerre. Dans ses articles sur des sujets politiques, il défendit l'idée de l'Empire allemand et de la monarchie. Sa fidélité et sa croyance dans le militaire et le pouvoir de l'armée sont typiques de la mentalité d'un général de la fin du XIX^e siècle. Von Zwehl est un personnage polyvalent, aux positions tout à fait conservatrices, mais d'une grande sincérité.

48.– Cf. <http://www.bpb.de/apuz/182568/der-erste-weltkrieg-in-der-internationalen-erinnerung?p=2>, 28.08.2014.

Annexes de la première partie



Introduction

Par Jean Heuclin

Le plan Schlieffen avait assigné au centre de l'aile droite allemande, formé des 1^{re}, 2^e et 3^e armées, la mission d'envahir la Belgique, d'enfoncer et d'envelopper l'aile gauche française tandis que dans le même temps les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e armées devaient battre le centre et l'aile droite française. La décision obtenue et l'enveloppement réalisé par l'aile droite, l'objectif était de rejeter toute l'armée française sur la frontière suisse. Le rappel de ce schéma général permet de situer l'avance de la II^e armée allemande du général von Bülow, le 24 août au soir, depuis son poste de commandement situé au sud d'Acoz¹, il fixait alors comme objectif la poursuite de l'ennemi sans aucun répit jusqu'à Saint-Quentin² n'accordant à la place-forte de Maubeuge aucune importance. De son côté la 5^e armée de Lanrezac s'était repliée après la bataille de Namur sur Avesnes-Mariembourg et avait atteint le 25 août la ligne Maroilles-Avesnes-Fourmies-Regniowez, le 27, l'Oise sur la ligne Guise-Rumigny et son objectif de marche était la région de Laon-La Fère [fig. 18].

-
- 1.– Acoz, Wallonie, province de Hainaut, section de la commune actuelle de Gerpinnes. Bülow avait été informé par le général von Gallwitz que la place-forte de Namur était en son pouvoir.
 - 2.– La bataille de Saint-Quentin-Guise eut lieu le 29 août 1914 et opposa la I^{re} et II^e armée à la V^e armée de Lanrezac et au B.E.F. Les difficultés rencontrées par la II^e armée vont inciter von Kluck à modifier sa trajectoire qui visait à déborder Paris par l'ouest.



L'avance de la deuxième armée allemande vers Maubeuge (août 1914) et la retraite de la Marne¹

Par le général von Bülow

Traduction par le capitaine Netter

J'ordonnai que le 25 août, à 8 heures du matin, les têtes de la 2^e armée traverseraient la ligne Hantes-Wihéries-Clermont-Fontenelle-Jamagne. Le VII^e C. A. qui, avec la 13^e D. I., devait masquer le front sud-est de Maubeuge, recevait en même temps l'ordre de porter, si possible dès le 25, d'aussi fortes portions que possible de la 14^e D. I. dans le dos des Anglais en retraite, en contournant Maubeuge par le sud, en direction d'Aulnoye. Le 1^{er} C. C.² reçut également l'ordre d'avancer par Aulnoye vers l'ouest pour couper la retraite des Anglais. La 3^e armée annonçait

1.– Général von Bülow, *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, trad. capitaine Netter, éd. Payot, 1920, 314 p. Le témoignage fait apparaître la difficulté pour les trois armées de l'aile droite d'avoir une orientation et une coordination commune. Von Bülow désigne von Kluck comme responsable de l'échec de la Marne et se prévaut de l'assentiment de l'OHL pour ses propres décisions. Les ambitions de von Kluck sont considérables comme l'atteste toute une propagande lui attribuant des succès dans la région de Maubeuge.

Karl Wilhelm Paul von Bülow (1846-1921) [fig. 19], issu de la noblesse prussienne, participa aux guerres de 1866 et de 1870 avant d'être intégré à l'état-major général puis aux services centraux du ministère de la guerre prussien. Il est promu generaloberst en 1912 et placé à la tête de la II^e armée en août 1914. En janvier 1915, il est nommé generalfeldmarschall. Victime d'un accident cardiaque deux mois plus tard, il quitte le théâtre des opérations militaires et rejoint Berlin.

2.– Le 1^{er} corps de Cavalerie était aux ordres du baron von Richtofen. Voir Lieutenant-colonel Pugins, *Deux corps de cavalerie à la Bataille de la Marne (6-9 septembre 1914)*, Éditions Berger-Levrault, 1934.

qu'elle franchirait, le 25 août au matin, la ligne Philippeville-Vireux-Wallerand, son aile droite marchant de Philippeville sur Mariembourg.

Je me rendis le 25 vers 7 heures du matin de Fleurus par Chatelet-Gerpinnes à Somzée³ et réglai de là les itinéraires ultérieurs des C. A.

- X^e C. R. Barbençon-Solre-le-Château-Felleries.
- X^e C. A. Boussu-les-Walcourt-Erpion-Vergnies-Eppe-Sauvage.
- C. G. Villers-deux-Églises-Cerfontaine-Rance

Le Q. G. A.2 fut porté le 25 août à Walcourt où il resta le 26.

Malgré la fatigue des troupes, la poursuite de l'adversaire battu fut continuée le 26 août avec pleine vigueur droit en direction sud-ouest. Comme objectifs de marche furent donnés : 1^{er} C. C. Solre-le-Château, 14^e D. I. Aulnoye, X^e C. R. Marbaix, X^e C. A. Boulogne ; Garde Féron-Ohain... Le C. R. G. (moins une brigade d'infanterie) devait atteindre la région au nord-est de Beaumont ; mais, ce mouvement du C. R. G. ne devait pas être mis à exécution.

Le 26 août à 3 heures 10 minutes du matin arriva l'ordre suivant du G. Q. G. :

« En vue de leur envoi aussi rapide que possible vers l'est, mettre en marche le 26 août : portions disponibles du corps de réserve de la garde, en deux colonnes, scindées en divisions d'infanterie, sur Aix-la-Chapelle ; portions disponibles des D. I. du XI^e C. A. sur Malmédy et Saint-Vith. Faire connaître, au plus tôt, jour de l'arrivée des premières troupes à Malmédy, Saint-Vith et Aix-la-Chapelle, ainsi que les objectifs de marche prévus pour chaque jour. Signé G. Q. G. »

Cet ordre fut aussitôt transmis au corps de réserve de la garde. Le Q. G. A. 2 en informa aussi sur le champ le XI^e C. A., bien que ce corps fût déjà passé à la 3^e armée. On procéda ainsi pour éviter au XI^e C. A. une marche inutile en direction ouest et parce que le grand éloignement du Q. G. A. 3 faisait craindre que l'ordre du G. Q. G. ne parviendrait pas en temps utile au XI^e C. A. par le Q. G. A. 3.

Le G. Q. G. put être informé que le corps de réserve de la garde atteindrait Aix-la-Chapelle dès le 29, son quartier général devant être le 27 à Huy et le 28 à Liège. Pour relever la brigade renforcée du C. R. G. qui se trouvait à Namur et pour libérer rapidement les portions du 7^e corps devant Maubeuge, la Kommandantur de Liège reçut l'ordre de mettre immédiatement la 13^e D. I. R. en marche sur Namur. L'état-major du VII^e C. A. rejoignait à ce moment déjà l'armée ; le général d'infanterie von Zwehl, commandant le VII^e C. R., fut chargé de la direction de l'attaque de Maubeuge avec le VII^e C. R. et la 13^e D. I. ; dès l'arrivée de la 13^e D. I. R. devant Maubeuge, une brigade avec un groupe d'artillerie de la 13^e D. I. devait être expédiée au VII^e C. A. Les objectifs de marche assignés à la

3.- Somzée, Wallonie, province de Namur, ardt. Philippeville, c. Walcourt.

2^e armée pour le 26 août furent atteints au prix de constants combats livrés au cours de la poursuite.

L'ennemi se trouvait également en pleine retraite devant le front de la 1^{re} armée. Celle-ci atteignait dès le 26 août la ligne Cambrai-Landrecies. La 3^e armée avança le même jour son flanc droit par Mariembourg-Gonrioux-Regniowez sur Auvillers. *Elle ne se conforma donc pas à la marche de la 2^e armée dans la direction droit au sud-ouest* qu'il était nécessaire de prendre pour la grande conversion des armées ; il en résulta un trou regrettable sur lequel le Q. G. A. 2 appela dès le 26 au soir l'attention du G. Q. G.

Bien en avant du front de la 2^e armée, nos aviateurs avaient déjà repéré, dans l'espace compris entre Oisy, Fourmies, Hirson et Guise, de forts rassemblements de troupes qui paraissaient en retraite, vers le sud-ouest. Malgré cela, le 27 août, la poursuite de l'ennemi, en vue de le déborder par la droite, fut continuée par la 1^{re} armée venant de Cambrai-Le Cateau, par la 2^e armée débouchant de Landrecies-Ohain. Dans la 2^e armée, le VII^e C. A. (moins la 13^e D. I.) atteignit Saint-Souplet et la Vallée-Mulâtre.

Le X^e C. R. Wassigny et Étreux – Le X^e C. A. Neuville-les-Dor et Leschelle – La garde, Buironfosse (S) et la Capelle (S).

Le Q. G. A. 2 fut porté le 27 août à Avesnes-sur-Helpe⁴.

Le 27 août l'ordre subordonnant la 1^{re} armée [fig. 20] au commandant de la 2^e fut soudainement annulé par le G. Q. G. Cette décision eut pour effet de mettre encore plus en question la convergence des efforts des trois armées de l'aile droite que l'abandon, par la 3^e armée, de la direction de marche jusque-là suivie avait déjà sérieusement compromise. J'étais par suite résolu, le 27 au soir, pour le cas où la situation de la 1^{re} armée le permettrait, à maintenir, le 28, tous mes corps sur place afin de permettre à la 3^e armée, sollicitée à cet effet, de rétablir sa liaison avec la 2^e armée.

Le G. Q. G. fut informé de cette résolution ainsi que la 3^e armée. Mais vers la fin de la soirée arrivèrent les nouvelles qui conduisirent le commandement de la 2^e armée à modifier sur certains points sa résolution. La 1^{re} armée annonçait qu'elle entendait continuer la poursuite le 28 pour attaquer si possible encore une fois les Anglais (Son aile gauche devait avancer sur Nesle par Prémont-Monbrehain, Belléglise-Vermand.). La 3^e armée annonçait par sans-fil que l'aile droite de la 4^e armée soutenait au sud de Sedan un rude combat et réclamait instamment l'intervention de la 3^e armée.

4.- Il devait y rester jusqu'au 28 août, date à laquelle il se transporta à Etreux. (Aisne, ardt. Vervins, c. Guise).

Pour donner satisfaction à cette demande, la 3^e armée voulait opérer une conversion vers le sud-est ; il appartenait à la 2^e armée de couvrir son flanc droit. La liaison avec les deux armées risquait ainsi d'être perdue. Les nouvelles concernant l'ennemi devant le front de l'armée étaient tout à fait contradictoires. Les avant-postes de la garde avaient été soumis à un feu d'infanterie et d'artillerie parti de la rive sud de l'Oise ; suivant un renseignement du capitaine von Kemnitz, du 2^e régiment des hulans de la Garde, d'importantes forces françaises de toutes armes occupaient encore, d'après les gens du pays, les hauteurs au sud de l'Oise entre Entre-deux-Bois et Etréaupont. Par contre, un message de l'aviateur comte Oriola affirmait que, derrière la coupure de l'Oise, ne se tenaient que de faibles arrière-gardes de l'ennemi.

Je me décidai donc pour le 28 août à maintenir d'abord sur place le X^e C. A. et la Garde, mais à pousser mon aile droite formée du VII^e C. A. et du X^e C. R. assez en avant pour ne pas perdre complètement la liaison avec la 1^{re} armée. En conséquence l'ordre suivant fut donné le 27 à 11 heures du soir : « La 2^e armée soutiendra avec le VII^e C. A. (moins la 13^e D. I.), le X^e C. R. et le 1^{er} C. C. l'avance de la 1^{re} armée tout en restant prête à faire face à l'ennemi sur l'Oise avec le 10^e C. A. et la garde. Le VII^e C. A. (moins la 13^e D. I.) avancera le 28 août, dès la première heure, par Bohain, Fresnoy-le-Grand jusqu'à Saint-Quentin. Le X^e C. R. atteindra avec sa colonne de droite le Petit-Verly. Le 1^{er} C. C. cherchera, en tournant Saint-Quentin par le sud, à se porter dans le dos des Anglais. »

À 8 heures du matin seront disposés au nord de la rivière Iron : « X^e C. A. entre Iron et Leschelle. G. entre Leschelle et Buironfosse, cette dernière fortement échelonnée sur la gauche. La rivière l'Iron ne devra être franchie que sur mon ordre formel. Mon poste de commandement près d'Etreux à partir de 8 heures du matin. »

Dès mon arrivée à ce point, le commandant de la 19^e D. R. me rendit compte que la veille au soir un bataillon anglais avait été complètement anéanti près d'Etreux ; 300 Anglais avaient été tués ou blessés, 700 faits prisonniers et 2 canons conquis. Ceci ne permettait pas précisément de conclure que l'ennemi envisageât une plus forte résistance. Les reconnaissances d'aviateurs, ordonnées pour le 28 au matin, signalèrent d'ailleurs toutes que l'ennemi n'avait que de faibles détachements au sud de l'Oise. Il parvint enfin un radiotélégramme de la 3^e armée annonçant que, sur l'avis du G. Q. G., son aile droite n'avancerait pas sur Signy, mais plus au sud-ouest et qu'elle atteindrait, le 28, Rumigny avec cette aile droite (moitié du XII^e C. R.).

Sur la base de ces renseignements, je résolus à porter plus loin mes trois corps de gauche et je donnai à 8 heures 45 minutes du matin l'ordre suivant : « Le X^e C. R. avancera par sa colonne de droite jusqu'à Fonsomme, par sa colonne de gauche jusqu'à Montigny-Carotte. Le X^e C. A. et la Garde gagneront la coupure

de l'Oise. Le X^e corps marchera par Guise sur Courjumelles et par Flavigny sur Landifay. La Garde Marchera avec sa colonne d'aile droite par Viège-Faty sur Saint-Richaumont ; sa colonne d'aile gauche assurera la protection du flanc, gauche par les moyens laissés à son initiative. ».

[...]

Commentaire

Du rapport qui se poursuit en relatant les événements relatifs à la bataille de la Marne nous retiendrons que le 28 août au soir, un officier du G. Q. G. donnait aux armées les instructions générales pour la suite des opérations : « Il importe, par une prompte avance de l'armée allemande sur Paris de ne laisser aucun repos à l'armée française, d'empêcher de nouvelles formations et d'enlever au pays la plus grande partie possible de ses moyens de lutte ». « Sa Majesté ordonne la marche en avant de l'armée allemande sur Paris : la 1^{re} armée, avec le 2^e C. C. qui y est rattaché, marchera à l'ouest de l'Oise contre la basse Seine. Il faut qu'elle soit toujours prête à intervenir dans le comble de la 2^e armée, à elle en outre la protection du flanc de l'armée allemande. La 2^e armée avec le 1^{er} C. C. qui y est rattaché par la ligne La Fère-Laon, marchera sur Paris. »

Von Bülow engagé dans la bataille de Guise-Saint-Quentin va poursuivre son avance vers la Marne jusqu'au 3 septembre, date à laquelle il note : « le Q. G. A. fut porté ce jour-là à Fère-en-Tardenois. Le IX^e C. A. de la 1^{re} armée avait déjà gagné la rive sud de la Marne près Château-Thierry et se trouvait engagé avec des forces ennemies près de Condé-en-Brie. *Ainsi l'échelonnement en arrière de la 1^{re} armée, prescrit par le G. Q. G. pour la protection du flanc droit des armées allemandes, était devenu un échelonnement en avant.* En outre, le corps de l'aile gauche de la 1^{re} armée, au lieu de se diriger vers le sud, marcha droit au sud-est, de telle sorte que ce corps (le IX^e) glissa devant le front du corps de droite (VII^e) de la 2^e armée. *Ce mouvement occasionna une très grande gêne à la 2^e armée qui fut obligée d'obliquer également dans une direction qu'elle ne tenait pas pour la bonne. En outre, ce fait contribua à agrandir encore le vide que la 1^{re} armée créa plus tard entre les deux armées.* ».

Jean Heuclin

Alors que s'achève la bataille de la Marne, le soir du 8 septembre arriva de la 1^{re} armée, la nouvelle qu'elle était toujours aux prises avec un ennemi nombreux sur la ligne Cuvergnon-Cougis. Je ne comptais plus sur une intervention du G.

Q. G. d'après des rapports d'aviateurs, des colonnes ennemies se seraient infléchies vers le nord par Doué et Rebois ; une troisième colonne serait en marche de la Haute-Maison vers le Nord-Est. Plus tard, la 2^e armée eut connaissance que la colonne ennemie, signalée près de Choisy, avait continué sa marche en avant sur Thiercelieux.

Dans ces conditions, il fallait compter avec la probabilité *d'une percée d'importantes forces ennemies entre la 1^{re} et la 2^e armée* si, au dernier moment, la 1^{re} armée ne se résolvait pas à reculer en direction est pour regagner le contact avec la 2^e armée. Dans toute autre alternative, l'ennemi pouvait passer la Marne et se porter dans le dos de la 1^{re} armée qui courait le risque d'être rejetée vers l'ouest et de se voir ainsi complètement enveloppée.

Quand, le 9 septembre au matin, l'ennemi, en nombreuses colonnes, traversa la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, il ne subsista chez moi aucun doute que la retraite de la 1^{re} armée était rendue inévitable par la situation tactique et stratégique et que, de son côté, *la 2^e armée se trouvait dans l'obligation de se replier pour éviter d'être complètement tournée par son flanc droit*. D'accord avec le représentant du G. Q. G. (lieutenant-colonel Hentsch), j'étais dans la conviction que *maintenant le devoir primordial de la 2^e armée était d'appuyer la 1^{re} armée au nord de la Marne*, et de lui offrir là de nouveau la possibilité de faire sa jonction avec l'aile droite de la 2^e armée, en direction de Fismes.

Cette décision, si pénible qu'il fût de la prendre pour le commandement d'une 2^e armée jusqu'alors partout victorieuse, permettait seule de déjouer encore à temps le plan évident du commandement français, savoir : l'enveloppement de l'aile droite de l'armée allemande après séparation et anéantissement de la 1^{re} armée et de procurer la possibilité de reconstituer, en peu de jours sur l'Aisne avec l'aide de la 7^e armée qui approchait, un nouveau front d'armées continu. Bien que la décision de replier la 2^e armée fût prise le 9 septembre au matin, l'offensive du centre et de l'aile gauche de cette armée, qui progressait en plein succès, fut d'abord poursuivie dans l'après-midi avec une grande vigueur, et c'est seulement après que l'ennemi eut été partout repoussé que la 2^e armée entama, par l'aile gauche, son mouvement de repli.

Le corps d'armée de la garde et les divisions saxonnes 32^e D. I., 23^e et 24^e D. R., placées sous les ordres du général von Kirchbach, effectuèrent leur mouvement à 1 h du soir : la garde sur la route Fère-Champenoise-Vertus croisée de route à l'est d'Avize-Athis-Tours, le général von Kirchbach, avec ses trois divisions à l'est de cette route. Des arrière-gardes pourvues d'une forte artillerie furent laissées en face de l'ennemi jusqu'à la tombée de la nuit. Le mouvement du gros de la 14^e D. I. et du X^e C. A. ne devait pas commencer avant 2 heures de l'après-midi.

Le 9 septembre, le Q. G. A.2 resta d'abord à Montmort et se porta ensuite par Moussy-sur-Epernay. Le G. Q. G. fut informé de ces dispositions. La rupture du combat eut lieu sans la moindre difficulté les troupes retirées les premières atteignirent la ligne Mareuil-en-Brie-Vertus ; toutes les colonnes et les trains de munitions traversèrent la Marne dès le 9 septembre. Le centre et l'aile gauche ne furent l'objet d'aucune poursuite de la part de l'ennemi qui ne put retrouver le contact perdu qu'au cours de la journée du 10 septembre. Seule la 13^e D. I. fut pressée par l'ennemi, mais cela sans succès. Les têtes de colonne atteignirent ce jour-là :

X^e C. R. Pourcy par Damery – X^e C. A. Serrières par l'ouest d'Épernay – 14^e D. I. Germaine par l'est d'Épernay, G. Tourières-Mutry par Mareuil-sur-Ay avec arrière-gardes, au sud de la Marne, sur la ligne Boursault-Moussy, Avize-Flavigny. Le VII^e C. A. (moins la 14^e D. I.) reçut l'ordre de couvrir l'aile droite de l'armée passant au nord de la Marne. Les ponts de la Marne de Port à Binson inclus à Jaulgonne inclus devaient être gardés. Les bagages, colonnes de munitions et trains furent reportés, dès le 10 septembre, derrière la Vesle. Le Q. G. A. resta le 10 à Épernay. Dans le rapport du 10 septembre sur les opérations du 9 on signalait encore une fois au G. Q. G.

D'accord avec Hentsch⁵ (représentant du G. Q. G.), la situation est jugée comme suit : *Retraite de la 1^{re} armée derrière l'Aisne commandée par situation stratégique et tactique. 2^e armée doit appuyer 1^{re} armée au nord de la Marne, faute de quoi aile droite des armées sera enfoncée et enroulée ; 2^e armée atteindra aujourd'hui la ligne Dormans-Avize avec de fortes arrière-gardes au sud de la Marne. Près d'Avize jonction avec la 3^e armée.*

Commentaire

À partir du 10 septembre, la préoccupation de von Bülow est d'assurer la retraite en direction du Chemin des Dames. Son rapport nous éclaire sur les manœuvres des 1^{re}, 2^e et 3^e armées allemandes jusqu'à la fatidique journée du 14 septembre face à la V^e armée de Franchet d'Espèrey et à la progression des Anglais de French. Nous pouvons ainsi mieux comprendre le rôle et la place du VII^e C. A. R et celui du général Steinmetz fortement impliqué dans les décisions prises à Maubeuge.

Jean Heuclin

5.- Sur le rôle discuté et controversé du lieutenant-colonel Hentsch, voir la mise au point par Hans Plote : « Considérations sur la mission Hentsch », in *Les Batailles de la Marne de l'Ourcq à Verdun (1914 et 1918)* (dir. F. Cochet), Paris, Soteca, 2004, p. 89-144.

Le 10 septembre, à 1 heure 15 minutes du soir, l'ordre suivant du G. Q. G. arriva au Q. G. A. 2 établi ce jour-là à Reims : « 1^{re} armée sera subordonnée jusqu'à nouvel ordre au commandant en chef de la 2^e armée ! » À 5 heures 45 minutes arriva le nouvel ordre suivant : « 2^e armée se retirera derrière la Vesle, aile gauche à Thuizy. 1^{re} recevra instructions de la 2^e armée. 3^e armée en liaison avec 2^e armée tiendra ligne Mourmelon-le-Petit-Francheville (sud-est de Châlons-sur-Marne)... »

Les positions atteintes par les armées devront être fortifiées et défendues. Les premières fractions de la 7^e armée, XV^e C. A. et VII^e C. R., atteindront vers le 12 septembre à midi la région de Saint-Quentin-Sissy. En conséquence le radio-télégramme suivant fut adressé 10 septembre au soir à la 1^{re} armée :

« La 2^e armée occupera le 12 la coupure de la Vesle de part et d'autre de Reims. La 1^{re} armée se retirera dès le 11 septembre derrière l'Aisne et, à l'abri de la coupure de l'Aisne, s'étendra jusqu'à hauteur de l'aile droite de la 2^e armée. Les passages de la Vesle près Braisne et Fismes seront gardés chacun par une brigade mixte de la 2^e armée, à partir du 11 au matin ».

Le 10 septembre vers le soir, des aviateurs observèrent une longue colonne ennemie sur la route Champaubert-Bergères, avançant par conséquent vers l'est. Cette observation fut confirmée le 11, la reconnaissance d'aviateurs du 11 ayant remarqué en outre d'autres colonnes marchant droit à l'est, il en fut rendu compte immédiatement au G. Q. G. avec indication que *très probablement les Français cherchaient maintenant à percer en face de la 3^e armée*. Au G. Q. G. cette impression parut d'ailleurs s'être fortifiée dans la journée du 11. Dans l'après-midi du même jour, le chef d'état-major général de l'armée en campagne arriva au Q. G. A.2 à Reims où il rédigea l'ordre suivant du G. Q. G. : « *Des renseignements sûrs permettent de prévoir que l'adversaire envisage une attaque avec de très grandes forces contre l'aile gauche de la 2^e armée et la 3^e armée* ».

J'avais moi-même l'intention d'accorder le 11 septembre un repos général aux troupes très fatiguées. Toutefois l'ennemi manifestait visiblement l'intention de tourner l'aile droite de l'armée ; je fis replier le 11 septembre, dès la pointe du jour, les arrière-gardes derrière la Marne et les gros jusqu'à l'est de la ligne Jonchery, Treslon, Bligny, Pourcy, Saint-Imoges, Avenay, Tours. Les arrière-gardes, après avoir détruit les ponts de la Marne, devaient encore tenir la rive nord. Les colonnes de munitions et les trains furent ramenés derrière la Suippe.

Le VII^e C. A. (moins la 14^e D. I.) fut désigné pour recueillir la 1^{re} armée ; ce corps devait, le 11 septembre, dès la première heure, occuper la coupure de la Vesle près de Fismes et s'opposer là à toute tentative de passage de l'ennemi. La brigade renforcée de la 13^e D. I. qui, depuis la chute de Maubeuge, était en marche sur Laon, devait avec la même mission occuper la Vesle à Braisne. Le 1^{er} C. C. fut informé de la situation générale et invité à couvrir de flanc et en arrière le mouvement de

la 2^e armée. La reconnaissance détaillée de la position à occuper sur la Vesle fut commencée. L'ennemi atteignait le 11 septembre devant le front de l'armée la ligne Fère-en-Tardenois, Vertheuil, Épernay, Mareuil.

Les instructions suivantes arrivèrent du G. Q. G. : « S. M. a ordonné que la 7^e armée sous le colonel général von Heeringen sera placée d'abord *sous les ordres du commandant en chef de la 2^e armée* ».

Pour le 12 septembre j'ordonnai que la position préalablement reconnue, serait occupée comme suit : VII^e C. A. (moins 14^e D. I.) occupera avec une brigade renforcée les hauteurs voisines de Châlons-sur-Vesle pour tenir les passages de Muizon inclus à Tinueux exclu, avec l'autre brigade les hauteurs voisines de Prouilly pour tenir les passages qu'elles commandent jusqu'à Breuil inclusivement. Ce déplacement de troupes ne devait toutefois s'effectuer qu'autant que la 27^e brigade de Landwehr, désignée pour l'occupation des passages de la Vesle à l'ouest de Breuil, serait arrivée près de Fismes et serait passé sous les ordres du commandant du VII^e C. A... *La 1^{re} armée fut informée de la situation et une fois encore invitée à se relier à l'aile droite de la 2^e armée.* Cette jonction toutefois ne put plus être réalisée.

Le corps de la 1^{re} armée avait atteint le 11 septembre au soir les deux rives de l'Aisne entre Rethondes et Soissons.

Le 12, la 1^{re} armée recula tout à fait derrière l'Aisne sur la ligne Attichy-Soissons ; dès les premières heures de l'après-midi de ce jour elle fut attaquée sur tout le front par d'importantes forces françaises et anglaises. En même temps l'adversaire força le passage de la Vesle en repoussant la 13^e D. I. et la 25^e brigade de Landwehr et menaça d'envelopper par Muizon le flanc droit du 10^e C. R. Dans ces conditions il parut nécessaire de faire évacuer par le X^e C. R. la position à l'ouest de Reims avant contact tactique plus étroit avec l'adversaire. La 14^e D. I. maintenue à Cernay-les-Reims fut portée en avant jusqu'aux environs sud-est de Betheny et, sous sa protection, le X^e C. R. traversa Reims et ceci la sans subir de pertes jusqu'à Cernay-les-Reims, où il entra en liaison avec l'aile droite du X^e C. A. La 25^e brigade renforcée de la 13^e D. I. gagna par une marche de nuit les environs de Brimont, la 26^e brigade renforcée, les environs de Berry-au-Bac ; de là, elle rétablit, le 13 de bonne heure, la liaison avec la 25^e brigade.

Le VII^e C. A. se trouva ainsi de nouveau réuni à l'aile droite de la 3^e armée. D'après tous les renseignements, il était hors de doute que tout l'effort de *l'ennemi tendait à se glisser entre la 1^{re} et la 2^e armée*, à séparer ainsi définitivement ces deux armées et rejeter ensuite la 1^{re} armée vers l'ouest. On ne pouvait s'y opposer qu'en bouchant rapidement le trou existant entre la 1^{re} et la 2^e armée avec les éléments de la 7^e armée qui arrivaient.

Ces éléments furent donc, poussés en avant à l'est de Laon dès la nuit du 12 au 13 septembre ; ce fut la 28^e brigade du VII^e C. R. renforcée par 2 régiments de réserve d'artillerie de campagne n° 14 et 15 et par le 7^e régiment de pionniers qui, le 13 septembre, résista dans un long et dur combat sur les hauteurs de Craonne-Hurtebise à la poussée de forces ennemies supérieures, jusqu'à ce que, à droite de cette brigade, le reste du VII^e C. R., et, à gauche, les premières fractions du XV^e C. A. aient pu intervenir.

La 1^{re} armée se tint le 13 septembre sur l'Aisne et étendit son flanc gauche jusqu'à Vailly. Dans la 2^e armée, le X^e C. R., le X^e C. A. et la 2^e D. I. G. résistaient sans peine à une attaque ennemie menée sans grande vigueur. Le VII^e C. A. rejeta au-delà du canal de l'Aisne, jusqu'aux hauteurs de Brimont et de Bermericourt, l'ennemi qui s'était avancé. Une poussée de l'ennemi qui s'était produite, dans la soirée du 13 septembre, entre Brimont et Reims fut encore arrêtée par la 1^{re} D. I. G. Ainsi le trou commençait à se boucher de plus en plus, et l'ennemi qui avait déjà percé avec de l'infanterie jusqu'à Amifontaine et avec une forte cavalerie jusqu'à la Malmaison et Sissonne se vit obligé de ramener ses troupes en arrière pour éviter qu'elles ne fussent coupées.

Le 14 septembre les trois armées devaient se souder plus solidement en se portant en avant pour l'attaque. La 7^e armée reçut de moi l'ordre de poursuivre avec tous les éléments disponibles l'offensive de son aile gauche en direction de Pontavert afin de couper la retraite aux forces ennemies qui se trouvaient encore vers l'est de cette localité sur la rive nord de l'Aisne et de conquérir les hauteurs au sud de l'Aisne.

La 2^e armée devait avec son aile droite appuyer l'attaque dès que la 7^e armée aurait atteint la rive nord de l'Aisne. La 1^{re} armée devait appuyer avec son aile gauche la marche de la 7^e armée au-delà de l'Aisne.

Le 14 septembre au matin, le combat s'engagea avec une nouvelle violence. Tandis que la 1^{re} armée et l'aile droite de la 7^e armée (VII^e C. R.) étaient attaquées par des forces importantes, l'ennemi se trouvait plutôt sur la défensive en face du XV^e C. A. ; il se porta par contre de nouveau avec des forces importantes à l'attaque de la 2^e armée, son effort principal tendant à déborder et à enfoncer l'aile droite de la 2^e armée au nord de l'Aisne.

Le VII^e C. A. avait reconnu de bonne heure ces intentions et pour s'y opposer avait poussé un détachement mixte par Neufchatel vers la rive nord de l'Aisne... Le commandant en chef dirigea successivement toutes les réserves disponibles sur Neufchatel afin d'y briser la résistance de l'ennemi et de parer ainsi à la menace d'enveloppement. Les troupes de la valeur d'une division qui se trouvaient réunies là furent placées sous le commandement du lieutenant général Steinmetz. Celui-ci

reçut l'ordre aussitôt après conquête de la rive nord de l'Aisne de continuer l'attaque en direction ouest.

Sur ces entrefaites le G. Q. G. mit encore à la disposition du Q. G. A. le XII^e C. A. dont la tête pouvait atteindre Warméréville le 14 à midi. Ce corps reçut l'ordre de poursuivre sa marche en direction de Neufchatel et d'y envoyer en avant à la disposition du lieutenant général Steinmetz le plus de forces de cavalerie et d'artillerie possible. Steinmetz réussit à prendre, dès le 14, fortement pied sur la rive nord de l'Aisne et à occuper les hauteurs de Menneville, portant des éléments avancés jusqu'à l'est de la route Prouvais-Guignicourt. Au nord-ouest de là, le 2^e C. C. avec la D. C. G. et la 2^e D. C. soutint un combat contre la cavalerie française et anglaise qui s'était frayé un passage vers Soissons (*Sissonne* ?) et la Malmaison, et la rejeta en arrière. Plus à l'ouest, l'attaque du XV^e C. A. progressait aux environs d'Aizelles tandis que, plus à l'ouest encore, le VII^e C. R., qui combattait sur un très large front dans la région de Cerny-en-Laonnais, ne résistait que péniblement avec l'appui de la 2^e D. C. à l'assaut de l'ennemi.

La 1^{re} armée parvenait à la vérité à résister sur son front, mais devait au contraire replier son aile droite devant une menace d'enveloppement venant de la direction de Compiègne.



La retraite allemande du 9 au 13 septembre 1914

Par le général von Kuhl¹

Traduit par le commandant Koeltz

Commentaire

Dans son analyse sur la bataille de la Marne, le général von Kuhl¹ considère que le 9 septembre, il y avait une situation de crise des deux côtés : « La situation ne tenait qu'à un fil, celui des deux adversaires qui voulait dénouer la crise à son avantage devait avoir les nerfs plus solides que l'autre. Assurément c'eût été pour nous faire preuve d'une grande audace que de mener le combat jusqu'au bout. Nous aurions dû avoir cette audace ». Il justifie ainsi la retraite : « La Direction suprême (OHL), trop éloignée depuis le Luxembourg avec des liaisons insuffisantes et l'absence d'officier de liaison du G. Q. G. sur place, ne pouvait diriger la bataille de la Marne. Il est hors de doute que nous aurions été victorieux si le XI^e C. A* et le Corps de réserve de la Garde n'avaient pas été envoyés sur le front est. La 3^e armée aurait certainement percé à Mailly avec l'aide du XI^e C. A. pendant que le Corps de réserve de la Garde** aurait pu, à l'aile droite de la 2^e armée, boucher au moins jusqu'à la Marne la brèche qui existait entre

1.- Hermann von Kuhl (1856-1958) [fig. 21]. Mis en disponibilité en janvier 1919, il rédigea plusieurs études d'histoire militaire et intégra en 1924 la *Historischen Kommission des Reichsarchivs*. On lui doit notamment *Der Marnefeldzug 1914*, Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1920/1921, 266 p ; traduit par le commandant Koeltz, en *La campagne de la Marne en 1914* (préf. Louis Franchet d'Espèrey), Paris, Payot, 1927 (réimpr. 1930), 366 p.

les 1^{re} et 2^e armées. Une seule division sur la coupure du Dolloir l'aurait fort bien fait. *Malheureusement il manquait à la 13^e D. I. la 26^e brigade d'infanterie renforcée qui avait été laissée devant Maubeuge.* La 1^{re} armée serait venue à bout, à elle seule, de la 6^e armée et des Anglais ! » Cette observation allemande vient corriger celles du brigadier général sir James E. Edmond, porte-parole de Haig*** et du général Clément-Grandcourt, porte-parole du Maréchal Franchet-d'Esperey****, elle témoigne du rôle et de l'importance du siège de Maubeuge dans le déroulé des opérations militaires de la Marne et de la première bataille de l'Aisne pour les deux adversaires. l'Histoire est celle des faits et non des souhaits des hommes.

Jean Heuclin

*- Le XI^e corps d'armée était commandé par le *general der Infanterie* Otto von Plüskow.

** - Le corps de réserve de la Garde était commandé par le *general der Artillerie* Max von Gallwitz.

*** - Sir J. E. Edmonds, *Military operations, France and Belgium 1914*, 1^{re} éd., Londres, 1922 ; 2^e éd., 1933, p. 393-394.

**** - Général Clément-Grandcourt, *Une leçon le drame de Maubeuge*, Paris, 1935, p. 9.

Le 9 septembre la Direction suprême (OHL) avait encore l'intention de continuer à attaquer avec le centre de l'armée allemande et ordonna dans la soirée à la 3^e armée de rester au sud de Châlons prête à une nouvelle offensive. La 5^e armée devait attaquer dans la nuit du 9 au 10 ; la 4^e armée devait faire de même si elle avait des chances de succès et pour cela se mettre en liaison avec la 3^e armée. Le 10 septembre cependant, quand le lieutenant-colonel Hentsch fut rentré au G. Q. G. et eut fait son rapport sur la retraite de la 1^{re} et de la 2^e armée, la Direction suprême se décida à replier également les autres armées. La 1^{re} armée fut placée sous les ordres du colonel-général von Bülow, la 2^e armée reçut l'ordre de se replier derrière la Vesle, l'aile gauche à Thuisy, la 3^e armée derrière la Marne sur la ligne Mourmelon le Petit-Francheville ; la 4^e armée se liant à la 3^e devait s'établir au nord du canal de la Marne au Rhin jusqu'à la région de Revigny ; la 5^e armée devait rester sur les positions qu'elle avait atteintes. Les armées devaient renforcer et tenir leurs positions.

La 2^e armée franchit la Marne de part et d'autre d'Épernay. Des arrière-gardes restèrent au sud de la rivière. Le commandant de la 2^e armée ordonna à la 1^{re} armée de se replier derrière l'Aisne et derrière cet obstacle de se rapprocher de l'aile droite de la 2^e armée. La 1^{re} armée atteignit ce jour-là la région de Villers-Cotterêts avec ses arrière-gardes sans être pressée par l'ennemi. À la nouvelle de la retraite de la 2^e armée la 3^e armée avait décidé initialement de se replier le 10 derrière la Marne

au nord de Châlons, mais elle reçut le 9 au soir l'ordre de la Direction suprême de rester au sud de Châlons et de reprendre l'offensive le 10 aussitôt que possible. Elle adapta en conséquence son mouvement à celui de la 2^e armée de façon à se trouver le 10 entre Vertus et Vitry-le-François. Elle se décrocha de l'ennemi sans difficulté. Seule son aile gauche demeurée sur place à Vitry-le-François fut attaquée dans le courant de l'après-midi.

Le 11 septembre la 2^e armée en vint à penser que l'ennemi, marchant vers l'est, cherchait à exécuter une percée dans la zone de la 3^e armée. Une colonne ennemie importante avait été vue le 10 au soir en marche sur la route Champaubert-Bergères. La 2^e armée adressa le 11 au G. Q. G. un radio où il était dit qu'une percée de l'ennemi sur le front de la 3^e armée semblait imminente. Le général-lieutenant Tappen déclare que « du fait d'une pareille percée la 4^e armée et surtout l'aile droite de la 5^e armée pouvaient être acculées à la place de Verdun et se trouver exposées à être anéanties, ce qui nous aurait fait perdre toute la guerre ». Il ajoute que la Direction suprême se décida alors à replier les 3^e, 4^e et 5^e armées sur une position unique et que la nécessité de cette mesure se trouva confirmée au cours d'un entretien avec le colonel-général von Bülow à Reims où le colonel-général de Moltke s'était rendu.

La Direction suprême envoya par suite le 11 au soir un nouvel ordre d'après lequel la 3^e armée devait atteindre la ligne Thuisy-Suippes, la 4^e armée la ligne Suippes-Sainte-Menehould, la 5^e armée la région de Sainte-Menehould. Les positions devaient être renforcées et tenues.

Était-il indiqué, au reçu des comptes rendus précités, d'ordonner une telle retraite et de consentir un tel abandon du terrain conquis ? C'est une question qui reste ouverte. De l'exposé du colonel-général baron von Hausen il ressort simplement que l'avance de forces ennemies puissantes en direction de Vitry-le-François et la marche de l'ennemi sur un large front au-delà de la ligne Fère-en-Tardenois-Darnery-Mareuil en direction du nord-est contre les 2^e et 3^e armées, indiquaient seulement qu'une tentative de percée ennemie était possible et non que cette percée était déjà imminente. La 1^{re} armée traversa l'Aisne le 11 avec son gros entre Soissons et Attichy et laissa de fortes arrière-gardes au sud de la rivière. Ce ne fut que tard dans l'après-midi que des avant-gardes ennemies se montrèrent prudemment devant notre front.

Remettre en ordre notre armée complètement mélangée était une mesure aussi urgente que difficile. Les projets les plus divers furent faits. Nous nous tirâmes d'affaire de la façon suivante : les différents groupements laissèrent le 11 comme arrière-gardes au sud de l'Aisne quelques unités, dans une certaine mesure constituées, pendant que les éléments restants furent déplacés au nord de la rivière de façon à reconstituer tant bien que mal les corps d'armée. Les arrière-gardes franchirent ensuite l'Aisne le 12 et rejoignirent leur corps d'armée. À tous les

passages et carrefours des croquis portant indication des points de rassemblement furent tenus prêts à être distribués aux unités isolées peu importantes. On réussit ainsi à établir l'armée sur l'Aisne très rapidement et dans un ordre suffisant pour un nouveau combat. Il ne fut cependant pas possible de reprendre le contact avec la 2^e armée par un mouvement de glissement vers la gauche ; une brèche subsista. Dès le 12 après-midi l'armée fut attaquée sur la position Attichy-Soissons. La 2^e armée occupa le 12 la position qu'elle avait reconnue sur la Vesle de part et d'autre de Reims.

Le 13 septembre la 1^{re} armée se maintint sur ses positions et étendit son aile gauche jusqu'à Vailly. Les premiers éléments arrivant de la 7^e armée, VII^e C. A. R. et XV^e C. A., purent être intercalés dans la brèche entre les 1^{re} et 2^e armées. C'est au VII^e C. A. R. en particulier que la 1^{re} armée doit d'avoir été délivrée d'un grave danger, car il arriva à temps, précisément le 13 septembre, après une performance de marche considérable.

[...]



Fig. 16. Hans von Zwehl, portrait d'un vainqueur.
Library of Congress.



Fig. 17. Von Zwehl : un officier prussien de son époque.
Extrait du livre de von Zwehl.

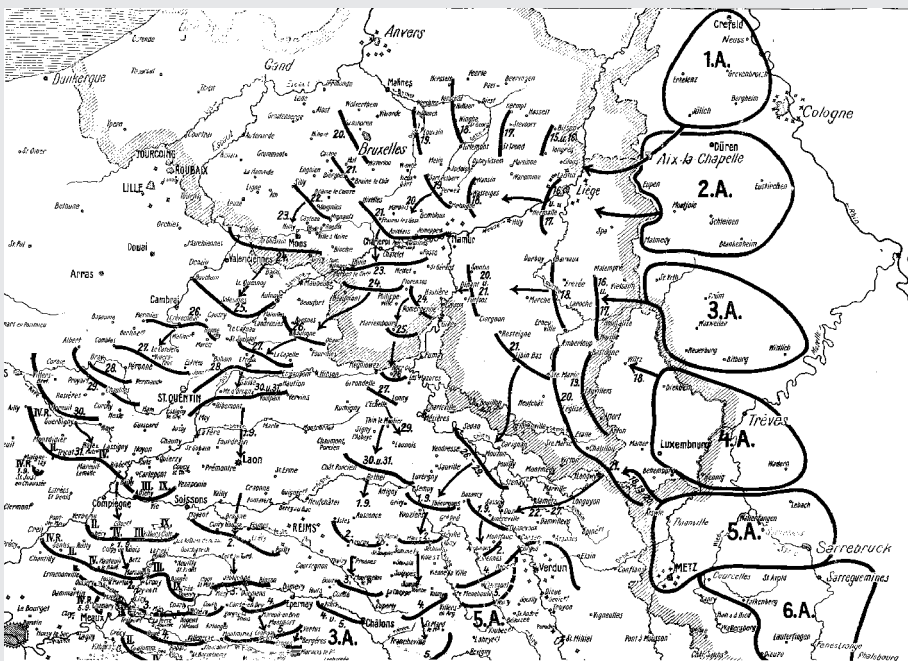


Fig. 18. Carte de l'invasion allemande en 1914.
par von Kuhl.



De gauche à droite :

Fig. 19. Portrait du général von Bülow commandant la 2^e armée allemande. Mayer, Dresden, publié comme carte postale dans le Royaume de Prusse par Gustav Liersch, Berlin, carte#95 (collection privée – Wartenberg Trust) [domaine public], *via* Wikimedia Commons.

Fig. 20. Portrait du général von Kluck commandant la 1^{re} armée allemande. Mayer, Dresden, publié comme carte postale dans le Royaume de Prusse par Gustav Liersch, Berlin, carte#95 (collection privée – Wartenberg Trust) [domaine public], *via* Wikimedia Commons.

Fig. 21. Portrait du général von Kuhl, chef d'état-major de la 1^{re} armée allemande. Photographe inconnu, 1914 (<http://en.valka.cz/viewtopic.php/t/39002>) [domaine public], *via* Wikimedia Commons.



DEUXIÈME PARTIE.
LA MARCHÉ
DU VII^E CORPS D'ARMÉE DE RÉSERVE
DE AOÛT À SEPTEMBRE 1914



De la mobilisation – au siège de Maubeuge – à la marche forcée vers l’Aisne

Par le général von Zwehl
*Général d’infanterie en disponibilité,
précédemment général en chef du 7^e corps de réserve*

Traduction par Yves Metivier et Jérôme Vaillant

[NOTE DE VON ZWEHL : Depuis la rédaction de ces lignes, il s’est écoulé un an et demi. Parce que la réalisation de l’impression a connu des difficultés diverses. Mais aucune modification de texte n’a été nécessaire, car il ne s’agit dans ce livre que de faits et non de révélation.]¹

Préface

Ce livre se veut être une contribution sans doute modeste à l’histoire de la guerre mondiale. Quand sera faite une description d’ampleur qui ne néglige pas les petits faits secondaires souvent décisifs et utiles à une édification au sens le plus large du mot ? Va-t-on même seulement en rédiger une dans une période où l’expression classique « *si vis pacem, para bellum* » passe pour être dépassée, réactionnaire, chauvine et en contradiction avec la culture moderne ? Il est possible qu’aucun des participants à la guerre voit jamais la parution d’un tel ouvrage achevé.

Il a fallu douze ans pour achever l’ouvrage de l’État-major consacré à la guerre de 1870-71 qui avait duré sept mois et qui a été rédigé à partir de documents-sources². Pour réaliser l’ouvrage sur la Guerre de Sept ans³, plusieurs décennies ont à peine suffi. La question de savoir si les efforts entrepris pour de telles entreprises sont à la hauteur de leur utilité pratique est controversée parmi ceux qui sont prêts à reconnaître la valeur immédiate d’études consacrées à l’histoire de la guerre depuis l’époque napoléonienne.

Pour tirer d’utiles leçons de la guerre, on en est réduit à recourir à des descriptions isolées rendues publiques rapidement. Toutefois, cette nécessité sera maintes fois

-
- 1.– Cette note de von Zwehl rappelle que l’ouvrage rédigé en 1919 n’a pu être publié qu’en 1921.
 - 2.– Helmuth von Moltke, *Geschichte des Deutsch-Französischen Krieges von 1870-71*, (*La Guerre de 1870* – trad. E. Jaeglé, Paris, 1891).
 - 3.– La Guerre de Sept ans (1756-1763) est considérée comme le premier conflit mondial qui opposa les royaumes de France, de Prusse, de Grande-Bretagne et l’archiduché d’Autriche avec leurs empires coloniaux et leurs alliés.

contestée, à un moment où la Société des Nations⁴ est appelée à se développer. Mais également ceux qui pensent que le Feldmarschall Moltke⁵ s’est trompé en affirmant que la paix perpétuelle était un rêve et qu’il était douteux qu’elle soit un beau rêve devront admettre que les participants à la guerre, de même que leurs descendants, éprouvent un intérêt notable à connaître les faits de guerre. La génération d’aujourd’hui a de bonnes raisons de se mesurer aux actions de combattants durant la grande guerre.

Ce livre doit en outre décrire à toutes les personnes qui ont combattu pour la gloire de la patrie dans les rangs du 7^e corps de réserve comment les événements se sont présentés à moi, leur chef, souvent dans des heures critiques, et comment ils se sont déroulés selon les rapports de guerre officiels. Pour diverses raisons il ne m’a pas toujours été possible de consulter les rapports de guerre de la même façon selon les périodes du combat. Outre les autres obstacles, le tri et le classement de l’immense matériau disponible n’ont probablement pas encore complètement abouti. À cela s’ajoute qu’en raison des multiples exigences de la guerre, il n’a probablement pas été possible de recruter un personnel compétent et durable. De même, les dossiers ont été constitués avec plus ou moins d’exhaustivité et de complétude. J’ai pu cependant, grâce à une mémoire relativement précise des événements, en compléter les lacunes. Comme toute histoire, l’histoire d’une guerre est toujours quelque chose de mouvant, soumis aux changements de points de vue. Si j’espère donc que ma description reflète fidèlement le déroulement réel des faits et les détails tactiques les plus importants, et ceci de façon à peu près définitive, celle-ci laissera en maints domaines le champ libre à des études particulières. Ceci concerne avant tout l’activité de l’artillerie pendant la bataille de Verdun. Je n’ai pas eu l’occasion de l’étudier de façon particulière et exhaustive. Ceci revient à un spécialiste de l’artillerie à pied, car cela nous apportera une quantité d’informations à méditer.

Mais on pourra non sans raison reprocher à cet ouvrage le fait que la fin de la guerre soit encore trop proche, que nous ne disposions quasiment pas d’informations fiables sur les mesures prises par l’ennemi et qu’il n’est pas encore temps de rendre publique une description des opérations d’un grand corps de troupes, qui puisse se réclamer d’une authenticité indiscutable.

En ce qui concerne le premier motif de retenue, je pense qu’aucune des personnes concernées n’a de raisons de couvrir d’un voile d’obscurité son comportement

4.– Le pacte de la Société des Nations constitue la première partie du traité de Versailles de 1919. La première Assemblée générale fut tenue à Genève le 15 novembre 1920 avec les représentants de 41 nations.

5.– Helmuth Karl Bernhard comte von Moltke, dit l’Ancien (26 octobre 1800, Parchim, Mecklenburg-Schwerin – 24 avril 1891, Berlin), il est chef d’état-major de l’armée prussienne pendant trente ans et promu en juin 1871 Feldmarschall.

pendant la période dont il sera question. Certes, les ordres donnés ou les événements n’ont pas toujours été les meilleurs, mais aucun des acteurs n’aura à craindre une critique objective. Si la critique croit pouvoir déceler des fautes ou des erreurs, en contrepartie, tout jugement équitable trouvera que beaucoup d’actes pertinents, glorieux, voire héroïques ont été accomplis et ceci dans la grande majorité des cas.

Konstantin von Alvensleben⁶, le glorieux général en chef du corps d’armée brandebourgeois durant la campagne de 1870-71, a dit que quiconque passait par le champ de bataille de Mars-la-Tour-Vionville⁷ dirait avec fierté que le 3^e corps d’armée s’y était battu. De même, tous ceux qui ont appartenu au 7^e corps de réserve pourront dire en parcourant le front nord-est de Maubeuge, en contemplant depuis les hauteurs de Cerny-en-Laonnois⁸, de la ferme Malval⁹ et depuis Craonne¹⁰ la vallée de l’Aisne ou bien en traversant la forêt de Haumont¹¹ ou la Côte-du-Poivre (Pfefferrücken)¹² : « le 7^e corps de réserve s’est battu ici avec honneur et gloire ».

- 6.– Constantin von Alvensleben, (26 août 1809 – 28 mars 1892). En 1870, il remplaça le prince Frédéric-Charles au commandement du III^e corps de la 2^e armée. À la bataille de Mars-la-Tour, la brigade de cavalerie Bredow (3^e hussards, 13^e et 16^e uhlands) fut anéantie au cours de la *Totenritt* (*chevauchée de la mort*) lors de la charge qu’il avait ordonnée pour dégager l’infanterie brandebourgeoise.
- 7.– La bataille de Mars-la-Tour (appelée aussi *bataille de Rezonville* ou *bataille de Vionville*) au sud de Metz eut lieu le 16 août 1870. Ce fut la dernière grande bataille de cavalerie en Europe.
- 8.– Cerny-en-Laonnois (Aisne) sur une terrasse de l’Ailette évoque le Chemin des Dames. L’offensive de Joffre le 5 septembre 1914, permit aux troupes franco-britanniques d’atteindre l’Aisne, le 13 septembre (date de l’arrivée de von Zwehl). Le 14 septembre, leur progression s’arrêta sur les pentes sud du Chemin des Dames entre Vendresse et la sucrerie de Cerny-en-Laonnois. Du 15 au 20 septembre, les deux armées ennemies cherchèrent en vain à percer le front adverse entre Cerny-en-Laonnois et Craonne. De nouvelles tentatives eurent lieu du côté allemand du 26 au 29 septembre, puis français le 30 septembre et du 12 au 14 octobre. La reprise du secteur du Chemin des Dames fut achevée par les Allemands en 1915 avec l’attaque de la ferme de la Creute (la Caverne du Dragon). Un imposant cimetière allemand y rassemble les corps de 5 125 soldats des régiments de Westphalie, du Brandebourg, de Saxe, du Württemberg, du Schleswig-Holstein et de Prusse occidentale.
- 9.– Ferme Malval près de Braye-en-Laonnois, occupée par les Allemands, fut reprise par les Français lors de la bataille des Observatoires de l’été 1917 entre Craonne et Laffaux.
- 10.– L’ancien village de Craonne a été détruit lors des batailles du Chemin des Dames. Le nom en a été rendu célèbre par la chanson écrite en 1915 à Lorette, reprise et transformée par les soldats français à l’issue de l’échec de l’offensive de Nivelles au printemps 1917.
- 11.– Haumont-en-Samogneux (Meuse, ar. Montmédy, c. Montfaucon) fait partie du front nord de Verdun avec les villages d’Haumont, Samogneux, Champneuville tenus par la 72^e division du général Bapst avec les colonels Parès et Valet respectivement pour les sous-secteurs ouest et est. Le bois de Haumont était tenu en février 1916 par le 165^e RI. Le VII^e corps de réserve allemand de von Zwehl faisait face au sous-secteur ouest et le XVIII^e corps, au sous-secteur est.
- 12.– La Côte-du-Poivre et la côte 304 sont des hauts-lieux de la bataille de Verdun. Les Allemands en ont fait un point d’observation avec un important dispositif défensif. Le

Le deuxième motif de ne pas se risquer à présenter une publication prétendant être d’une certaine manière définitive, est encore davantage justifié par la question de savoir quelles étaient les dispositions préalables essentielles prises par l’ennemi, quelles étaient ses forces et la composition de ses troupes, quelles étaient leurs intentions. Sur ces points-là nous n’avons aucune vision claire des choses, quand ces sources seront-elles disponibles ? Les Français ne se sont pas encore exprimés de façon détaillée sur la capitulation de Maubeuge où 40 000 Français ont déposé les armes face à 20 000 Allemands¹³. Il est peu probable qu’ils le fassent dans un proche avenir, quelque important que puissent être les motifs pour lesquels ils n’ont pas attaqué le 7^e corps de réserve lorsqu’il s’est présenté avec 9 000 hommes devant la place forte pour tenter d’en bloquer l’accès [NOTE DE VON ZWEHL : Nous avons appris pendant l’impression que le commandant en chef Fournier¹⁴ a fait l’objet d’une accusation. Je me suis exprimé à son sujet dans l’hebdomadaire militaire (Militär-Wochenblatt) du 6/9/19 dans la mesure où je suis apte à porter un jugement¹⁵. Le général a été acquitté, l’intitulé du verdict n’a pas été publié.]. Il n’est pas sûr qu’un auteur anglais¹⁶ explique prochainement pourquoi le 1^{er} corps d’armée anglais n’a pas réussi à repousser les 13, 14 et 15 septembre 1914 le 7^e corps de réserve alors fortement épuisé. Les publications du Maréchal French¹⁷ laissent

2 novembre 1916, le fort de Vaux repris, la 126^e D. I. du général Muteau est chargée de conquérir Vacherauville et la Côte du Poivre. La 38^e D. I. se heurta au feu répété des mitrailleuses allemandes du VII^e corps entre la Côte du Poivre et le bois d’Haudromont. Il faut attendre l’offensive de Mangin du 12 au 21 décembre 1916 avec quatre divisions pour que les Allemands abandonnent définitivement la Côte du Poivre, Louvemont et Bezonvaux en ruines. À l’issue de ces ultimes combats, von Zwehl fut nommé gouverneur d’Anvers du 17 décembre 1916 au 25 novembre 1918.

- 13.– À la date de publication de l’ouvrage de von Zwehl, n’était alors paru que des articles de P. Cassou, Callet et de Civrieux dans la *Nouvelle Revue*, la *Revue de Paris* et *l’Illustration* en 1918 et 1919 faisant état d’une force allemande de 40 000 à 80 000 hommes pour justifier la reddition de la ville et sauver l’honneur de la garnison.
- 14.– Joseph Anthelme Fournier (15 mars 1854 à Peyrieu et mort le 23 juin 1928 à Paris) est issu de l’École Polytechnique puis de l’École d’application de l’artillerie et du génie en 1876. Il alterna affectations en régiment et en état-major jusqu’en 1910, période où, nommé à Bizerte, il accède au grade de général de brigade et de gouverneur de la place. Nommé gouverneur de Maubeuge le 9 février 1914, il prend son poste le 27 mars et note l’état déplorable de la place. Il informa le ministère de l’impossibilité pour Maubeuge de remplir son rôle défensif prévu en cas de guerre. Néanmoins de sa propre initiative, il fait exécuter d’importants travaux pour mettre en état de défense le périmètre du camp retranché. Traduit devant le Conseil de guerre comme tous les généraux ayant capitulé, son procès ainsi que celui du général Ville et du colonel Charlier s’ouvrit le 19 avril 1920. Il fut acquitté le 18 mai 1920.
- 15.– Voir *infra*, la traduction et l’analyse de ce document inédit.
- 16.– Il s’agissait de l’annonce de la publication du Brigadier-General, Sir James E. Edmonds (porte-plume du gal Haig qui commandait le 1^{er} corps d’armée), *Military operations. France and Belgium 1914. History of the Great War based on official documents*, Mac Millan and Co, London, 1922, 592 p.
- 17.– John Denton Pinkstone French (28 septembre 1852 – 22 mai 1925), 1^{er} comte d’Ypres,

beaucoup de doutes sur bien des détails. Seuls les Allemands décrivent de façon détaillée les entreprises avortées. Ils vont au fond des choses, car ils veulent tirer les leçons des erreurs¹⁸.

Après ces développements, il me semble que le moment de dédier cette étude à mes camarades de combat n’est pas prématuré, je me considère comme habilité à le faire, car il doit en ressortir ce que leur chef savait à chaque instant et non ce qu’il devait ou pouvait savoir comme c’est souvent le cas dans la critique *ex post*. C’est au lecteur de décider si c’est un avantage de ne pas dénier à ces pages ici ou là une note personnelle. Mais je me dois de souligner expressément que, lorsqu’il s’agira du général en chef, mon propos n’est pas de tout focaliser sur ma personne, mais qu’au contraire les conseillers du chef sont inclus simultanément. En particulier mes chefs d’état-major, le lieutenant-colonel Hesse, le colonel Bronsart von Schellendorff¹⁹, le lieutenant-colonel von Lösecke. Ils ont été pour moi à tout moment des conseillers compétents, sont devenus de vrais amis et ce m’est un devoir agréable de les remercier ici. De même, d’autres officiers d’état-major, le commandant Thamm, le commandant Thümmel, les capitaines von Stülpnagel, Degenkolb, Schönheinz, von Wedelstädt, Zurborn, Groth, furent de fidèles collaborateurs sans lesquels le 7^e corps de réserve n’aurait jamais pu accomplir ses tâches²⁰. Deux d’entre eux, Degenkolb et Groth sont tombés au champ d’honneur. Le lieutenant-colonel von Lösecke est décédé après la guerre des blessures qui lui furent infligées. Ils méritent les remerciements les plus chaleureux du 7^e corps de réserve. Pour l’impression et la mise au point des cartes, le capitaine Zurborn m’a été d’un soutien essentiel.

Berlin-Wilmersdorf, mai 1919.

maréchal de l’armée britannique, premier commandant du Corps expéditionnaire britannique (B.E.F). Sir J. French publia : *The despatches of Sir John French : I Mons, II the Marne, III The Aisne, IV Flanders* (Chapman & Hall, London, 1914) – *The despatches of Lord French... And a complete list of the officers and men mentioned* (Chapman & Hall, London, 1917) – *The German and small nations : an interview with Lord French* (J. J. Keliher & Co, London, 1917) – *1914* (Constable & Co, London, 1919).

18.– Nous trouvons chez le général H. von Kuhl, *Der Marnefeldzug 1914*, Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1920/1921, 266 p, une critique tout aussi acerbe envers l’académicien Gabriel Hanotaux, auteur de *l’Histoire illustrée de la Grande Guerre*, 6 vol, Paris, 1921. « L’ouvrage français de Hanotaux est sans valeur. Les choses importantes et insignifiantes, justes et fausses y alternent en une suite variée. Les jugements qui y sont portés sont souvent ceux d’un profane... L’exposé français de Palat est plus clair et a plus de valeur au point de vue militaire mais n’est cependant pas suffisant... »

19.– Bernhard Bronsart von Schellendorff (1^{er} mars 1866 – 10 janvier 1952) membre d’une noble famille prussienne, en août 1914, il était chef d’état-major de la XIV^e D. I. R de la VII^e armée lors des opérations en Alsace puis dans le VII^e Corps de Réserve de von Zwehl de janvier à mai 1915. Promu commandant en chef le 14 juillet 1915, il est officier d’état-major dans l’armée de von Gallwitz lors de la bataille de Verdun.

20.– Voir en annexe l’organigramme du VII^e Corps de réserve lors de la mobilisation.

Mobilisation et déploiement

Le 7^e corps de réserve a été mobilisé par le général en chef du 7^e corps d’armée (Münster) à Düsseldorf²¹. Son effectif comprenait, après sa constitution définitive, 24 bataillons, 6 escadrons, 12 batteries d’obusiers de campagne légers et 3 compagnies de pionniers disposant des colonnes de munitions et de train les plus indispensables. Les équipes de remplacement composées à parts à peu près égales de réservistes et d’éléments de la Landwehr I étaient originaires majoritairement des parties occidentales du district du 7^e corps d’armée, les commandements de district de Münster, Bochum, Barmen, Essen, Krefeld, Wesel, Geldern, Düsseldorf. Au sein des troupes du corps se trouvaient une brigade de ligne, la 28^e brigade d’infanterie, le 39^e régiment de fusiliers et le 159^e régiment d’infanterie. La mobilisation s’est déroulée pour toutes les parties selon les plans, de façon ordonnée, sans incidents notables, les transports ferroviaires notamment se sont effectués sans problème. L’interdiction formelle de servir des boissons alcoolisées a été respectée de façon exemplaire.

Le général en chef est arrivé le 4 août à Düsseldorf où le chef d’état-major, le lieutenant-colonel Hesse, se trouvait depuis la veille et le doyen des officiers d’état-major, le commandant von Lösecke, y était présent dès le premier jour de la mobilisation.

Le 10 août, la prise de commandement par le général en chef put être communiquée aux troupes en même temps que le déploiement, et l’ordre du jour fut le suivant :

« En prenant la tête du corps d’armée, je souhaite de tout cœur la bienvenue à tous ses membres. Nous partons au combat pour préserver les biens les plus sacrés de notre patrie bien aimée. Le 7^e corps de réserve fera – j’en suis sûr – son devoir. Dieu nous accorde la victoire et l’honneur ».

L’enthousiasme qui prévalait à l’époque dans les terres allemandes de la frontière russe jusqu’aux Vosges, de la mer jusqu’aux Alpes bavaroises était énorme. Il n’était pas provoqué, mais s’épanchait du plus profond du cœur du peuple allemand qui, quarante-trois années durant, avait confirmé son amour de la paix au prix de sacrifices.

Le 39^e régiment de fusiliers se sépara le 8 août provisoirement de notre corps. Il fut transféré à Liège avec l’état-major de la brigade et a participé avec honneur à la conquête victorieuse de cette place forte, enlevée par un coup de main du général von Emmich²². Le 9 août eut lieu un appel du commandement général

21.– J.C. Laparra, *La machine à vaincre. L’armée allemande 1914-1918*, éd. 14-18, 2006, p. 40-53. Les hommes venaient de Westphalie. Les camps étaient ceux de Senne-Lager et Friedrichsfeld qui reçurent ultérieurement les prisonniers de la garnison de Maubeuge.

22.– Albert Theodor Otto von Emmich (1848-1915), fils d’un colonel prussien, marié à Sophie von Graberg, il est anobli le 2 juin 1912. Sa carrière militaire le conduisit à participer à la

qui exhortait à la plus grande discipline et soulignait que les soldats n’étaient pas habilités, même confrontés aux hostilités de la population belge, à remédier par eux-mêmes aux problèmes rencontrés²³. L’honneur des troupes allemandes devait rester sans taches. Il faut savoir que les mesures contre les citoyens belges furent seulement des réactions à leur participation au combat. Même s’il est possible qu’il y ait eu sporadiquement des débordements, voire des cruautés, c’est la Belgique qui se les est attirés du fait que, par exemple, le long des routes de marche et à Louvain, un certain nombre de maisons furent brûlées parce que de nombreux habitants avaient insidieusement tiré sur les troupes²⁴.

À la fin de la mobilisation, le 7^e corps de réserve intégra les troupes de la 2^e armée dont le commandant en chef, le *generaloberst* von Bülow, prit la tête avec l’ordre du jour suivant :

« Soldats de la 2^e armée,

J’ai pris le commandement de la deuxième armée ; nous avons lancé la campagne par une entreprise d’une audace sans pareille. Nos avant-gardes sont déjà à Liège, notre cavalerie évolue au-delà de la Meuse. Ce brillant

guerre de 1870. Promu *generalleutnant* à la tête de la 10^e Division d’infanterie en 1905, il dirige le X^e C. A. avec le titre de *general der Infanterie* en 1909, c’est à ce titre qu’il est chargé de faire le siège de Liège (5-16 août 1914), investie par Ludendorff le 8 août. Il est engagé dans la bataille de la Marne (5-6 septembre) puis à la première bataille de l’Aisne. En janvier 1915, il est transféré sur le front de l’Est en Galicie, malade à l’automne, il décède le 22 décembre 1915.

- 23.– Cette formulation relativement vague – en allemand (*Selbsthilfe*) – pose la question de la neutralité belge et des atrocités commises lors de l’invasion. Voir sur ce sujet, J. Horne et A. Kramer, 1914. *Les atrocités allemandes, La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, éd. Tallandier, Paris, 2011. Von Emmich dans sa déclaration du 3 août ne considérait pas les Belges comme des ennemis, il prévenait que les Allemands cherchaient seulement un passage mais qu’en cas de sabotages, la réponse serait sévère. La violation de la neutralité belge sur laquelle von Zwehl revient ensuite suscita la colère de la population et une réaction de défense de l’armée belge, de la garde civique et des combats d’arrière-garde français.
- 24.– Von Zwehl en reprenant la légende de la « Franktireurkrieg » cherche à défendre l’honneur de son corps d’armée en précisant que le 39^e R. I. R. de la 26^e brigade impliqué dans les massacres de Hervé le 8 août (300 maisons de brûlées et 38 habitants tués) avait été affecté au siège de Liège. Dans la nuit du 19 au 20 août à Liège sous l’effet de l’ivresse des soldats des 13^e R. I. R. et 57^e R. I. R. qui relèvent respectivement des 25^e et 26^e brigades de la 13^e D. I. R de von Khüne déclenchent une fusillade et brûlent 4 maisons à Liège. La nuit suivante des soldats ivres du 39^e R. I. R. déclenchent une fusillade depuis un club où ils logent place de l’Université. 400 étudiants dont des juifs russes sont internés au camp de Münster. Il n’en demeure pas moins que le 57^e R. I. R. est encore directement impliqué dans le drame de Recquignies près de Maubeuge avec 16 exécutions et 147 maisons incendiées. Voir G. Dubut, *Journal d’un bourgeois de Maubeuge*, Tourcoing 1923, p. 73-77. J. Horne et A. Kramer, *op. cit.*, p. 46 et 59. À Maubeuge, une conversation surprise par une infirmière, la comtesse de La Tour-Maubourg, entre deux soldats allemands ivres, blessés par un coup de feu accidentel, évita des représailles inutiles.

succès qui a enflammé d’enthousiasme toute la patrie est pour nous un avant-signes prometteur. Il s’agit maintenant d’ouvrir à nos troupes le chemin de la France et de battre l’ennemi où que nous le trouvions. J’exigerai de vous de grandes choses et vous les accomplirez. Nous combattons pour nos maisons et nos foyers, pour l’honneur et l’indépendance du Reich allemand, pour notre empereur bien aimé. Dans cette guerre juste, le Dieu tout puissant sera à nos côtés.

Pratiquez aussi en pays ennemi les vertus allemandes. Traitez la population, là où elle est paisible, avec mansuétude et humanité. Mais tout acte de résistance, d’où qu’il vienne, sera combattu avec une impitoyable sévérité.

Et maintenant, sus à l’ennemi
pour la victoire !
Montjoie, le 9/8/14
Signé von Bülow »

Le 10 août, le commandement général fut transféré de Düsseldorf à Düren²⁵. La marche du 7^e corps de réserve avait commencé par les gares de déchargement de Düren Buir, Horrem et se déroula conformément aux plans. Les premiers éléments des divisions furent transférés à Düren et Nideggen, le quartier de l’état-major des deux divisions à Düren. Plus à l’ouest, le 7^e corps d’armée avait précédé le 7^e corps de réserve ; jusque vers la fin août, le 7^e corps de réserve devait marcher derrière lui, ce qui était dans la nature des choses, mais cela faisait apparaître de petites tensions en raison de l’utilisation simultanée d’une route de marche par 2 corps.

Lorsque le 12 août, le commandement en chef de la 2^e armée donna l’ordre que le 7^e corps de réserve devait, en fonction de l’avance du 7^e corps d’armée, rejoindre la ligne Eilendorf – Breinich – Lammersdorf, la progression fut ainsi définie²⁶ :

La 13^e division de réserve s’avance les 13 et 14 août d’abord jusqu’à Gressenich – Breinig, Le quartier général de division à Schevenhütte.

La 14^e division de réserve se déploie entre Niederau – Nideggen – Strauch. Le quartier d’état-major à Nideggen

Le commandement général resta à Düren. La route Stollberg – Eupen devait rester dégagée pour les mouvements de colonnes du 7^e corps d’armée.

Les 14 et 15 août, les deux divisions fusionnèrent conformément à cette disposition et s’avancèrent jusqu’à Eupen²⁷.

25.– Düren, entre Cologne et Aix-la-Chapelle, appartient au land de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

26.– Il s’agit d’un mouvement général de concentration vers Aix-la-Chapelle-Eupen et la frontière belge.

27.– Capitale de la communauté germanophone de Belgique.

Le commandement général se rendit le 15.8 à Eupen.

Le ravitaillement était assuré par les aubergistes du secteur contre rétribution, ce qui n’entraîna pas de complications.

Entre-temps, les hostilités avaient été ouvertes sur le flanc droit de l’armée avec la prise de Liège, la progression à travers la Belgique battait son plein, la violation de la prétendue neutralité belge, qui, comme il s’avéra, n’était pas une neutralité, était ainsi consommée²⁸. Tout le déroulement de la guerre a montré que les petits états, lorsqu’ils se trouvaient pris au milieu des opérations, ne pouvaient pas rester neutres, mais devaient opter pour l’une ou l’autre des parties. Mais pour qui a eu l’occasion de bien connaître la Belgique sait que les sympathies de la population penchaient nettement pour la France et qu’il aurait été impossible pour le gouvernement de se tourner vers l’Allemagne. La langue, les mœurs des couches cultivées sont tout à fait françaises. Les Flamands sont certes en forte majorité, mais sont complètement opprimés par les couches supérieures francophones et n’avaient pas de poids politique décisif. En outre, quand la Belgique comparait les forces de l’Entente à celles des puissances centrales, elle devait se dire que les perspectives d’une victoire allemande n’étaient pas égales ; c’est pourquoi il était compréhensible que les éléments fransquillons se soient comportés finalement de façon hostile à l’occupation allemande, avec détermination et passion, et que les éléments flamands dominants se montraient pour la plupart attentistes, et seule une fraction minimale fut accommodante – celle-ci avec hésitation et prudence – pour ne pas se dévoiler²⁹. Pour l’Allemagne, la traversée de la Belgique était une nécessité militaire si on voulait mener une guerre offensive en direction du pays ennemi et ainsi protéger le sol de la patrie. Donc, d’un côté l’annexion quasi probable de la Belgique aux forces de l’Entente, de l’autre l’impossibilité de percer le front oriental français ont conduit à traverser la Belgique, et le 7^e corps de réserve à suivre cette voie.

28.– Dès 1912, une note du ministère des affaires étrangères estimait qu’en cas de guerre la Belgique serait contrainte de se défendre. Le gouvernement de Broqueville fit voter en 1913 la loi du service militaire généralisé. J. Willequet, *La violation de la neutralité belge en 1914*, R.B.P.H., 1963, vol. 41, 2, p. 487-499.

29.– Cette vision des choses – reprise des leaders nationalistes flamands – chez von Zwehl est liée à sa prise de fonction comme gouverneur d’Anvers du 17 décembre 1916 au 11 novembre 1918. Il devait publier en 1919 dans la *Deutsche Rundschau* un article intitulé « von der Besetzung Belgiens » relatif à la situation économique de la Belgique et à la prééminence d’Anvers. Il apparaît ici comme un soutien réel à la *Flamenpolitik* menée par l’Allemagne à partir de 1916 qui souhaitait étendre son influence vers la Mer du Nord répondant ainsi aux perspectives du courant pangermaniste. La première université néerlandophone fut créée à Gand en 1916, puis le Conseil de Flandre proclama en 1917 l’autonomie de la Flandre. Le gouverneur von Bissing constitua le 21 mars 1917, peu avant sa mort, une commission pour préparer la division du pays en deux régions administratives distinctes. Il a été suppléé durant sa maladie, peu de temps, en février par von Zwehl.

Cette opération avait fait dès avant la guerre l’objet d’études, de simulations, de voyages des états-majors³⁰. Comme dans ce cadre tous les cas possibles étaient envisagés, celui-ci en faisait également partie. Cela paraît comique d’induire de telles études certaines intentions des commandements supérieurs de l’armée. Cependant, il s’avéra fatal que ce plan ait été diffusé plus que de nécessaire vers le grand public et que des personnes compétentes se soient crues autorisées à pousser le commandement général de l’armée de terre dans cette direction – procédé qui a été largement exploité par nos ennemis dans le cadre de furieuses polémiques dans la presse et de pressions sur l’opinion³¹. Il est encore plus contestable qu’au Reichstag la traversée de la Belgique ait été reconnue comme une violation de la neutralité belge. La conception allemande du droit et le doctrinalisme nous ont joué un mauvais coup dans cette affaire³². Comme si la Belgique eut été sérieusement prête à maintenir sa neutralité également à l’égard de la France et de l’Angleterre. Leur attitude vis-à-vis de la Grèce a montré ce qu’il en était de l’intégrité de l’opinion et des actes chez les puissances de l’Entente dans ce domaine³³. Cependant, cela contrariait leurs plans que les Allemands aient pris Liège si rapidement, du fait que les forts n’aient pu résister aux tirs verticaux les plus lourds³⁴ et qu’il n’y eut pas de lignes intermédiaires bien élaborées entre les forts, et parce que l’infanterie belge a succombé plus vite qu’on pouvait s’y attendre. Les ennemis pensaient que l’Allemagne s’engagerait d’abord dans de fastidieuses négociations pendant que l’armée belge marcherait, complèterait ses unités et aurait éliminé beaucoup de défauts de son système de défense. Mais même l’Allemagne d’un bon naturel n’était pas prisonnière de tels préjugés théoriques ; on a donc agi avec détermination, seule solution pour ne pas se jeter sous les fourches caudines de l’Entente. Cependant, la prise de Liège, le franchissement de la

30.– Les états-majors allemands s’entraînaient par des manœuvres impériales annuelles, des voyages l’été sur le terrain et des exercices simulés sur carte l’hiver. Ils testaient ainsi leurs plans régulièrement jusqu’en 1914 en fonction du contexte international, des alliances et des rapports de force. Helmuth von Moltke est le chef de l’État-Major général à partir du 1^{er} janvier 1906 jusqu’en septembre 1914.

31.– Les principes du plan sont diffusés à partir de 1908 par un agent double surnommé « le vengeur ».

32.– P-Y. Hénin, *Le Plan Schlieffen : Un mois de guerre – deux siècles de controverses*, Paris, coll. « Campagne & stratégies » (n° 99), 2012, 572 p.

33.– En août 1914, le royaume hellénique de Constantin Ier – germanophile – proclama sa neutralité mais sous la pression britannique et française, il se trouva contraint de prendre parti avec le soutien du premier ministre Vénizelos favorable aux Alliés. L’échec des Dardanelles et l’accord donné aux troupes de débarquer à Thessalonique entraîna la rupture entre le roi et les vénizélistes.

34.– Les deux batteries de Erdmann de 420 neutralisèrent les forts de Pontisse et de Lorcin, les autres forts subirent le feu des pièces de 21 cm. C. Robinne, *Maubeuge : stratégie et tactique*, in *Les bassins industriels des territoires occupés 1914-1918*, (dir. J.-F. Eck et J. Heuclin), PU de Valenciennes, 2016, p. 37-39.

frontière belge était une entreprise particulièrement audacieuse qui ne pouvait réussir qu’avec beaucoup de chance et des troupes animées d’une bravoure exceptionnelle. On ne connaissait pas à l’époque de pilonnages. Dans le déroulement ultérieur de la guerre, on a pu tenir, de chaque bord, pendant des mois des positions plus difficiles que celle de Liège dont nous nous sommes emparés en un tour de main³⁵.

Le 16 août, le 7^e corps de réserve franchit la frontière belge entre Eupen et Limburg, en direction de Verviers – Liège. Le général en chef fit défiler devant lui le corps à 2 km à l’ouest de Limburg ; quand bien même l’insertion des troupes dans une même colonne de marche ne se soit pas fait sans quelques frictions et que le corps ait encore donné des signes qu’il venait juste de se former, toute la troupe donnait pourtant le sentiment d’être opérationnelle. Cependant, le général en chef devait avoir conscience que les chefs, pour les quatre cinquièmes, les commandants de batteries et de régiments étaient presque tous confrontés à des tâches auxquelles ils n’avaient pas pu s’exercer en période de paix. Les équipes étaient certes animées de la meilleure volonté, mais déshabituées de la marche, et il y avait une majorité d’hommes avancés en âge qui n’avaient pas pu être formés suffisamment aux méthodes modernes de combat ou qui avaient oublié leurs acquis. La cavalerie avait des équipes bien formées qui se rendirent rapidement maîtres de chevaux moins aptes à être montés. Le fait le plus défavorable était que l’infanterie, qui n’était pas au début tout à fait à la hauteur, ne pouvait être soutenue par une artillerie de campagne tout à fait opérationnelle et que le corps ne disposait pas d’obusiers légers et disposait seulement de 12 batteries nouvellement constituées. Et cependant, on exigeait des corps de réserve la même chose que de ceux de temps de paix. Le haut commandement devait faire contre mauvaise fortune bon cœur, utiliser les corps de réserve de la même manière que les corps de ligne. De même, les batteries du 2^e régiment d’artillerie à pied de réserve intégrant le 7^e corps de réserve, de lourds obusiers, n’étaient même pas à la hauteur en ce qui concerne les canons, car ceux-ci avaient servi déjà de nombreuses années de canons d’exercice sur le terrain de tir de Wahn³⁶ et étaient si usés qu’ils s’étaient avérés inutilisables en raison de délitement anormal et d’autres défauts. Les pionniers, les personnels de transmissions et les formations du train étaient, eux, à la hauteur de toutes les tâches, les attelages en particulier étant d’une puissance et d’une perfection se situant dans la moyenne ; là où des défauts

35.– Les Allemands avaient estimé les forces belges à Liège à six mille soldats et trois mille gardes civiques, ils pensaient réduire la ville avec trente-neuf mille hommes. Dès le 8 août l’échec de cette tactique est évident, ils envoient une armée de siège de 60 000 hommes aux ordres du général von Einem. La même erreur d’appréciation aura lieu pour le siège de Maubeuge (voir *infra*).

36.– Il est situé au sud-est de Cologne.

se présentaient, ceux-ci furent rapidement éliminés. Si l’on veut correctement évaluer les performances d’un corps de réserve, il faut évoquer les imperfections afin de porter un jugement équitable.

Nous y reviendrons à plusieurs reprises plus loin.

[...]

Commentaire

L’ouvrage comporte ici un court chapitre d’information tactique consacré au siège de Namur (20-24 août) effectué par le général Max von Gallwitz. Des éléments de la 13^e I.D. R. appartenant au VII^e C. A. R non utilisés à Liège sont ici engagés au côté de la division de la Garde et du XI^e corps d’armée. Von Zwehl précise avec satisfaction l’arrivée des canons lourds de 420 mm fabriqués par Krupp et les obusiers Skoda de 305 mm dont le rayon d’action est supérieur à celui des forts qui se trouvent anéantis le 23 août*. Les Allemands ont mis à profit les leçons du siège en ayant recours à l’artillerie avant d’envoyer l’infanterie. Nous retrouvons ce débat lors du siège de Maubeuge.

Jean Heuclin

*.- Namur est sous le feu de 100 pièces d’artillerie lourde et 300 pièces de campagne.

Maubeuge

L’approche³⁷

Le 25 août au matin le commandant en chef se rendit en voiture de Mielmont³⁸ au point de rassemblement de la 14^e division de réserve situé au début à Lambusart³⁹. Là se présenta aussi le quartier-maître supérieur, le général de division Ilse⁴⁰, envoyé par l’état-major de la 2^e Armée, qui réclama deux bataillons afin de protéger des tunnels et des ponts pour les voies les plus importantes situées à l’arrière. À cet effet, deux bataillons de la 27^e brigade de réserve d’infanterie durent être retirés⁴¹. Le corps ne se composait donc, lorsqu’on se remit en route, que de 10 bataillons d’infanterie d’un effectif d’environ 850 hommes chacun,

37.- Cf. fig. 22.

38.- Merlemont (en wallon *Mielmont*) entité de Philippeville, Région wallonne, province de Namur.

39.- Lambusart, entité de Fleurus, Région wallonne, province de Hainaut.

40.- *General der Artillerie* de la 2^e armée : *generalmajor* Emil Ilse (02/08/14-22/08/14).

41.- La 27^e division commandée par le *generalleutnant* E. Sunkel appartenait à la 14^e D. I. R.

donc de 9 000 fantassins en chiffres arrondis, car le nombre de soldats amenés à quitter la troupe avaient été important en raison de la traversée rapide de la Belgique. À Lambusart le commandement de la II^e armée fixa que le IX^e corps de la I^{re} Armée⁴² encerclerait Maubeuge au nord de la Sambre, le VII^e corps au sud de la Sambre⁴³. Le VII^e corps de réserve devait assurer la liaison avec ces deux corps et arriver pour commencer à Fontaine-L’Évêque⁴⁴ le 25 août et conquérir Binche au moins avec la cavalerie, si cela était déjà possible avec un détachement mixte. Ce dernier point fut exécuté et Binche⁴⁵ atteint seulement vers le soir, après avoir laissé un grand nombre d’hommes épuisés par la marche, appartenant à la brigade renforcée du baron von Ziegesar et comprenant le 39^e régiment de fusiliers, la 159^e compagnie de mitrailleuses du régiment d’infanterie, le 8^e régiment de réserve de hussards, la II^e unité d’artillerie de réserve du 14^e régiment d’artillerie lourde et une compagnie de pionniers. Les autres troupes de la 14^e division de réserve ont installé leurs quartiers le long de la grand-route, le commandement-général est à Monceau-sur-Sambre⁴⁶ (parc de Monceau à l’ouest de Charleroi).

Le 26 août ordre est donné à la 14^e division de réserve de rejoindre Binche où se trouvait un détachement avancé de la brigade du baron von Ziegesar, chargé de poursuivre la prospection en direction de Maubeuge. Le commandement général se rendit vers midi à Binche, à sa sortie ouest sur la route de Mons.

Au départ de Mielmont vers Charleroi en passant par Binche, on pouvait voir encore beaucoup de traces des combats partiellement violents livrés les jours précédents. On voyait des paquetages éparpillés et encore quelques cadavres, notamment aux lieux de franchissement de la Sambre et à l’ouest de ceux-ci⁴⁷. Les villages étaient partiellement endommagés par des feux d’artillerie. Selon l’impression que nous avons eue pendant notre marche, on pouvait supposer que nos pertes n’avaient pas été aussi lourdes qu’on l’avait cru tout d’abord. Il apparut également douteux que le succès remporté par la II^e armée lors des jours précédents ait été aussi important qu’on pouvait l’attendre en fonction des plans prévus pour cette opération. Il semblait plutôt que les Français aient réussi à échapper à temps au piège qu’on avait voulu leur tendre⁴⁸. Les Anglais

42.– Le IX^e corps d’armée, issu initialement de la 3^e *Armee-inspektion* était commandé par le *general der Infanterie* Ferdinand von Quast.

43.– Le VII^e corps était commandé par le *general der Kavallerie* Karl von Einem.

44.– Fontaine-l’Évêque, village entre Charleroi et Binche, Région wallonne, province de Hainaut.

45.– Binche, Région wallonne, province de Hainaut fut le lieu de résidence de Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint. La ville est le chef-lieu de l’entité binchoise qui regroupe Bray, Buvrines, Épinois, Leval-Trahegnies, Péronnes-lez-Binche, Ressaix et Waudrez.

46.– Monceau-sur-Sambre est une section de Charleroi, Région wallonne, province de Hainaut.

47.– Voir D. Baldin, E. Saint-Fuscien, *Charleroi, 21-23 août 1914*, Paris, 2012.

48.– Le 23 août, les deux flancs de la 5^e armée française sont menacés de débordement par la I^{re} et III^e armée allemande, sa position défensive est intenable. Le 24 août, Lanrezac ordonne la

qui opéraient sur l’aile gauche des Français avaient également réussi à éviter une défaite. Le Maréchal French dit dans ses mémoires⁴⁹ qu’il avait été tenté initialement de rallier Maubeuge avec ses troupes, La place forte était en effet bien équipée et ravitaillée. Mais il avait résisté à cette tentation, se souvenant de la situation désespérée de Bazaine à Sedan en 1870 et des leçons que Sir Edward Hamley⁵⁰ en avait tirées. Mais un tel plan lui était apparu inepte, car il aurait signifié un ajournement fatal de la décision. C’est pourquoi il avait poursuivi la retraite. – French a agi et calculé avec discernement.

Une action isolée vers Maubeuge avec la 14^e division de réserve n’était pas au programme du corps, et ne se justifiait pas dans la situation générale. Lorsque des informations de patrouilles indiquèrent des déplacements de cavalerie ennemie de Givry⁵¹ à Binche vers 8 h 45 du matin, il fut ordonné à la 14^e division de réserve de résister à une éventuelle attaque à Binche. Mais une partie de la division était encore en marche. Des officiers de liaison prirent contact avec le corps voisin, le IX^e corps d’armée en route vers Mons, avec le VII^e corps d’armée en direction de Beaumont⁵² (à l’est de Maubeuge). Les nouvelles indiquaient que le IX^e corps d’armée se trouvait impliqué dans des combats légers avec des troupes de Maubeuge près de Quévy-le-Petit et de Quévy-le-Grand⁵³. Du VII^e corps d’armée vint la nouvelle que le général en chef von Einem⁵⁴ allait prendre le commandement suprême de l’attaque de la place forte et que la 13^e division d’infanterie serait intégrée au VII^e corps de réserve pour l’encercllement sur le front est et sud ; la 14^e division d’infanterie se chargerait du front sud, le IX^e corps d’armée en

retraite sur une ligne Avesnes-Regniowez avec pour appui la place forte de Maubeuge et les Ardennes. Les troupes reculent en bon ordre et conservent un esprit combatif permettant la bataille d’arrêt de Guise et la contre-offensive de la Marne.

- 49.– John Denton Pinkstone French (1852-1925), 1^{er} comte d’Ypres, maréchal de l’armée britannique, premier commandant du Corps expéditionnaire britannique (B.E.F). Publications de J. D. P. French : *The Despatches of Sir John French : I Mons*, Chapman & Hall, London, 1914 ; *1914*, Constable & Co, London, 1919. Voir également Sir J.-E. Edmonds, *Military operation France, Belgium, 1914*, Londres, 1922, les chapitres IV et V, p. 98-125.
- 50.– Lieutenant General Sir Edward Bruce Hamley (1824-1893) écrivain militaire et politicien conservateur aux Communes de 1885 à 1892.
- 51.– Givry est une section de Quévy en région wallonne, province de Hainaut sur la frontière franco-belge au carrefour des routes de Mons-Beaumont et Malplaquet-Binche.
- 52.– Beaumont, Wallonie, commune frontalière de la Botte du Hainaut.
- 53.– Quévy en Belgique, Région wallonne, province de Hainaut.
- 54.– Karl von Einem (1853-1934), originaire du royaume de Hanovre, il participe à la guerre de 1870 et devient chef d’état-major du VII^e corps d’armée à Münster en 1897. Ministre de la Guerre de 1903 à 1909, il développe l’artillerie de campagne et l’utilisation de la mitrailleuse. En 1914, à la tête de son corps d’Armée, il est engagé dans le siège de Liège. Le 12 septembre, il supplée von Hausen à la tête de la III^e armée et se trouve sur le front de Champagne de 1915 à 1918. Il participe à la dernière offensive contre le saillant de Reims et se trouve confronté au Corps expéditionnaire américain. Après l’armistice, il convoie les troupes du Kronprinz impérial en Allemagne pour leur démobilisation.

direction de Mons avec la 17^e division d’infanterie se chargerait du front ouest. Le général en chef fut envoyé vers 3 h à Beaumont pour coordonner les détails. Eu égard au point de vue exprimé par le général von Einem [fig. 23], on élaborait un ordre avec le contenu suivant :

La 14^e division de réserve (10 bataillons d’infanterie) doit encercler le secteur allant de la rivière Trouille⁵⁵ jusqu’à la Sambre, la 13^e division d’infanterie celui situé entre la Sambre inférieure et supérieure, tandis que l’encercllement au sud et au nord-ouest devait se limiter au barrage des chemins et à la destruction des moyens de liaison de la place forte ; devant le front est, devant le front de Boussois jusqu’au fort de Cerfontaine devait se constituer un groupe de combat un peu plus fort, de telle façon que la 14^e division de réserve et la 13^e division d’infanterie disposent chacune d’un bataillon comprenant de l’artillerie. Il a été décidé de mettre à leur disposition l’artillerie lourde dès son arrivée. L’encercllement devait avoir lieu le plus près possible de la place forte en repoussant d’éventuelles sections avancées ennemies et celui-ci devait être achevé pour le 27 août. Le Q. G. du corps a été fixé pour le 26 août à Binche, pour le 27 août à partir de 10 h du matin à Leers-et-Fosteau⁵⁶. La 14^e division de réserve est restée avec le gros des troupes à Binche pour se protéger de la place forte vers l’ouest et le sud-ouest par des avant-postes. Mais dès le 26 août en fin de soirée, cet ordre était devenu caduc. Le général en chef du 7^e corps de réserve fut chargé par le commandement général de la 2^e armée d’attaquer Maubeuge. La tâche apparaissait, de prime abord, peu engageante, parce que son exécution laissait présager un combat de position qui serait vraisemblablement fastidieux, au lieu d’une avancée franche en terrain libre prometteuse de glorieux succès. *Generaloberst* von Bülow fit savoir oralement que le VII^e corps de réserve ne devait pas perdre de temps à Maubeuge, car il n’y avait là-bas que 7 000 hommes appartenant à des troupes pour la plupart peu opérationnelles. La mission mettait le corps devant une tâche autonome, ce qui devait être avantageux pour son chef.

Toutefois, les troupes mises à disposition étaient d’abord très faibles, notamment la 14^e division de réserve (deux bataillons en moins) et une division du IX^e corps d’armée qui devait rester sur le front ouest⁵⁷. Mais celle-ci fut déplacée dès le 27 août et prit la direction du sud-ouest. Le front du sud était entièrement libre et ce n’est qu’après une entrevue avec le commandement en chef de la 2^e armée qu’on y maintint en renfort la 26^e brigade d’infanterie du VII^e corps d’armée avec

55.– La Trouille prend sa source à Grand-Reng pour rejoindre Mons. C’est un affluent de la Haine et un sous-affluent de l’Escaut.

56.– Leers-et-Fosteau, province de Hainaut, au sud de Thuin à laquelle il est rattaché. Fosteau est un hameau à l’est du village de Leers.

57.– Il s’agissait de la XVIII^e division d’infanterie du *generalleutnant* Max von Kluge.

6 bataillons, un escadron et 3 batteries⁵⁸. Cette brigade était elle aussi déjà en route et devait être rappelée le 27 dans l’après-midi – il y eut donc les 26 et 27 août un certain imbroglio et si Maubeuge avait disposé d’un homme de commandement décidé et relativement informé de la situation, cela aurait forcément conduit à des revers pour les Allemands.

La place forte et ses ouvrages de défense

La ville et place forte de Maubeuge dans le département du Nord se trouve sur les deux rives de la Sambre et compte environ 20 000 habitants [fig. 24]. Très proche de la frontière belge, dans un secteur qui avait beaucoup souffert des combats du XVIII^e-XIX^e siècle, Maubeuge avait l’objet de plusieurs attaques⁵⁹. Pendant les guerres de coalition (1792-1797), le duc de Cobourg⁶⁰ avait assiégé la place en automne 1793 et déployé des troupes de couverture au sud, à Avesnes, lorsque le général Jourdan⁶¹ s’avança et attaqua celles-ci avec 45 000 hommes et réussit à battre les 15 et 16 octobre le duc de Cobourg à Wattignies (à mi-chemin entre Maubeuge et Avesnes). Ce n’était certes qu’une victoire partielle, car les troupes envoyées par Jourdan à Beaumont subirent une défaite. Mais Maubeuge était dégagée, Cobourg se retira sur la frontière belge. Maubeuge avait à l’époque une ceinture de fortifications datant de Vauban et un camp retranché à Rousies.

En mars 1814, le général saxon von Le Coq encercla Maubeuge sur la rive nord de la Sambre⁶². Il ne disposait que de 14 bataillons d’infanterie, 4 escadrons et 24 pièces d’artillerie. Il réussit à parer quelques sorties des forces stationnées à Maubeuge lorsque des renforts de 7 bataillons purent arriver pour conquérir le camp retranché de Rousies. Mais la place forte ne fut pas enlevée, car des troupes de siège durent être retirées pour accomplir d’autres tâches.

58.– La 26^e brigade de la 13^e division du VII^e Corps, formée à Minden était composée de Westphaliens du 15^e R. I. « Prinz Friedrich des Pays-Bas » et du 55^e R. I. « comte Bülow de Dennewitz » du district de Detmold, Höxter et Bielefeld.

59.– Histoire de Maubeuge, (dir. G. Sivery), Westhoek édition, 1984, voir notamment le chapitre VIII (J. Prévot), p. 145-165. A. Pierrard, *Wattignies, Victoire de la foi républicaine*, Maubeuge, 1993.

60.– Frederic-Josias, duc de Saxe-Cobourg, feldmarschall autrichien (1737-1815) vainqueur de Dumouriez à Nerwinden, il s’empara de Valenciennes, Le Quesnoy, Landrecies. Vaincu par Jourdan, il se retira à son Q. G. de Mons et battit en retraite après Fleurus, le 25 juin 1794.

61.– J.-B. Jourdan (1762-1833), général en chef des Armées du nord et des Ardennes le 29 septembre 1793, il débloqua Maubeuge en remportant la victoire de Wattignies en compagnie de Lazare Carnot.

62.– Les 19 et 20 mars le duc de Saxe-Weimar établi à Cerfontaine traversa la Sambre et fit investir Maubeuge, défendue par le colonel Schouller, par les Prussiens de Borstert et les Saxons de Le Cocq. Ce siège de Maubeuge très meurtrier présente des similitudes tactiques avec le siège de 1914

Pour la troisième fois⁶³, Maubeuge fut assiégée par les Prussiens du 20 juin au 2 juillet 1815. Sur ordre de Napoléon Ier, des ouvrages de fortification efficaces, conformes aux techniques de l’époque furent aménagés sur le front sud et sud-ouest, améliorant des édifices obsolètes. C’est le prince Auguste de Prusse⁶⁴ qui commandait le siège, secondé par le colonel-ingénieur von Plosen. Le commandant de la place forte était le comte Latour-Maubourg⁶⁵. Il ne disposait que de 3 000 hommes, mais la population comptant 5 000 personnes voulut participer à la défense. Les Prussiens, forts de 9 700 hommes, portèrent l’assaut depuis l’est et le sud, s’emparèrent de la banlieue de Louvroil et forcèrent le 12 juillet la ville à capituler par leurs tirs de canons. Les honneurs militaires furent accordés aux 150 hommes des troupes de ligne qui se replièrent, avec canons derrière la Loire ; les troupes des gardes nationales furent dissoutes, 76 canons, plus de 1 000 fusils etc. tombèrent aux mains des assaillants⁶⁶.

Après la guerre de 1870-71, les anciennes fortifications de Vauban et les ouvrages extérieurs écroulés situés à proximité furent dotés d’une ceinture d’ouvrages avancés⁶⁷. Il s’agit de 6 forts et ouvrages intermédiaires :

1878-82 les forts de Cerfontaine, des Sarts et d’Hautmont.

1882-85 les forts de Leveau et de Boussois.

1885-89 les forts du Bourdiau et l’ouvrage de Rocq.

1889-94 les ouvrages de Ferrière la Petite, Bersillies et de la Salmagne.

1894-86 les ouvrages de Grévaux, de Feignies et d’Héronfontaine⁶⁸.

En outre, un nombre de batteries avaient été déjà agrandies pendant la période de paix. La place forte formait le bastion droit de la région fortifiée du Nord⁶⁹.

63.– À l’issue de la défaite de Waterloo.

64.– Frédéric Guillaume Henri Auguste de Prusse (1779-1843), neveu de Frédéric II de Prusse. Après Waterloo, à la tête du 2^e corps d’armée de Blücher, il fut chargé d’assiéger les places-fortes de la Sambre : Maubeuge et Landrecies (12 et le 21 juillet) ; puis celles entre Sambre et Meuse : Mariembourg (28 juillet) et Philippeville (10 août).

65.– Marie Victor Nicolas de Faÿ de Latour-Maubourg (1768-1850) général de division en 1807 et ministre de la Guerre de 1819 à 1821.

66.– La reddition de Maubeuge eut lieu le 14 juillet 1815.

67.– La commission de défense du 29 mai 1876 a décidé de doter Maubeuge d’un certain nombre d’ouvrages extérieurs. Voir J. Depret, *Le Nord, frontière militaire*, t. 1 – L’organisation défensive de Dunkerque à Longwy (1874-1914), 2003 ; J. C. Décamps, *Maubeuge 1914-1918*, Maubeuge, 1998, « Le système Serré de Rivières », p. 9-15. Dernière mise au point par le commandant C. Robinne, dans *Maubeuge, Bastion de la résistance*, op. cit., p. 15-21.

68.– L’apparition de nouveaux explosifs et l’usage des obus-torpilles fixe le 22 juillet 1887 une nouvelle organisation de défense avec la création de 6 ouvrages intermédiaires en béton avec des abris pour les hommes et les pièces d’artillerie.

69.– Ceci était exact avec la loi de classement de 1889. Les déclassements opérés par le général André, par la loi du 6 juillet 1901, réduisait la frontière nord à sa plus simple expression : Lille et Maubeuge.

Cependant, tout ce front nord du pays avait été fortement déclassé par les Français au profit du front est, une situation contre laquelle un fort mouvement s’exprima dans la presse peu de temps avant la guerre⁷⁰. On réclamait en particulier un renforcement de la place de Lille. Maubeuge continuerait d’assurer le blocage des lignes ferroviaires de Cologne et Bruxelles vers Paris, qui s’y rejoignaient⁷¹.

La capacité de résistance des ouvrages variait selon leur date de construction et selon les progrès des transformations effectuées depuis 1910. Les forts de Bourdieu⁷² et d’Hautmont⁷³ sur le front sud ainsi que le fort des Sarts sur le front nord avaient obtenu des cuirasses de combat rapproché modernes, les autres forts étaient de construction ancienne et non encore renforcés en 1914. Les ouvrages intermédiaires construits après 1895 étaient plus résistants et comportaient des galeries bétonnées à l’exclusion de l’ouvrage de Rocq. Les deux forts de Boussois et de Cerfontaine disposaient chacun d’une vieille cuirasse en fonte dure pour 2 canons longs de 155 mm. Dans la gorge gauche du fort de Bourdieu se trouvait un double coffre de casemate blindée.

Pendant la période de ferrailage du béton, les ouvrages ont dû être fortement perfectionnés, notamment ceux de la brèche située entre les forts de Boussois et de la Salmagne. La carte montre que le fort des Sarts était complété par un système avancé de tranchées renforcé de flancs accrochés. Par ailleurs, les constructions servant d’obstacles étaient très nombreuses⁷⁴.

Il n’est pas nécessaire de s’étendre sur la valeur de l’ancienne enceinte, avec de nombreux ravelins, oreillons et bastions, car celle-ci n’a pas joué de rôle lors de l’attaque. L’enceinte est dominée de tous côtés par des hauteurs ; en outre, les constructions entre les forts et les fortifications se sont accrues ; si une défense acharnée avait été envisagée, cela aurait augmenté la puissance, d’autre part, il

70.– Ces discussions se font au Parlement lors du débat sur la « loi des Trois ans ». Le 28 septembre 1913 dans la *Revue de l’enseignement*, Jaurès insistait : « notre frontière de l’est est défendue depuis le Jura jusqu’à Verdun mais la frontière belge est ouverte. Or les Allemands ne cachent pas leurs intentions de nous assaillir à la fois par Nancy et par Namur ; et sur le front nord-est notre haut commandement n’a prévu aucune forteresse. Le centre de gravité des troupes allemandes peut se déplacer vers le nord par suite de la résistance de notre frontière de l’est... Qu’y a-t-il pour y répondre le seul camp fortifié de Maubeuge ; mais Maubeuge serait un îlot surnageant dans une grande nappe d’invasion... Entre Maubeuge et Lille, rien ! ».

71.– Le 20 mai 1910, le ministère fixait le rôle de Maubeuge « de se défendre contre des troupes nombreuses et renforcée d’artillerie lourde pendant une période qui n’a pas de raison de se prolonger... ».

72.– Le fort du Bourdieu fut recouvert en 1888 d’un mantelet de béton de ciment (25 659 m³ de béton), d’un observatoire et d’un système électrique et téléphonique. J. Depret, *op. cit.*, p. 59-60. C’est dans ce fort très résistant au bombardement que le général Fournier envisagea de se retirer le 6 septembre 1914.

73.– Voir les caractéristiques techniques dans J. Depret, *op. cit.*, p. 64-67.

74.– Ce fut une des principales activités du général Fournier de multiplier ces obstacles.

manquait un bon espace de tir aux défenseurs. Mais il convient d’évoquer un hangar à dirigeables long d’environ 100 m dans la vallée de la Sambre tout à l’est de la ville, ainsi qu’un aéroport à l’angle de la route de Maubeuge en direction d’Assevent et d’Elesmes⁷⁵. Ce hangar à dirigeables était bien reconnaissable depuis le front d’attaque au nord-est. Mais lors de l’attaque, les défenseurs n’utilisèrent ni dirigeables ni avions. Derrière l’ouvrage de Rocq se trouvait un grand magasin de munitions renforcé, de construction nouvelle, à environ 800 m à l’ouest de l’édifice, contenant des stocks importants de munitions de différents types. Une station de pigeons voyageurs se trouvait dans la place forte et probablement des liaisons télégraphiques souterraines avec Paris ; de plus, il est plausible qu’une liaison radio avec la Tour Eiffel ait été possible⁷⁶.

Tout le secteur autour de Maubeuge est fertile, riche, comme le montre la carte, avec une densité importante de localités et de fermes ; la visibilité en était entravée par endroits. On avait la meilleure visibilité à Vent-de-Bise (au nord de Jeumont, encore en territoire belge).

Le réseau de chemins était partout bien développé, les routes en bon état.

Nous ne disposions que de suppositions peu assurées sur les effectifs en temps de guerre et le nombre de canons. On pouvait les évaluer, sur les bases françaises, à 20-30 000 hommes ainsi qu’une réserve principale impossible à estimer ; on pouvait supposer qu’il y avait 150 canons dans les forts, mais l’ampleur de la réserve de canons était totalement inconnue. Au total, l’artillerie de la place était estimée à environ 800 canons⁷⁷.

Comme partout, l’état-major allemand avait établi en temps de paix des instructions générales pour l’attaque des places fortes ennemies, consignées dans un projet d’attaque. C’était également le cas pour Maubeuge :

Les plans suivants étaient envisagés [fig. 25] :

1. Attaque sur le front sud, ouvrage de Ferrière la Petite – fort d’Hautmont – cours supérieur de la Sambre ; les positions d’artillerie à Eccles – et à l’ouest jusqu’à la grande route Maubeuge-Avesnes qui s’y prêtait bien, l’attaque rapprochée des forts modernes de Bourdieu – Hautmont étant difficile.

75.– L’installation d’un port d’attache pour ballons dirigeables fut autorisée le 18 août 1910 au Pont-Allant. Un hangar de 115 mètres de long, 42 mètres de large et 36 mètres de hauteur fut édifié par « La Société des ateliers de construction d’Hautmont ». On y construisit le *Dupuy-de-Lôme*, le *Fleurus* et le *Montgolfier*. Ces dirigeables furent abattus – ainsi que « L’adjudant-Vincenot » – par les troupes françaises qui ne les identifièrent pas, privant Maubeuge de tout moyen d’observation. Les Allemands agrandirent ensuite les bâtiments pour y recevoir le *Zeppelin XII*, 161 mètres de long et d’un volume de 25 000 m³ pour un poids de 16 tonnes avec 18 hommes d’équipage. J. Guillemin – Ph Nicodème, *Dans le ciel de Maubeuge, 1794-1920*. Maubeuge, 2006, p. 153-179.

76.– Commandant C. Robinne, dans *Maubeuge, Bastion de la résistance. 1914-1918*, éd. J. Heuclin et C. Robinne, Maubeuge 2014, p. 23-24.

77.– Voir pour la garnison l’étude du cdt C. Robinne, in *Maubeuge, op. cit.*, p. 85.

2. Attaque sur le front de l’ouest : cours supérieur de la Sambre, fort de Leveau – ouvrage de la Salmagne ; positions d’artillerie dans le secteur de la lisière orientale de la forêt de Mormal – Audigny – Taisnières (à l’ouest du front Vieux-Mesnil – Longueville), favorable. Attaque rapprochée de l’ouvrage de Grévaux – ouvrage de Feignies, peu difficile. Mais le préalable est qu’en même temps le fort d’Hautmont soit neutralisé.
3. Front du nord : attaque du fort de Leveau – ouvrage de la Salmagne. Positions d’artillerie et observation peu favorables en raison du sol en pente vers le nord. L’attaque rapprochée dispose également de peu de bases d’appui dans le secteur. L’attaque contre ce front sur lequel se trouve en plus le fort des Sarts, construit selon des principes modernes, est celle que l’on peut le moins recommander.
4. Front est : ouvrage de Bersillies – ouvrage de Ferrière la Petite, positions d’artillerie et observations sur la ligne Haulchin – Merbes le Château – Bersillies l’Abbaye – Eccles particulièrement favorable au sud de la Sambre. Attaque rapprochée eu égard à l’extension modeste en période de paix, qualité inférieure des ouvrages, et espace dégarni en temps de paix entre l’ouvrage de la Salmagne et le fort de Louvroil, moins difficile. Le préalable à la réussite de l’attaque rapprochée est que, selon que l’on infléchit l’effort plus ou moins au nord ou au sud de la Sambre, les forts des Sarts ou du Bourdieu soient neutralisés.

Les liaisons ferroviaires étaient suffisantes sur tous les fronts, voire favorables eu égard au riche développement des voies ferrées. Mais il importait, si l’attaquant envisageait d’atteindre rapidement son but, de coordonner la direction de l’approche et la mise en service des voies.

Pour l’attaque, on envisageait au minimum :

2 corps de réserve et 1 division de réserve	= 5 divisions de réserve
9 bataillons d’obusiers lourds	= 36 batteries d’obusiers lourds
2 bataillons de canons de 13 cm	= 4 batteries de canons de 13 cm
3 bataillons de canons de 10 cm	= 12 batteries de canons de 10 cm
10 bataillons de mortiers de 21 cm	= 20 batteries de mortiers
2 batteries de mortiers côtiers lourds	= 2 batteries de mortiers côtiers lourds

En outre les bataillons et batteries de parcs nécessaires, des unités de convoyage, des colonnes etc.

De plus : 2 régiments de pionniers, 10 compagnies de pionniers de la Landwehr, 12 mortiers, des sections d’éclairage, des formations de télégraphistes, de dirigeables, et des formations de l’arrière, 36 mitrailleuses de forteresse, 3 troupes d’aviateurs, 1 section d’arpenteurs, 1 bataillon d’ouvriers d’armement.

La force de résistance de la place forte dépendait grandement de l’ampleur et de l’utilité opérationnelle des travaux d’armement et encore plus de l’équipement en artillerie moderne ; l’assaillant devait par conséquent se préparer à une attaque avec siège, mais ne jamais perdre de vue la possibilité de la raccourcir. Au cas où les forces prévues ne suffiraient pas, il faudrait adresser une demande au commandement suprême de l’Armée de terre.

Selon ces directives, l’attaque pouvait être portée vers les fronts les plus divers, mais il était souligné qu’une attaque sur le front ouest n’était pas conseillée, que celle sur le front sud n’était pas recommandable en raison de la valeur des ouvrages de fortification et que l’attaque sur le front nord était également défavorable. C’est le front est qui devait être attaqué, depuis l’ouvrage de Bersillies jusqu’à Ferrière-la-Petite. Pour l’attaque simultanée sur ce front de 12 km de largeur, le projet élaboré en temps de paix estimait nécessaires 4 divisions de réserve ; en conséquence il convenait de limiter tout d’abord l’attaque à la rive nord de la Sambre.

Le déroulement des événements permit rapidement de vérifier dans quelle mesure l’appréciation de l’attaque déclarée défavorable sur le front nord, et de celle jugée souhaitable sur le front était valable. Le général en chef n’eut d’ailleurs pas le loisir de réfléchir aux considérations contenues dans le projet d’attaque élaboré en temps de paix, car lorsqu’il fut contraint par les circonstances de prendre une décision sur les mesures à ordonner, il ne disposait ni du projet d’attaque ni d’un rapport sur la place forte. Les deux arrivèrent seulement quelques jours plus tard, lorsque l’attaque était déjà engagée et qu’il n’était plus possible de procéder à des modifications d’importance. Ce qui était le plus évident était l’énorme différence entre les considérations du temps de paix et la dure réalité en raison des forces disponibles. Au lieu de cinq divisions de réserve, une division de réserve réduite de deux bataillons plus une brigade d’infanterie renforcée au lieu de 74 batteries lourdes. On ressentit comme particulièrement dérangent le manque d’obusiers lourds.

L’attaque

Le matin du 27 août le *generalleutnant* Steinmetz⁷⁸, commandant de l’artillerie d’attaque prévue pour Maubeuge, arriva au quartier général du corps à Binche, accompagné de son chef d’état-major, le colonel Weckel. Il eut tout de suite une entrevue avec lui en présence des officiers de l’état-major général du corps et de quelques commandants d’artillerie. Le général Steinmetz fit part de son avis sur l’attaque. C’était un homme très actif et vif et un bon artilleur. Cependant il y avait parfois entre lui et le général en chef des différences d’opinion sur ce que

78.– Georg Steinmetz [fig. 26] fut tué le 16 septembre 1914 dans les environs de Reims.

pouvait faire ou non l’infanterie. Steinmetz avait déjà dirigé l’artillerie d’attaque avec le plus grand succès à Liège et Namur et il était vraiment à sa place devant Maubeuge. Il est mort, à la mi-septembre, en commandant un détachement mixte dans l’Aisne de la taille d’une division, ce qui a représenté sans nul doute une perte pour l’artillerie à pied.

Le 27 août, Steinmetz proposa, sous réserve d’une reconnaissance plus approfondie du terrain, d’attaquer le front nord-est de la place forte, ligne ouvrage de la Salmagne – fort de Boussois et de mener simultanément une attaque secondaire contre le front sud-est, ouvrage de Rocq – fort de Cerfontaine. Le général des pionniers n’était pas encore arrivé. Le général en chef accepta la proposition qui ne préjugait pas de la décision ultérieure.

Le corps publia donc le 27 août à 1 h de l’après-midi l’ordre suivant [fig. 27] :

La 14^e division de réserve encercle la place forte depuis la Trouille jusqu’à Solre-le-Château (à 6 km à l’ouest de Givry). Sa cavalerie observe les routes du front nord-ouest et ouest (8^e régiment de hussards de réserve) entre le cours supérieur de la Sambre et la Trouille. – Comme il est prévu de procéder à l’attaque principale contre le front nord-est et à une attaque secondaire au sud de la Sambre, il faut maintenir regroupée la masse des unités combattantes sur le front nord-est.

Au sud, la 26^e brigade d’infanterie renforcée du VII^e corps d’armée (6 – 1 – 3) se charge provisoirement du blocage de Solre-le-Château à Aulnoye sur Sambre. Les positions d’encercllement doivent être occupées au plus vite, au plus tard le 28 août au matin.

Le quartier général du corps reste à Binche.

Conformément à cet ordre, le 28 août, la 14^e division de réserve avança sa 28^e brigade de réserve contre Rouveroy – Peissant et au sud de ce secteur et mit la 27^e brigade d’infanterie en route le long de la Sambre en direction de Solre-sur-Sambre, la 28^e brigade d’infanterie subit des arrêts, car l’adversaire prit les troupes en marche sous son feu d’artillerie jusqu’à ce qu’il puisse être attaqué par quelques-unes des premières batteries lourdes en position de faire feu.

Si on se représente les abords de la place forte divisés en trois parties, il y avait sur un tiers la masse des troupes d’attaque, la 14^e division de réserve comprenant les 10 bataillons d’infanterie. Sur le deuxième tiers du secteur se trouvait le détachement mixte du VII^e corps d’armée avec ses composants 6.-1.-3. Le troisième tiers était au départ observé seulement par 2 escadrons et demi du 8^e régiment de hussards d’infanterie. Il est donc évident que la simple tentative d’une attaque de la place forte, comme il apparut après la capitulation, occupée par 43 000 hommes et armée de 400 canons, était une entreprise périlleuse. Même si l’information selon laquelle Maubeuge ne disposait que de 7 000 hommes, comme le pensait le commandement suprême de l’armée, faisait l’objet de doutes, ce n’était pas une mauvaise chose et cela a évité que l’on se fasse du souci parce

que l’on ignorait complètement la force réelle de l’ennemi. L’audace de la décision d’attaquer a toutefois été facilitée par le fait que l’avance rapide de nos armées sur le théâtre occidental de la guerre avait généré une euphorie extrême. Les victoires à Saint-Quentin⁷⁹ et à l’est avaient provoqué un vif enthousiasme, et le VII^e corps de réserve était prêt à faire tout ce qui lui était possible de faire pour compléter ces succès. À l’époque, on était d’avis que les Français, s’ils étaient conscients de leur avantage, devraient accepter toute condition pour faire la paix et qu’ils ne pouvaient que considérablement compromettre leur situation en prolongeant leur résistance.

Le 28 août à midi eut lieu une deuxième réunion du général en chef avec le général de l’artillerie et le général des pionniers arrivé entre-temps, le *general-major* Friemel. Aux côtés des officiers de l’état-major étaient en outre présents les commandants de l’artillerie. Lorsque le général en chef demanda au général Steinmetz s’il maintenait, au vu des actuelles reconnaissances de terrain, la proposition d’attaquer le front nord-est de la place forte en procédant à une attaque secondaire sur la rive méridionale de la Sambre, celui-ci répondit qu’il n’avait pas changé d’avis. Questionné à ce sujet, le général Friemel déclara ne pouvoir cautionner cette attaque, car elle serait dirigée contre les forts ennemis bien équipés de Bersillies, l’ouvrage de la Salmagne et le fort de Boussois. Sollicité de répondre, le *generalleutnant* Steinmetz expliqua que la résistance des ouvrages ennemis importait peu, qu’avec l’artillerie lourde mise à disposition, on pourrait tout enfoncer, même les galeries jusqu’à présent les plus résistantes. À demi convaincu, le général Friemel renonça à son objection. L’attaque fut donc ordonnée par le général en chef conformément au projet du *generalleutnant* Steinmetz, d’autant plus que pour lui les liaisons ferroviaires mises en service constituaient un atout. Steinmetz sollicité sur le déploiement de l’artillerie prit, on peut dire au pied levé, une disposition qui contenait avec un aplomb impressionnant toutes les consignes nécessaires destinées aux commandants de régiments, etc.

Sur la base de ces réunions entrevues furent alors rédigés et diffusés des ordres et des consignes générales qui correspondaient pour l’essentiel à ce qui suit :

Commandant en chef de l’armée de siège : *generalleutnant* von Zwehl

[NOTE DE VON ZWEHL : En raison de la faiblesse des troupes d’attaque, on ne pouvait pas parler d’une « armée de siège » ; mais la dénomination a été choisie à dessein pas seulement parce que certaines prérogatives sont réservées à un chef d’armée dans le domaine administratif et technique, mais aussi pour tromper l’adversaire quant à la faiblesse des troupes, du moins autant que faire se peut.]

Chef de l’état-major : lieutenant-colonel Hesse [fig. 28].

79.– La bataille de Guise-Saint-Quentin se déroula les 29 et 30 août 1914 opposant les I^{re} et II^e armées allemandes à la V^e armée de Lanrezac.

Général de l’artillerie : *generalleutnant* Steinmetz

Chef de l’état-major : colonel Meckel.

Général du corps d’ingénieurs et de pionniers : *generalmajor* Friemel

Chef de l’état-major : colonel Schulz

Quartier général du corps : Binche.

Répartition des troupes par secteurs

Secteur I

de la Trouille jusqu’au cours inférieur de la Sambre

Commandant : *generalleutnant* v. Unger [fig. 29] ;

quartier de l’état-major : Merbes – Sainte-Marie.

Commandant de l’artillerie : colonel Stüve.

Commandant des pionniers : colonel Breisig.

28^e brigade d’infanterie : colonel baron v. Ziegesar.

39^e régiment de fusiliers : colonel v. Schönberg.

159^e régiment d’infanterie : colonel v. Kräwel.

¼ d’escadron du 8^e régiment de hussards de réserve

14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve : lieutenant-colonel Wendt :
la 1^{re} section

4^e régiment d’artillerie à pied : lieutenant-colonel Habicht.

II^e bataillon (2 batteries de 4 mortiers) : commandant – chef de bataillon Mewes.

III^e bataillon (2 batteries de 4 mortiers) : capitaine Weinling.

5^e et 6^e batteries du 2^e régiment d’artillerie à pied de réserve, 2 obusiers lourds de campagne⁸⁰ : capitaine Willemer

II. du 7^e régiment d’artillerie à pied de réserve (2 batteries de canons de 13 cm⁸¹ –
4 canons) : capitaine Krüger

1/2 II. du 9^e régiment d’artillerie à pied de réserve (2 batteries de canons 10 cm⁸² –
4 canons) : capitaine Denker

Batterie de mortiers de côtes⁸³ lourds 09, n° 5 et 6 : capitaine Scharf

80.– Il s’agissait d’obusiers lourds s. F.H. de 15 cm, Mle 1913, d’une portée de 8 km.

81.– Deux batteries composées de 4 canons longs Krupp de 13 cm d’une portée de 10 à 14 km.

82.– Deux batteries composées de 4 canons longs Krupp de 10 cm K.14 d’une portée de 8 à 10 km.

83.– La batterie n° 5 (Hpn Scharf) disposait de deux canons de 30,5 cm 09 L/16 d’une portée de 12 km ; la batterie n° 6 (Hpn Ahlers) disposait d’un canon de 30,5 cm L/17 sur roues à tracteur.

Batterie de canons de marine⁸⁴ courts n° 3 : capitaine Erdmann
Division autrichienne de mortiers de côte⁸⁵ (30,5 cm) n° 1 : capitaine Ammann
État-major du 24^e régiment de pionniers : colonel Quentin
I. bataillon du 25^e régiment de pionniers
1^{re} et 2^e compagnie de réserve du 7^e bataillon de pionniers
13^e division des pontonniers de réserve
21^e compagnie sanitaire de réserve (également pour le secteur II)

Secteur II

du cours inférieur de la Sambre à la rivière la Solre

Commandant : *generalleutnant* Sunkel, quartier de l’état-major Leers-et-Fosteau
Commandant de l’artillerie : lieutenant-colonel Schulenburg
Commandant des pionniers : commandant – chef de bataillon Müller
27^e brigade d’infanterie de réserve : *generalleutnant* Sunkel
16^e régiment d’infanterie de réserve : lieutenant-colonel Siegener
53^e régiment d’infanterie de réserve : lieutenant-colonel Böttering
¼ d’escadron du 8^e régiment de hussards de réserve
I. Bataillon du 9^e régiment d’artillerie à pied (2 batteries de 4 mortiers) :
commandant Rottmann
II. Bataillon du 9^e régiment d’artillerie à pied (2 batteries de 4 mortiers) :
commandant Bachmann
½ II. Batterie du 9^e régiment d’artillerie à pied (2 batteries de 4 canons de 10 cm) :
capitaine Schleicher
I. Bataillon du 25^e régiment de pionniers.

84.– La batterie n° 3 du Hpn Erdmann comportait 2 pièces de 42 cm M-Gerät L/12 tirées par les tracteurs du cirque Sarassani, portée 9 km, cadence de 10 coups/heure après une mise en batterie de 6 heures. M. Romanych & M. Rupp, *42 cm “Big Bertha” and German Siege Artillery of World War I*, Londres, Osprey Publishing, 2014.

85.– Le mortier autrichien M.11 de 30,5 cm d’un poids de 20 tonnes et d’une portée de 9 à 12 km fut produit à Pilsen par la firme Skoda à partir de 1906 pour perforer les constructions des forts de Belgique et d’Italie. Il était opérationnel en 1910. L’obus de 384 kg pénétrait les fortifications sur une profondeur de 2 m et faisait un cratère de 8 m de large sur 8 m de profondeur. Le ministre de la guerre Moritz von Auffenberg ordonna en 1911 d’en construire 24. Il était servi par 15 hommes capables de tirer 10 à 12 coups par heure. Son déplacement en trois sections exigeait un tracteur Daimler de 100 ch pour tirer sur des plateformes séparées l’affût et le canon. Ortner, M. Christian, *The Austro-Hungarian Artillery From 1867 to 1918 : Technology, Organization, and Tactics*, Vienna, Verlag Militaria, 2007.

De la mobilisation – au siège de Maubeuge – à la marche forcée vers l’Aisne

La II^e section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve a été adjointe à la brigade peu après.

Secteur III

De la rivière La Solre au cours supérieur de la Sambre

Commandant : colonel v. Brauchitsch. Quartier d’état-major à St Aubin
26^e brigade d’infanterie renforcée (6.-1.-3.)

Secteur IV

Du cours supérieur de la Sambre à la rivière La Trouille

Commandant : commandant en chef de bataillon Heyne : 8^e régiment de hussards de réserve, 2 escadrons ½

L’artillerie [fig. 30] citée plus haut n’était pas complètement en place, et encore moins opérationnelle, c’est seulement le 30 août, pour les derniers canons le 31 août, que le rassemblement des troupes était terminée.

Comme tous les commandants de troupes ne connaissaient pas les conditions d’une guerre de siège contre une place forte, les ordonnances générales du 28 août fournirent encore quelques directives dont nous ne citerons que ce qui suit :

Les commandants de secteurs sont les chefs responsables de tous les ordres et de toutes les opérations dans les secteurs attribués. Pour les seconder en cas de besoin, ils disposent, comme conseillers et organes d’exécution, des commandants de l’artillerie à pied et des pionniers qui leur ont été attribués. Dans le secteur I (principal théâtre de combat), l’organisation de sous-secteurs est indispensable. La tâche principale de l’infanterie consiste ici à fournir à l’artillerie et aux pionniers le soutien dont ils ont besoin pour l’exécution de leurs tâches.

Toutes les informations concernant l’ennemi et les principales instructions doivent être transmises non seulement au poste de transmissions du commandement général à Binche, au supérieur hiérarchique et aux troupes voisines mais aussi directement aux commandants les plus proches de l’artillerie et des pionniers. Il a été publié une esquisse des liaisons télégraphiques existantes, qui étaient cependant encore très sommaires et se limitaient à la communication des différents postes situés à l’intérieur du Q. G. avec l’inspection d’étape et avec Liège. Le 28 août, la liaison avec les différents secteurs n’était encore qu’en cours de mise en place.

Les repérages relatifs à la place forte effectués par des patrouilles d’officiers de toutes les armes doivent être continuellement poursuivis et encouragés par les commandants dans leurs secteurs même sans ordre particulier. Il faut remarquer

que toutes ces tâches ont été exécutées avec beaucoup de zèle par toutes les troupes et avec l’engagement déterminé des officiers. Il est d’autant plus étonnant que c’est seulement après la capitulation qu’il a été possible d’avoir toute la clarté nécessaire sur les effectifs de la garnison ennemie [NOTE DE VON ZWEHL : Dans les dossiers, on trouve la communication I/ 159 du 2.9 au 159^e régiment : « un fantassin français légèrement blessé du 145^e régiment déclare lors d’un interrogatoire : l’effectif de la garnison de la place forte de Maubeuge s’élève à 7 000 hommes, issus des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e régiments territoriaux, du 32^e régiment colonial et d’un autre régiment dont il ne peut pas donner le numéro. (Au total 2 régiments coloniaux). Le fort de Boussois est complètement détruit. Dans les tranchées situées au-devant et au nord et au sud se trouve un régiment d’infanterie. Outre le 145^e régiment est également stationné à Maubeuge le 85^e régiment d’infanterie. En outre des chasseurs à cheval. Il n’a rien pu dire concernant l’artillerie ». 8 régiments d’infanterie sont indiqués ; la personne qui a transmis cette information aurait dû remarquer et faire savoir qu’il devait y avoir plus de 7 000 hommes].

Il fallait envisager l’évacuation de quelques fermes et de localités entières situées dans la zone de combat autant pour la sécurité des habitants que pour empêcher l’échange d’informations... Elle n’a été effectuée que partiellement et a présenté une image éminemment triste⁸⁶. Quiconque a eu l’occasion d’observer des choses identiques au cours de la guerre n’oublie pas l’impression désolante et pathétique que l’on ressent quand les habitants encombrant les routes en colonnes interminables avec leurs proches presque tous miséreux et des malades des deux sexes ; cela était déjà terrible à Maubeuge et ce fut pire encore quand, en 1917, par exemple des territoires entiers durent être évacués devant la position Siegfried⁸⁷ et, en 1918, après les batailles des Flandres.

Pour le ravitaillement, les dispositions suivantes étaient prévues : toutes les troupes doivent se procurer du ravitaillement sous forme d’achats contre rétribution (au comptant) ou par réquisitions. Les réquisitions doivent cependant se faire de façon ordonnée et sous le contrôle des officiers de ravitaillement ou des intendants et avec l’entremise des autorités locales. On ne peut pas tolérer que

86.– Du 31 aout au 3 septembre, les habitants des localités situées le long de la frontière franco-belge : Givry, Solre/Sambre, Vent-de-bise, Cousolre furent envoyés vers Beaumont, Thuin, Lobbes et Binche. Toutes les lignes téléphoniques entre la France et la Belgique furent mises à jour. Cette psychose de l’espionnage se retrouve également du côté français avec l’exécution de plusieurs individus.

87.– De juillet 1916 à mars 1917, l’Avesnois et le Val de Sambre accueillirent des milliers de réfugiés venus de la Somme et de l’Aisne formant la zone de front. Von Zwehl ne signale pas le mouvement inverse des 5 à 600 000 *Zivil Arbeiter Bataillon* venus des territoires occupés pour la construction de la ligne Hindenburg. Voir C. Robinne et J. Heuclin, Maubeuge, *op. cit.*, p. 133-137 et 139-141.

des groupes isolés se rendent dans les localités en quête d’aliments sans surveillance et sans ordres, comme cela est arrivé⁸⁸. – Dans le secteur situé au nord de la Sambre et à l’ouest de la route Lobbes-Anderlues (*cf.* carte) des réquisitions ont été organisées par l’intendance de campagne du VII^e corps de réserve afin de remplir les magasins. On installa des magasins à Binche, Bienne-les-Happart et Beaumont.

À Binche fut installé un hôpital de bonne taille, à partir duquel circulaient les trains-hôpitaux pour les troupes d’attaque.

Sur la base des secteurs créés sur ordre du général en chef, le *generalleutnant* von Unger créa deux sous-secteurs.

A : Un sous-secteur allant de la rivière La Trouille à Grand-Reng, placé sous le commandement du colonel von Schönberg, avec le 39^e régiment de fusiliers.

B : Un sous-secteur rejoignant la Sambre, placé sous le commandement du colonel von Kräwel, avec le 159^e régiment d’infanterie. Les pionniers furent affectés dans les différents secteurs. Le Q. G. de division fut déplacé à Merbes-St-Marie ; l’emplacement où se trouvait de jour le commandant de division se trouvait au sud de Bruliau⁸⁹ près du Bois du Chêne Houdiez.

La 27^e brigade d’infanterie de réserve sous les ordres du *generalleutnant* Sunkel poursuivit sa marche vers le sud et fit peu à peu front vers l’ouest en direction de la place forte. Elle fut soutenue efficacement dans ses déplacements par la II^e section du 14^e régiment d’artillerie de campagne sous les ordres du capitaine Hevelke, cette section mettant en place ses batteries à l’ouest de Merbes-le-Château près de la Thure et au nord du bois de Jeumont. La section eut plusieurs fois l’occasion de faire feu lorsque l’ennemi se montrait ou que ses batteries tiraient depuis le fort de Boussois. La brigade installa ses positions les plus avancées sur la ligne Marpent – Bois de Marpent – Aibes – Berelles – Solrignes. L’occupation des lieux de façon clairsemée avec une brigade ne comptant que 4 bataillons ne pouvait être exécutée qu’en présence d’un ennemi en position seulement d’attente. Ici aussi furent créés deux sous-secteurs : celui de droite sous les ordres du lieutenant-colonel Siegener du 16^e régiment d’infanterie de réserve, celui de gauche sous les ordres du lieutenant-colonel Böttering du 53^e régiment d’infanterie de réserve.

88.– Durant la phase d’invasion, des différences de solde, d’avantages matériels et alimentaires sont apparus entre officiers et hommes de troupes. Ceux-ci désignaient par compagnie un homme chargé d’améliorer l’ordinaire du groupe par le pillage des caves ou des jardins. Pour y mettre fin et éviter une éventuelle collusion avec des civils trafiquants, l’armée organisa des « *intendanturen* » pour ravitailler la troupe. Voir J. Heuclin, *Les troupes allemandes en Avesnois – de l’annexion au repli – 1914-1918*, MSHA. Avesnes, t. XXXIX, 2013, p. 329-333.

89.– Bruliau est situé à 4 km de Merbes, 4 km de Solre/Sambre et 2,5 km d’Erquelines.

La carte n° 2 esquisse comment s’est effectuée la mise en route de l’artillerie lourde sur le champ de bataille du secteur I. Il n’y eut pas de pertes importantes. Les batteries engagèrent peu à peu le feu. Dans le secteur II, le feu ne fut engagé que le 2 septembre, quand l’infanterie avait suffisamment progressé pour assurer l’observation sur le terrain. On notera dès maintenant que dès le 31 août le II^e bataillon du 9^e régiment d’artillerie de réserve avait été avancé jusqu’à Bersillies-l’Abbaye et la moitié à la lisière est du Bois d’Obrechies. Le 2 septembre le II^e bataillon du 9^e régiment d’artillerie à pied se rendit dans le secteur I 500 m au sud de Bruliau, le 3 septembre la 2^e batterie du 1^{er} bataillon du 9^e d’artillerie à pied se déplaça de la Thure vers la ferme Huriau près du bois de Solre. Ce changement de position non négligeable a été effectué par l’artillerie à pied avec une rapidité remarquable. L’officier d’état-major chargé du ravitaillement en munitions sous les ordres du *generalleutnant* Steinmetz rapporta au général en chef, le 29 août à midi, qu’on ne disposait que d’une très petite quantité de munitions d’artillerie. Il convenait donc mettre en garde de façon formelle contre une ouverture prématurée du feu. L’arrière se voyait à peine en mesure d’effectuer le ravitaillement des troupes en campagne qui progressaient rapidement en raison du manque de capacité des voies ferrées qui n’étaient pas encore pleinement en service et étaient en partie saturées. Il n’était pas encore question d’un règlement systématique pour compléter l’approvisionnement en munitions lors d’une attaque sur un vaste théâtre d’opérations. Le *generalleutnant* Steinmetz préconisait, malgré ces difficultés dont il avait lui-même également conscience, d’ouvrir le feu dès que l’artillerie aurait pris ses positions. Le général en chef décida qu’il fallait ouvrir le feu même avec une quantité réduite de munitions – et qu’une pause de plusieurs heures devait avoir lieu au bout de quelques heures, pendant laquelle le commandant devait être invité à se rendre. Au cas où cette proposition serait rejetée, ce à quoi il fallait s’attendre, le bombardement du fort et de la ville devait se poursuivre dans la mesure où les munitions le permettaient. Il était prévu de permettre aux femmes et aux enfants de quitter la ville par une route de sortie à l’ouest de la place forte.

Le 29 août au matin, un brouillard épais empêcha les reconnaissances d’artillerie qu’il s’agisse des positions ennemies ou des points d’observation. Mais l’adversaire ouvrit le feu dans les secteurs où il supposait qu’il y avait des troupes à l’approche. L’artillerie allemande put commencer à tirer dans l’après-midi.

Le commandant de l’artillerie lourde reçut la tâche générale suivante : bombardement préalable à l’assaut du fort des Sarts, de l’ouvrage de Bersillies, de l’ouvrage de la Salmagne, du fort de Boussois ; ensuite par une attaque de flanc, bombardement des voies de communication entre les forts de la Salmagne et Boussois. En outre bombardement des routes d’accès et de la ville par les canons à grande portée.

L’ensemble de l’infanterie atteignit la ligne à 1 km au sud-ouest de Givry – partie nord de Villers-Sire-Nicole – bord occidental de Grand-Reng – Erquelinnes. On ne pouvait cependant pas parler d’une ligne d’avant-poste d’un seul tenant, on avait seulement occupé quelques postes et l’ensemble constituait, compte tenu de la faiblesse des troupes d’attaque, un déploiement grandement insuffisant qui avait pour fonction de protéger les batteries d’attaque. À Givry notamment où se trouvaient les deux canons de 42 cm, tout à l’est du village et des deux côtés de la chaussée Givry – Estinnes-au-Mont, où se trouvaient trois canons de marine de 30,5 cm, ces moyens d’attaque précieux durent se passer momentanément de protection, notamment sur le flanc droit. On ne disposait ici que de deux compagnies n’appartenant pas au VII^e corps de réserve, mais qui avaient été affectées en permanence au fort train des équipages de ces canons, eu égard à l’attitude hostile de la population. Le 30 août dans l’après-midi, le 39^e régiment de fusiliers reçut l’ordre de compléter cette mise en sécurité dans la région de Givry par l’intermédiaire de deux compagnies auxiliaires auxquelles on attribua une batterie de canons du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve. Tout comme la première disposition de marche avait été décidée à l’improviste, l’installation dans ses positions de la batterie s’accomplit dans une insouciance et une audace presque naïves qu’on ne peut excuser qu’en raison de l’ambiance générale de victoire dans laquelle tous se trouvaient alors. Les deux batteries motorisées de 30 cm autrichiennes étaient mieux protégées près de Merbes-le Château.

Le siège de l’inspection de l’arrière de la 2^e armée était à Beaumont (à 25^e km à l’est de Maubeuge) ; elle ne disposait que de quelques éléments de Landsturm pour parer à un éventuel coup de main depuis Maubeuge. Partout régnait en effet une pénurie de forces tout à fait effrayante qui ne s’est améliorée que peu à peu par l’arrivée de la 13^e division de réserve en provenance de Liège et de Namur.

L’envoi d’un parlementaire auprès du commandant de la place forte prévu pour le 30 août n’a pas eu lieu, vu que l’artillerie lourde n’avait pas pu beaucoup intervenir et qu’une invitation à se rendre aurait entraîné à ce moment l’impression de notre propre faiblesse. L’envoi n’a pas eu lieu non plus dans les jours suivants parce qu’on avait reçu l’information qu’à Reims des officiers parlementaires allemands n’avaient pas été respectés, mais avaient été emmenés par les Français et retenus plusieurs jours [NOTE DE VON ZWEHL : Il s’agissait du commandant von Kummer, du capitaine von Arnim, du lieutenant Schölving, du volontaire Slewing et du chauffeur Brachmanski qui avaient été envoyés pour négocier au sujet de la sauvegarde et de la reddition de Reims. Ils furent molestés à plusieurs reprises, et retenus prisonniers du 2/9/14 au 29/9/14. À Reims, seul le colonel français Margot du 98^e régiment d’infanterie protégea les négociateurs du lynchage par la foule.].

Le feu d’artillerie ne pouvait être que très faiblement nourri le 30 août et les jours suivants, parce qu’il n’était pas possible de trouver des convois de munitions en

quantité suffisante malgré tous les efforts et envois de délégations d’officiers le long des lignes ferroviaires concernées. Lorsque le 30 août un train partit en direction de Beaumont, transportant des munitions pour obusiers, le haut commandement de la 2^e armée demanda que le convoi soit dirigé vers Saint-Quentin. Le général en chef estima que la décision tactique revenait à l’armée en campagne et non à Maubeuge et accepta sans hésiter. Il fut même exigé ces jours-là l’envoi de la 26^e brigade du VII^e corps d’armée chargée de l’observation de la place forte sur ses fronts sud et sud-ouest. Il fallut par contre vigoureusement contester cette proposition, car on aurait ainsi incité la garnison de la place à prendre la fuite dans cette direction, à entraver les liaisons vers l’arrière et à se disperser en tout ou partie dans les bois. Il fut possible d’obtenir l’accord du haut commandement de la 2^e armée de maintenir cette brigade à Maubeuge. Mais il fut demandé de prévoir la réexpédition prochaine de cette brigade dès que des troupes ne seraient plus indispensables. Mais toutes étaient indispensables. La conception du haut commandement de la 2^e armée était compréhensible dans l’hypothèse où il n’y avait que 7 000 hommes mal préparés dans la place forte.

Malgré la lenteur du feu de l’artillerie d’attaque, l’adversaire ne répliqua que faiblement le 31 août si bien que le *generalleutnant* Steinmetz défendit le point de vue qu’il était temps maintenant d’envoyer l’infanterie à l’assaut. Il préconisait de procéder à un bombardement le plus puissant possible en utilisant une grande quantité de munitions, puis d’assaillir la ligne intermédiaire entre l’ouvrage de la Salmagne et le fort de Boussois. Les munitions devaient être utilisées quitte à ce qu’il en reste peu ou plus du tout pour repousser d’éventuelles contre-attaques. Malgré l’audace des instructions existantes, le général en chef n’a pu se résoudre à cette solution. Il réclama tout d’abord la livraison de munitions supplémentaires. L’après-midi du 31 août, le feu d’artillerie ennemi fut beaucoup plus nourri et le corps d’attaque aurait subi sans aucun doute un revers sanglant si on avait tenté l’assaut. Il est tout à fait caractéristique que, comme le montrent les rapports, les opinions sur la capacité de résistance changeaient presque chaque jour selon que le feu de l’adversaire était plus ou moins nourri.

Le 1^{er} septembre, le *generalleutnant* von Kühne [fig. 31] commandant la 13^e division de réserve de Liège se rendit à Binche via Namur. Il amenait pour commencer seulement quelques escadrons de la 5^e réserve de hussards sous les ordres du commandant von Kayser. Au cours de la journée s’ajoutèrent le 57^e régiment d’infanterie de réserve avec ses deux bataillons et le 7^e bataillon de réserve de chasseurs. Moins l’adversaire se montrait actif, plus grande apparaissait la nécessité de renforcer le secteur IV dans lequel se trouvait jusqu’alors seulement 2 escadrons ½ du 8^e hussards de réserve. Sous les ordres du *generalleutnant* von Kühne fut constitué dans le secteur IV un détachement particulier à l’aide de quelques forces retirées du secteur III, comprenant le 15^e régiment d’infanterie,



2 escadrons du 5^e hussards de réserve, 2 escadrons ½ du 8^e hussard, 2 batteries du 58^e régiment d’artillerie de campagne. Le détachement atteignit le 2 septembre à midi St Waast⁹⁰, à 7 km à l’ouest de Longueville et observa de là-bas le front occidental de la place forte. Il ne fut pas engagé dans des combats à l’exclusion de quelques escarmouches avec des patrouilles et des éléments dispersés. Le 57^e régiment d’infanterie de réserve et le bataillon de chasseurs restèrent le 1^{er} septembre comme réserve derrière le secteur I.

Le 1^{er} septembre [fig. 32], l’artillerie continua lentement de tirer (pour économiser des munitions). L’adversaire fit ce jour-là son premier mouvement offensif en attaquant en direction de Vieux-Reng – Grand-Reng. Il s’y heurta aux III^e et II^e bataillons du 39^e régiment de fusiliers et au 159^e régiment d’infanterie. Il fut repoussé sans difficulté. Outre l’artillerie lourde qui procéda aussi avec succès à des tirs de barrage, la 1^{ère} section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve put également participer efficacement au combat depuis une position près de Vent-de-Bise, grâce à des tirs de flanc. En outre, des parties du 24^e régiment de pionniers et du 1^{er} régiment du 7^e pionniers de réserve s’impliquèrent résolument dans le combat. Il manqua à l’attaque des Français aussi bien la préparation d’artillerie indispensable que le maintien de la pression nécessaire si bien que les pertes allemandes furent modestes. Seul le II^e bataillon 39 perdit environ 130 hommes dont 50 portés disparus.

Sur le cours méridional de la Sambre eut lieu également le 1^{er} septembre une sortie alors que l’adversaire s’avançait vers Marpent et le bois de Marpent avec environ 1 régiment d’infanterie. L’attaque fut repoussée par des parties des 16^e et 53^e régiments de réserve.

Malgré tout, les attaques montrèrent que l’on ne pouvait parler d’un écrasement de l’adversaire. Son artillerie aussi a fait feu le 1^{er} septembre avec plus de vigueur que jamais auparavant.

Le 2 septembre, deux avions furent pour la première fois mis à disposition, dont les observations fournirent les informations suivantes :

Le bombardement du fort de Boussois avait eu un effet certain, ce qui n’était pas pour étonner, car il apparaissait à l’observateur comme un animal géant prêt au combat, aux contours faciles à reconnaître. Dans le fort, aucun mouvement n’était repérable. Une tourelle blindée semblait écroulée et inutilisable. Une batterie annexe au nord-ouest du fort continuait de tirer. Au sud-ouest du fort, dans la région d’Assevent, une position d’artillerie était reconnaissable, une autre identique au nord-est de ce village, des positions d’artillerie au carrefour Assevent – Vieux-Reng et Boussois – Elesmes étaient en cours de préparation. L’ouvrage de la Salmagne brûlait, il semblait avoir été bien bombardé, mais de

90. – Saint-Waast-la-Vallée, ardt. Avesnes/Helppe, c. Aulnoye-Aymeries.



nombreux cratères de tir se trouvaient également derrière le fort, le fort des Sarts n’avait pas encore du tout souffert parce que la position de défense de l’adversaire située à environ 600 m à l’avant des tranchées avec obstacles et flancs rapportés [fig. 33] avaient été pris par erreur pour le fort et avait intercepté les tirs des canons de 42 cm situés près de Givry. L’ouvrage de Rocq avait peu souffert, par contre le fort de Cerfontaine semblait avoir été bien bombardé. À 8 h 30 du matin, une forte fumée blanche, apparemment de 100 à 200 m de hauteur, a été observée au-dessus de la ville de Maubeuge, semblant provenir d’une forte explosion⁹¹.

L’adversaire se tint tranquille le 2 septembre ainsi que dans la nuit du 2 au 3 septembre, si ce n’est une circulation intense de patrouilles. On pouvait donc se demander le 3 septembre, d’autant que des munitions arrivaient, s’il était possible de faire avancer l’attaque par l’infanterie plus près de la place forte ou s’il valait mieux attendre l’arrivée d’autres éléments d’artillerie – le 7^e régiment d’artillerie à pied était annoncé sur le départ.

Un renforcement de l’infanterie d’attaque eut lieu les 2 et 3 septembre : sur le flanc droit de la 14^e division de réserve était arrivé comme dernières forces extraites de la 13^e division de réserve en provenance de Liège, le 39^e régiment d’infanterie de réserve. Il fut constitué avec la 7^e batterie de chasseurs de réserve sous la direction du *generalmajor* Neuhaus un détachement spécial qui occupa Bettignies⁹². Mais comme le feu d’artillerie ennemi ne pouvait être contenu, le détachement se retira jusqu’à Bois-Bourdon et Havay. Par ailleurs, le 57^e régiment d’infanterie de réserve est intervenu le 2 septembre à l’est du fort de Boussois, à la gauche du 159^e régiment d’infanterie.

Selon les prospections des officiers de pionniers, le fort de Boussois devait aussi avoir été gravement endommagé, le mur extérieur du fossé en partie détruit par des tirs de mortier. Mais derrière le fort, une nouvelle position d’infanterie a été observée. Si une nouvelle avancée de l’infanterie était ordonnée, l’attaque se transformerait en combats rapprochés et on pouvait se demander si elle trouverait le soutien nécessaire de l’artillerie, vu sa puissance, eu égard notamment à la pénurie de munitions

Le *generalmajor* Zieten [fig. 34] arrivé le 1^{er} septembre, maintenant commandant en chef de l’artillerie du secteur I estimait l’exécution de l’attaque jusqu’à l’assaut à 2 journées et comptait une journée pour la poursuite de l’attaque et une journée comme facteur de sécurité, quatre journées au total, il estimait qu’un approvisionnement en munitions de quatre jours serait suffisant. Le commandant en chef de l’artillerie de siège approuva ce point de vue. Le général des pionniers en

91.– Il s’agit de l’explosion de l’arsenal de Falize en feu depuis le 1^{er} septembre à 11 h. G. Dubut, *Journal, op. cit.*, p. 41-42.

92.– Bettignies, commune frontalière, ardt. Avesnes/Helppe, c. Maubeuge.

revanche mettait expressément en garde contre toute précipitation pour lancer l’attaque. Il soulignait que la défense semblait être organisée selon des principes justes dans la mesure où le combat d’artillerie était mené moins à partir des grands ouvrages que depuis les lignes intermédiaires. Le fait que les ouvrages bombardés ne répliquaient pas n’était pas la preuve qu’ils étaient détruits. L’intensification de temps à autre des tirs d’artillerie laissait présager la présence de nombreuses batteries intermédiaires ou qu’il s’agissait de l’activité de canons enfouis par paires. Il s’ensuivait que la place forte avait la volonté et la capacité expresse de se protéger, un processus écourté tel qu’il avait été appliqué à Namur ne serait pas ici approprié. Au contraire, il fallait développer un processus qui se rapproche de celui qu’on désigne comme une forme de siège. Mais pour un tel processus, les troupes d’attaque étaient beaucoup trop faibles, il était également impossible de garantir à partie d’entre elles du repos, mais c’était nécessaire aux endroits où l’assaut devait avoir lieu. Le 39^e régiment de fusiliers notamment serait en permanence en situation difficile. Le général Friemel édicta donc des directives pour la poursuite d’une attaque relativement systématique, c’est-à-dire :

1. L’attaque d’infanterie doit se faire, après réduction des secteurs, par la prise successive de position.
2. Les tirs d’artillerie doivent être poursuivis, les observateurs doivent être envoyés dans les tranchées les plus avancées.
3. L’attaque contre les deux ouvrages de Bersillies et de la Salmagne peut être annulée, les bombarder suffit.
4. La bande de terrain destinée au combat rapproché s’étend de la Salmagne à la Sambre en passant par Boussois.

Ces points de vue méritaient assurément d’être pris au plus haut point en considération, mais leur préalable le plus important, en l’occurrence qu’un renfort important de troupes allait se produire sous peu n’était pas rempli. Le général en chef décida par conséquent, notamment eu égard à la situation générale et pour ne pas laisser de répit à un adversaire encore inactif, de poursuivre l’attaque sans plus attendre et avec la plus grande détermination, en dépit de toutes les théories.

Le 3 septembre [fig. 35] à 10 heures 30 du matin, ordre fut donné pour le 4 ou la nuit du 3 au 4 septembre d’approcher dans le cadre d’une avancée générale dans le secteur I jusqu’à 800 m ou 1 000 m les ouvrages du défenseur et d’atteindre ainsi sans lourd combat la ligne générale Bettignies – Villers-Sire-Nicole – Vieux-Reng – Cense du Fagnet.

À la tête du 57^e régiment de réserve qui s’avança le 4 septembre à midi au sud-ouest de la Cense du Fagnet jusqu’à environ 400-500 m du fort de Boussois tomba son vaillant commandant en chef, le lieutenant-colonel von Flottwell. Sur la ligne atteinte, le régiment s’enfouit dans des tranchées sous un violent feu d’artillerie en provenance de l’ouvrage de Rocq et sous des tirs d’infanterie venant des

défenseurs du fort de Boussois, protégés par des boucliers. Cela permit d’installer dans la nuit suivante les obusiers lourds destinés à bombarder le fort. La batterie du lieutenant-colonel Witte du 13^e régiment d’artillerie de campagne de réserve qui s’avançait résolument près de Ane. Min⁹³ (à mi-chemin de la Fenderie⁹⁴ – fort de Boussois) apporta le lendemain à l’infanterie un sérieux soulagement. Au sud de la Sambre, dans le secteur II, *generalleutnant* Sunkel conquiert la ligne Marpent – Bois de Marpent.

Inutile de signaler que ce mouvement, non couvert sur ses deux ailes, son front restant très faible, offrait à un adversaire entreprenant la perspective d’être débordé et provoquer un revers mettant en danger toute l’artillerie d’attaque. Le 57^e régiment d’infanterie de réserve se trouvait par exemple face au fort de Boussois à portée de tir avec un intervalle de 3 à 4 pas et n’avait plus que deux trains d’équipages pour réserve. L’adversaire semble ne pas avoir reconnu cette faiblesse.

Le 3 septembre à midi était arrivé du gouvernement de Namur l’information selon laquelle de nouveaux débarquements de troupes anglaises avaient eu lieu à Ostende et Zeebrugge. Si cette nouvelle, quoique très générale – on ne savait rien de particulier sur les effectifs et la direction de marche de ces unités – selon une nouvelle ce pouvait être 26 000 hommes, selon une autre 40 000 – il fallait s’attendre à ce que l’ennemi soit en mesure de gêner de façon décisive l’attaque de Maubeuge. Il était connu que le III^e corps de réserve sous les ordres du général von Beseler⁹⁵ se trouvait devant Anvers et projetait une attaque de cette place forte. Le général en chef envoya donc un officier d’état-major, le commandant Schönheinz, à Bruxelles auprès du gouvernement général de Belgique pour recueillir des nouvelles plus précises. En même temps, il fallait envisager la possibilité d’un abandon provisoire de l’attaque contre Maubeuge pour marcher en premier de façon offensive contre les Anglais. Dans ce cas, les canons de plus forts calibres non indispensables à la bataille devaient être regroupés, avec les artilleurs à pied qui les servaient, au nord de Binche, rester chargés de leur propre défense et en outre se ruer avec l’ensemble de la troupe d’attaque sur les adversaires qui

93.– Ancien Moulin sur la carte d’état-major.

94.– Le val de Sambre est une terre ancienne de métallurgie depuis le XVIII^e siècle avec des forges catalanes (moulins) qui comprenaient des fenderies pour fendre les barres de fer et les séparer en verges pour fabriquer des clous et des pièces de taillanderie pour la Manufacture d’Armes de Maubeuge. Les principaux établissements étaient à Cousolre, Ferrière et Assevent. Histoire de Maubeuge (dir. G. Sivery) *op. cit.*, p. 90-91 et 167-169.

95.– Hans von Beseler (1850-1921), originaire du duché de Schleswig, participa à la guerre de 1870 et succéda en 1904 à von Schlieffen. Député conservateur de Prusse de 1910 à 1912, il est nommé commandant du III^e corps de réserve en 1914, chargé de la prise d’Anvers puis de la forteresse de Novogeorgievsk, en août 1915. Il est nommé gouverneur de Pologne en 1916 avec l’objectif de former un royaume indépendant mais se heurta à la résistance d’officiers emmenés par Pilsudski.

venaient de débarquer en Belgique. Les observations de la cavalerie nécessaires à ce projet furent ordonnées en direction du nord et du nord-ouest.

Le 4 septembre, le gouvernement général de Belgique à Bruxelles⁹⁶ aussi bien que le III^e corps de réserve stationné à Anvers n’avaient toujours pas d’informations sûres concernant les mouvements des troupes débarquées. On pouvait envisager un transfert en direction d’Anvers ou de Paris, mais leur maintien à Ostende n’était pas à exclure. Une menace directe de l’attaque sur Maubeuge était donc peu probable. Des observations par avion en direction du nord-ouest montrèrent que le terrain était exempt d’ennemis [NOTE DE VON ZWEHL : Le 2.9, le prince Friedrich-Leopold de Prusse⁹⁷ était arrivé à l’armée de siège pour faire rapport, à la demande de Sa Majesté l’Empereur sur le déroulement du siège. Le 3.9 est également arrivé le prince Aribert d’Anhalt en spectateur⁹⁸. Ces deux nobles personnes restèrent jusqu’à la fin des opérations. Le général en chef visita avec eux quelques positions du dispositif d’attaque et le prince Friedrich-Leopold y a reçu le baptême du feu dans la mesure où le 3.9 plusieurs obus explosèrent à proximité de son véhicule. D’autres messieurs du grand quartier général séjournèrent aussi quelques jours auprès de l’armée de siège : le général von Lauter⁹⁹, inspecteur général de l’artillerie à pied, le général von Claer¹⁰⁰, inspecteur général du corps des ingénieurs et des pionniers, le generalmajor von Voigts-Rhetz¹⁰¹, en

96.– Le gouverneur général est alors le général Colmar von der Goltz (1843-1916), il est nommé gouverneur de Belgique le 13 août, poste qu’il occupe jusqu’au 28 novembre en désaccord avec la politique menée par le Reich, il est envoyé en Turquie pour réorganiser l’armée turque.

97.– Frédéric-Léopold de Prusse (1865-1931), 5^e fils de Frédéric Charles de Prusse. Il épousa en 1889 Louise-Sophie de Schleswig-Holstein-Sonderburg (1866-1952) sœur de l’impératrice Augusta-Victoria dont il eut 4 enfants. Général de cavalerie de la Garde en 1902. Il était inspecteur-général de l’armée en 1910, ce qui explique sa présence au Q. G. de Mons en 1914.

98.– Il s’agissait du troisième fils de Frédéric Ier de Anhalt (1831-1904), marié en 1891 avec Marie-Louise de Schleswig-Holstein à Windsor. Il divorça en 1900 en raison de son homosexualité et bien que proche cousin du Kaiser, il fut banni de la cour et n’eut aucun commandement militaire. Il est à Avesnes en 1915 chez von Mehring, un autre original fantasque, juché sur un éléphant. En 1918 il exerça une courte régence du duché au nom de son neveu Joachim-Ernest (1901-1947).

99.– Ludwig Karl von Lauter (1855-1929), inspecteur général de l’artillerie depuis 1911, anobli en 1913. Il est en 1914 au Grand Quartier Général, inspecteur de l’artillerie à pied et devait conseiller le grand état-major sur l’utilisation de l’artillerie lourde. Il fut remplacé en 1917 par le *generalleutnant* Ziethen.

100.– Eberhard von Claer (1856-1945), ce silésien, général der infanterie fut au début de la guerre inspecteur général des forteresses, puis transféré à la tête du XXIV^e corps de réserve avant de succéder à von Einem à la tête du VII^e corps d’armée lors de la première bataille de l’Aisne. Il s’illustra à Neuve Chapelle en mars 1915 et obtint la distinction « pour le mérite ». Transféré au Grand quartier général, il dirigea la section du corps des ingénieurs et des pionniers. Il fut mis à la retraite en 1916.

101.– Werner Eugen von Voigts-Rhetz (1863-1914) né à Jüteborg, quartier-maitre général à l’état-major de von Falkenhayn. Il mourut d’une crise cardiaque en novembre 1914.

poste auprès du quartier-maître général, le commandant Bauer¹⁰², responsable auprès du grand quartier général des questions relatives à l’artillerie à pied.].

Le 5 septembre il fut ordonné de poursuivre les attaques, l’ensemble des ouvrages de Bersillies – Salmagne devaient être encerclés, le fort de Boussois bombardé au mortier jusqu’à l’assaut. En même temps était maintenu le bombardement de l’ouvrage de Rocq et du fort de Cerfontaine. Sous la protection de ces tirs, le secteur II devait prendre le village de Rocq. Le 16^e régiment d’infanterie de réserve a pénétré temporairement dans le village mais l’a évacué au matin du 6 septembre en raison de forts tirs d’artillerie, se retirant jusqu’à la lisière est du bois de Marpent. Par contre Bersillies et la Salmagne sont tombés dans le courant de l’après-midi sans véritable combat, les tirs ennemis étaient faibles. De la sorte, une brèche était ouverte dans la défense ennemie.

Au cours du 5 septembre, arrivèrent de Namur 2 bataillons du 13^e régiment d’infanterie sous le commandement du lieutenant-colonel, Ritter und Edler von Braun, ils rejoignirent le secteur I au bord de la route Givry – Erquelines à hauteur de Grand-Reng et y restèrent en réserve.

C’était l’époque où s’est fait ressentir pour les 1^{re} et 2^e armées l’offensive française de la bataille de la Marne. C’est pourquoi le commandant en chef de la 2^e armée envoya l’ordre le 5 septembre à l’armée de siège de relever de l’encercllement la 26^e brigade d’infanterie et de la diriger vers Laon. Si le général en chef avait suivi cet ordre, la brigade aurait fait défaut à Maubeuge et serait arrivée trop tard pour participer à des actions de combat sur la Marne. De plus les tâches à remplir devant la place forte ne permettraient aucunement de répondre favorablement à cet ordre. On ne pouvait en effet pas savoir comment effectuer une observation, aussi faible fût-elle, sur le front sud-ouest de la place forte, si cette brigade avait été retirée. Le danger prévisible était en effet plutôt que l’adversaire se mette en route en direction du sud ou de l’ouest avec toutes les troupes ou du moins les plus fortes et suive cette brigade en mettant en danger les liaisons arrière de la 2^e armée. Une exécution de cet ordre aurait donc remis en question toute l’entreprise contre Maubeuge. Pour commencer le général en chef laissa l’ordre non exécuté mais envoya un officier de l’état-major général, le commandant von Stülpnagel, auprès du commandement en chef de la 2^e armée. Il devait décrire la situation à

102.– Max von Bauer (1869-1929) [fig. 36], natif de Quedlinburg, il entra au quartier général en 1905 et servit durant toute la guerre dans la Section des Opérations du Grand Quartier Général, il fut en étroite relation avec Ludendorff. Spécialiste de l’artillerie de siège, docteur de l’Université de Berlin en 1915 pour ses travaux sur les mortiers lourds, il fut le conseiller lors de la prise de Liège, d’Anvers et sur la Vistule. Instigateur de l’usage des gaz de combat, il fut, à partir de 1916, le principal conseiller d’Hindenburg et Ludendorff, responsable de la production de munitions à la WUMBA. On le retrouve à Avesnes/Helpes en 1918. Il participa au putsch de Kapp en 1920 puis rejoint Sun-Yat-Sen en 1926. Il meurt à Shanghai en 1929.

Maubeuge et demander le maintien de la brigade. La demande fut approuvée, mais avec une restriction disant que la brigade, en cas de besoin serait envoyée par bataillon dès que la situation le permettrait.

La possibilité que l’adversaire évacue la place forte ou l’abandonne à son sort avec une garnison fort réduite a été alors sérieusement envisagée par le général en chef. La passivité frappante de l’adversaire qui restait sensible en plein milieu du front d’attaque sur la ligne Bersillies – Boussois semblait même en être un indice. Il aurait été d’autant plus délicat que la 26^e brigade d’infanterie soit partie. Mais bien que cela puisse se produire, poussait à une exécution rapide de l’attaque via les ouvrages de Bersillies – Salmagne. Les chefs de la ligne avancée jugeaient cela hasardeux. Le commandant du 39^e régiment de fusiliers, le colonel von Schönberg, ainsi que *generalleutnant* von Unger en sa qualité de commandant de secteur souhaitaient une poursuite du combat d’artillerie jusqu’à l’obscurité et une attaque nocturne. Mais le général en chef refusa l’attaque nocturne, car il était d’avis qu’il en ressortait rarement de bonnes choses.

La situation exigeait désormais la présence régulière du général commandant en chef à proximité du principal champ de bataille. La position de campagne du général en chef fut donc déplacée vers la ferme Vent-de-Bise.

La prise des premiers ouvrages de l’adversaire constituèrent un pas important vers la prise de Maubeuge et le haut commandement put terminer la journée du 5 septembre non sans optimisme pour l’avenir.

L’ordre transmis pour le 6 septembre demandait la prise du fort de Boussois et de la ligne intermédiaire située entre celui-ci et le groupe Salmagne – Bersillies. L’intention était d’élargir la brèche dans le front ennemi, de rapprocher l’artillerie et de pilonner, outre la ville, également les forts Leveau, des Sarts et de Cerfontaine susceptibles d’être atteints par les canons à longue portée, soit par l’arrière, soit par les flancs. À l’aube du 6 septembre, le général en chef se rendit de nouveau à Vent-de-Bise. De là, dès 6 h 20 du matin, un drapeau noir-blanc-rouge était reconnaissable sur le fort de Boussois. Les deux bataillons du 57^e régiment d’infanterie de réserve sous les ordres du commandant-adjoint von Abercron¹⁰³ étaient disposés pour l’attaque de telle manière que le II^e bataillon de réserve du 57^e exécutait l’assaut proprement dit tandis que le I^{er} bataillon attaquait simultanément le village de Boussois. Le fossé et les remparts de l’ouvrage avaient reçu

103.– Von Abercron succéda au commandant Flottwell, tué lors de l’attaque. De 1912 à 1914, il commandait le 15^e Régiment de Dragon de Silésie et rejoignit le VII^e C. A. R. en août. Il fut le premier gouverneur militaire allemand de Maubeuge du 9 septembre au 8 octobre 1914 période pendant laquelle il rejeta vertement l’offre d’aide d’un groupe de médecins et infirmières de la Croix-Rouge emmené par la duchesse de Sutherland. En février 1915, à la tête de son régiment, il attaqua de nuit au lance-flammes le village d’Haumont sur le front de Verdun. Il fut alors promu lieutenant-colonel.

dans la nuit du 5 au 6 un feu nourri de mortiers qui avait éloigné les Français de la ligne de feu. Un assaut en bonne et due forme ne fut pas nécessaire car le capitaine Heye, 6^e compagnie du 57^e régiment de réserve, ensemble avec une patrouille de reconnaissance de pionniers sous les ordres du lieutenant Lohmann, 1^{re} compagnie du 7^e régiment de pionniers de réserve pénétrèrent à partir du front de gorge de façon inattendue dans l’ouvrage, provoquant la reddition de son commandant. On ne tranchera pas la question de savoir auquel de ces deux valeureux officiers, Heye ou Lohmann, revient le plus grand mérite. Environ 400 hommes furent faits prisonniers, 20 canons pris. Les pertes allemandes se montaient à 25 morts, 69 blessés. Vers 8 heures du matin, on vit depuis Vent-de-Bise les prisonniers se rendre en direction de la Cense du Fagnet, poursuivis par quelques tirs de shrapnels de l’artillerie française qui n’était probablement pas au courant de la situation.

L’ordre donné à 8 heures du matin à Vent-de-Bise pour la poursuite de l’attaque stipulait que les forces principales du secteur I se déplaceraient vers la droite et prendraient avec l’aile gauche la direction d’un rempart marquant, la Butte de Tir, mais ne devaient tout d’abord pas franchir la ligne générale de fort des Sarts – Elesmes. Mais la progression ne se fit que très lentement bien que la 1^{re} batterie du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve soit bien intervenue depuis une position près de la Salmagne, car l’adversaire n’avait nullement évacué le village d’Elesmes, tout en longueur et doté de nombreux aménagements. Par contre, le succès sur la rive sud de la Sambre, fut vite complet après la prise du fort de Bousois. À 9 heures du matin, le grand dépôt de munitions près de l’ouvrage de Rocq explosa, ce que l’on put reconnaître moins au bruit qu’à un nuage de fumée d’une hauteur de sans doute 100 m ; à 10 heures, l’ouvrage put être occupé par des parties du 53^e régiment de réserve. Lors de la prise de l’ouvrage, plusieurs sections de mitrailleuses de forteresses, avec un équipement de fortune, qui avaient été mises à la disposition des troupes d’attaque, démontrèrent leur utilité. Plusieurs parties de la 2^e batterie du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve se dirigèrent rapidement jusqu’au sud de Recquignies et soumièrent l’adversaire se trouvant au Bois des Bons Pères à un feu nourri. Les compagnies des 16^e et 53^e régiments de réserve avançant vers le bord ouest du village essayèrent de leur côté un feu ennemi puissant. Ils répliquèrent au feu provenant des tireurs ennemis bien couverts dans le Bois des Bons-Pères.

Le moment semblait venu d’inviter le commandant ennemi à la reddition. Cela se fit par un courrier [fig. 37 a et b] lâché par des avions en double exemplaire au-dessus de la place forte¹⁰⁴. Le courrier est effectivement bien parvenu

104.– G. Dubut, *op. cit.*, p. 46. Le texte lancé dans un étui en carton était le suivant :

Devant Maubeuge 5 septembre 1914 Au gouverneur de la place de Maubeuge, Comme il ressort que, malgré sa courageuse défense, la Place n’est pas à même de résister à la supé-

au commandant de la place, comme cela fut constaté lors des négociations de capitulation.

Le 6 septembre vers midi, les munitions, dans l’ensemble justes, étaient pratiquement épuisées pour les batteries de mortiers. Le déploiement de l’artillerie de siège sur le champ de bataille le 6 septembre est représenté sur la carte de Maubeuge. Comme celle-ci le montre, un grand nombre de ces batteries avaient été certes avancées, mais elles ne pouvaient pas tirer faute de munitions, et bivouaquaient dans leurs positions en attendant des munitions. Seul le III^e bataillon d’artillerie à pied 4 (mortiers) tira encore 529 obus, le II^e bataillon du 4^e régiment d’artillerie à pied de réserve (canons de 13 cm), 300 obus et la batterie côtière lourde de mortiers n° 5 tira 80 coups, donc en tout environ 900 coups à un moment où il était nécessaire de harceler l’adversaire [NOTE DE VON ZWEHL : Nous ne disposons pas de données précises sur l’utilisation des munitions par les mortiers du côté autrichien.].

Il s’agissait donc de savoir comment procéder par la suite. Le général de l’artillerie conseilla de poursuivre l’attaque d’infanterie et demanda d’avancer vers la ville et de s’emparer des fortifications même sans participation immédiate de l’artillerie. Il était d’avis de laisser tomber les ouvrages non encore occupés sur le front d’attaque, en particulier le fort des Sarts, puisque celui-ci ne tirait pas. L’artillerie lourde devait être avancée jusque dans le secteur au sud d’Elesmes pour s’emparer ensuite par l’arrière, si les munitions arrivaient des forts de Leveau et Héronfontaine. Le général en chef, en accord avec son chef d’état-major et avec le général des pionniers, était d’avis qu’au contraire, la prise des fortifications de la ville de Maubeuge, situées dans la vallée, restait sans intérêt tant qu’au moins la plupart des forts n’étaient pas avec certitude aux mains de l’assaillant. Un important développement des tirs d’artillerie notamment dans l’espace Elesmes – Assevent – Grand Camp Perdu – Ferme n’était pas praticable tant que ces batteries pouvaient être atteintes sur leur flanc par l’adversaire depuis des batteries adossées aux forts des Sarts et de Cerfontaine. Le général en chef refusa par conséquent la proposition du commandant de l’artillerie et décida de procéder d’abord à la prise des forts des Sarts avec Héronfontaine et Leveau et, sur l’aile gauche, à la prise du fort de Cerfontaine ; les forts devaient être mis l’un après l’autre hors d’état de combattre et l’infanterie ennemie en être chassée. Il convenait par contre encore d’attendre pour lancer l’attaque d’infanterie décisive qui serait nécessairement longue et sanglante au vu des nombreux obstacles sur le terrain.

riorité de l’attaque, je somme le gouverneur, pour éviter une plus longue effusion de sang de me tendre la place. J’attends la réponse aussitôt. Signé : von Zwehl

À 5 h 20 de l’après-midi, le secteur I reçut donc l’ordre de prendre Bettignies et, pour assurer son flanc droit, d’occuper Goegnies et, en outre, de tenir pendant la nuit du 6 au 7 septembre la ligne Mairieux – Assevent ; le secteur II devait s’assurer la possession du fort de Cerfontaine.

Le soir arriva l’ordre du commandant en chef de l’armée de terre selon lequel le VII^e corps de réserve devait quitter, avec les troupes qui le constituaient, le groupe de la II^e armée et rejoindre la 7^e armée, et que son commandant en chef, *generaloberst* von Heeringen¹⁰⁵, devait se rendre à Bruxelles le 7 septembre.

Le 7 septembre au matin, la livraison si nécessaire de munitions de mortiers n’était toujours pas arrivée. Après qu’au soir du 6 la ville eut été bombardée avec des mortiers jusqu’à n’en laisser qu’un modeste reste, ce qui semblait avoir provoqué des incendies assez importants, il ne restait plus que quelques obus de ce type. Il fallut donc poursuivre le feu au matin du 7 septembre, avec principalement quelques batteries de canons et d’obusiers lourds. Le général en chef ordonna en conséquence ce qui suit pour renforcer le feu :

La batterie de canons de marine courts n° 2 arrivée à Mons qui n’était utilisable que sur wagon de chemins de fer, doit être transportée dans la région d’Aulnois¹⁰⁶ et être utilisée le plus tôt possible contre le fort de Leveau [fig. 39]. La batterie de canons de marine courts n° 3 (42 cm) stationnée près de Givry doit également tirer 25 coups sur les 45 encore disponibles sur le fort. Les deux batteries de 30,5 cm situées au nord-ouest dirigent également leur feu sur le fort de Leveau et le fort d’Héronfontaine.

Sur l’aile droite du secteur I, d’autres éléments de la 13^e division de réserve étaient arrivées de Namur le 6 septembre et dans la nuit du 6 au 7 septembre. Grâce à ces troupes fut constitué sous les ordres du général von Harbou¹⁰⁷, composé d’un détachement particulier composé de :

39^e régiment d’infanterie de réserve

56^e régiment d’infanterie de réserve

½ escadron du 8^e régiment de hussards de réserve

Ière Section du 13^e régiment d’artillerie de campagne de réserve

7^e bataillon de chasseurs de réserve

105.– Josias von Heeringen (1850-1926) [fig. 38], ministre de la Guerre du royaume de Prusse en 1896, il prend le commandement de la VII^e armée en 1914 jusqu’au 28 août 1916. Il livra les batailles de Mulhouse et de Dornach pour lesquelles il reçoit la croix de « Pour le Mérite ». Il fut ensuite affecté à la défense côtière allemande jusqu’en 1918.

106.– Aulnois, est une section de la commune belge de Quévy, située en Wallonie dans la province de Hainaut.

107.– *Generalleutnant* Andreas von Harbou fut tué près de Laon le 20 septembre 1914 à la tête de la 25^e brigade d’infanterie de réserve.

auxquels se joignirent

2 compagnies du 24^e régiment de pionniers et les 1^{re} et 4^e compagnies du 7^e pionniers de réserve.

Ce détachement reçut la mission de s’avancer vers le fort Leveau, en passant par le fort des Sarts et des deux côtés de la route Mairieux – fort Leveau via Héronfontaine, dès que la préparation d’artillerie paraîtrait suffisante. Le fort des Sarts fut pris à midi par la 4^e compagnie du 7^e bataillon de chasseurs de réserve, bientôt suivi par l’ouvrage d’Héronfontaine. Les deux ouvrages avaient été abandonnés par l’ennemi sous l’effet du sévère bombardement, il n’y eut nulle part d’importants combats d’infanterie, pas plus que qu’au fort Leveau qui tomba en mains allemandes peu après midi. Le secteur II prit possession du fort de Cerfontaine peu après midi.

Cet effondrement de la résistance ennemie qu’on peut qualifier d’étonnamment rapide laissait penser que l’adversaire tenterait de s’échapper avec ses forces mobiles en direction de l’ouest ou du sud-ouest pour éviter une catastrophe immédiate alors que pour le général en chef le but ne pouvait être de prendre simplement la place forte mais de faire prisonniers tous ses occupants.

Toutes les consignes données aux troupes constituant les secteurs III et IV visaient donc à empêcher le repli des forces ennemies s’il le fallait par une offensive contre l’adversaire.

Il fut d’autant plus pénible de recevoir vers midi l’ordre du commandement général de la 2^e armée de mettre en route la 26^e brigade d’infanterie pour qu’elle arrive à Laon le 10 septembre. Il fallait pour cela trois jours de marche, donc retirer la brigade de la ligne d’encerclement le 7 septembre au plus tard.

La capitulation de la place forte

Pendant que le général en chef réfléchissait encore avec le lieutenant-colonel Hesse et le commandant von Lösecke sur la poursuite de l’œuvre engagée pour le cas où le front sud restait dégagé et que le front ouest continuait d’être affaibli, arriva à 3 h 30 de l’après-midi, conduit personnellement par le commandant du secteur d’attaque, le général von Unger, à Vent-de-Bise le parlementaire français venu proposer la reddition de la place forte.

Ce parlementaire, le capitaine Grenier, de l’état-major du commandant de la place, le général Fournier, demanda en premier un cessez-le-feu de 24 heures pour enterrer les morts et récupérer les blessés, une requête à laquelle le général en chef opposa un refus net, expliquant qu’il ne pouvait accorder un arrêt des hostilités dans la situation présente et que toute négociation ne pouvait avoir lieu que sur la base suivante [fig. 40 a et b] :

1. Reddition de la ville et de tous les forts.
2. Capture de l’ensemble de la garnison comme prisonniers de guerre.
3. Livraison de la totalité du matériel de guerre.

Un cessez-le-feu même provisoire ne pouvait être concédé tant que cette négociation de capitulation n’était pas signée. Le capitaine Grenier expliqua de façon brève et réservée : « Nous nous attendions aussi à ces conditions ». Les exigences formulées plus haut furent rédigées dans un courrier au gouverneur de Maubeuge, avec la remarque selon laquelle une réponse formelle était attendue par la même voie que celle utilisée par le parlementaire, pour 6 h du soir, heure de Paris. Toute cette négociation avait duré à peine une demi-heure si bien que le général en chef put libérer le parlementaire dès 4 h. Les quelques minutes que demandait la rédaction de la réponse suffirent au général en chef pour poser la question des effectifs de la garnison ce à quoi le négociateur répondit : « Un peu plus de 40 000 hommes et 400 canons ». Lorsqu’on affirma plus tard que le général en chef aurait blêmi, vu l’effectif modeste de l’armée de siège, cela n’est pas exact, il a bien plutôt répliqué posément : « Je pensais que vous aviez un peu moins de troupes ».

Dès que le parlementaire eut été reconduit, l’artillerie reçut l’ordre, eu égard au stock réduit de munitions, de cesser le feu. Seules les batteries motorisées autrichiennes tirèrent encore les obus qui avaient été déchargés. L’ordonnance du commandant général, le capitaine de cavalerie Freiherr Schenk zu Schweinsberg fut envoyé à deux reprises pour faire cesser le feu des batteries autrichiennes. Cela n’eut pas d’effet parce que le rechargement des munitions aurait prétendument posé des difficultés. Pendant que l’ensemble de l’état-major du général en chef et avec lui les troupes de l’armée de siège qui avaient eu rapidement connaissance de la nouvelle attendaient avec impatience le retour du parlementaire, le commandant Degenkolb du commandement général rédigeait les termes de la capitulation.

À 7 heures précises du soir (heure allemande), 6 h heure de Paris, le capitaine Grenier revint avec les pleins pouvoirs pour conclure les négociations de reddition sur la base exigée.

Ainsi fut fait.

L’ordre communiqué aux troupes de siège le 7 septembre au soir stipulait : Aux termes d’un ordre spécial plus précis, les troupes de la garnison de la place forte seront faites prisonnières et transférées le 8 septembre par des éléments de la 14^e division de réserve – Aujourd’hui encore, les ouvrages jusqu’à présent non occupés de la place forte le seront selon les modalités suivantes : tous les ouvrages situés au nord de la Sambre par la section von Harbou, tous les ouvrages au sud de la Sambre par le II^e secteur. Pour l’occupation de la ville de Maubeuge, de la gare et de la ligne

de chemin de fer Boussois – Maubeuge – Aulnois¹⁰⁸ a été désigné le 57^e régiment d’infanterie de réserve avec 2 compagnies du 7^e pionniers de réserve et un demi-escadron du 5^e régiment de hussards de réserve arrivé le 6 septembre de Namur. Toutes les autres unités passent la nuit du 7 au 8 septembre dans leurs secteurs, et prêtes à combattre. – Le 8 septembre prendront quartier après évacuation des zones de combat : la 14^e division de réserve, le long de la route Maubeuge – Bettignies – Mons ; le quartier d’état-major de division à Genly ; la 13^e division de réserve avec la 13^e division de pontonniers du train le long de la route La Longueville – Sars-la-Bruyère – Frameries ; le quartier d’état-major de division à Sars-la-Bruyère ; ligne de séparation : le chemin de fer Maubeuge – Mons, la moitié du II^e bataillon du 2^e régiment d’artillerie à pied de réserve est affecté pour son quartier à la 13^e division de réserve. Les autres troupes ayant fait partie de l’armée de siège retournent dans leur secteur de commandement antérieur et restent dans l’attente d’un nouvel engagement dans leur hébergement antérieur. Toutes les troupes se regroupent et doivent être prêtes à partir au plus tard le 9 septembre au soir.

La 26^e brigade d’infanterie renforcée se rassemble en direction d’Avesnes, de manière à atteindre Laon le 10 septembre. Un contact direct doit être immédiatement établi par Dormans avec le haut commandement de la 2^e armée. Les compagnies sanitaires et la section de télécommunications du corps de réserve ont été déchargées de leurs fonctions. Le commandement général est resté à Binche du 7 au 9 septembre.

Lorsque le général en chef quitta en voiture vers 10 heures du soir le siège du commandement pour retourner à Binche, le chef d’état-major, le lieutenant-colonel Hesse, toujours plein d’humour, prononça ces paroles : « 40 000 hommes et 400 canons, Excellence, c’est une bonne gorgée d’un coup ». À l’époque aucune des personnes impliquées ne réalisait ce que représentait ce coup, que ce serait la seule place défendue par les Français qui serait victime de l’esprit de combat allemand. De même, l’importance stratégique de la chute de la place forte n’échappait nullement au conquérant. Sur la Marne une crise grave était intervenue pour les Allemands, la course rapide des troupes allemandes vers la victoire avait connu un coup d’arrêt, puis s’était bientôt transformé en un mouvement arrière. En Belgique, les défenseurs d’Anvers avaient lancé des offensives menaçantes et la manière dont la situation évoluait à l’est, malgré la brillante victoire de Tannenberg, malgré le refoulement des Russes dans la bataille des lacs de Mazurie, restait incertaine vu le mouvement de repli des Autrichiens.

108.– Aulnois, commune de Quévy en Belgique. C’est là que parvint par voie ferrée dans la matinée du 7 septembre, la batterie n° 2 du Hauptmann Becker composée d’une pièce de 42 cm Gamma-Gerät L/16 dite « Grosse Bertha » par un convoi de 10 wagons. Capable d’envoyer une charge d’une tonne à 14 km, la longueur de sa mise en œuvre de près de 24 heures, ne permit pas son utilisation. Elle fut envoyée ensuite vers Anvers.

Les forces devenues disponibles dans le nord de la France suite à la chute de Maubeuge étaient certes modestes. Mais le plus important était que dans le nord de la France le réseau ferroviaire était libéré d’une entrave très handicapante que représentait le nœud de Maubeuge. Par là même, les déplacements de troupes se trouvaient considérablement simplifiés de l’aile gauche des armées allemandes vers la droite, vers le nord-ouest de la France. On peut douter que, sans la chute de Maubeuge, l’étirement de plus en plus urgent du front vers l’aile droite allemande aurait pu se réaliser rapidement.

Maubeuge bloquait l’importante ligne de chemin de fer de Namur vers le front, entravait la circulation à l’arrière du front allemand sur la ligne Mézières – Hirson – Aulnoye – Valenciennes (cf. la carte). De même, la ligne de Bruxelles vers Valenciennes et vers Lille via Mons n’était pas disponible pour des transports de masse tant que Maubeuge n’était pas en mains allemandes ou bien de plus grandes forces ne pouvaient être mises en place au nord-ouest de cette place. C’est pourquoi la prise de Maubeuge dépassait de beaucoup du point de vue stratégique la neutralisation des puissantes troupes de sa garnison. – Malgré tout, les Français avaient procédé à quelques destructions de voies à Maubeuge, mais leur réparation put se faire rapidement une fois que la place fut prise.

Le succès avait été obtenu au prix de pertes modestes, environ 1 100 hommes, car il n’y avait eu nulle part de combat d’infanterie acharné. L’infanterie s’était ruée vigoureusement sur l’adversaire et avait probablement fait sur lui une plus forte impression que sa puissance numérique réduite le laissait attendre. Certes, l’infanterie dut encore s’habituer à attendre sous le feu ennemi et à s’enfouir rapidement dans la terre ; elle a eu par la suite beaucoup d’occasions de le faire.

L’artillerie de campagne s’était révélée disponible partout où l’occasion se présentait de viser rapidement des cibles mobiles mais ces occasions avaient été rares.

L’artillerie à pied avait dû ouvrir le feu sans que l’approvisionnement en munitions soit suffisamment assuré. De nombreux spécialistes en ont fait la critique. Dans le cas présent, cela n’a pas nui. D’ailleurs cette arme s’est abstenue d’emblée et à raison de tirer, comme cela était enseigné, sur des chars et avait concentré son feu sur les ouvrages fortifiés. Ainsi, le succès était-il nettement un triomphe de l’artillerie lourde et très lourde. Les batteries de 24 cm et de 30,5 cm [fig. 41 et 42] ainsi que les mortiers avaient notamment réduit au silence l’artillerie des forts, enseveli des tourelles, transpercé des espaces creux et usé les occupants de telle manière qu’ils évacuaient les ouvrages ou se rendaient. Le commandant du fort de Boussois expliqua par exemple au général en chef que le siège du fort avait imposé la capitulation, car le feu des canons lourds et des mortiers déployés avec audace par les pionniers avait été insupportable.

Les pionniers n’ont pas eu l’occasion d’installer d’importants éléments de fortification. Tout s’est passé très vite.

Dans son ordre du jour, le soir du 7 septembre, le commandant en chef déclara :

« La place de Maubeuge a capitulé aujourd’hui sans conditions. C’est la persévérance et la grande bravoure des troupes unifiées allemandes et autrichiennes qui ont permis de soumettre un adversaire coriace et puissant au cours d’un combat ininterrompu de dix jours. J’exprime ma reconnaissance particulière et mes remerciements à tous ceux qui ont participé à la conquête de cette place forte. 40 000 prisonniers et 400 canons sont en nos mains. Et maintenant, en avant vers de nouveaux actes glorieux pour l’honneur de nos pays et de nos chefs de guerre alliés »

Des communiqués télégraphiques furent adressés au haut commandement de l’armée et à Sa Majesté l’empereur et roi. Il était émouvant d’entendre à la tombée de la nuit les troupes pousser sans arrêt des « Hourah ! » d’une ligne à l’autre et en beaucoup d’endroits retentit le chant « Maintenant rendez tous grâce à Dieu ». En raison de l’heure avancée de la soirée, l’occupation de l’ensemble des forts pris ou évacués ne put être achevée le 7 septembre, elle se fit dans les premières heures du 8 septembre. Ce n’est pas sans impatience que le général en chef attendait des informations indiquant si le succès de l’opération s’était fait sans résistance, sans incident sérieux. Mais il n’y eut pas le moindre incident.

La 26^e brigade d’infanterie renforcée partit en direction de Laon, elle avait eu une grande importance dans le déroulement de l’attaque, même si elle n’avait pas pu prendre une part active au combat.

Quand, le 8 septembre, la nouvelle de la capitulation fut connue en Allemagne, y déclenchant partout [fig. 43] jubilation et enthousiasme, commença le départ de la garnison comme prisonniers de guerre par la porte de Mons [fig. 44]. C’était prévu pour 1 h de l’après-midi. Peu avant le commandant de la place forte, le général Fournier, se présenta avec son état-major devant le général en chef, lui-même également accompagné de son état-major au complet. Étaient, en outre, présents les commandants de divisions, *generalleutnant* von Unger et *generalleutnant* von Kühne, plusieurs autres généraux etc. ainsi que le prince Frédéric-Leopold de Prusse et le prince Aribert d’Anhalt avec leurs aides de camp. Des deux côtés de la route, des unités de toutes les armes attendaient de faire leur entrée dans la ville. Le général en chef alla à la rencontre du commandant de la place forte vaincue et le salua d’une poignée de main avec les mots suivants en langue française : « Général, vous avez défendu avec bravoure votre place forte, la fortune de la guerre a décidé contre vous ». Le général Fournier était ému. Le défilé d’une colonne en quatre groupes dura jusqu’à 10 h du soir car il y eut beaucoup d’arrêts de telle sorte que les 5 000 derniers hommes environ n’ont pu être emmenés dans les camps près d’Estinnes, Peissant et Erquelinnes. Dans l’obscurité, éclairées par des torches,

beaucoup de ces troupes installèrent leur bivouac tout au nord de la ville sur une prairie sèche limitée par la route de Mons et de Feignies, encerclés par des gardes. Un régiment de cavalerie ne fut emmené, une fois désarmé, que le 9 septembre. Il avait été totalement oublié, mais s’était constitué de lui-même prisonnier. Dans l’ensemble, l’attitude des Français était certes décontractée, mais parfaitement digne alors que les 150 Anglais faits prisonniers, en partie ivres, essayèrent de fraterniser avec les équipes de garde, tentatives auxquelles les braves Westphaliens et Rhénans ne répondirent pas et que ceux-ci repoussèrent bien plutôt avec mépris. Le nombre de prisonniers n’avait pu être comptabilisé lors de leur transfert. Un rapport remis par le capitaine Grenier avant le départ était considéré par lui-même comme imprécis et ne contenant que des chiffres minimums. Ce relevé fixait le nombre de prisonniers à 4 généraux, 66 officiers d’état-major, 342 autres officiers, 907 sous-officiers et 31 373 hommes. Elle comprenait 1 489 malades et blessés. Une note portée sur l’estimation indique que les cyclistes chargés des renseignements n’avaient pas été autorisés à passer. Les chiffres recensés par les services ferroviaires [fig. 45] dans la nuit du 7 au 8 septembre assurent qu’ils étaient environ 40 000 à 43 000 hommes. La possibilité que des prisonniers soient restés à Maubeuge ou se soient échappés pendant le transfert était très probable, mais les Français avaient été trop ébranlés par les journées précédentes pour avoir fait en grand nombre usage de cette possibilité. Le relevé du commandant d’artillerie de la place forte concernant les canons disponibles à remettre recensait [fig. 46] :

Canons longs de 155 mm	40
Canons courts de 155 mm	13
Canons longs de 120 mm	107
Canons courts de 120 mm	12
Canons courts de 95 mm	44
Canons courts de 90 mm	80
Canons courts de 80 mm	24
Canons courts de campagne de 75 mm	12
Canons courts de D.C.A de 75 mm	6
Canons de tourelle de 75 mm	4
Canons revolvers	70
<hr/>	
Au total 412 canons	

Un relevé de la commission des butins de guerre indique que jusqu’au 25 septembre 1914 avaient été trouvés¹⁰⁹ [fig. 47] :

109.– Voir l’analyse technique de ces différentes pièces d’artillerie datant des années 1875-1880 et des mortiers lisse en bronze de 1838 ! dans J. Dépret, *Monographie des forts de Maubeuge 1914-1918*, Florange, 2016, p. 22.

110	canons de forteresses légers et canons de campagne
165	canons de calibre moyen
66	canons de calibre lourd
36	mortiers lisses en bronze
<hr/>	
	Total : 377 pièces
<hr/>	

D’après un supplément à cette information, un nombre assez important de canons n’ont pas été retirés des forts, parce qu’ils étaient éclatés, d’autres avaient probablement été enfouis, enterrés, peut-être jetés dans la Sambre.

Le général Fournier était tellement ébranlé par ces événements qu’il assista pendant seulement une heure à la sortie des troupes, toujours salué avec respect par ses officiers. Il s’assit ensuite dans une voiture et dormit. Il prit congé à sa demande, hélas avec son état-major qui l’accompagnait. Le général en chef perdit ainsi une aide efficace pour maîtriser le flux du défilé, car il n’y avait aucun organe pour regrouper à temps les prisonniers et les faire s’insérer correctement dans le sens de la marche. – L’entrée des vainqueurs dans la ville conquise ne put avoir lieu en raison de l’heure avancée de la nuit. – Le général en chef traversa encore la ville en voiture, transmit quelques directives au commandant prussien nouvellement nommé, le commandant von Abercron, chef du 57^e régiment d’infanterie de réserve, et regagna le quartier d’état-major à Binche.

Pendant le défilé, le général en chef reçut le télégramme suivant :

« Très heureux de la capitulation de Maubeuge. Magnifique succès dû à votre sagesse, à l’excellent concours de l’artillerie, également à celui des Autrichiens et à la bravoure des troupes. Transmettez mes remerciements impériaux au corps. Je vous décerne la décoration “pour le mérite”.

Votre empereur et roi reconnaissant Guillaume I.R. »

Maubeuge est tombée au moment où la situation allemande était éprouvée sur la Marne. L’importance de la chute de la place forte pour le déroulement des grandes opérations allait bientôt se révéler.

Le 9 septembre, le général en chef eut encore suffisamment l’occasion de visiter une grande partie de la place forte, en particulier le front nord et est. Il apparut que les forts avaient certes subi de fortes destructions qui avaient rendu impossible le séjour des défenseurs. Mais les lignes intermédiaires de bonne qualité avaient à peine souffert. Défendue par une bonne infanterie, il aurait fallu encore travailler dur pour les prendre et cela n’aurait pas été possible avec les forces disponibles. Après la prise de la place, le haut commandement de l’armée de terre ordonna la destruction des ouvrages [fig. 48], montrant ainsi qu’en cas de revers, Maubeuge ne devait pas constituer de point d’appui allemand. – C’était l’époque où on

n’accordait pas grande valeur aux places fortes. Liège, Namur, Maubeuge étaient tombées, un mois plus tard, Anvers subit le même sort. Par la suite, il n’en alla pas mieux des places fortes russes, de Lemberg non plus. La croyance en leur capacité de résistance avait diminué jusqu’à ce que Verdun, dans des conditions différentes, provoque une révision de ce point de vue.

La première bataille de l’Aisne du 13 au 15 septembre 1914

[NOTE DE VON ZWEHL : L’Histoire de la Guerre de Hermann Stegermann, tome II, décrit les grandes lignes des combats du VII^e corps de réserve du 13 au 15 septembre dans l’ensemble de façon correcte, à l’exception de quelques inexactitudes – Stuttgart et Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1917.]

L’avance et les événements du 13 septembre¹¹⁰

Le 6 septembre au soir, le VII^e corps de réserve recevait l’ordre du haut commandement de l’Armée de Terre de se détacher de la 2^e Armée et était intégré à la 7^e Armée. Le commandant en chef, le général d’armée von Heeringen¹¹¹, devait arriver le 7 septembre en Belgique. Ce changement n’avait eu aucune influence sur les événements de Maubeuge.

Comme le nouveau commandant en chef n’était pas encore sur place, il était inutile de prendre immédiatement contact avec lui en lui envoyant un officier d’état-major. Lorsque l’on apprit le 8 septembre en début de matinée que le haut commandement se trouvait déjà à Bruxelles, le capitaine Schönheinz de l’état-major fut envoyé là-bas, il en revint avec l’instruction selon laquelle le corps devait être prêt à partir le 9 septembre au soir en direction du nord. C’était l’époque où l’armée belge livrait de vifs combats depuis Anvers et où on ne pouvait savoir si les

110.– La traduction et l’édition de ce chapitre vise à éclairer le lecteur sur la situation réelle du VII^e C. A. R. et de le comparer avec l’argumentaire développé, en 1922, par le général Haig et, en 1935, par le Maréchal Franchet d’Esperey selon lequel, si la résistance du général Fournier avait duré 24 heures de plus le sort de la guerre aurait pu être changé lors de la première bataille de l’Aisne. L’ouvrage du général R. Chambe, *Adieu, la cavalerie*, Paris, 1979, établi d’après ses Carnets de guerre, confirme l’opportunité d’une percée française et anglaise mais du 9 au 12 septembre !

111.– Josias von Heeringen, (1850-1926) frère de l’amiral du même nom. Il mena une longue carrière militaire qui le conduisit en 1887 au département de la Guerre puis entre 1892 et 1895 à l’état-major général. En 1898, il entre au ministère de la Guerre, promu au grade de lieutenant général, il commande en 1903, la 22^e Division Heeringen. Entre 1909 et 1913, il est ministre de la guerre de Prusse. Puis devient inspecteur général de la Deuxième Armée, à Berlin. Le 2 août 1914, il prend le commandement de la VII^e Armée, et remporte les batailles de Mulhouse et de Dornach. Il reste au commandement de la VII^e Armée jusqu’au 28 août 1916 avant d’être nommé à la tête des Forces de défense côtières allemandes, pour le reste de la guerre.

troupes opérant là-bas sous le commandement du général von Beseler seraient en mesure de repousser l’ennemi qui était très supérieur en nombre et de le renvoyer dans ses positions de départ¹¹². Une modification de l’ordre émis le 7 septembre au soir n’était donc pas nécessaire : rassemblement de la 13^e division de réserve sur la route La Longueville – Sars-la-Bruyère – Frameries, de la 14^e division de réserve sur la route Maubeuge – Mons. Le commandement général du VII^e corps de réserve pensait que le corps serait envoyé combattre les renforts anglais supposés être en route, depuis la côte flamande, en direction de Bruxelles ou d’Anvers. En tout cas, il n’était pas possible d’accorder de repos, même bref, quand bien même celui-ci aurait été souhaitable après les journées harassantes qui avaient précédé la prise de Maubeuge.

Le 9 septembre à midi parvint du commandement général de la 7^e Armée l’ordre selon lequel le haut commandement de l’Armée de Terre aurait décidé de ne laisser à Maubeuge que les troupes absolument nécessaires aux opérations de déblaiement. Le commandement général de la VII^e armée resterait à Bruxelles jusqu’au 11 septembre et se rendrait ce jour-là à Saintt-Quentin. Le VII^e corps de réserve devait effectuer le 9 septembre encore une courte marche sur deux colonnes en direction de La Fère¹¹³ et ordonner la marche de telle manière que le corps arrive le 17 septembre à midi dans le secteur de Mézières (à 13 km au nord de La Fère). La situation dans le nord de la France était donc maintenant plus tendue que celle en Belgique. Mais comme le corps d’armée ne pouvait pas être immédiatement mis en marche en raison de son éclatement momentané dû à l’encercllement et à la prise de la place forte, l’occupation des forts, la surveillance des prisonniers et à la décision déjà évoquée plus haut de se tenir prêt au départ en direction du nord, l’ordre de se mettre en route vers le sud le 9 septembre dans l’après-midi n’a plus pu être exécuté ce jour-là [fig. 49].

Cela fut transmis au haut commandement de la 7^e Armée avec l’ajout que le corps atteindrait malgré tout le but fixé de la marche le 12 septembre, ce qui se serait d’ailleurs produit si la situation militaire ne s’était pas modifiée de façon drastique.

Le 57^e régiment d’infanterie de réserve avec deux bataillons et la 2^e compagnie du 7^e régiment d’infanterie de pionniers de réserve restaient à Maubeuge en occupation. Les I^{er} et II^e bataillons du 57^e régiment d’infanterie de réserve et le I^{er} bataillon du 16^e régiment d’infanterie de réserve restaient pour assurer le

112.– Anvers était considéré comme le « réduit national » imprenable vers lequel le roi Albert I^{er} ordonna le 20 août, le repli de l’armée belge immobilisant quelque 150 000 Allemands. Trois attaques d’infanterie furent lancées à partir de la place à la fin août pour tenir l’armée allemande à distance. Les troupes de von Beseler atteignirent la dernière enceinte fortifiée le 28 septembre et prennent la ville le 10 octobre.

113.– La Fère, Aisne, ardt. Laon, c. Tergnier.

transport des 40 000 prisonniers de guerre faits à Maubeuge¹¹⁴. Si l’on avait prévu la situation difficile que devait rencontrer le VII^e corps de réserve, il eût été indiqué de réduire encore plus ces forces déjà réduites et de constituer un détachement particulier avec les troupes exténuées par la marche et de lui confier la surveillance des prisonniers etc. Les événements se précipitèrent de telle manière que cette mesure ne fut pas envisagée.

À 6 heures du soir arriva l’ordre de départ. La 13^e division de réserve se vit attribuer la route de Feignies – Bachant – La Groise – Etreux – Bernot – Mézières, la 14^e division de réserve la route Maubeuge – Avesnes – La Capelle – Guise – Séry-lès-Mézières [fig. 50].

Il fallait atteindre :

Le 10 septembre la ligne Noyelles – Avesnes.

Le 11 septembre la ligne Aisonville – Guise.

Les Q. G. du corps furent ainsi fixés :

Le 10 septembre à Avesnes.

Le 11 septembre à Guise.

Pour relever les éléments de troupes préposés au transport des prisonniers, le gouvernement général de Belgique se déclara prêt, sur demande faite en ce sens, à transférer le 10 septembre par la voie ferrée deux bataillons de Landwehr de la garnison de Namur à Peissant et Erquelinnes. Si possible, un autre bataillon devait être transféré de Bruxelles à Mons.

Les objectifs de marche du corps furent atteints les 10 et 11 septembre conformément aux ordres.

Le 11 septembre au soir, nous ne disposions d’aucunes nouvelles sûres ni sur l’adversaire ni sur la situation sur notre propre ligne de front. Deux officiers de l’état-major général du IX^e corps d’armée qui avaient quitté le front des combats deux jours auparavant pour rejoindre des transports de remplacement et les convoier n’ont ramené de là-bas que des nouvelles très favorables. À 5 heures de l’après-midi, l’ordre suivant fut donné depuis le Q. G. de corps à Guise sur la poursuite de la marche : « La 13^e division de réserve avec la moitié du II^e bataillon d’artillerie à pied de réserve du 2^e régiment poursuit le 12 septembre la marche sur la route Vadencourt – Bernot – Mézières, la 14^e division de réserve sur la route Guise – Mont-Origny-Sainte-Benoîte – Ribemont – Séry-les-Mézières. Les divisions doivent marcher groupées et atteindre à midi avec l’avant-garde de l’infanterie Mézières (13^e division de réserve) et Séry-lès-Mézières (14^e division de réserve) où elles attendront de nouveaux ordres ».

114. – P. Valdelièvre, *Les bagnes d’Allemagne, journal de captivité 1914-1918*, Lille, 1920.

Le général en chef avait ainsi le choix entre faire progresser le corps d’armée sans grands détours aussi bien en direction du sud vers La Fère qu’en direction du sud-est vers Laon.

Il fut ordonné une reconnaissance des ponts sur l’Oise et sur le canal entre Vadencourt et La Fère, en outre également des ponts sur la Serre de La Fère à Crécy pour qu’un changement de rive soit possible à tout moment.

Afin d’obtenir la clarté nécessaire sur la situation générale et sur les missions à venir du corps, il fut fait pendant ces journées plus souvent usage d’officiers de liaison en voiture. Il n’aurait été d’aucune autre manière possible de prendre contact avec la 1^{re} et la 2^e Armée qui se trouvaient déjà à plusieurs jours de marche, ainsi qu’avec le haut commandement de la 7^e Armée.

Le commandement général se rendit en voiture le 12 septembre à 10 h du matin à la gare d’Origny-Ste-Benoîte¹¹⁵ où étaient convoquées les personnes habilitées à réceptionner les ordres au niveau des divisions. À 10 h 40 du matin y parvint un ordre du haut-commandement de la 7^e Armée émis le 12 septembre à 8 h 50 du matin depuis le Q. G. de l’Armée à Saint-Quentin :

« Le VII^e corps de réserve se dirige immédiatement en 2 groupes de tête vers Laon ; d’autres ordres suivront ».

Était ajouté :

« L’ordre du haut commandement de la 2^e Armée du 11 septembre 1914 n’est pas exécutable. L’ordre ci-dessus s’y substitue. »

Cet ordre supposé déjà connu n’était pas encore parvenu au commandement général, le commandement général supposait la 2^e Armée poursuivant sa marche victorieuse vers le sud-ouest, au-delà de la Marne.

Conformément à l’ordre du haut commandement de la 7^e Armée, le général en chef décida le 12 septembre au matin de franchir le jour-même le secteur de la Serre sur la ligne Courbes – Pouilly avec des troupes en avant-garde. Il fut ainsi donné l’ordre oralement à la 14^e division de réserve de se mettre immédiatement en marche pour se rendre à La Ferté-Chevresis¹¹⁶, à partir de Séry-lès-Mézières via Surfontaine avec l’avant-garde et de Ribemont via Villers-le-Sec avec le gros de la troupe.

La 13^e division de réserve reçut instruction de poursuivre la marche vers Renansart, par Mézières-Sery-les-Mézières – Surfontaine avec l’avant-garde, à partir de Chenelles par Ribemont-Surfontaine avec le gros de la troupe.

115.– Origny-Ste-Benoite : Aisne, ardt. Saint-Quentin, c. Ribemont.

116.– La Ferté-Chevresis, Aisne, ardt. Saint-Quentin, c. Ribemont.

Une fois ces localités atteintes, un repos de deux heures fut accordé puis la marche en direction de Laon reprit. L’ordre de corps émis à 1 h 45 de l’après-midi à Villers-le-Sec prévoyait que la vallée de la Serre devait être atteinte par le gros de la troupe et la ligne Fressancourt – Couvron – Chéry-lès-Pouilly par les éléments avancés de l’infanterie. Le Q. G. du corps fut installé à La Ferté-Chevresis.

Le général en chef déduisit moins des ordres et des informations communiqués qu’au vu de l’insécurité générale régnante que la situation plus loin sur le front était tendue. Ceci pouvait rendre nécessaire de poursuivre la marche la nuit-même. Il fut donc donné l’ordre aux divisions de prendre leurs dispositions en conséquence, bien qu’elles eussent pris leurs quartiers de repos seulement en fin d’après-midi.

À 7 h 30 du soir, l’officier de liaison dépêché auprès du haut commandement de la 7^e Armée était de retour et apportait, en provenance du haut commandement de la 2^e Armée, l’ordre suivant datant du soir du 11 septembre [NOTE DE VON ZWEHL : On n’a pas pu expliquer d’où venait le retard dans la transmission de cet ordre, mais il n’a objectivement pas eu d’influence sur le déroulement des événements.].

La 1^{re} Armée s’est repliée aujourd’hui derrière l’Aisne et se trouve sur la ligne Vic – Soissons. Haut-commandement de l’Armée à Fontenoy. L’Armée est placée sous les ordres du commandant en chef de la 2^e armée et a pour mission de rejoindre la 2^e Armée¹¹⁷. Le départ vers la 2^e Armée doit se faire derrière l’Aisne et être couvert par la 13^e division d’infanterie de la 2^e Armée. La 13^e division d’infanterie se trouve aujourd’hui à Fismes¹¹⁸ et a fait avancer la 26^e brigade d’infanterie en provenance de Maubeuge vers Braisne [NOTE DE VON ZWEHL : La brigade avait reçu le 7 septembre au soir l’ordre d’organiser sa marche de manière à atteindre Laon le 10.].

La 2^e Armée se rend demain matin sur la ligne Chalons (au nord-ouest de Reims) – Sillery – Thuizy et tiendra cette ligne derrière la Vesle. Les forces de la 2^e Armée seront disposées comme suit :

X^e corps de réserve au sud-ouest de Reims.

X^e Corps d’armée et 14^e division d’infanterie à Sillery et Prunay, le corps de la garde à Thuizy.

La 3^e Armée se joint à la 2^e Armée à Thuizy et tiendra la ligne Prosnes – Suippes (cf. aussi la carte d’ensemble n° 1)

La 4^e et la 5^e Armée sont, à la jointure avec la 3^e Armée, en position sur la ligne Suippes – Ste-Menehould – Clermont et plus à l’est.

117.– Voir ci-dessus (première partie) les remarques de von Bülow sur l’attitude indépendante de von Kluck qui ont entraîné la formation d’une brèche importante entre la I^{re} et la II^e armée allemande.

118.– Fismes, Marne, ardt. Reims, c. Montagne de Reims.

Nous savons à propos de l’ennemi qu’il progresse avec de fortes unités en provenance de Château-Thierry, et de l’ouest de ce secteur¹¹⁹, et il semble qu’il essaiera de bousculer la 1^{re} Armée en direction du nord-ouest¹²⁰.

Devant le front de la ligne Braisne – Fismes, seule la cavalerie ennemie s’est manifestée jusqu’à présent avec une certaine ampleur.

Les forces principales de l’adversaire sont dirigées contre l’aile gauche de la 2^e Armée et contre la 3^e Armée.

Le VII^e corps de réserve reçoit l’ordre de marcher le 12 septembre de Saint-Quentin à Laon (les troupes à pied par chemin de fer jusqu’à Laon). Laon doit être atteint avec les avant-gardes.

« Un réceptionnaire d’ordres se présente le 12 septembre auprès du haut commandement de l’Armée à midi sonnante à Cernay-lès-Reims. »

Signé von Lauenstein¹²¹.

Cet ordre montrait pour la première fois qu’au lieu d’une avancée victorieuse de la 1^{re} et de la 2^e Armée, il se produisait au contraire un fort mouvement de

119.– On est à un moment capital de la bataille, depuis le 5 septembre, le BEF et la V^e armée progressent depuis le Grand-Morin et Montmirail vers Château-Thierry atteint le 9 septembre par la 10^e Division de cavalerie. Dans la nuit du 8 au 9, Joffre enjoint au corps de cavalerie Conneau par l’Instruction spéciale n° 19 d’assurer la liaison entre le BEF et la V^e armée. Or note le général R. Chambe, *op. cit.*, si Conneau, le 10 septembre au matin, s’engageait dans la trouée d’une quarantaine de kilomètres creusée devant lui. Il surgissait dans le dos de la 1^{re} armée allemande prise en sandwich entre deux feux, celui de face de Maunoury et celui de revers de l’aile gauche de Franchet d’Espérey (le 18^e corps de la V^e Armée) et des 5 divisions d’infanterie et des 20 escadrons de cavalerie d’Allenby de l’armée britannique.

120.– Le général R. Chambe, note alors que Franchet d’Espérey aux ordres duquel se trouve Conneau a reçu une nouvelle instruction (n° 20 du 9 septembre 22 h, enregistrée sous le n°4 440) corrigeant la directive n° 19 : le corps Conneau, opérant avec le 18^e corps, cherchera à percer dans la direction générale d’Oulchy-le-Château. Conneau répond à Franchet d’Espérey (écrit du 10 septembre à 22 h, enregistrée sous le n° 2 950) : « J’ai eu l’honneur de vous signaler, il y a trois jours, que la limite extrême des hommes et des chevaux était atteinte. Je crains bien qu’elle ne soit maintenant dépassée. Cependant nous irons jusqu’au bout, jusqu’au dernier cheval s’il le faut. » Le *generalleutnant* von Poseck note : Richthoffen et Marwitz installés sur une ligne Villers-Cotterêts – Fère-en-Tardenois, masquent la retraite vers le nord-est, direction Soissons – l’Aisne de von Kluck qui a pris conscience du péril. Ils contiennent la poussée d’un ennemi très peu mordant. *Die Deutsche Kavallerie in Belgien und Frankreich*, p. 113-122.

121.– Otto von Lauenstein (1857-1916), attaché militaire de 1892 à 1900 à Saint-Petersbourg, il participe au corps expéditionnaire en Chine de 1900 à 1901, puis de nouveau attaché militaire en 1904 auprès de l’armée russe pendant la guerre russo-japonaise. Il devient aide-de-camp de l’empereur en 1906, il est de nouveau représentant militaire à Saint-Petersbourg en 1911, puis chef d’état-major du 6^e corps d’armée. En 1914, avec le grade de *generalleutnant*, il commande la 14^e division à Düsseldorf et devient chef d’état-major de la 2^e armée allemande. Il décide le 9 septembre avec le lieutenant-colonel Hentsch la retraite générale allemande. En décembre 1914, il est envoyé sur le front est et nommé en 1915, à la tête d’un détachement d’armée en Courlande, malade durant l’été 1916, il meurt en octobre.

repli. C’était l’ordre que le haut commandement de la 7^e Armée avait déclaré non exécutable parce que le corps n’était pas à Saint-Quentin et qu’un transport par voie ferrée n’était pas non plus réalisable dans un bref délai. Mais il laissait entendre que l’intervention du VII^e corps de réserve¹²² entre la 1^{re} et la 2^e Armée, environ entre Vailly et Pontavert, pouvait être d’une grande importance.

Le général en chef décida de partir le soir même pour arriver le lendemain matin non seulement à Laon, mais prendre le plateau situé au sud de la ville, dans le secteur de Montbérault – Aubigny, afin de pouvoir progresser, en fonction de la plus ou moins grande clarification de la situation, en direction de Reims ou au sud, vers l’Aisne. Cette décision était, comme il apparut plus tard, de la plus grande importance.

Entre Montbérault et Festieux court un chemin de crête qui aurait offert en cas d’extrême urgence une ligne de défense favorable grâce à ses pentes pour la plupart abruptes¹²³. La possibilité de parer là une attaque ennemie menaçante n’a cependant pas été envisagée, d’autant que le général en chef était d’emblée décidé de soulager par une attaque le mouvement de recul de la 2^e Armée. Il apparut bientôt cependant que les circonstances étaient bien différentes de ce à quoi on s’attendait.

À 8 heures du soir, l’ordre suivant fut émis au Q. G. au contact du corps à La Ferté-Chevresis :

1). L’aile gauche de la 1^{re} Armée se trouve derrière l’Aisne dans le secteur de Vailly, l’aile droite de la 2^e Armée se trouve à proximité de Reims, à l’ouest. Entre les deux armées se trouvent, sur l’Aisne, des éléments de la 13^e division d’infanterie.

Forte cavalerie ennemie, dont de l’anglaise, qui semble tenter une percée entre les deux armées.

2). Le VII^e corps de réserve part ce soir même à 10 h 30 et atteint le 13 septembre, à 6 heures du matin, le plateau au sud-est de Laon avec l’infanterie de l’avant-garde. La 13^e division de réserve avec la moitié du II^e bataillon du 2^e régiment d’artillerie à pied de réserve se rend au fort de Montbérault¹²⁴ via Couvron – Crépy – Laon (en contournant la citadelle à l’est) – Bruyères.

122.– Le général Chambe, *op. cit.*, note pour sa part : « Il paraît essentiel de mettre hors de cause l’aile droite allemande avant qu’elle ne puisse être renforcée par d’autres éléments que la chute de Maubeuge a pu rendre disponibles (Maubeuge vient de capituler le 8 septembre au soir, assiégée par un corps d’armée allemand à deux divisions de réserve, d’ailleurs de médiocre valeur !) ». Jugement confirmé par *History of two hundred and fifty-one divisions of the German army which participated in the war (1914-1918)*, Intelligence section of the General staff, American expeditionary forces at General Head Quarter, Chaumont 1919, p. 231 et 243.

123.– Cette crête est parcourue de nos jours par la départementale 90.

124.– Le fort de Montbérault (Aisne, Laon) fut édifié de 1878 à 1882. Il disposait d’un effectif de 370 hommes. Il faisait partie d’une deuxième ligne de défense entre Laon et Soissons avec le fort des Bruyères, celui de la Malmaison et de Condé-sur-Aisne pour protéger Paris

La 14^e division de réserve (avec la section de transmissions du corps de réserve au sein de l’avant-garde) se rend de Chéry-lès-Pouilly à Aubigny via Laon (angle nord-est), Festieux.

3). Une reconnaissance jusqu’à l’Aisne de Vailly (aile gauche de la 1^{re} Armée) jusqu’à Guignicourt (15 km au nord-ouest de Reims) doit être immédiatement mise en œuvre.

Il s’agit de constater où et dans quelle direction évoluent de plus ou moins fortes sections de cavalerie ennemies, quels points de franchissement de l’Aisne sont occupés par nous ou par l’ennemi, et si de l’infanterie ennemie est en marche derrière la cavalerie.

Lignes de séparation pour les divisions :

Laon – Bruyères – Bièvres – Chermizy – Beaurieux. Route et localités de la 13^e division de réserve.

Le commandement général a quitté le 12 septembre peu avant minuit la Ferté-Chevresis et est parvenu le 13 septembre à 1 h 30 du matin à la sortie de Laon vers Marle via Crécy-Barenton en évitant la route de marche de la 14^e division de réserve et il se rendit à 5 h 30 du matin de là jusque dans le secteur d’Aubigny via Festieux.

Il régnait encore, comme l’indique la carte n° 3 la plus grande incertitude concernant la situation, La nouvelle reconnaissance mise en œuvre ne put apporter de résultats qu’après une assez longue période. On ne pouvait encore savoir si l’escalade des hauteurs au sud-est de Laon pouvait provoquer des combats. Pour le 12 septembre, les reconnaissances s’étaient effectuées plus en direction du sud-ouest, elles devaient se faire maintenant en direction du sud et du sud-est, ce qui ne pouvait se faire sans perte de temps vu les effectifs réduits et l’adresse moindre de la cavalerie de réserve. Ceci explique également que le général en chef n’ait été qu’insuffisamment informé tout au long du 13 septembre.

À 6 heures du matin, la tête de la 13^e division de réserve atteignit le fort de Montbérault et la 14^e division de réserve, vers 7 heures du matin, la Maison Rouge, à 1 km à l’ouest d’Aubigny. Là, la troupe avait absolument besoin d’un assez long repos après les marches harassantes des trois derniers jours si elle devait avoir assez de force pour les combats à venir.

Le général en chef, passant le long de la colonne de marche, évaluait le nombre des soldats épuisés restés sur place pendant les marches de nuit à au moins un cinquième voire un quart alors que les effectifs de combat de l’infanterie étaient déjà modestes. Pendant la marche de nuit du 12 au 13 septembre, il avait plu fort et de façon continue¹²⁵.

en cas d’invasion par la Belgique. Il pouvait communiquer avec la place de Laon et Saint-Thierry de Reims. Entre 1903 et 1914, ces forts furent désarmés. Les Allemands s’en parèrent sans difficultés et en disposèrent pour surveiller le Chemin des Dames.

125.– Le 9 septembre au soir, Franchet d’Espérey estime que la victoire est acquise sur l’armée allemande en retraite et félicite ses troupes des résultats obtenus et « les encourage pour

Quelques heures étaient également nécessaires pour obtenir plus de clarté sur la situation générale, en particulier des ailes de la 1^{re} et 2^e Armée. Il fut donc donné l’ordre d’accorder un repos jusqu’à 10 h 30 du matin, pendant ce temps un petit-déjeuner fut distribué aux troupes.

Par l’intermédiaire d’un officier de renseignement dépêché le 12 septembre auprès du haut commandement de la 2^e Armée arriva à 9 heures du matin au commandement général sis au sud de Festieux l’ordre émis le 12 septembre à 11 h 45 du soir à Warmeriville :

« La 1^{re} Armée s’attend demain à une bataille sur la ligne Attichy – Soissons – Vailly. Le VII^e corps de réserve intervient dans le combat sur l’aile gauche de la 1^{re} Armée. Prendre immédiatement contact avec la 1^{re} Armée. »

L’officier de liaison informa oralement de la nouvelle orientation des choses, l’adversaire semblait avoir l’intention d’envelopper l’aile gauche de la 1^{re} Armée pour la pousser au nord-ouest en direction de la mer.

L’ordre d’armée du 12 septembre à 11 h 30 du soir fournissait également des renseignements sur la situation de la 2^e Armée :

1) Le X^e corps de réserve a, sur mon ordre, à l’approche de l’ennemi, évacué aujourd’hui la position à l’ouest de Reims et a pris position sur la rive orientale de la Vesle au contact du X^e corps d’armée.

Devant le front du X^e corps d’armée et de la 2^e division d’infanterie de garde l’ennemi n’a avancé qu’avec des avant-gardes¹²⁶.

2) La 2^e Armée se maintient dans sa position, l’aile droite du X^e corps de réserve avec 2 batteries d’obusiers de campagne lourds du X^e corps d’armée. À son contact le X^e corps d’armée et la 2^e division d’infanterie de garde. La position doit continuer à être consolidée.

3) À ma disposition en réserve :

a) la 14^e division d’infanterie en couverture vers l’ouest au Fort de Fresnes au nord de Witry-les-Reims. Cette position doit être prise à 6 h 30 du matin.

b) la 1^{re} division d’infanterie de garde à l’est de Berru.

4) Le VII^e corps d’armée sans la 14^e division d’infanterie se tient sur l’aile droite de l’Armée. La 14^e division d’infanterie maintient le contact avec le commandement général de la VII^e Armée.

les dures épreuves qu’il leur reste à subir ». (Ordre général de la V^e Armée du 9 septembre 1914). La cavalerie anglaise composée de trois brigades aux ordres d’Allenby et Gough, au lieu d’aller de l’avant, décide de ne pas dépasser le corps de cavalerie français Conneau.

126.– Franchet d’Espérey, qui a fait reculer von Bülow à Montmirail et Marchais-en-Brie pense qu’en deux ou trois jours, il n’y aura plus un Allemand en France. Il pense alors à sa proclamation annonçant une grande victoire décisive. (général R. Chambe). Ce fut sans doute là son grand regret jusqu’en 1935 où il délivra une préface assassine à l’ouvrage du général Clément-Grancourt.

La 2^e Armée semblait, d’après ces informations, considérer sa position comme moins menacée que celle de la 1^{re} Armée.

Le général en chef ne savait toujours pas de façon précise où se tiendrait l’aile gauche de la 1^{re} Armée qu’il fallait soutenir. Des éléments du VII^e corps d’armée et de la 25^e brigade de Landwehr semblaient encore se trouver *dans la brèche* située sur l’Aisne entre la 1^{re} et la 2^e Armée.

Le VII^e corps de réserve avait pénétré le matin du 13 septembre sur un sol classiquement historique d’un point de vue militaire. On savait par des faits antérieurs – la carte le montrait également – que le Chemin des Dames longe une crête saillante qui part de la Ferme de l’Ange gardien vers l’est, effleure Brayen-Laonnois, Courtecon¹²⁷ et Cerny-en-Laonnois en passant par la Ferme d’Hurtetise à l’est pour se terminer sur les hauteurs de Craonne¹²⁸. C’est à Craonne que l’armée silésienne avait dû se replier le 7 mars 1814 devant Napoléon. Le Chemin des Dames est la route que le général York voulait emprunter après sa victoire sur Marmont près d’Athis pour attaquer par derrière l’empereur Napoléon qui combattait près de Laon, une mesure que Gneisenau avait empêchée pour des raisons qui n’ont pas été pleinement clarifiées.

Le 13 septembre 1914, il fallait décider si le VII^e corps de réserve devait plutôt rester au contact de l’aile droite de la 2^e Armée, avançant avec la 13^e division de réserve via Cerny-en-Laonnois et avec la 14^e division de réserve via Corbeny ou bien s’il devait se joindre plus à droite (à l’ouest) à la 1^{re} Armée. La première direction impliquait, c’est du moins ce qu’il semblait, une marche plus longue avant le choc avec l’adversaire. Il apparaissait douteux que cette marche pût être entreprise sans nouvelle perte considérable d’énergie par des troupes très fatiguées.

Le général en chef décida donc, après une brève entrevue avec le chef de l’état-major, le lieutenant-colonel Hesse, et avec le premier officier d’état-major, le colonel von Lösecke, de conduire le corps d’armée en direction sud-ouest contre l’ennemi, pour prendre en premier aussi rapidement possible la ligne de crête décisive du Chemin des Dames, il lui semblait que le secteur de la Ferme de Malval pour la 13^e division de réserve, et Cerny-en-Laonnois pour la 14^e division de réserve constituaient des objectifs d’importance.

Le 13 septembre à 10 heures du matin ordre fut donné :

- 1) La 1^{re} Armée combat derrière (au nord) l’Aisne, son aile gauche dans la région de Vailly.

127.– Pancy-Courtecon ont fusionné en 1923, Aisne, ardt Laon ; c. Guignicourt.

128.– Craonne, Aisne, ardt. Laon. c. Guignicourt. L’ancien village a été complètement détruit au cours de la guerre à l’issue des batailles du Chemin des Dames. La Chanson contestataire de Craonne connue dès 1915, se trouva renforcée d’un couplet en 1917 à l’issue de l’offensive meurtrière et inutile de Nivelles.

2) Le VII^e corps de réserve se rend en renfort de l’aile gauche de la 1^e Armée tout d’abord dans la direction générale de Chavonne.

3) La 13^e division de réserve marche jusqu’à la route Cerny en Laonnois – Soissons via Colliges – Grandelain – Ferme de Malval.

4) La 14^e division de réserve réunit ses groupes de marche en direction de Chamouille et rallie en premier Cerny-en-Laonnois.

La reconnaissance par la 13^e division de réserve maintient ses objectifs antérieurs, le régiment de cavalerie de la 14^e division de réserve poursuit également la reconnaissance commencée et couvre en outre la progression du corps de réserve sur le flanc gauche.

On avait appris que le chef de la 7^e Armée, le généralloberst von Heeringen était arrivé à la sortie nord de Laon. Le général en chef se rendit donc là-bas et lui fit part de ses intentions et des ordres qui venaient d’être donnés, il obtint son assentiment à ses directives et se rendit ensuite auprès de la 13^e division de réserve dans la région du fort de Montbérault.

Les divisions avaient déjà commencé à exécuter l’ordre de marche et s’étaient rassemblées lorsqu’arriva du haut commandement de la 2^e Armée un ordre modificateur :

Montbérault à 11 h 55 du matin :

« Avance ennemie avec son aile gauche par Cormicy menace l’aile droite de la 2^e Armée qui se trouve à Brimont (au nord de Reims). Le VII^e corps de réserve se met immédiatement en route par colonnes aussi nombreuses que possible dans la direction générale de Berry-au-Bac. »

Le messenger communiqua encore oralement que si l’exécution de cet ordre devait se heurter à des difficultés, quelques batteries devaient au moins être envoyées en avant-garde à Berry-au-Bac sous la protection de la cavalerie.

Le haut commandement de la 2^e Armée souhaitait donc que le VII^e corps de réserve se comporte conformément à l’autre possibilité évoquée plus haut. La forme comme le contenu de l’ordre laissaient présumer qu’il avait été conçu sous la pression de nouvelles défavorables, et sans connaître la situation du VII^e corps de réserve. Dans ce terrain montueux parsemé de segments abrupts, il était impossible de diriger quasiment en un tournemain le corps dans une nouvelle direction. Envoyer l’artillerie sous protection de la cavalerie à Berry-au-Bac était exclu, tout d’abord pour la bonne raison que la faible cavalerie avait été envoyée à l’avant et ne pouvait être opérationnelle que des heures plus tard. S’il avait été donné suite aux instructions transmises, le corps aurait passé sa journée à accomplir des marches aller-et-retour sans résultat probant. Le général en chef considéra donc comme impossible de suivre l’ordre donné par le haut commandement de la 2^e Armée. Il croyait d’autant plus devoir s’en tenir à la décision prise précédemment que, d’après les informations parvenues entre-temps, trois

colonnes ennemies étaient sans doute en train de franchir l’Aisne à Bourg, Oeuilly et Beurieux. Le général en chef envisageait d’attaquer cet adversaire en liaison avec la 6^e division d’infanterie qui avait été maintenant localisée à Filain. Après avoir atteint le Chemin des Dames à la Ferme de Malval et à Cerny-en-Laonnois, les divisions devaient se tenir prêtes à l’attaque en direction du sud, la moitié de bataillon d’obusiers trouver une position au nord de la Ferme de Malval à partir de laquelle il pourrait soutenir l’attaque en direction du sud. Cependant, encore avant la transmission de cet ordre, parvint la nouvelle du commandant en chef du 2^e régiment de cavalerie situé dans la région de Troyon, selon laquelle il était maintenant assuré que l’adversaire avait occupé les lieux de franchissement de l’Aisne cités plus haut. On n’avait pas encore constaté de poursuite de sa marche. La structure de commandement et la hiérarchie des ordres au sein du VII^e corps de réserve n’étaient pas, le 13 septembre, pleinement clarifiés. Le haut commandement de la 2^e Armée avait certes expédié l’ordre de marche, bien que le corps ait été rattaché au haut commandement de la 7^e Armée. Mais il n’y eut pas le moindre inconvénient en raison de cette absence de clarification.

À mi-chemin du Q. G. du commandement suprême entre fort de Montbérault – Monthénault [fig. 51]¹²⁹ on avait une vue d’ensemble de la ligne de crête du Chemin des Dames, sur la droite (à l’ouest) jusqu’à la ferme de Malval, à gauche (à l’est) jusqu’au secteur de la Ferme d’Hurtebise¹³⁰. Droit devant, entre Cerny-en-Laonnois et Troyon se détachait une grande usine de sucre. Des deux côtés de celle-ci évoluaient de fortes masses de cavalerie qui se révélèrent seulement plus tard être des éléments du commandant en chef du 2^e corps de cavalerie (corps de cavalerie Marwitz). Cela montrait que l’adversaire n’avait pas encore atteint le Chemin des Dames.

Le commandement général se rendit vers 3 heures de l’après-midi auprès de la 13^e division de réserve à la Ferme Malval. Les nouvelles disponibles sur la 1^{re} Armée indiquaient que, jusqu’à présent, il n’y avait pas eu le 13 septembre d’attaque d’importance sur l’ensemble du front. Par contre, on constatait des mouvements qui montraient que des éléments de troupes ennemies se déplaçaient en direction de l’est et du nord-est et franchissaient l’Aisne à Bourg-et-Comin, Oeuilly et Beurieux. Le III^e corps d’armée¹³¹ avait déjà ordonné le

129.– Monthenault, Aisne, ardt et c. Laon. C’est au château du village que von Zwehl établit son Q. G.

130.– La ferme d’Hurtebise est un lieu-dit de la commune de Bouconville-Vauclair, près de Craonne. Lieu d’affrontement le 7 mars 1814 entre Napoléon et les armées prussiennes et russes. Ce fut un lieu stratégique lors des batailles du Chemin des Dames durant la Grande Guerre.

131.– Le III^e Corps d’armée était commandé par le général Ewald von Lochow, il appartenait à la 1^{re} armée de von Kluck, il est en retraite après la bataille de l’Ourcq après le 9 septembre et tient avec les 5^e et 6^e divisions les hauteurs de Nanteuil-la-Fosse.

départ en direction de l’est (au nord de l’Aisne) lorsqu’il fut surpris par l’adversaire. La 5^e division d’infanterie maintenait occupées les hauteurs à l’ouest de Condé-sur-Aisne – Celles-sur-Aisne, la 34^e brigade d’infanterie renforcée, rattachée au III^e corps d’armée tenait une position à l’ouest de Fouy, la 6^e division d’infanterie occupait la ligne Aizy – Ferme de la Royère. Le commandant en chef du 2^e corps de cavalerie cité plus haut assurait la protection de l’aile gauche au Chemin des Dames près de Troyon.

L’arrivée du VII^e corps de réserve au Chemin des Dames fut retardée, en particulier pour la 14^e division de réserve. Celle-ci avait ordonné, suite à la nouvelle selon laquelle Pontavert était traversé en direction de l’est par des troupes en repli du VII^e corps d’armée et que les ponts sur l’Aisne avaient dû être évacués après le passage des dernières unités, le rassemblement de ses groupes de marche non pas comme cela avait été prévu dans l’ordre du corps, mais en direction de Chamouille. La 28^e brigade d’infanterie devait bien plutôt investir les hauteurs de Craonne et de Craonnelle pour protéger le flanc et ne s’avancer ensuite que petit à petit vers le plateau de Paissy pour se regrouper avec la 27^e brigade d’infanterie de réserve en marche vers Chamouille – Cernay-en-Laonnois via Bièvres – Chavaille. À chaque brigade de la 14^e division de réserve avait été affectée une section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve, en l’occurrence la I^{re} pour la 27^e brigade de réserve, la II^e pour la 28^e brigade d’infanterie.

Il aurait été plus conforme à l’ordre du corps que la 28^e brigade d’infanterie ait été envoyée à Chermizy – Ailles via Arrancy ou Sainte-Croix, car cela aurait provoqué un regroupement sûr du corps au Chemin des Dames. Mais on ne peut savoir si cela aurait entraîné une évolution plus favorable des choses.

Lorsque l’avant-garde de la 28^e brigade d’infanterie quitta Corbeny¹³² à midi, elle essuya le feu de l’artillerie ennemie en provenance du sud. La II^e section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve se mit en position avec la 5^e et la 6^e batterie au nord-ouest de Corbeny et ouvrit le feu contre l’artillerie ennemie et la cavalerie anglaise qui s’approchaient de la Ville-au-Bois. La 4^e batterie restait en réserve à Corbeny. Lorsqu’à 12 h 30 la présence d’infanterie ennemie fut constatée à Ville au Bois, le commandant de la section fit intervenir également cette batterie. Suite à ce feu d’artillerie, l’adversaire stoppa son avance et chercha à se couvrir à Ville-au-Bois.

À 1 heure de l’après-midi, la brigade poursuivit sa marche en direction de Craonne en laissant sur place la 39^e brigade du I^{er} bataillon et de la II^e section du 14^e régiment d’artillerie à pied de réserve pour protéger le flanc gauche. À 2 h 45 de l’après-midi, l’adversaire essaya à nouveau de franchir la grande route Laon – Reims à partir de Ville-au-Bois, mais la II^e section du 14^e régiment d’artillerie à

132.– Corbeny, Aisne, ardt. Laon, c. Guignicourt.

ped de réserve l’immobilisa de nouveau. C’était en majeure partie d’importantes forces de cavalerie et de l’artillerie.

La 14^e division de réserve avait été amenée par la situation à dévier fortement de la mission qui lui avait été confiée : la 27^e brigade d’infanterie avec une section d’artillerie de campagne en route de Festieux à Chamouille via Chavaille, la 28^e brigade d’infanterie en route de Corbeny à Craonne pendant que l’autre section d’artillerie avec une batterie avait pris part au combat à Corbeny. Le 8^e régiment de hussards de réserve se trouvait à 3 km à l’est de Corbeny.

Le commandant de division accompagnant la 28^e brigade d’infanterie, le général de division von Unger, la précéda à cheval avec son état-major sur la hauteur à 1 km à l’est de Moulin de Vauclerc, d’où il vit sur toutes les routes en direction de l’est de fortes colonnes françaises qui semblaient marcher contre l’aile droite de la 2^e Armée. Le commandant de la division était d’avis que cette avancée ennemie pouvait être encadrée de la manière la plus efficace depuis les hauteurs et qu’on pouvait du coup déléster la 2^e Armée. Comme il estimait maintenant cela plus important que de s’approcher du corps, conformément aux ordres, il décida d’engager la 28^e brigade d’infanterie contre cet ennemi sur les hauteurs de Craonne.

La brigade fut déployée, le 159^e régiment d’infanterie entre Craonne et la cote 200 près de Min de Vauclerc, à côté le 39^e régiment de fusiliers jusqu’à la Ferme Hurtebise.

Contre ce front fut déclenché à partir de 3 h 30 de l’après-midi un puissant feu d’artillerie et d’infanterie ennemies. Là-dessus, les régiments reçurent l’ordre de s’installer dans les secteurs qui leur étaient assignés et de les tenir.

À 4 h 30 de l’après-midi, l’infanterie ennemie commença l’attaque, appuyée par une puissante artillerie.

La II^e section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve fut engagée depuis Corbeny via Bouconville. Elle subit déjà quelques pertes pendant le trajet, le médecin du régiment, médecin d’état-major, le Dr Maiweg fut, entre autres, blessé mortellement. L’ascension de la route étroite et très chargée menant de Bouconville au plateau du Chemin des Dames était devenue malaisée. La section se mit cependant en marche avec la 5^e batterie sur l’aile gauche du 159^e régiment d’infanterie, avec la 4^e et la 6^e appartenant au 39^e régiment de fusiliers et ouvrit le feu à partir de 5 h de l’après-midi contre les batteries ennemies sur la ligne Oulches – Craonnelle et en bordure de la forêt au sud de Craonne.

Ce n’est pas sans pertes importantes que les efforts conjugués de l’infanterie et de l’artillerie permirent de résister à l’adversaire qui s’était avancé jusqu’à près de 400 m.

Cependant, une menace de l’aile gauche du 159^e régiment ne cessait de se préciser. L’adversaire avait occupé Corbeny et progressait peu à peu dans la forêt au nord de Chevreux. Deux compagnies du bataillon resté à Corbeny avaient entre-temps suivi le régiment, les deux autres résistèrent sur le terrain boisé à l’ouest de Corbeny aux attaques d’un ennemi supérieur en nombre. La situation de la brigade devenait critique. Le feu ennemi atteignit vers 8 heures du soir son apogée, cependant l’assaut attendu n’eut pas lieu. Avec la tombée de la nuit, le calme se fit.

La 27^e brigade de réserve était arrivée à 1 h 45 de l’après-midi à Chamouille et s’y reposa sous la protection d’une compagnie avancée sur la route de Cerny en Laonnois. Vers 2 h 45, on observa sur les hauteurs à l’est de Cerny en Laonnois en direction d’Ailles des divisions de cavalerie en repli et la 25^e brigade de Landwehr du général de brigade von Arnim¹³³. Cette brigade revenait de Fismes, elle n’avait pas sa batterie avec elle. La brigade était dans un relatif état d’hébètement lorsqu’elle passa lors de son repli le poste du commandement général au fort de Montbérault. Selon des informations de la cavalerie, l’adversaire la talonnait. Le commandant en chef de la 27^e brigade de réserve ordonna de ce fait d’occuper les hauteurs de Cerny-en-Laonnois.

Le 16^e régiment d’infanterie de réserve franchit le fond de l’Ailette avec les deux bataillons disponibles et se déploya des deux côtés de la route Chamouille – Troyon sur les hauteurs du Chemin des Dames. Plus tard, le III^e bataillon du 53^e régiment de réserve suivit le mouvement pour prolonger l’aile gauche.

Les batteries de la I^{re} section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve prirent position des deux côtés de Cerny-en-Laonnois.

En atteignant les hauteurs, l’infanterie fut soumise à un feu d’artillerie ennemi nourri. Des tireurs anglais des cyclistes et des cavaliers à bas de selle se déployèrent à 5 h 30 de l’après-midi contre l’aile gauche du 16^e régiment, leur progression fut interrompue par des feux d’artillerie et d’infanterie.

La brigade se prépara à se défendre et passa la soirée dans sa position.

La 13^e division de réserve avait atteint à 12 h 30 avec son avant-garde la hauteur au sud de la Ferme Malval¹³⁴, s’était déployée des deux côtés du Chemin Crandelain – Bray en Laonnois et avait achevé à 3 heures de l’après-midi les préparatifs de l’attaque. Le 5^e régiment de hussards de réserve se tenait derrière l’aile droite au nord la Ferme Froidemont. Les résultats de la reconnaissance

133.– Friedrich Bertram Sixt von Arnim, (1851 – 1936), blessé lors de la guerre de 1870 à Saint-Privat, il a été promu général der infanterie en 1913 et commande le IV^e corps d’armée lors de la bataille de l’Ourcq. On le retrouve lors des combats d’Arras (1914) et de la Somme (1916). Il reçoit le surnom de « lion des Flandres » après la bataille de Passchendaele en 1917 puis commande la IV^e armée en 1918.

134.– La ferme de Malval, près de Colligis-Crandelain a été détruite et reconstruite sur la RD 18 CD en 1918.

connus à 1 h 30 indiquaient que l’adversaire progressait en direction de l’Aisne au sud de Vailly avec infanterie et artillerie et qu’au sud de Soupir l’infanterie était au bord de la rivière et que de la cavalerie avait fait son apparition dans la région au sud de Cerny en Laonnois. Au cours de l’après-midi, d’autres nouvelles précisèrent que de puissantes formations ennemies avaient occupé la région de Moussy – Moulins – Vendresse.

L’attaque envisagée avoir lieu En raison de l’heure avancée de la journée, de la fatigue des troupes, et parce que la 14^e division de réserve n’avait atteint la région de Cerny en Laonnois qu’avec 3 bataillons, l’attaque prévue du VII^e corps de réserve ne pouvait plus être envisagée.

L’infanterie ne traversa donc le Chemin des Dames qu’avec des tireurs et s’enterra sur les hauteurs au sud de la route. Un faible feu d’artillerie ennemie en provenance du sud n’eut guère d’effet.

Le 13^e régiment d’artillerie de campagne de réserve se mit en position sur la hauteur au sud de la Ferme de Malval des deux côtés du chemin menant à Bray en Laonnois et prit sous son feu des colonnes en route sur le chemin de Moussy – Soupir, des tireurs sur la pente de Moussy et de l’artillerie au sud de Moussy. Les deux batteries d’obusiers lourds du 2^e régiment d’artillerie à pied de réserve bombardèrent vers 6 heures de l’après-midi, depuis une position située à 400 m au nord de la Ferme de Malval, des colonnes qui passaient le pont à Pont d’Arcy.

Le général en chef prit personnellement contact à la Ferme de Froidemont avec la 6^e division d’infanterie en se concertant avec le commandant de la 11^e brigade d’infanterie, le général de brigade von Wachter qui s’y trouvait.

Le général en chef s’était rendu vers 5 heures de l’après-midi de la Ferme de Malval au Tilleul de Courtecon. Il avait eu la conviction à partir, au vu des nouvelles qui lui étaient parvenues et de ses propres observations, il avait l’impression que l’adversaire n’avait envoyé entre Bourg-et-Comin et Beurieux que de faibles unités de toutes armes sur la rive nord de l’Aisne, mais que de plus puissantes forces ennemies marchaient dans la direction générale du nord-est, en gros vers Pontavert – Guignicourt. Il n’avait été que très insuffisamment informé de la situation de la 28^e brigade d’infanterie. Une nouvelle du commandant de la 14^e division de réserve parvenue à 6 heures du soir ne disait pas encore à quel point les combats à Craonne étaient sérieux. Le général en chef décida de tenir dans la nuit du 13 au 14 septembre la ligne de hauteurs Ferme de Malval – Cerny-en-Laonnois – Craonville.

L’ordre du corps émis à 6 heures du soir au sud de Courtecon près du Tilleul ordonnait :

« La ligne de hauteurs est tenue par la 13^e division de réserve avec la moitié du II^e bataillon du 2^e régiment d’artillerie à pied dans le secteur situé entre

la ligne Chevregny – Otel – Chavonne et la ligne Pancy – Courtecon – Verneuil – Courtonne – Bourg-et-Comin (y compris les localités), la 14^e division de réserve à l’est dans la continuité de la précédente jusqu’à la ligne Chermizy – Oulche – Beaurieux.

Les divisions se préparaient à la défense sur la ligne de hauteurs et en avant de celle-ci. La demi-division Unger séparée, placée sous les ordres du colonel Baron von Ziegesar dans la région de Craonnelle assure sa sécurité en toute autonomie et fait rapport sur les dispositions qu’elle a prises. »

Le général von Kühne resta pendant la nuit à la Ferme de Malval, le général de division von Unger à Neuville.

Lorsque le général en chef retourna à la tombée de la nuit – le feu s’étant entre-temps tu sur l’ensemble de la ligne – de Tilleul de Courtecon au Q. G. d’état-major de Bruyères via Chamouille – Monthénault, il éprouva de la déception à considérer le déroulement de la journée. Il avait conduit la double marche de nuit dans la conviction qu’il s’agissait d’arriver le plus tôt possible au Chemin des Dames, ne serait-ce qu’avec toute son artillerie couverte par les restes de son infanterie fortement réduite par la marche forcée, pour passer à l’offensive. Cela avait échoué. Vers 8 heures, l’obscurité était déjà profonde, on vit au-dessus de l’éperon rocheux situé au sud de Martigny un avion français effectuer plusieurs passages, s’éloigner vers l’est et peu après éclater un feu nourri de shrapnels venant de la région de Paissy. C’était le signe évident que le flanc gauche du corps était fortement en danger en raison de la situation encore indécise, mais difficile de la 28^e brigade d’infanterie dans la région de Craonne – Bouconville et que, entre la 27^e brigade de réserve d’une part et la 28^e brigade d’infanterie d’autre part se trouvait une grande brèche de 5 km, qui devait inviter l’adversaire à rompre le front formé par le corps d’armée. Personne ne pouvait se cacher que le fait qu’une largeur de front du corps de 14 km était peu favorable à la conduite d’une attaque vigoureuse le 14 septembre. Au lieu de laisser l’initiative à l’adversaire, il était peu probable que le corps recouvrerait le 14 septembre sa liberté d’action. Il fallait cependant en faire la tentative autant que possible, si des troupes fraîches intervenaient à temps dans la région de Craonne.

À 7 h 30 du soir, le III^e corps d’armée communiqua depuis l’Ange gardien :

« L’adversaire avec des effectifs non connus a franchi l’Aisne à Chavonne et Vailly jusqu’à présent avec des troupes d’avant-garde et va probablement faire passer l’Aisne à d’autres troupes dans la nuit.

Il faut s’attendre également à une attaque des forces ayant franchi la rivière à Bourg et plus à l’est.

Étant donné que, selon l’ordre d’armée, le VII^e corps de réserve doit avec le III^e corps d’armée couvrir le flanc gauche de la I^{re} Armée, il est en conséquence laissé à l’initiative de chacun d’intervenir là-bas à droite ou à gauche du canal

[NOTE DE VON ZWEHL : Canal Oise – Aisne qui coule sous tunnel à Bray-en-Laonnois vers le nord.].

Le III^e corps d’armée est mis à 4 heures du matin en ordre d’attaque sur l’Aisne sur la ligne Sancy – Fouy – Aizy et à 2 km au nord-est d’Ostel.

Commandement général de 4 h 30 du matin près de l’Ange-Gardien, précédemment Chau Pinon. »

Signé von Lochow¹³⁵

À 10 h 30 du soir arriva au Quartier général du corps à Bruyères l’ordre d’Armée suivant :

Haut Commandement de la 7^e Armée

Grand Quartier Général de l’Armée à Laon, le 13 septembre 9 h 30 du soir.

la n° 117

Le VII^e corps de réserve reste au contact étroit de la 1^{re} Armée au nord de Bray-en-Laonnois – Ailles. Une brigade de la division de l’aile gauche située à Craonne a repoussé dans la soirée une attaque française pour passer l’Aisne.

Une assez forte colonne ennemie a été signalée en route vers Guignicourt via Pontavert.

Deux de nos divisions de cavalerie se tiennent à Chemizy et assurent par l’intermédiaire d’escadrons avancés la route Laon – Reims et la région de St-Erme [NOTE DE VON ZWEHL : Il s’agit d’un détachement vers St-Erme, à 7 km au nord-est de Corbeny.].

L’aile droite de la 2^e Armée (VII^e corps d’armée et 1^{re} division d’infanterie de garde) se tient entre l’Aisne et Brimont. L’issue de son attaque envisagée aujourd’hui contre l’ennemi s’avançant par Corbeny n’est pas encore connue.

Le XV^e corps d’armée¹³⁶, arrivé ce soir à Laon, portera tôt le matin en se déplaçant à l’est du VII^e corps de réserve et le long de la grande route Laon – Reims l’attaque contre l’ennemi qui, en franchissant l’Aisne se porte contre le VII^e corps de réserve et l’aile droite de la 2^e Armée, pour le repousser au-delà de l’Aisne.

Il est expressément demandé aux divisions de cavalerie se trouvant à Chemizy d’assurer la progression du XV^e corps d’armée en se maintenant à tout prix sur les hauteurs de la route Laon – Reims et de participer ensuite au combat sur l’aile extérieure de ce corps.

135.– Ewald von Lochow, (1855-1942) promu *generalleutnant* en 1909, il devient en 1912 le commandant du III^e corps d’armée puis le 16 juin 1913 *general der Infanterie*. Avec le III^e corps d’armée au sein de la 1^{re} armée allemande, il fait face aux Britanniques à Mons et Le Cateau et constitue l’aile droite de la 1^{re} armée allemande lors des combats sur l’Ourcq. Le 8 septembre, Lochow ordonne la retraite jusqu’à l’Aisne. Lors de la guerre de position, il repousse toutes les attaques françaises et le Kaiser lui décerne l’ordre « Pour le mérite » le 14 janvier 1915. Il participe ensuite à la campagne de Serbie puis à la bataille de Verdun où il s’empare du fort de Douaumont en 1916. Ce succès le propulse à la tête du front est de Verdun et de la V^e armée jusqu’à son limogeage en janvier 1917.

136.– Le 15^e corps d’armée de la 7^e armée (Strasbourg), était commandé par le *general der Infanterie* Berthold von Deimling.

Sur l’artillerie lourde arrivée aujourd’hui à et près de Laon seront prélevés et attribués deux batteries de 10 cm au XV^e corps d’armée et deux batteries de mortiers de 21 cm au VII^e corps de réserve Il est requis des chefs de l’artillerie lourde de prendre leurs ordres directement auprès des généraux en chefs.

Le VII^e corps de réserve se joint à l’attaque du XV^e corps d’armée. Il est demandé au III^e corps d’armée de faire de même avec la 6^e division d’infanterie.

De la part du haut commandement
Signé von Hänisch¹³⁷

Cet ordre était pourvu de l’ajout suivant du commandant en chef de la 7^e Armée :

Je joins à l’intention du VII^e corps de réserve l’ordre donné par moi-même pour demain (14 septembre). Il est absolument indispensable de parvenir à une action concertée du VII^e corps de réserve et du XV^e corps d’armée. J’ai de ce fait demandé au haut commandement de la 2^e Armée de replacer le VII^e corps de réserve sous mon commandement.

Je prie le général en chef, même si l’assentiment du haut commandement de la 2^e Armée n’était pas encore arrivé en raison des communications difficiles avec la 2^e Armée, de se considérer dans l’intérêt de la chose comme de nouveau sous mes ordres.

La communication du III^e corps d’Armée et l’ordre d’Armée ont fourni les bases de l’ordre de corps émis à 10 h 50 du soir au quartier général de corps à Bruyères, qui disposait le 14 septembre à 4 heures du matin le VII^e corps de réserve dans les positions tenues pendant la nuit.

Un rapport du commandant en chef anglais, le Maréchal French, fournit quelques informations sur les forces qui faisaient front au VII^e corps de réserve et sur leurs activités, dans la mesure où les Anglais étaient concernés et c’étaient bien eux qui constituaient les forces principales. Le rapport a été complété par les indications fournies pendant les journées de combat par des prisonniers, par des pages de journaux personnels et des notes recueillies sur des soldats tombés au combat [NOTE DE VON ZWEHL : Il est reproduit dans le Times du 14/10/1914.].

En outre, le Maréchal French a récemment publié ses mémoires de campagne dans le *Daily Telegraph* à partir du 24 août 1919, qui commencent par le titre « 1914 » [NOTE DE VON ZWEHL : déjà mentionné p. 24. La revue *Militär-Wochenblatt* du 25/05/1919 et suivantes en contient la traduction.].

137.– Karl Heinrich von Hänisch (1861-1921) *general der infanterie*, nommé chef d’état-major de la 7^e armée de von Heeringen. Il prend le commandement du 14^e corps d’armée le 10 mars 1915 et en septembre 1917 eut sous sa responsabilité le camp des prisonniers de guerre d’Holzminden (colonel Habrecht puis capitaine Karl Niemeyer).

La première bataille de l’Aisne y occupe une place importante¹³⁸. Cette description certes n’a pas le caractère d’une publication spécialisée, au lieu d’un appareil cartographique on n’y trouve que des esquisses peu précises. Elle a plutôt un style feuilletonnesque. Mais cela n’a pas empêché le maréchal français Foch de lui consacrer une préface. À partir des lieux communs exprimés à dessein s’adressant à la crédulité d’un public dépourvu de jugement, ne citons que la répétition de la vieille fable selon laquelle les Allemands auraient bénéficié au début de la guerre de la supériorité numérique : une supériorité numérique face aux Français, aux Belges et aux Anglais ! Cela ne peut relever que d’une méconnaissance complète, compte tenu de la déloyauté des Italiens et de la faiblesse des Autrichiens, de ce que nous avons dû laisser à l’Est si nous voulions sauver la Prusse orientale, De plus, ces souvenirs de French confirmaient avec une sincérité presque naïve que des accords fermes de soutien réciproque entre Londres et Paris en cas de guerre avaient été passés depuis longtemps.

Après la bataille de la Marne, l’armée anglaise avait poursuivi sa marche en direction de l’Aisne, en suivant l’armée allemande sur le repli. L’aile droite anglaise s’était vue attribuer la ligne Fère-en-Tardenois – Bazoches – Bourg-et-Comin, la gauche devait s’appuyer sur la route de Longpont – Coumelles vers Soissons. Le 12 septembre au soir, les Anglais avaient atteint avec la 1^{re} division de cavalerie la région de Brenelle, avec la 2^e division de cavalerie la région de l’Aisne au sud de Soissons. Le 1^{er} corps d’armée¹³⁹ s’était mis en repos près de Vauxcéré,

138.– La réponse critique de von Kuhl est connue : « Cette publication est dépourvue de caractère scientifique, au lieu d’un appareil cartographique on n’y trouve que des esquisses sans précision. La publication a plutôt un style à caractère feuilletonnesque. Cela n’a toutefois pas empêché le maréchal français Foch de lui consacrer une préface. À partir des lieux communs exprimés à dessein s’adressant à la crédulité d’un public dépourvu de jugement, ne citons que la répétition de la vieille fable selon laquelle les Allemands auraient bénéficié au début de la guerre de la supériorité numérique : une supériorité numérique face aux Français, aux Belges et aux Anglais ! Cela relevait d’une méconnaissance totale de ce que nous avons dû laisser à l’Est si nous voulions sauver la Prusse orientale, compte tenu de la félonie des Italiens et de la faiblesse des Autrichiens. De plus, ces souvenirs de French confirment avec une sincérité presque naïve que des mesures fermes de soutien réciproque entre Londres et Paris en cas de guerre avaient été prises depuis longtemps ».

139.– Déploiement de campagne du 1^{er} corps d’armée anglais (d’après le rapport du Maréchal French) :

Général en chef : général de division Sir Douglas Haig

1^{re} division : général de brigade Lomar

1^{re} brigade d’infanterie : général de brigade Mexle 4 bataillons d’infanterie

2^e brigade d’infanterie : général de brigade Bulsin 4 bataillons d’infanterie

3^e brigade d’infanterie : général de brigade Landin 4 bataillons d’infanterie

1 escadron, 1 compagnie de cyclistes, 2 compagnies de pionniers

1 compagnie de transmissions, 12 batteries de campagne, 1 batterie lourde.

2^e division : général de brigade Monro

4^e brigade d’infanterie (de garde) : général de brigade Scott, blessé le 1^{er} septembre (son

son chef était le général Douglas Haig, le futur commandant en chef de l’armée anglaise dans les Flandres.

Comme le VII^e corps de réserve a combattu avant tout contre ce corps, il a eu à faire à un adversaire tout à fait digne de lui. Les déclarations que Haig pouvait et allait forcer le front allemand n’allaient devenir réalité que plus tard. Le II^e corps fit halte au sud de Missy et de Vailly, le III^e corps au sud de Buzancy. À l’ouest se tenait la 6^e armée française. Des troupes marocaines du XVIII^e corps français s’avançant à l’est de l’armée anglaise se trouvaient ce soir-là à Merval.

Le Maréchal French avait ordonné pour le 13 septembre au matin le passage de l’Aisne. La cavalerie et le 1^{er} corps furent envoyés jusqu’à la rivière.

Les troupes devant continuer leur marche étaient :

- La 1^{re} division, par Bourg-et-Comin – Chamouille – Athis (à l’est de Laon)
- La 2^e division, par Pont-Arcy – Courtecon – Presles et par Chavonne – Braye en Laonnois en direction de Laon.

Sur l’aile droite, la 1^{re} division de cavalerie et la 1^{re} division franchirent l’Aisne où elles se heurtèrent, comme décrit précédemment, aux têtes de la 27^e brigade de réserve entre Cerny en Laonnois et Chamouille. Les avant-gardes de la 2^e division anglaise atteignirent la rivière vers 9 heures du matin. Un feu d’artillerie nourri entrava le franchissement à Pont d’Arcy.

L’offensive anglo-française se dirigeait donc sur la région à l’ouest et à l’est de Laon, elle avait apparemment pour but de réaliser une percée totale du front allemand. Le haut commandement de la 2^e Armée allemande avait bien anticipé le fait que cela entraînerait la séparation de la 1^{re} et de la 2^e Armée et que la première pourrait être repoussée au nord-ouest. Mais dès le 13 septembre, il s’en fallut de beaucoup que les objectifs de marche anglais soient atteints en raison de l’intervention du VII^e corps de réserve.

Pendant la nuit du 13 au 14 septembre, il restait en effet :

- La 1^{re} division dans le secteur de Moulins – Paissy – Seny avec des positions avancées à Vendresse.
- La 2^e division avec la 6^e brigade à Vieil-Arcy, la 5^e brigade sur la rive nord, la 4^e sur la rive sud à Chavonne. Ici, un seul bataillon avait réussi à franchir la rivière. Le II^e corps anglais avait pu faire passer des éléments sur la rive nord à Sainte-Marguerite [NOTE DE VON ZWEHL : à l’ouest de Condé].

successeur n’est pas encore arrivé). 4 bataillons d’infanterie

5^e brigade d’infanterie : général de brigade Hakling 4 bataillons d’infanterie

6^e brigade d’infanterie : général de brigade Davies 4 bataillons d’infanterie

Troupes spéciales comme pour la 1^{re} division

Artillerie comme pour la 1^{re} division

En tout 24 bataillons, 2 escadrons, 26 batteries

Militär-Wochenblatt n° 139 de 1919 et suiv.

Quelques troupes du III^e corps anglais avaient franchi la rivière à Venizel.

Sur les instructions du XVIII^e corps d’Armée français¹⁴⁰, on ne sait encore rien de précis. Il semble avoir progressé dans la direction générale du nord-ouest via Pontavert. Lorsqu’apparut la 28^e brigade d’infanterie sur les hauteurs de Craonne, de forts détachements de troupes avaient tourné vers le nord, tandis que d’assez forts corps de cavalerie, des Français et des Anglais, avaient franchi la route de Reims vers l’est, et se trouvaient confrontés au feu de la II^e section du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve. Des troupes marocaines étaient parvenues de Merval dans le secteur situé au nord de Paissy en passant par Maizy-Beaurieux.

Le 14 septembre

Le commandement général arriva à 5 h 30 du matin avant qu’il fasse clair à nouveau sur la hauteur située au sud-ouest du fort de Montbérault, d’où l’on a une vue générale et y resta toute la journée. Dès les premières heures du jour il apparut que la situation allemande était critique. On ne voyait encore rien venir du XV^e corps d’armée auquel devait se joindre le VII^e corps de réserve conformément à l’ordre du haut commandement de la 7^e Armée. En revanche, des éléments du corps de cavalerie Marwitz¹⁴¹ déplaçaient leurs équipements vers l’arrière en direction de Bruyères. Ils étaient fort éprouvés. Des détachements importants de la cavalerie qui se mettaient à couvert derrière le fort de Montbérault les suivaient. On signala et reconnut que des éléments nettement plus importants que prévu avaient franchi l’Aisne en direction du nord. Le VII^e corps de réserve se vit donc réduit, tout comme le III^e corps d’armée, à la défensive.

Entre 6 heures et 7 heures du matin, l’ennemi attaqua de nouveau la 28^e brigade d’infanterie sur la position qu’elle tenait la veille à Craonne et à l’est de Craonne. Le feu de l’artillerie, dont celui de canons lourds de l’ennemi, ne cessa de

140.– Le 18^e corps d’armée est aux ordres du général de Maud’huy (1857-1921). Le Corps avait été transporté le 18 août dans la région de Solre-le-Château et engagé dans la bataille de Charleroi pour se replier le 24 août vers Thuin et Lobbes. Après la bataille de Guise, il gagna le 30 août, Couvron-et-Aumencourt, Courmons et Tréfol. Du 6 au 10 septembre il participe à la bataille des Deux Morins et s’engage dans la poursuite des troupes allemandes en liaison avec le BEF à partir du 10 septembre vers Villers-sur-Fère et Magneux, jusqu’au nord de l’Aisne : Craonne, ferme d’Hurtebise, Cerny-en-Laonnois. Il participe ainsi à la première bataille de l’Aisne du 14 au 25 septembre sur le plateau de Vauclerc.

141.– Johannes Georg von der Marwitz (1856-1929) *general der Kavallerie* à la tête du II^e corps formé de 3 divisions de cavalerie combat les troupes britanniques au Cateau et limita la progression des troupes franco-britanniques avant de se replier derrière la Marne. En décembre 1914, la dissolution du corps, amena au transfert de Marwitz au front est face à l’offensive Broussilov. De retour à l’ouest, il prend la direction de la II^e armée puis en septembre 1918 de la V^e armée.

s’intensifier au cours de la matinée. Le feu d’infanterie s’accrut également, les pertes furent immenses.

La 4^e batterie du 14^e régiment d’artillerie de campagne de réserve sous les ordres du lieutenant-colonel Ehrhardt, qui se trouvait sur l’aile droite de la section, avait été avancée pour prendre sous son feu la déclivité vers Oulches et Craonne. Pour ce faire, il lui fallut se rendre sur une position découverte et fut fortement pilonnée par l’adversaire. Lorsqu’il y eut une pause chez l’adversaire, le chef de batterie voulut reprendre vers le nord sa position couverte. Il apparut qu’il était impossible de faire repartir les canons dans un sol détrempé du fait qu’il avait plu fortement la veille. On fit par conséquent venir les avant-trains. À leur arrivée commença un feu nourri d’artillerie et d’infanterie, une partie des servants tomba et on ne réussit à ramener un peu vers l’arrière que quatre canons [fig. 52].

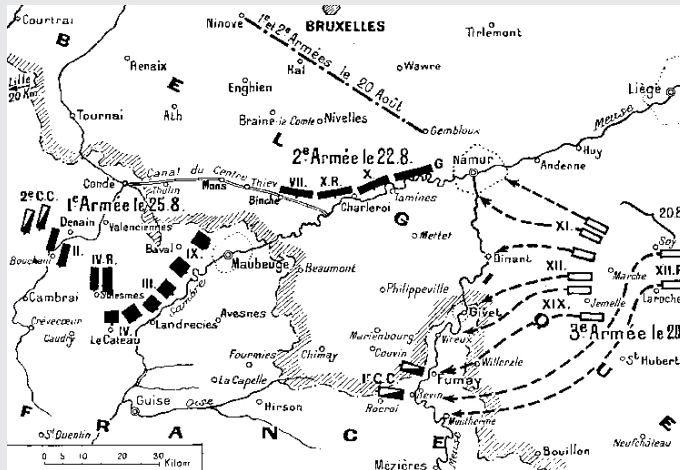


Fig. 22. Carte de l'avancée allemande du 20 au 25 août 1914.
Extrait de Von Kuhl, *La campagne de la Marne 1914*, Paris, 1920.

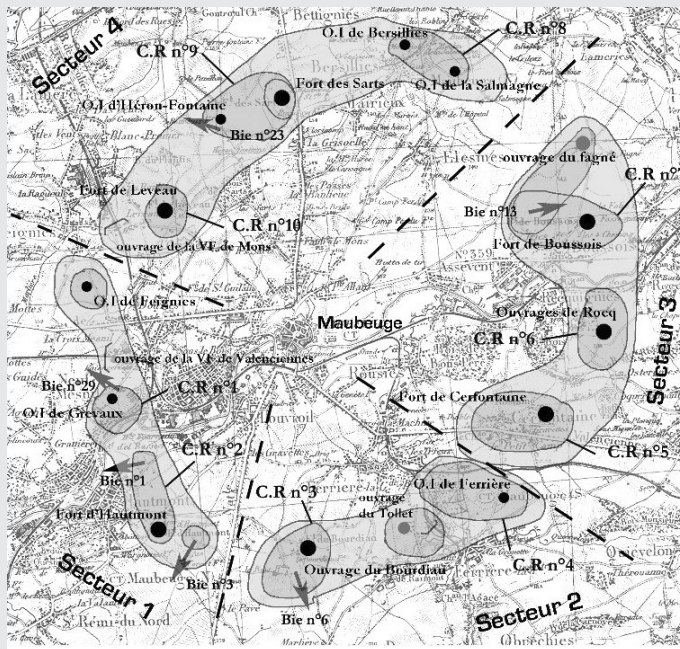


Fig. 24. Mise en état de défense du camp retranché de Maubeuge.
Extrait de A. Clément-Grandcourt, *Le Drame de Maubeuge*, 1935.



Fig. 23. Portrait du général von Einem du VII^e C. A. Photographie de Nicola Perscheid [domaine public], via Wikimedia Commons.



Fig. 26. Portrait du général von Steinmetz. Extrait du livre de von Zwehl.



Oberleutnant Hesse, Chef des Generalstabes VII. Ref.-Korps vom Kriegsbeginn bis Mai 1915

Fig. 28. Portrait du lieutenant-colonel Hesse. Extrait du livre de von Zwehl.



Generalleutnant v. Unger mit dem Stabe der 14. Reserve-Division
Ende August 1914 vor Maubeuge.

Von links nach rechts,

Hptm. Mens. Lt. Münchmeyer.

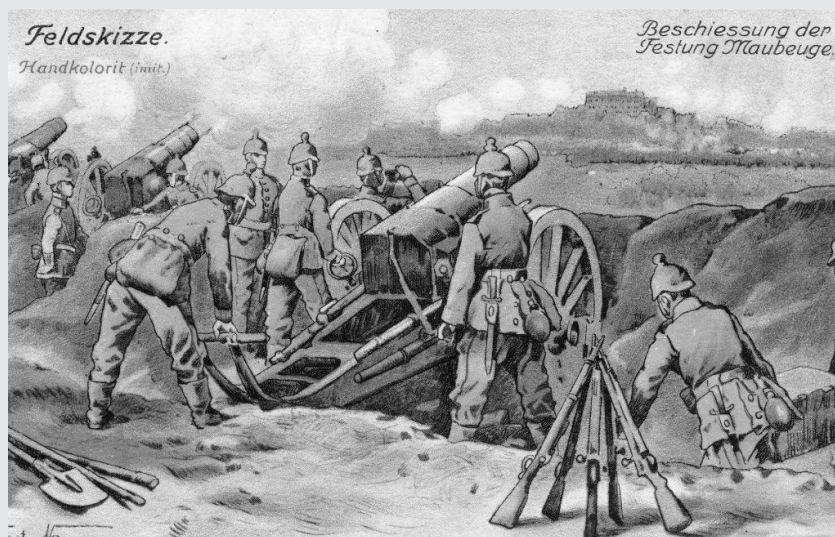
Hptm. v. Bredow. Dr. Köpchen. Int.-R. Schellong.

Rittm. Graf Spee. Generallt. v. Unger.

Div.-Bf. Klingenberg.

Oberlt. Böhmer.

Fig. 29. État-major de la 14^e Division de von Unger à Maubeuge.
Extrait du livre de von Zwehl.



Feldskizze.

Handkolorit (imit.)

*Beschicssung der
Festung Maubeuge.*

Fig. 30. Carte postale de propagande datant de 1915.
diffusée par F. Neumann. Coll. privée.



Fig. 31. Portrait du général von Khüne commandant la 13^e division.
Extrait du livre de von Zwehl.



À gauche : Fig. 34. Portrait du général von Ziethen.
À droite : Fig. 36. Portrait de von Bauer.
Extrait du livre de von Zwehl.

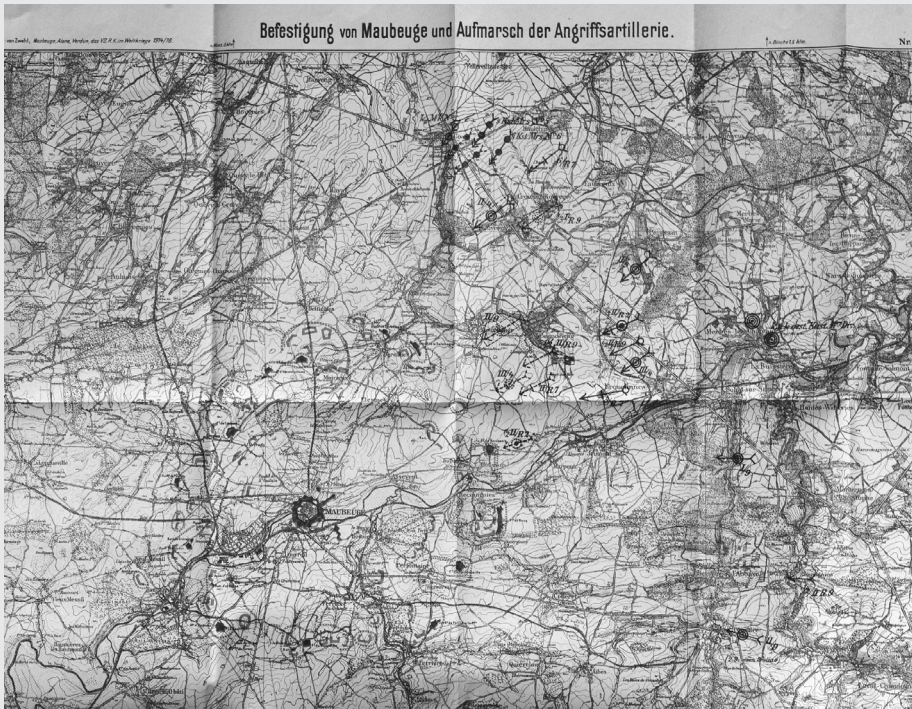
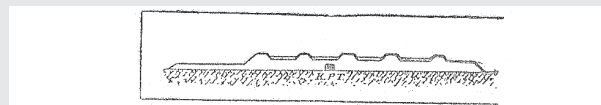


Fig. 32. Carte allemande avec positionnement de l'artillerie.
Extrait du livre de von Zwehl.



Stütze 2.
Ansicht des Forts Bouffois von West de Wise gesehen.

Fig. 33. Schéma de la place forte vue par von Zwehl.

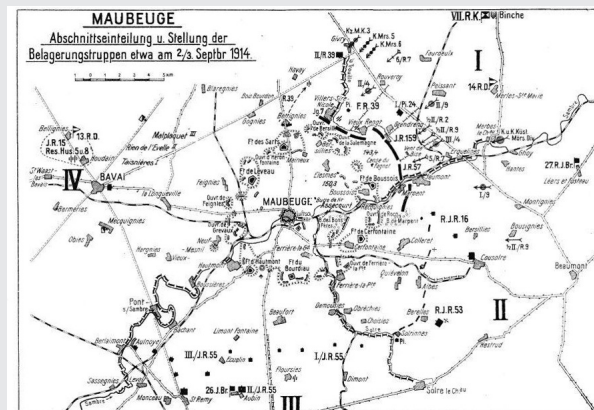


Fig. 35. Carte de l'attaque allemande du 2 au 5 septembre 1914.
Extrait de *Déploiement des pièces d'artillerie allemande lors du siège de Maubeuge*, F.N. Kaiser Das Ehrenbuch der deutschen schwere artillerie, Berlin, 1931, p. 116.

Nur Mauberge, 5. 9. 1914

An
den Kommandanten
der Festung Mauberge.

Da es sich gezeigt hat, dass die
Festung trotz ihrer tapferen Verteidigung
dem überlegenen Angriff nicht gewachsen
ist, fordere ich, um weiteres Blutver-
gießen zu vermeiden, den Kommandanten
auf, mir die Festung an zu übergeben.
Ich erwarte die Antwort sofort

von Troch
Der Oberbefehlshaber
der Angriffsbatterie.

Devant Maubeuge 5. 9. 14

35^S

Traduction

Au Commandant de la
place forte de Maubeuge

Comme il est démontré que la place,
malgré son énergique défense, n'est pas en
état de résister aux forces d'attaque supérieures,
je somme le Commandant de me rendre
la place, pour éviter de faire couler
le sang plus longtemps.

j'attends une réponse immédiate.

Signé : von Zuehl
Commandant en Chef de
l'Armée d'attaque.

Pour ampliation
Hesse
L^t L^t Colonel Chef d'Etat-major.

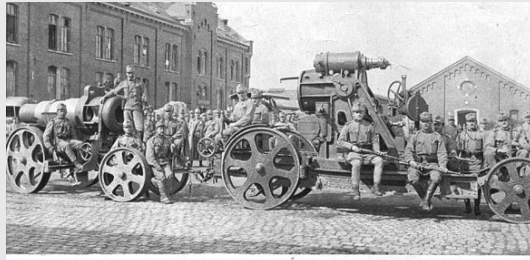
Fig. 37. Demande de reddition envoyée par avion au général Fournier.
À gauche l'original, à droite la traduction.
SHD Vincennes.



Fig. 38. Portraits du général von Heeringen.
Photographie de Nicola Perscheid [domaine public], *via* Wikimedia Commons.



Fig. 39. État du fort Leveau après sa prise le 7 septembre.
AS Fort Leveau.



Les pièces qui firent l'attaque de Namur et de Maubeuge.

Fig. 41. Canon de 305 autrichien auto-tractés.



Fig. 42. Canon de 240.

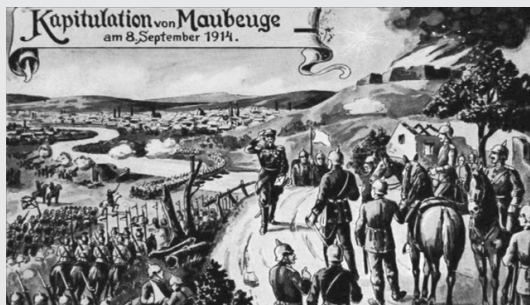


Fig. 43. Carte postale de propagande sur la prise de Maubeuge.
Coll. privée.

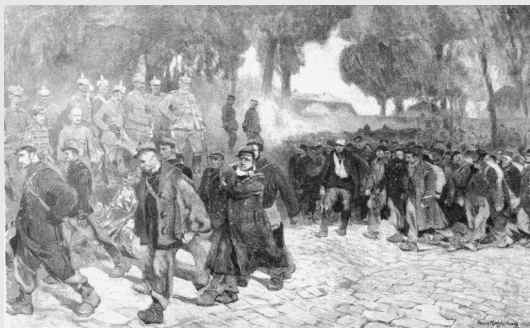


Fig. 44. Défilé de prisonniers à la porte de Mons.
Extrait du livre de von Zwehl.

I. Corps d'Armée

Gouverneur de la Place forte
de Maubeuge.

Maubeuge, le 7^{bre}, 1914.

Le Général Fournier,

Gouverneur de Maubeuge par interim, commandant les 2^{me} et
4^{me} Subdivision

au commandant des forces allemandes devant Maubeuge.

Je vous demande un armistice de vingt quatre heures
pour ramasser les blessés, enterrer les morts et traiter les condi-
tions de reddition de la Place.

(mit Stempel)

gez. J. Fournier

**Oberkommando der Belagerungsarmee
Maubeuge.**

Vor Maubeuge, den 7. 9. 14.
2⁴⁰ nachm. Pariser Zeit.

An den Gouverneur der Festung Maubeuge!

Das Schreiben vom 7. September habe ich erhalten. Ich
kann mit der Festung Maubeuge nur unter folgenden Bedingungen
verhandeln:

1. Die Stadt und alle Forts werden übergeben.
2. Die gesamte Besatzung ist Kriegsgefangen.
3. Sämtliches Kriegsmaterial wird übergeben.

Ich erwarte die Antwort bis heute, den 7. 9., um 6 Uhr
nachmittags Pariser Zeit auf demselben Wege auf dem Ihr Brief
überbracht worden ist.

Der Oberbefehlshaber
gez. v. Zuehl

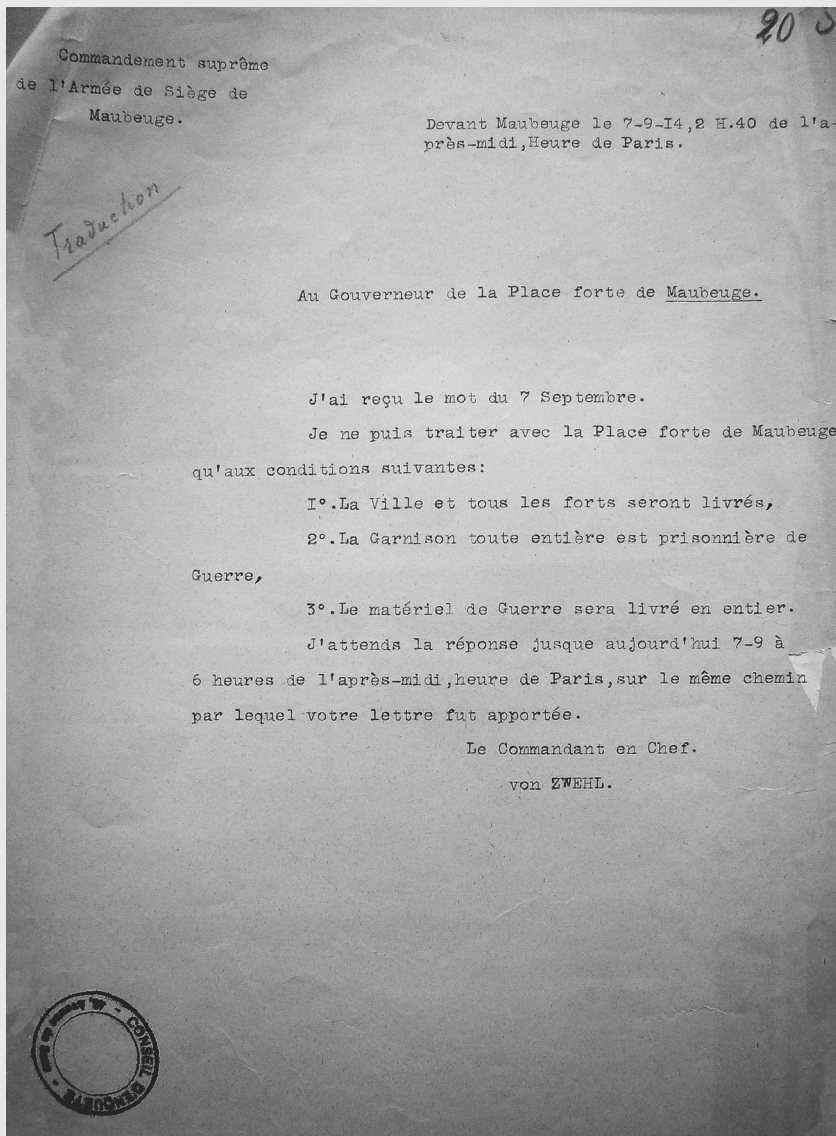


Fig. 40a et b. Actes de reddition.
Demande de von Zwehl (original et traduction) et réponse de Fournier.
SHD Vincennes et extrait du livre de von Zwehl.



Fig. 45. Arrivée par le train des prisonniers de Maubeuge au camp de Friedrichsfeld.
Collection privée.



Französische Kanonen beim Fort des Cartés

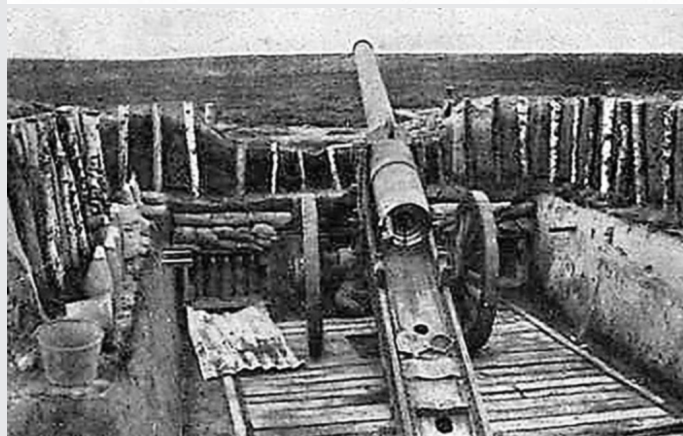
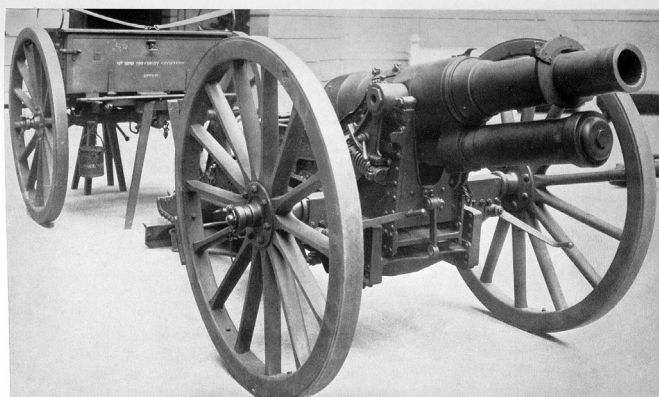
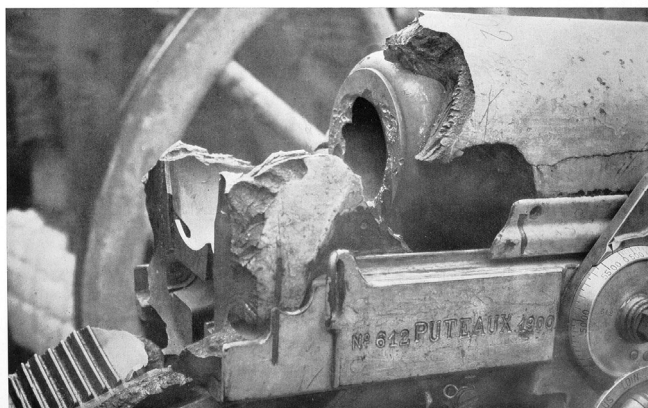


Fig. 46. Canons français abandonnés.
Photo E. Völlbehr, *Kriegs Bilder*, Munich 1915.

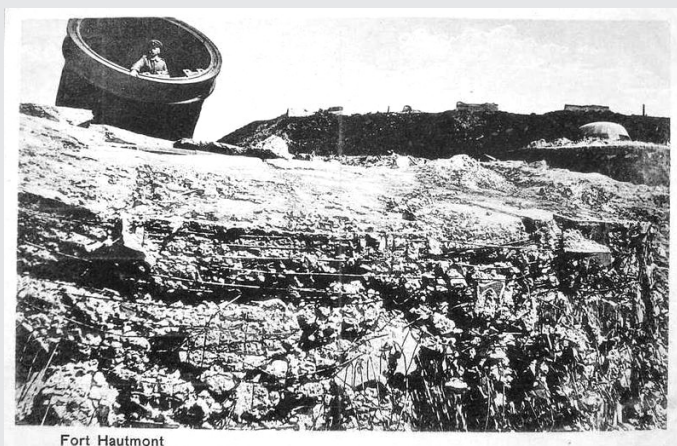


Fransösisches 12-cm-Geschütz aus Maubeuge. — Phot. Photo-Union



Granatwirkung am Verschlussstück einer französischen Kanone. — Phot. Napp

Fig. 47. Canon français de Maubeuge exposé à Berlin.
Grosser Bilderatlas des Weltkrieges. F. Bruckmann, München, 1915.



Fort Hautmont

Fig. 48. Destruction du fort d'Hautmont par les Allemands.
Grosser Bilderatlas des Weltkrieges. F. Bruckmann, München 1915.



Fig. 49. Départ des Allemands de Maubeuge le 10 septembre.
Bundesarchiv bild.



Nach der Besprechung auf dem Gefechtsstand des VII. Reserve-Korps in Monthenault.
Von links nach rechts: 1. Hptm. Schönbein, 4. Hptm. v. Bredow, 7. Major Hamann, 9. Oberst Niebann, 12. Obrt. Albrecht
2. Hptm. Weber, 5. Oberst Bronsart v. Schellendorf, 8. General v. Kühne, 10. Hptm. Feflig, 13. Ditt. Kattler,
3. Generallt. Loeb, 6. General v. Zwehl, 11. Oberst Schider.

Fig. 51. État-major de von Zwehl à Monthenault.
Extrait du livre de von Zwehl.

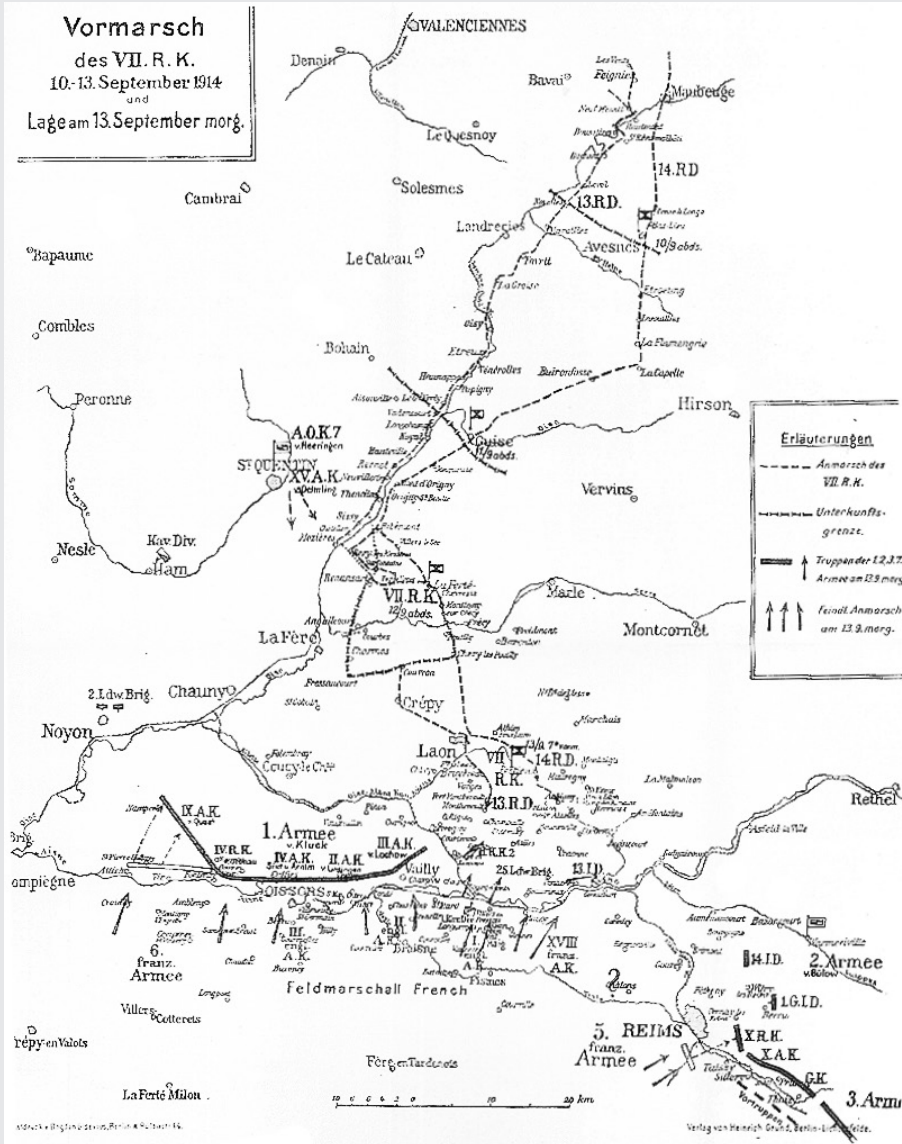


Fig. 50. La marche forcée vers l'Aisne du 10 au 13 septembre 1914.
Extrait du livre de von Zwehl.

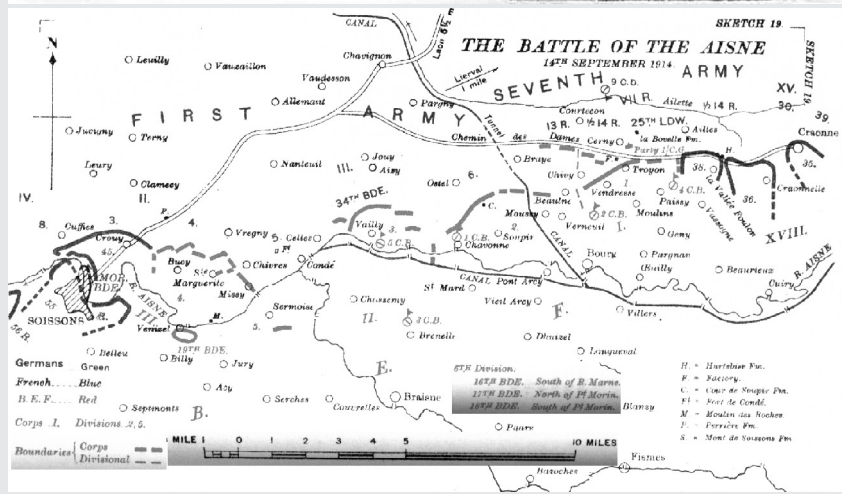
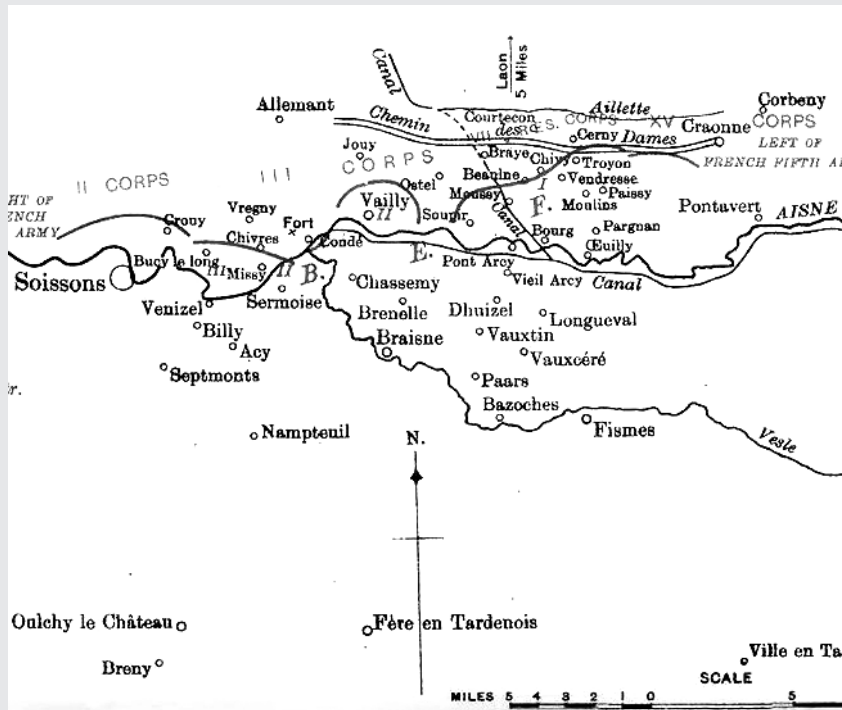


Fig. 52 a et b. Bataille de l'Aisne, septembre 1914.
 Extrait de *Military Operation* de J.E Edmonds, 1922.

**Annexes
de la deuxième partie**



Présentation des annexes

Par Jean Heuclin

Au moment où sur le terrain des opérations Gallieni incite Joffre à la contre-attaque le 6 septembre avec l'accord du maréchal French, la surprise du général von Kluck est complète. Le sérieux de la situation est perceptible du côté allemand, le 8 dans un message de la 1^{re} à la 2^e armée faisant état d'une pénétration des forces alliées dans la brèche ouverte [fig. 53] entre les deux armées¹. L'enjeu est clair, c'est celui de la première bataille du Chemin des Dames à laquelle l'historiographie allemande accorde une place importante². Ceci est perceptible dans les listes des pertes (*verluslisten*) du journal des Ordonnances de l'armée³ (*Verordnungsblatt*) où sur trois colonnes s'étalent les noms des morts, blessés et disparus sur 20 à 30 pages entre le n° 20 du 7 septembre au n° 24 du 14 septembre avec une hécatombe d'officiers supérieurs issus de l'aristocratie.

1.– Hans Plote, *Considérations sur la mission Hentsch*, in *Les batailles de la Marne*, (dir. F. Cochet), Soteca, 2004, p. 117.

2.– Au lendemain de la guerre les manuels scolaires français glissent sur cette première bataille qui au fil du temps se transforme simplement en « la course à la mer » ! G. Hanotaux dans sa monumentale histoire de la guerre t. XII, intitule son chapitre LIV : *La retraite allemande et la poursuite française* (10-14 septembre) ! Voir F. Rousseau, « Le chemin des Dames en 1914. La leçon oubliée », in *Le chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, 2004, (dir. Nicolas Offenstadt), p. 39-49. Paul Kendall, *Aisne 1914. The Dawn of Trench Warfare*, History Press, 2012. General Friedrich von Bernhardt, *Deutschlands Heldenkampf*, Lehmann Verlag München 1922.

3.– Le gouvernement prussien avait pour soutenir le moral de l'armée et des civils décidé de joindre à la Gazette du Reich la liste nominative des pertes en hommes pour les différentes forces armées de l'Empire. La publication assurée au départ par la *Wilhelm Strasse* le fut à partir de septembre par le *Kriegministerium*. L'objectif initial se retourna contre leurs inspireurs avec les échecs de la Marne et du Chemin des Dames. Du n° 1 à 12 (14 au 31 août) la liste des pertes s'étend sur 6 pages, puis sur 8 à 10 pages du n° 16 à 19 (2 au 5 septembre). Le chiffre se stabilise entre 14 et 16 pages (n° 24 à 60) du 14 au 29 septembre 1914.

À ces mauvais chiffres, les communiqués du Quartier-Maitre-Général von Stein⁴ ont répondu par la mise en évidence de la chute des places-fortes de Liège et Namur et du nombre de prisonniers. Dès le 3 septembre, la presse mentionne que tous les forts de la région du nord sont tombés sauf Maubeuge. Le 8 septembre, le Grand Quartier général communique la capitulation de Maubeuge avec 40 000 prisonniers, quatre généraux, quatre cents canons et une grande quantité de matériel de guerre⁵. Ces chiffres sont repris le 9 sous un gros titre en première page dans *l'Innsbrucker Nachrichten*. Le 13 septembre, les journaux annoncent la venue à Göttingen de 10 000 prisonniers de Maubeuge et le 15 celui des premières arrivées à la gare de fret. Le *Kölnische Zeitung* consacre au même moment un long article à la résistance de Maubeuge face à la puissante artillerie allemande [fig. 54] et le *Berliner Tageblatt* du 14 septembre insiste sur les difficultés de la prise de Maubeuge :

Pour la première fois au cours de cette campagne, les Allemands avaient à réduire une place-forte défendue par des forts avancés, reliés par des ouvrages intermédiaires sur laquelle l'ennemi avait fondé de grandes espérances. Ces ouvrages intermédiaires consistaient en tranchées-abris pour l'infanterie, en fossés divers, en forts réseaux de fils de fer, en batteries solidement établies dans des tranchées et surtout enfin en artillerie mobile. En outre sur le front-est circulait un train blindé. L'ensemble comprenait six forts et sept ouvrages intermédiaires. Verdun et Anvers sont fortifiés de la même manière. La chute de Maubeuge est la preuve que les ouvrages intermédiaires ne peuvent pas résister très longtemps à l'action dévastatrice de notre artillerie lourde.

Le siège long et laborieux de Maubeuge devient à travers la presse et dans l'opinion publique un faire-valoir qui, avec la victoire de Tannenberg, permet de masquer la retraite de la Marne et les combats meurtriers de l'Aisne. L'année 1915 voit ainsi la publication du *Grosser Bilder Atlas des Weltkrieg*⁶ dans lequel apparaissent des photos de prisonniers français [fig. 55] et la reddition des anglais à von Kluck dans les environs de Maubeuge et à la page suivante les destructions opérées dans la ville et les forts de la place forte. À Munich, le catalogue d'une exposition, le *Kriegsbilder-Tagebusch* d'Ernst Völlbehr⁷ présente également une

4.- Hermann von Stein (1854-1927), officier d'état-major hors pair sous des allures rudes. Bras droit de Moltke pour appliquer le plan Schlieffen, ce brillant tacticien contesté reçoit à la mobilisation des charges accrues impliquant l'Inspection des Étapes et les chemins de fer militaire. On lui reprocha d'avoir dégarni le front occidental de deux corps d'armée pour s'opposer à l'avance russe le 25 août 1914.

5.- *Extrablatt Tellesche Zeitung und Anzeigen* du 6 et 12 septembre reprenant les communiqués de la WTB (Wolff Telegraphische Burö) de Berlin.

6.- Publié à Munich à partir de 1915, verlag von F. Bruchmann, T. II, p. 70 et 72.

7.- Ernst Völlbehr (1876-1960), formé à la peinture à la cour de Schwerin en 1892, il poursuit sa formation à Berlin, Paris et Rome. Proche du style de l'art nouveau, il visite avant-guerre, le Brésil et les colonies africaines allemandes dont il ramène des peintures de voyage. Engagé

série de photos et de peintures de von Zwehl et des ruines de Maubeuge [fig. 56] et de sa ceinture fortifiées tandis que les canons de Maubeuge à la culasse éclatée sont exhibés sur les places de Berlin.

De ce déluge de propagande, il ressort le rôle décisif de l'artillerie lourde dans la prise de la ville et son impact psychologique sur les braves défenseurs territoriaux tel que le décrit le 6 février 1915 J. Wertheimer⁸ correspondant à Bruxelles de l'agence Wollf.

Cette supériorité des canons lourds des usines Krupp est confirmée par le correspondant de guerre américain du *Saturday evening post*, Irving Cobb qui accompagnait l'avance des troupes allemandes en Belgique et en France, offrant une série de tableaux et d'impressions à ses lecteurs sur la violence et la rapidité de l'invasion ainsi que sur la nette supériorité des armements allemands. Le but était de dissuader les USA de toute intervention en Europe en montrant à l'opinion américaine que la guerre serait rapidement terminée avec une telle puissance de feu.

comme artiste de guerre sur le front, Völlbehrr devient célèbre par ses centaines de peintures, dessins et photographies des panoramas du champ de bataille. Dès 1915, ses œuvres sont l'objet d'expositions. À partir de 1933, il devient le peintre officiel des grandes manifestations et créations du III^e Reich.

- 8.- Julius Wertheimer (1869-1924) appartenait depuis 1908 au *Wolffs Telegraphisches Burö* de Bruxelles et était correspondant du *Vossische Zeitung*. Il quitta ses fonctions à Bruxelles à la fin juillet 1914 pour les reprendre un mois plus tard. O von der Lancken, *Gouverner en Belgique occupée*, dir. M. Amara et H. Roland, Peter Lang, 2004, p. 74-75.



Souvenir de la capitulation et de la reddition de Maubeuge (8 septembre 1914)¹

Julius Wertheimer
Agence Wolff

Traduction par Brigitte Degeytere

Au début septembre, notre VII^e Corps de réserve, composé de Rhénans et de Westphaliens a remporté en un tour de main la bataille où ils n'ont fait qu'une bouchée de la valeureuse troupe de la place-fortifiée de Maubeuge et conquis, pied à pied, par un dur combat la solide ceinture des forts qui la délimitait [fig. 56].

Il était nécessaire d'enlever les puissants forts ennemis, fort bien construits, disposant d'un glacis. Dans l'intérêt général, il était urgent de prendre une décision pour une exécution rapide. Les installations permanentes de la place-forte auraient ainsi moins de conséquences sur la poursuite des combats. En raison de la neutralité de la Belgique, la défense nationale française avait, dans le cadre de la protection du Nord de la France, très peu assuré de développement à Maubeuge. Seuls quelques-uns des nombreux forts et ouvrages intermédiaires présentaient un aspect moderne.

1.- Le document transmis en 1919 par le député du Calvados F. Engerand qui publia à Paris en mai 1918, *Le secret de la frontière. Charleroi. 1815-1870-1914*, est considéré comme saisi au dépôt des officiers de guerre d'Agen à la fin de l'année 1914 (?). Il figure au dossier du Conseil d'Enquête sous le n° 24 S et comprend trois pages dactylographiées. Il a été visé par le rapporteur, le général de division Demange. La traduction qui en a été faite y apparaît en plusieurs endroits des plus tendancieuses sans doute par Engerand lui-même qui évoque dans son ouvrage la chute de Maubeuge, p. 561-580 en concluant « s'il y avait eu à Maubeuge un Gallieni ! » et salue longuement l'épopée d'évasion du chef d'escadron Charlier (p. 574-579). Engerand note encore que Maubeuge avait été assiégée par des forces très inférieures à la garnison ! (p. 578).

Il en était toutefois différemment avec les aménagements des positions intermédiaires. Ainsi, notre infanterie n'était pas dans la même situation qu'à Liège et à Namur. Alors que du côté belge, il n'y avait presque rien de fait dans les espaces découverts, sauf quelques implantations au point sensible et dans les angles morts, devant Maubeuge, l'adversaire avait minutieusement caché avec grand soin son œuvre réalisée avec beaucoup d'expertise. Le Français a montré toute la compétence nécessaire dans la défense [fig. 57], surtout dans cette phase de la guerre, pour exploiter tous les avantages apparents du terrain et de le fortifier par tous les moyens afin d'y créer les bases nécessaires au combat. Surtout, l'ennemi avait créé, en de nombreux points, des faux postes que les précieuses munitions de nos gros canons, les 420, ainsi que les batteries de canons autrichiens motorisées ont bombardé dès le départ jusqu'à ce que les infatigables officiers d'observation aérienne aient réussi à cerner les lueurs des bonnes cibles.

Le feu, qui a coulé sur les forts ennemis dans ces premiers jours de septembre, a eu un effet sans précédent. Après la prise du camp retranché, on a reconnu que la destruction en certains endroits avait été comparable aux effets du bombardement des forts de Liège et de Namur. Lorsque nos obus de 420 ont frappé les maçonneries, tout n'était plus qu'un tas innommable de ruines [fig. 58], il semblait que la puissance tellurique d'un tremblement de terre avait ébranlé la construction tout entière.

En même temps que le bombardement des forts et des glacis, notre infanterie est passée à l'attaque, cependant elle a eu, en certains endroits, des pertes importantes. Aussi après une attaque réussie ou en raison d'une vaillante résistance ennemie, dans les villages belges vers l'arrière où étaient regroupés nos blessés, on entendait, par petits groupes, les habitants murmurer sournoisement devant les maisons contre les envahisseurs étrangers : « savez-vous qu'il y a une forte armée anglaise sur la route d'Anvers » ou « on dit qu'il y a d'énormes pertes Allemandes ! » « Ce soir les Français ont fait des centaines de prisonniers. » « Les munitions s'épuisent du côté des Prussiens ! ». Tout cela s'accompagnait de regards hostiles et de silences lourds de sous-entendus, qui en disaient long sur l'importance du combat. Le commandement allemand s'est très bien rendu compte que, c'était vrai. Ici, il faut vaincre ! Si nous y parvenions, une des principales bases au soutien des Belges à Anvers, serait retirée et les éloignerait des Français. Si l'ennemi, on devait l'apprendre plus tard, qui était deux fois supérieur aux Allemands, avait réussi à nous battre, toute la Belgique qui n'était pas encore hors de combat, se serait soulevée et aurait déclenché sur l'arrière du front une guerre civile. Donc, on se trouvait devant Maubeuge, face à une de ces situations où seule la pensée et la volonté de la victoire pouvait garantir le succès. Depuis le haut commandement jusqu'au simple soldat, chacun devait y aller du sien. Le commandant allemand de l'armée de siège, le général d'infanterie

von Zwehl et son état-major se trouvaient au début à Binche, en Belgique. Son altesse royale, le prince Friedrich-Léopold de Prusse, chargé d'informer le quartier général de sa Majesté sur l'évolution de la situation, logeait à Mons, au plus près.

Le bombardement continu, surtout de nos canons de 420, ainsi que des batteries motorisées des Autrichiens, se poursuivait nuit et jour sur le front est du camp retranché. Nous avons ainsi réussi à réduire au silence l'important fort de Boussois [fig. 59 et 60]. Il fut occupé par notre infanterie après des combats acharnés lors desquels nos « lance-mines » ont joué un rôle essentiel, et bientôt le drapeau allemand flotta sur ses remparts. Dès lors, le destin du camp retranché devait bientôt être scellé.

Après la chute du fort de Boussois, le commandant en chef déplaça son poste de commandement à 3 kilomètres à l'Est du fort, près de la ferme du Vent de Bise. Il avait choisi cet endroit pour établir une communication meilleure et rapide avec ses deux divisions en dépit du fort bombardement français. Comme souvent dans les combats d'avant-postes, les habitants fournissaient des informations d'importance aux troupes françaises de Maubeuge et aux agents de renseignement. On trouva de nombreuses liaisons téléphoniques souterraines, qui aboutissaient derrière le front allemand dans les villages et même trois jours avant la prise du camp retranché, une femme a été fusillée, du fait qu'elle s'était rendue coupable de trahison, pour avoir dévoilé les positions et postes d'observations allemands et les emplacements de notre artillerie. Cette expérience a eu pour effet qu'à l'arrivée du commandement général au Vent de Bise, tous les bâtiments de ferme ont été vidés de leurs habitants.

L'état-major de son excellence le commandant général von Zwehl s'installa au Vent de Bise le 7 septembre dans le jardin et un verger adjacent où on avait mis des tables et des chaises de la maison. On étala de grandes cartes qui montraient les positions exactes des attaques respectives. C'est penché sur une de ces cartes que son Altesse royale, le prince Friedrich-Léopold de Prusse, a pu également suivre avec une attention soutenue le cours des événements.

Ce fut dans l'après-midi, peu après 2 h, alors que plusieurs officiers d'ordonnance venaient d'être envoyés avec des ordres aux commandants de divisions et à l'infatigable commandant d'artillerie, le lieutenant-général Steinmetz, malheureusement décédé prématurément peu de temps après à Reims, qu'un enseigne de cavalerie s'est approché de la ferme au galop. Il rapporta qu'il était envoyé en avant-garde par le lieutenant-général von Unger, commandant la 14^e division de réserve, et que ce dernier arriverait depuis les avant-postes, dans peu de temps, avec un parlementaire. Peu après, on voyait s'approcher de la ferme, le général avec un officier français à qui il avait bandé les yeux.

Il s'ensuivit alors des moments de fortes tensions. Après avoir retiré le bandeau des yeux du parlementaire, celui-ci déclara être le capitaine Grenier de l'État-major envoyé au nom du général Fournier au commandant en chef des forces allemandes. Le général Fournier proposait une trêve de 24 heures pour enterrer les nombreux morts sur le front avant de négocier la reddition du camp retranché. Cette déclaration était faite en allemand. Comme il le dira plus tard, le capitaine Grenier avait vécu longtemps en Allemagne où il avait appris l'allemand.

Après que l'officier eut terminé son message, le commandant général lui répondit qu'il reconnaissait pleinement la défense héroïque du camp retranché mais que, cependant, il lui était impossible d'accorder une si longue trêve. Si l'intention du commandant était vraiment de livrer le camp retranché, on pouvait se mettre d'accord beaucoup plus rapidement. Le parlementaire pourrait revenir après quatre heures avec les accords nécessaires. Cela devait essentiellement inclure que le camp retranché se rendrait avec tous les forts et toutes les pièces d'artillerie et que la troupe serait prisonnière de guerre. À la fin, le commandant allemand dit à l'officier français : « ce n'était pas ce que vous aviez imaginé ! » et celui-ci fit signe que oui, et il ajouta : « Eh bien, il ne nous faut pas 24 heures de cessez-le feu pour faire tout ça. » « Aussi, je ne peux pas faire cesser le bombardement du camp retranché jusqu'avant votre retour, car nous n'avons pas de temps à perdre ! ». Après que le capitaine ait refusé de répondre à tous autres souhaits particuliers, il a été libéré et raccompagné à l'avant-poste par le lieutenant-général von Unger.

Le combat a continué dans les heures qui suivirent avec une intensité toujours aussi grande. Dans le ciel clair et bleu d'un chaud après-midi de septembre, on voyait partout, surtout vers le nord et le front est du camp retranché, sur les hauteurs, les nuages blancs des explosions des shrapnels. On entendait le sifflement des gros obus suivi de la détonation assourdissante et la projection des éclats qui tombaient dans un large rayon, on voyait les foyers de la lutte marqués par l'incendie des fermes et des meules de foin tandis que s'élevait un nuage noir géant au-dessus du camp retranché de Maubeuge et de la banlieue ouvrière qui brûlait.

Pendant ces longues heures de l'après-midi qui se déroulait, un doute croissant s'empara de plusieurs qui s'interrogeaient pour savoir si le parlementaire reviendrait avant l'expiration du délai, s'il n'y aurait pas encore de longs jours sanglants de combats avec de lourdes pertes ou si les Français ne livreraient le camp retranché qu'après la chute de tous les forts. Ces doutes semblaient fondés du fait que le parlementaire n'était toujours pas de retour après le délai de quatre heures. Le ballon rouge ardent du soleil commençait à décliner sur les villages en feu et le croissant brillant de la lune blanche s'élevait au-dessus des ruines du fort de Boussois. Dans la brise du soir, la clarté de la lune détachait la silhouette étrange et précise de tous les objets. Ainsi, un monticule de terre élevé près de la ferme du Vent de Bise par les braves soldats du 9^e régiment pour leurs camarades

tombés au combat les jours précédents. Il y avait une simple croix en bois, avec les noms inscrits et un casque suspendu. Dans deux douilles, sur le tertre, des fleurs rouges avaient été déposées en dernier hommage par des mains fidèles : fleurs de la fin de l'été !

Les héros couchés là pour leur dernier repos, partis pour cet autre monde ont-ils entendu le grondement venant depuis le camp retranché à travers le calme paysage du vaste champ de bataille ? Ce grondement d'abord léger comme la marée montante puis de plus en plus fort et finalement se brisant inexorablement comme sur le ressac en un cri exultant de victoire. Tous ceux qui ont vécu ce moment n'oublieront jamais le hurra de nos braves par lequel ils saluèrent l'arrivée du parlementaire du camp retranché apportant la capitulation définitive de Maubeuge.

Dans un silence solennel qui a gagné les cercles de proche en proche, le capitaine Grenier a remis le document écrit du général Fournier au général commandant qui le lut. Il contenait l'accord avec le mandat qui autorisait le négociateur à entrer immédiatement en discussion pour tous les détails. Jamais document n'a paru aussi lourd qui décrivait maintenant la véritable force connue de l'adversaire de 45 000 hommes. Nos braves troupes avaient bien combattu en ces jours de septembre dans une situation difficile un adversaire deux fois plus fort et remporté sur lui la victoire.

Après une courte consultation du commandant général avec le chef d'état-major, le lieutenant-colonel Hesse, on lut tout haut au capitaine Grenier, le protocole imposé de la reddition alors que l'après-midi s'achevait. Dans l'intervalle, il faisait maintenant nuit. Les bâtiments qui brûlaient, incendiaient le paysage aux alentours du camp retranché tandis qu'à l'ouest de Maubeuge le ciel rougissait comme un immense fanal de victoire.

Le parlementaire assis à une des tables dans le jardin du Vent de Bise était penché sur le document qui lui était soumis. À la lumière vacillante des bougies placées dans le goulot de bouteilles vides de Bourgogne, il lisait les conditions qui devaient être signées le soir même. Il hocha une fois la tête avec un sourire nostalgique, à l'endroit où était mentionné que tout le matériel de guerre avec toutes ses caractéristiques devait être remis au vainqueur sur le champ. On lui demanda s'il avait des hésitations, il répondit que les drapeaux et fanions n'existaient plus. Ils avaient été brûlés conformément aux instructions d'un camp retranché devant se rendre. Conformément à l'accord mutuel et suivant les étapes de la reddition, la garnison entière devrait défiler durant l'après-midi. Pendant la nuit, les forces devaient être désarmées, ainsi que tous les forts livrés et occupés par les Allemands. Tout cela se déroula sans incident. Ce fut dans l'après-midi du 8 septembre à 14 heures, que son excellence le commandant général von Zwehl avec son état-major reçut

à Maubeuge, à la Porte de Mons, le commandant du camp retranché, le général Fournier. Il était accompagné par son officier d'état-major, le capitaine Grenier et le premier officier d'artillerie de la place.

Après que le commandant allemand eut rendu son épée au commandant en reconnaissance de la courageuse défense de la ville, le défilé des troupes a commencé sous les yeux de son Altesse royale le prince Friedrich-Léopold de Prusse, ainsi que de son Altesse le prince d'Anhalt. Les troupes allemandes des deux divisions, ainsi que les équipages des batteries motorisées autrichiennes se sont placées sur les deux côtés de la route menant à Jeumont. Les grands cris de joie et d'applaudissements des Allemands qui s'exprimaient en ces jours de reddition comme à chaque occasion lors de violents combats, à l'arrivée des Autrichiens étaient le signe de la fidèle camaraderie avec nos alliés. Ce n'était pas par hasard que les premières unités des troupes françaises du camp retranché qui ouvrirent le défilé, firent la meilleure impression sur tous [fig. 60]. Il semblait bien qu'on ait fait là un choix particulier. L'ordre et le rythme de marche imposés voulaient ne montrer aucune trace des efforts physiques et des sacrifices de ces hommes les jours précédents. Le commandant avait fait savoir qu'il n'y aurait aucune excuse. C'était principalement des jeunes de bonne stature, des figures fortes mais surtout pas des hommes âgés.

Il avait été dit qu'il était permis aux officiers de marcher avec les troupes d'infanterie ou qu'ils pouvaient utiliser seul la voiture. De cette permission, on n'en a pas vu faire usage à l'exception, pendant ce temps, des blessés. La plupart sont restés à la tête de leur troupe et salué les commandants qui se tenaient de côté avec l'état-major des officiers allemands.

Après le défilé qui a duré une heure, le spectacle a progressivement changé. Il n'y avait plus de cadence et les troupes manquaient d'unité. Les hommes venaient souvent individuellement en petits escadrons ou en groupes assemblés temporairement, au hasard. Ainsi, ce long défilé de huit heures, fournit un spectacle indescriptible et disparate des plus coloré. C'était comme un flux, apparemment toujours nouveau, qui sans cesse se déversait par l'étroite Porte de Mons sur les deux ponts de la vieille ville emmurillée. C'était comme une peinture sur la toile, un courant multicolore en rouge, bleu et noir qui défilait devant les yeux des Allemands.

L'effet demeure inoubliable de cette abondance d'impressions et d'images qui imprégnèrent de façon indélébile la mémoire des témoins. Les Français prisonniers marchèrent durant deux heures entre deux haies de nos forces placées de chaque côté de la route. Tout était calme et digne. Même si, chez nos braves soldats brillaient dans leurs yeux la fierté d'avoir fait de si nombreux prisonniers et celle d'être les vainqueurs, ils regardaient encore avec estime ces soldats français qu'ils avaient combattus et s'abstinrent de toute expression offensive.

Puis brusquement, les soldats commencèrent à se répandre en invectives lorsqu'ils ont vu sortir par la porte de la ville des prisonniers habillés de jaune, leurs regards se sont remplis de haine... C'est seulement maintenant que l'on a su qu'il y avait dans le camp retranché des Anglais au nombre d'environ 120. Il s'agissait principalement d'une arrière-garde et de soldats attardés qui depuis la bataille de Mons en août s'étaient d'eux-mêmes rassemblés à Maubeuge [fig. 61].

Contrairement aux Français, l'attitude des Anglais n'était pas sérieuse et militaire. Ils sortaient sans ordonnancement ni beaucoup d'entrain, en parlant très fort. Comme on l'a appris par la suite, ils avaient bu tous les restes d'eau-de-vie du camp retranché, ce qui n'avait pas manqué de faire son effet. Après que tout le monde soit parti en un groupe particulièrement impressionnant, deux Écossais se présentèrent en vacillant, soudain, l'un d'eux interpella bruyamment l'un de nos bons westphaliens pour lui serrer la main et le féliciter mais celui-ci, outragé, refusa et lui tourna le dos. Ces deux notables écossais furent emmenés par leurs compatriotes.

Le défilé continua et les Anglais furent suivis par les blessés et une foule interminable de Français. Certains blessés s'arrêtèrent et furent pris en charge par leurs camarades. Beaucoup d'autres furent emmenés aussi sur des voitures et des petites charrettes à deux roues avec toutes sortes de nourritures et de bagages que l'on puisse imaginer. En outre, il y avait des joueurs de tambour, des saltimbanques, des soldats du train, les services d'intendance et le personnel infirmier des ambulances aux couleurs vives, mélangés à la troupe. Beaucoup d'officiers qui n'avaient pas encore rendu leur épée, le firent alors en passant devant le chef allemand aux pieds duquel elles s'amoncelèrent de plus en plus au cours de la soirée avec des tambours, des clairons et toutes sortes de choses qui pouvaient confirmer le succès remporté ici.

Le défilé de cette masse de soldats offrait l'effet poignant d'une image mémorable, il y avait toutefois aussi de plus petits épisodes anecdotiques que la plume d'un dessinateur aurait pu saisir et croquer à tout instant dans ce grand cadre. Par exemple, une voiture avec des bagages tirée par un cheval et conduite par un soldat. Entassés parmi les bagages de plusieurs officiers, des blessés posaient fixement leur regard sur le camp retranché comme si tout le reste n'existait pas. Ceux qui ont suivi leurs regards, ont remarqué que debout sur le mur et les talus qui encerclaient la ville, plusieurs femmes d'officiers leur disaient au revoir de la main. Les officiers leur rendirent leur salut jusqu'à ce qu'ils disparaissent au loin pour un avenir inconnu. Une autre image laissa une très profonde impression : celle d'un colonel à la tête de son régiment dressé sur sa selle, il présentait des traces des combats continus et des privations surmontées, il portait avec gravité son destin. Un officier de l'État-major général lui fit signe de mettre pied à terre car tous les officiers devaient aller à pied ou utiliser des voitures et les chevaux

devaient être rendus. Le colonel mis pied à terre conservant son visage inaltérable, il s'assoit, retire calmement ses sacoches de selle et prend son épée. Puis, il regarde à nouveau son pur-sang arabe avec un long regard et lui caresse le cou une dernière fois. Deux amis se disaient adieu pour la vie : « C'est un animal fidèle, que j'ai monté depuis l'Afrique, » suivant la procédure, il dit adieu à son épée, en la projetant au loin, puis il balaya du regard son régiment.

Ainsi, le défilé continuait marqué par des centaines de milliers de pas, des voitures, des blessés [fig. 62], des agonisants, des escadrons, des compagnies, des batteries, des bataillons, des régiments dans une interminable série, les derniers prisonniers passèrent jusqu'après 10 h du soir au moment où le voile de la nuit s'abaissait sur cette journée importante qui appartient désormais à la mémoire éternelle de l'histoire de la guerre.

La route des gros canons en France

Par Irwin S. Cobb

*Correspondant de guerre américain du Saturday Evening post*¹

Traduction par Daniel Verheyde

Permettez-moi de vous dire, dès le début de ce chapitre, que je ne prétends avoir la moindre connaissance dans ce que l'on appelle la science militaire. Plus je vois comment se déroule la guerre dans la réalité, moins j'ai l'impression d'en comprendre le sens. Pour moi la stratégie reste une science hermétique. Même la plus simple des premières leçons, l'A B C de cet art, me convainc qu'elle traite de mystères absurdes, mais néanmoins insondables.

Les aspects concrets de la campagne, je peux d'une certaine manière les saisir. Au moins, je pourrais me flatter de cela. Un homme devrait être sourd, muet et aveugle pour ne pas les saisir, s'ils se révélaient devant lui comme ils se sont révélés à moi. En effet, s'il a seulement de préservé la faculté de sentir, il peut être encore en mesure de comprendre la chose, puisque, comme je l'ai dit auparavant, la guerre dans ses phases les plus courantes n'est pas tant un spectacle qu'une très mauvaise odeur. En ce qui concerne les rudiments du système qui dicte les mouvements de troupes en grandes masses ou en petites, qui conduit à sacrifier

1.- Les articles d'Irving Cobb furent rassemblés et publiés sous le titre « Paths of Glory », New York, janvier 1915, p. 294-315. Irving S. Cobb (1876-1944), éditeur, journaliste et humoriste américain, originaire du Kentucky débuta sa carrière de journaliste à 17 ans au *Paducah Daily News* et au *Louisville Evening Post*, venu à New York en 1904, il intégra le *Saturday Evening Post* en 1911 et couvrit toute la grande Guerre. Il devait par la suite témoigner du courage des soldats américains sur le front dans un ouvrage intitulé : *The Glory of the Coming*. Il gagna l'audience de deux millions d'Américains et obtint autant de suffrages lors de la convention démocrate en 1920. Il devait ensuite mener une carrière d'auteur de science-fiction et rédigea le scénario de plusieurs films à Hollywood.

des milliers d'hommes pour prendre une ville ou tenir un fleuve lorsque cette ville et ce fleuve, considérés comme tels physiquement, semblent n'avoir aucune importance, ces éléments je n'ai pas été capable d'en comprendre le sens, même si j'ai étudié la question avec la plus grande diligence. Alors, après divers mois d'observation directe sur l'un des théâtres d'hostilités, je me dis que l'art du combat est un métier à apprendre lentement et laborieusement par degré et même comme cela, ne peut être appris intégralement que par quelqu'un qui a en lui une aptitude naturelle. Soit il en est ainsi, soit je suis particulièrement obtus, car j'admets être toujours aussi novice aujourd'hui que je l'étais au début.

Après avoir fait cette confession dont on dit qu'elle est bonne pour l'âme, et qui a en tout cas le mérite d'é mousser à l'avance les jugements critiques de l'expert, puisqu'il se doit de prendre en pitié mon ignorance et mon innocence même s'il conteste mes conclusions, j'assume maintenant le rôle de prophète pour dire que le temps des fortifications modernes, est terminé. Je ne me propose pas de parler des défenses côtières conçues pour repousser les attaques ou les invasions de la mer. Je veux parler des défenses terrestres qui sont attaquables par des forces terrestres. Je crois qu'à l'avenir les grandes guerres – si en effet il doit encore y avoir de grandes guerres après celle-ci, que les nations impliquées, au lieu de fermer leurs frontières par d'imposantes forteresses et d'entourer leurs principales villes par une ceinture d'ouvrages de protection, croiront davantage aux canons transportables de gros calibres [fig. 63] et sur une force de projection plus importante que toutes celle construite ou planifiée à ce jour. Je formule cette affirmation après avoir vu les résultats tangibles de l'action des canons allemands de 420 en Belgique, notamment à Liège et en France, à Maubeuge par la suite.

Sauf aux fins d'effrayer des non-combattants, les Zeppelins se sont révélés peu convaincants : de même que l'avion qui, sauf pour les missions de reconnaissance, domaine où il est d'une efficacité remarquable, ne semble pas avoir eu un impact considérable pour infliger des pertes à l'ennemi. Des appareils relativement nouveaux pour faire la guerre, seuls le sous-marin et le grand canon semblent avoir justifié dans une large mesure les espoirs de leurs commanditaires.

Depuis que je suis revenu de la zone des combats, j'ai rencontré des personnes qui remettaient en question l'existence d'un canon de 420, ils maintenaient que ce cauchemar était né de l'imagination allemande avec l'intention de briser la confiance des ennemis de l'Allemagne. Je n'ai pas vu un canon de 420 de mes propres yeux, et personnellement, je doute que les Allemands en aient autant qu'ils prétendent en avoir ; mais j'ai parlé avec un témoin tout à fait fiable, un officier consulaire américain, qui a vu un canon de 420 [fig. 64 et 65], comment il a été transporté vers l'avant durant la première semaine de la guerre, et un autre américain, un diplomate de haut rang, qui a interviewé un homme qui a vu un de ces canons, et qui, en détaillant la conversation, m'a dit que spectateur, il a

été littéralement stupéfait par la taille, la longueur et le formidable contour de ce monstre.

Enfin, je sais par expérience personnelle que ces armes ont été employées, et employées avec un résultat qui va au-delà de toute description ; mais si je n'avais pas vu l'effet de leur feu, je n'aurais pas cru, que c'était vrai. Je n'aurais en rien cru qu'une telle chose, issue du cerveau des hommes et réalisée par les mains des hommes, pourrait opérer avec une précision aussi diabolique pour aboutir à une destruction aussi totale. J'aurais dit que c'était une force planétaire, une convulsion des forces naturelles et pas une œuvre de l'esprit humain, qui a chamboulé le Fort de Loncin et a transformé en quelques heures une forteresse supposée inexpugnable en un enchevêtrement de ruines absolu et hideux. Et ce qui s'est abattu sur le Fort de Loncin, sur les collines derrière Liège, s'est abattu sur le Fort des Sarts à l'extérieur de Maubeuge, autant que je sache. Lors de la sortie du premier 420 de Essen, il a fallu une équipe de trente chevaux pour le transporter depuis ce nid d'aigle prussien jusqu'au champ de bataille, et il a également fallu un groupe de mécaniciens et d'ingénieurs pour le mettre en place, pointer et faire feu. Autre fait intéressant dont je n'ai trouvé aucune trace écrite, même si j'en ai assez entendu parler en Allemagne : en raison de sa masse, le 420 doit être monté sur un socle en béton avant de pouvoir être utilisé. Jusqu'ici le béton qui était disponible à cette fin, avait besoin pour être suffisamment ferme et bien saisi d'au moins deux semaines ; mais lorsque les ingénieurs de « Fraulein Bertha Krupp » ont escorté, à la guerre, le modèle le plus récent et le plus impressionnant, véritable chef-d'œuvre d'acier, ils ont apporté les ingrédients d'un nouveau type de béton ; et ceux qui prétendent avoir été présents, disent que dans les quarante-huit heures après l'avoir mélangé et coulé, il était prêt à supporter le poids des canons et supporter le choc de leur recul [fig. 66].

Ceci ayant été fait, j'imagine que les opérateurs de réglage ont installé leurs canons et en position de tir, affiché un ensemble de règles – même en temps de guerre, il est impossible d'imaginer les Allemands faire quoi que ce soit d'importance sans un ensemble de règles à respecter – et ont travaillé de façon mathématique sur le calcul des distances et ont déversé leur déluge de feu sur les éventuels forts qui s'opposaient obstinément à leur progression. Du point de vue des Allemands, les dégâts infligés à l'ennemi devaient amplement justifier la difficulté et le coût. En effet, là où tombe un obus de 420, il fait plus que modifier le paysage ; vous pourriez presque dire qu'il en altère la géographie.

Sur le champ de bataille, là où il doit viser avec ses propres yeux et actionner lui-même la détente, je crois savoir que le soldat de base n'était pas vraiment un tireur d'élite. Les Allemands eux-mêmes admettaient à contrecœur la supériorité des Français dans l'utilisation de l'artillerie légère. Il y avait de l'étonnement et de l'admiration, mais aussi des réticences à cette concession. Pour eux, il semblait

presque incroyable qu'une nation puisse leur être supérieure dans un exercice se rapportant à la pratique de la guerre. Ils ne parvenaient pas à vraiment le comprendre. L'entêtement inexplicable des Anglais refusant d'être délogé de leur position par des masses d'acier froid, où d'être déstabilisés par des Allemands qui rugissaient tous ensemble comme des taureaux lorsqu'ils lançaient leur cri de guerre, sur lequel ceux-ci comptaient au départ, est resté tout aussi mystérieux pour eux. Au départ, les Allemands comptaient sur eux pensant qu'ils étaient aussi efficaces que la baïonnette pour instiller une crainte salutaire du Dieu de la guerre allemand dans les âmes de leurs ennemis.

Tout en faisant crédit aux Français de leur compétence pour gérer et servir de petites pièces d'artillerie, les Allemands insistaient pour dire que le feu de leur infanterie ou de leurs escarmouches était aussi meurtrier que celui des alliés, voire même plus mortel. Je n'étais pas prêt à le croire. Je ne pense pas que l'Allemand a par instinct un bon coup de fusil, comme l'a souvent l'Amérique, et dans une moindre mesure, l'Anglais aussi peut-être. Mais il marque la différence, là où il peut calculer la portée sur le papier, là où il y a de la mécanique plutôt qu'une cible en mouvement, là où il peut appliquer les principes exacts de l'arithmétique aux tirs précis des canons, je suis sûr que l'Allemand est le meilleur artilleur qui se trouve sur le continent européen aujourd'hui. Cela peut ne pas s'appliquer à lui en mer, car il n'a ni les traditions du marin ni le savoir-faire naval dont ont hérité les Anglais ; mais à en juger par ce que j'ai vu, je suis tout à fait certain qu'avec le plancher des vaches sous lui et un ensemble de chiffres devant lui, et un ennemi à détruire, il a un talent hors pair.

Un officier d'état-major allemand, qui prétend avoir été présent, m'a dit qu'à Manonvilliers – c'est ainsi qu'il épelait le nom – un canon de 420 a fait feu cent quarante-sept fois à une distance de 14 000 mètres sur un fort de 600 mètres de longueur et de 400 mètres de largeur, une très petite cible, en effet, compte tenu de la portée – et que l'enquête après la prise du fort avait montré que pas un seul des cent quarante-sept tirs n'avait été mis en dehors de la cible. Quelques-uns, dit-il, avaient touché les murs ou la base des murs, mais tous les autres, avait atteint le fort lui-même.

Par la suite, en réexaminant ce récit avec un œil critique, j'ai été obligé de douter de ce que disait l'officier d'état-major. Dans un premier temps, je ne comprenais pas comment un canon de 420 pouvait avoir tiré cent quarante-sept fois sans usure, car j'ai souvent entendu dire que plus le calibre de votre arme est gros, plus la charge d'explosifs est importante, et plus la période d'efficacité est courte... En second lieu, il me semblait qu'après cent quarante-sept fois tirs de 420, il ait subsisté suffisamment de vestiges du fort, qu'elle qu'en soit la taille pour qu'il soit possible de compter distinctement les impacts. Dix coups bien placés devraient l'avoir rasé, vingt de plus auraient dû le réduire à un tas de poussière et dispersé la poussière.

Quels qu'aient pu être les faits, en ce qui concerne cette affaire du fort de Manonvilliers, si c'est bien son nom, je puis parler par contre avec l'assurance d'un témoin oculaire concernant l'effet du feu allemand sur les défenses de Maubeuge. Ce que je vis à Liège, je l'ai décrit dans un chapitre précédent du présent volume. Ce que j'ai vu à Maubeuge, a été une preuve encore plus convaincante, si tant est que j'en avais besoin, que les Allemands avaient un canon de 420, et que, compte tenu de certaines conditions favorables, ils savaient s'en servir avec efficacité.

Nous avons passé la plus grande partie d'une journée dans deux des forts qui étaient censés, pensait-on naïvement, protéger Maubeuge vers le nord, le fort des Sarts et le fort de Boussois ; mais comme le Fort des Sarts [fig. 68] était celui sur lequel le canon de 420 avait fait la première démonstration de ses capacités sur le territoire français dans cette guerre, nous sommes tout d'abord allés là-bas. Pour l'atteindre, nous avons parcouru environ sept kilomètres à travers une succession de villages. Chacun, avec son histoire, témoignait d'une dévastation silencieusement éloquente et d'une destruction générale ; chacun avait son groupe de soldats allemands qui gardait avec une bienveillance méprisante sa poignée d'autochtones qui s'efforçaient en vain de reconstituer les morceaux brisés de leurs affaires.

En approchant plus près des Sarts, nous sommes arrivés sur un assez long tronçon de route nationale, que les Français avaient visiblement débarrassée des obstacles visuels dans l'éventualité anticipée d'une résistance de l'infanterie au cas où la zone extérieure de défense aurait cédé devant le bombardement allemand. Tout cela avait été beaucoup de travail pour rien, car la ville capitula après la chute des avant-postes ; mais cela devait avoir été un très gros travail. Un nombre incroyable d'arbres, de beaux ormes, avaient été abattus et leurs branches, dépouillées maintenant de leurs feuilles, se dressaient comme des bras décharnés. Il y avait des trous dans la route macadamisée, là où des obus étaient tombés [fig. 66], et dans chacun de ces trous vous auriez pu enterrer un cheval. Une petite église grise se dressait isolée, en ruine au milieu de la plaine. Elle avait dû être accueillante au départ. Maintenant, au loin avec son clocher rasé et l'une des deux fenêtres du clocher éventrée par un tir de réglage, elle avait l'allure d'une canaille qui vous regarde de travers.

Juste au-delà de l'endroit où était l'église, notre chauffeur a stoppé la voiture sur ordre de l'officier d'état-major qui avait été détaché par le major von Abercron, commandant de Maubeuge, chargé de nous accompagner pour cette excursion particulière. Notre guide fit un geste vers la droite. « Là, dit-il, c'est l'endroit où nous avons laissé tomber le premier de nos plus gros obus lorsque nous avons essayé de régler la portée pour toucher les abords du fort. Vous voyez nos canons étaient postés à un point compris entre huit et neuf kilomètres et au début, nous avons tiré un peu trop loin. Pourtant, pour la garnison à l'intérieur, cela a dû être

un funeste présage et un avant-gout de ce à quoi, ils pouvaient s'attendre sous peu, quand ils ont vu le résultat des tirs de 420 ici dans ce champ et qu'ils ont vu ce qui était arrivé aux carrés de choux et de betteraves ».

Nous avons quitté la voiture et, suivant notre guide, nous sommes allés voir. Très nettement espacés à intervalle régulier d'à peu près cent cinquante mètres, une série de cratères avait brisé la surface de la terre. Compte tenu des engins qui les avaient creusés, les cratères présentaient un aspect plutôt symétrique, non pas dentelés ni taraudés, et chacun avait des parois lisses et formait un parfait entonnoir. Nous avons mesuré, à peu près, un spécimen type. Dans la partie supérieure, il avait entre cinquante et soixante pieds de diamètre, s'enfonçant uniformément vers le bas sur une profondeur de 5 mètres, dans le sol crayeux avec un fond pointu, où deux hommes pourraient difficilement se tenir ensemble, sans se marcher sur les pieds. Ses côtés étaient bordés de mottes de terre lâches de la taille moyenne d'une balle de tennis, et quand nous avons glissé vers le bas, dans le trou, ces mottes arrondies nous ont accompagnés, déclenchant de petites avalanches.

Nous avons, tout d'abord, été frappés d'étonnement de voir, qu'un obus explosif, pesant plus d'une tonne, pouvait avoir été conçu de telle manière qu'il pénètre aussi profondément fait dans une terre ferme et compacte avant d'exploser, et, deuxièmement, qu'il puisse avoir fait un trou, aussi net qu'une soucoupe, en explosant. Mais il y avait encore une chose plus étonnante à peser. De la terre qui avait été évidée du trou, en faisant un monticule qui représentait un volume équivalent à plusieurs wagons, il ne restait aucune trace. Elle n'était pas entassée sur les bords de l'entonnoir ; elle n'était visiblement pas dispersée dans les tout proches sillons laissés par les camions. Pour autant que nous puissions le dire tout avait disparu ; et nous avons déduit que la force de l'explosion avait été suffisante pour pulvériser l'argile si finement et la projeter en un si large et lointain nuage qu'elle était retombée à la surface du sol en une pluie légère, ne laissant aucune trace, à moins de la chercher minutieusement. La stupéfaction qui se lisait sur nos visages, encouragea, l'officier à poursuivre avec des accents d'admiration sincère du nec plus ultra des usines Krupp.

« Un vrai remède de cheval, hein ? Eh bien, attendez que je vous montre, Messieurs les Américains, ce qui reste du fort ; alors vous comprendrez mieux. Même ici, au dehors, à l'air libre, dans un rayon de cent cinquante mètres, n'importe quel homme, en admettant qu'il n'ait pas été tué, serait complètement KO et après cela, pendant des heures, et même des jours, peut-être, il serait devenu complètement fou. La puissance de la déflagration semble avoir cet effet sur des personnes qui se trouvent à une distance considérable, elle les anéantit nerveusement. « Certaines semblent engourdis et hébétées ; d'autres développent une hystérie aiguë ».

« Très intéressant, n'est-ce pas ? Alors Écoutez, Voici quelque chose d'encore plus intéressant : dans un espace fermé, là où il y a un toit pour retenir les gaz générés par l'explosion et des murs raisonnablement hauts, l'homme qui n'est pas déchiqueté à l'instant de l'impact, ou celui qui n'est pas écrasé par l'effondrement de la maçonnerie, ou tué par les projections des éclats, a toutes les chances de périr étouffé tandis qu'il se trouve temporairement paralysé et impuissant à cause du choc. J'étais à Liège et maintenant ici, et je sais de par mes propres observations que c'est vrai. À Liège particulièrement, une grande partie de la garnison s'est trouvée prise et enfermée dans les souterrains, et c'est là que nous les avons trouvés. Tous étaient morts alors qu'ils n'avaient aucune trace de blessure sur eux, ils avaient été asphyxiés. »

Je suppose qu'en temps de paix, l'orateur était un homme raisonnablement bon et raisonnablement plein de considération pour les droits de ses semblables. Il était certainement très courtois envers nous et très attentionné ; mais il a décrit cette scène meurtrière du cratère avec l'enthousiasme de celui qui a pris part à la plus louable et la plus respectable entreprise du monde.

Dans la proximité immédiate du fort des Sarts était plantée une rangée de poteaux télégraphiques, car là, cette route, qui était la principale route de Paris à Bruxelles, s'incurvait sous des bastions recouverts d'herbe. Tous les fils télégraphiques avaient été coupés, et ils pendaient à la base des poteaux en écheveaux enchevêtrés comme la clématite. Les fossés, parallèles à la route avaient été couverts d'arbres abattus et, hérissés de branches nues aussi piquantes que des buissons épineux. Des petites fermes qui se dressaient dans les environs du fort pas une ne restaient debout. Leurs emplacements étaient marqués par des tas aplatis de briques et de plâtre d'où émergeaient les extrémités calcinées de chevrons. C'était comme si un géant s'était assis tour à tour sur chaque petite maison et l'avait réduite à ses fondations.

Le fort des Sarts [fig. 67 et 68] remontait à 1883. J'en parle au passé, parce que, c'est le temps utilisé par les Allemands. En tant que fort, ou quoi que ce soit qui ressemble à une forteresse, il avait absolument cessé d'être. Les bâtiments intérieurs de l'ouvrage, le redan et la caserne souterraine, ainsi que les magasins et le reste. Tout avait été construit d'après le style des ingénieurs militaires en 1883, avec des revêtements de briques et de pierres élevées sur la façade ; mais juste un peu plus tard, à l'été 1913, pour être exact — le recouvrement de l'œuvre originelle par un glacis d'un nouveau type avait été mené à bien. Lorsque les Allemands sont arrivés au cours de la première semaine de septembre, il avait été transformé à bien des égards en un fort moderne. Sans doute les renforts de la Réserve générale qui s'y précipitèrent pour renforcer la garnison régulière, bien qu'à l'étroit, se considéraient-ils comme chanceux d'avoir un abri aussi massif et robuste permettant de lutter contre un ennemi contraint de travailler contre

eux sans protection. Pauvres diables, leurs espoirs s'effondrèrent avec leurs murs lorsque les Allemands amenèrent les 420.

Nous entrâmes par une brèche dans le premier parapet et traversâmes, un à la fois, sur un pont instable en bois qui avait été jeté sur le fossé à moitié rempli de gravats, et nous arrivâmes dans ce qui avait été le cœur du fort des Sarts. Si je ne m'étais pas déjà formé une idée du pouvoir de destruction de ces obus d'une tonne, de quatre pieds de long, j'aurais dit que l'endroit où nous nous étions arrêtés, avait été pilonné et écrasé pendant des heures ; et que, peut-être, des dizaines de bombes y étaient tombées. Maintenant, cependant, j'étais prêt à croire le capitaine allemand quand il a dit que sans doute pas plus de cinq ou six de ces engins diaboliques avaient frappé cette cible. Disons six pour faire bonne mesure. Concevez chacun des six comme ayant été un maudit ouragan, engendré par un tremblement de terre et comme ayant un lien de parenté avec un volcan en activité d'une part et de l'autre avec un météore enflammé. Imaginez-le tombant sur un terrier artificiel, aux murs de maçonnerie et suivi de l'autre à intervalles rapprochés par cinq de ses frères de sang ; alors, vous commencerez à avoir une certaine image mentale du résultat. J'avoue pour établir une comparaison ne pas être capable de proposer meilleure suggestion. Je ne tenterai pas non plus de décrire le tableau avec force détails. Je sais seulement que, pour la première fois de ma vie, j'ai compris le sens du mot chaos dans toute son acception. J'en avais la parfaite définition devant les yeux.

Mesurant l'impossibilité de comprendre l'ampleur de la catastrophe qui avait frappé ici, ou de trouver les mots pour l'exprimer concrètement le mettre concrètement dans des mots si je la comprenais, j'ai tenté de relever des petits détails, ce qui était difficile à faire, aussi, au vu de l'imbroglio général. Il s'agissait d'une série de tunnels habilement enfouis et d'arcades, avec de confortables dortoirs souterrains, accessibles par des couloirs latéraux et plus profondément encore loin, des magasins et des espaces de stockage. À présent tout cela n'était qu'un immense trou dans le sol, et la force qui avait fait tout exploser l'avait comblé ensuite. Nous étions sur le bord, à regarder vers le bas dans un abîme qui semblait tracer son chemin vers des profondeurs infinies, même si en fait, cela était sans doute loin d'être aussi profond qu'il apparaissait. Si nous regardions vers le haut, douze mètres au-dessus de nos têtes, il y avait une déchirure béante dans la croûte terrestre.

Près de moi, je remarquais une nuée de fragments métalliques. À en juger par les morceaux qui avaient conservé un semblant de forme. Je m'imaginai qu'ils avaient fait partie de la protection d'un canon monté quelque part, là au-dessus. Le missile qui avait détruit le canon avait jeté son armure en contrebas. Je me suis creusé la cervelle pour trouver une comparaison qui pourrait servir à donner une idée de l'état actuel de cette enveloppe en acier. Je n'ai pas trouvé ce que je voulais,

mais si vous voulez penser à un pot en terre cuite qui a été jeté d'un bâtiment très haut sur un trottoir de brique, vous pouvez avoir une idée de ce que j'ai vu.

De plus, il n'y avait rien de plus en ruine que les débris qui l'entouraient. En effet, dans tout ce spectacle de destruction seuls, deux objets demeuraient intacts de manière perceptible, et ceux-ci, étrange à dire, étaient les deux cadres de lits de fer boulonnés sur le mur arrière de ce que je pense avoir été une chambrée d'officiers. La chambre elle-même n'existait plus. Brique, mortier, pierre, béton, renforts d'acier, les étais en fer, la terre compactée, avaient été arrachés, triturés et réduits en morceaux indistincts, mais ces deux lits en fer attachés à un morceau de plâtre décoloré tenaient bon, bien que le plancher fût parti sous eux. Apparemment, ils n'avaient guère subi de dommage. Seul un obus de 420 pouvait avoir le comportement un peu fou que nous associons à celui des cyclones.

On nous a dit à la fin, lorsque les canons furent réduits au silence et démontés et que les murs eurent été percés et les embrasures physiquement soufflées, que la garnison, ou ce qui en restait, se réfugia dans ces abris les plus profonds. Mais les bombes en creusant, débusquèrent les réfugiés et les tuèrent, presque tous, et ceux d'entre eux qui étaient morts, étaient encore enfouis sous nos pieds comme dans le plus hideux sépulcre qui n'ait jamais été creusé. Il n'y avait aucun moyen de les tirer de ce tombeau. À l'aube du Jugement dernier, on les y trouvera encore.

Pour atteindre une partie du fort des Sarts, encore non visité, nous contournâmes la bouche d'un cratère, escaladant les débris escarpés de l'épave et traversâmes un tunnel au plafond voûté [fig. 68] et aux murs de briques couverts de salpêtre, comme un caveau à vin. Le sol était jonché de havresacs et de bouteilles d'eau ayant appartenu à des hommes morts ou prisonniers, leurs fusils maintenant inutiles, cassés au niveau de la crosse et pliés au niveau du canon et d'autres armes à feu. Au bout du passage, nous arrivâmes à l'air libre à l'arrière du fort.

« Ici, » a déclaré l'officier qui nous avait conduits, « J'ai assisté à un spectacle qui a fait la plus profonde impression sur moi que tout ce que j'avais vu dans cette campagne. Après que le drapeau blanc ait été hissé par les survivants et que nous étions en marche vers la ville, j'ai arrêté mes hommes, juste ici à l'entrée de ce passage. Nous n'osions pas nous aventurer dans le redan, car il y avait encore des explosions sporadiques qui se produisaient dans les magasins de munitions. Aussi des incendies faisaient encore rage. De la fumée épaisse sortait de la bouche du tunnel. Il ne semblait pas possible qu'il puisse y avoir quelqu'un de vivant à l'intérieur ».

Tout d'un coup, des hommes ont commencé à sortir du tunnel. Ils arrivaient en continu au point d'être près de deux cents – des réservistes Français, principalement. C'étaient des hommes fous, sur le moment, et toujours fous, ensuite, pour certains, je suppose. Ils sont sortis en titubant, s'étouffant et tombant pour

se relever à nouveau. Vous voyez, leurs nerfs avaient lâché. Les fumées, les gaz, le choc, le feu, tout ce qu'ils avaient enduré et tout ce à quoi ils avaient échappé, – tout cela les avaient détraqués. Ils ont dansé, chanté, pleuré, ri, crié dans une sorte de frénésie malade, ils se tenaient en pleur, tournoyant sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils s'écroulent. Ils étaient devenus sourds, et certains d'entre eux ne voyaient pas et en groupe, devaient chercher à tâtons leur chemin. Je me souviens d'un homme qui s'est assis, a retiré ses bottes et ses chaussettes, les a jetées au loin et s'est éloigné en boitant sur ses pieds nus jusqu'à ce qu'il se soit déchiqueté la plante des pieds. Je ne souhaite pas revoir ce genre de spectacle même si ce sont mes ennemis qui en souffrent.

Il fit un récit tellement vivant, que me tenant debout à côté de lui, devant l'ouverture du tunnel, je croyais voir moi-même la procession de ces deux cents hommes qui avaient bu l'horreur jusqu'à la lie et qui en avait été ivres.

Nous sommes allés au fort Boussois [fig. 69], environ 7 km plus loin. C'était une autre des clés de la ville. Elle a été prise le six septembre ; le lendemain, le sept septembre, la citadelle capitula. Ici, au lieu du canon de 420, qui était engagé par ailleurs à ce moment-là, les forces assaillantes mirent en jeu une batterie autrichienne de canons de 305. Pour autant que j'aie pu le vérifier, ce fut le seul commandement autrichien qui eut une part dans la campagne à l'Ouest. Les artilleurs autrichiens ont bombardé le fort jusqu'à ce que l'infanterie allemande ait été rassemblée dans une forêt vers le nord. En fin d'après-midi, l'infanterie chargea à travers une succession de champs ouverts et s'empara des abords extérieurs. Une fois maître de ces derniers, il ne leur fallut pas très longtemps pour contraindre le fort de Boussois à la reddition, d'autant que les défenseurs avaient déjà été décimés par les tirs d'artillerie.

Les Autrichiens doivent avoir été des tireurs d'élite. L'un de leurs obus éclata carrément sur le dôme arrondi d'une grosse tourelle blindée qui s'enfonça dans la terre et fut décapitée comme on le fait avec un œuf à la coque. Les hommes qui manœvraient les canons dans cette tourelle mobile ont dû être tous tués en un éclair. L'impact de l'explosion a été tel que la soudure de plomb qui remplit les interstices des segments de la tourelle en a été sortie en fins rubans comme le glaçage qui s'échappe des étages d'un gâteau d'anniversaire mal monté.

De retour dans l'ouvrage principal, nous avons vu l'endroit où un obus avait percé une sorte d'orifice rond et lisse à travers huit mètres de terre et un mètre et demi de plaques de béton et d'acier. En regardant au fond de ce puits, nous avons pu distinguer le dallage d'un tunnel situé neuf mètres plus bas. À en juger par ses effets, cet obus avait été d'un type différent de tous les autres dont nous avons pu apprécier le travail. Apparemment, il avait été conçu pour creuser des trous plutôt que pour faire exploser, et lorsque nous avons posé des questions à ce sujet nous

avons rapidement constaté que notre guide ne souhaitait pas discuter de l'arme qui avait infligé ces dégâts particulièrement lourds.

« Il n'est pas permis de parler pas de ce sujet », dit-il pour expliquer son attitude. « Cette invention est un secret militaire. Nous l'appelons un lance-mine (minnenwerfer). »

À chacun ses préférences. Moi, j'aurais appelé cela un fonceur de puits.

Campé sur le tronçon le plus élevé du mur criblé d'éclats, les jambes bien écartées et les bras s'agitant dans des gestes expressifs, il nous raconta comment l'infanterie allemande avait avancé à travers ce terrain découvert. Il avait été difficile, dit-il, de tenir les hommes en arrière jusqu'à ce que l'ordre de charger fût donné, alors ils ont jailli de leur couvert et à toute vitesse se sont précipités en poussant des cris de joie.

« C'était très beau », ajouta-t-il. « Très glorieux ».

« Avez-vous eu des pertes dans la charge ? » demanda quelqu'un de notre groupe.

« Oh, oui, » répondit-il, comme si cette partie de l'affaire était un détail purement accessoire et sans grande conséquence. « Nous avons perdu beaucoup d'hommes ici, beaucoup, beaucoup – plusieurs milliers, selon moi. La plupart d'entre eux sont enterrés là où vous voyez ces longues crêtes devant dans le deuxième champ, là-bas. »

Dans un recoin abrité d'une redoute, près d'un parapet et bardée sur sa face interne avec de la maçonnerie, se trouvait une simple tombe. Le martèlement des pieds de nombreux combattants avaient aplati le monticule, mais une petite croix de bois était toujours fichée dans le sol, et sur elle en anglais on avait tracé au crayon les mots : « Ici repose le lieutenant Verner, tué lors d'une charge ». Ses hommes avaient dû apprécier ce lieutenant, pour prendre le temps, au milieu du combat, de l'enterrer à l'endroit où il était tombé, car il n'y avait aucune autre tombe à voir dans l'enceinte du fort [fig. 70].

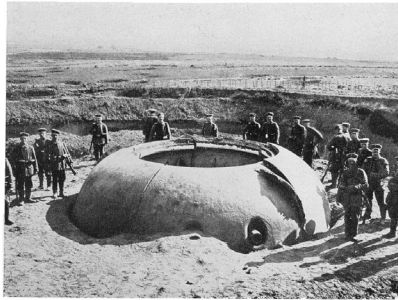
Bei Maubeuge wurden Engländer und Franzosen schon am 23. und 27. August durch Generaloberst v. Kluck geworfen



Der äußere Wallgraben



Ein Teil der Gefangenen auf dem Almarfch



Die Wirkung eines Mörsergeschosses auf einen Panzerturm



Aus dem Festungshof

Photographien vom Stellvertreter Generalstab

Fig. 55. Images de propagande du *Grosser Bilderatlas* en faveur de von Kluck avec des prisonniers à Estinnes-au-Mont et les destructions des forts de Maubeuge.



Fig. 56. Enceinte fortifiée de Maubeuge.
Extrait de A. Clément-Grandourt, 1935.



Fig. 57. Destructions dans les fossés de Maubeuge.
Coll. privée.



Fig. 58. Décombres sur une caponnière à Maubeuge.



Fig. 59. Destruction d'une tourelle d'un fort avec le canon.



Fig. 60. Sortie des troupes françaises par la porte de Mons devant l'E-M de von Zwehl
Photo Dr E. Monier, *Au jour le jour*, Maubeuge, 1922.



Fig. 61. Carte de propagande illustrant les 40 000 prisonniers de Maubeuge pour masquer l'échec de la Marne. Coll.privée..



Fig. 62. Soldats de Maubeuge blessés. Extrait Duchesse de Sutherland, *Six semaines à la guerre*, Paris 1916.



Fig. 63. Transport d'un canon de 420 M-Gerät (40 T) par deux tracteurs Daimler. Usines Krupp. Coll.privée..

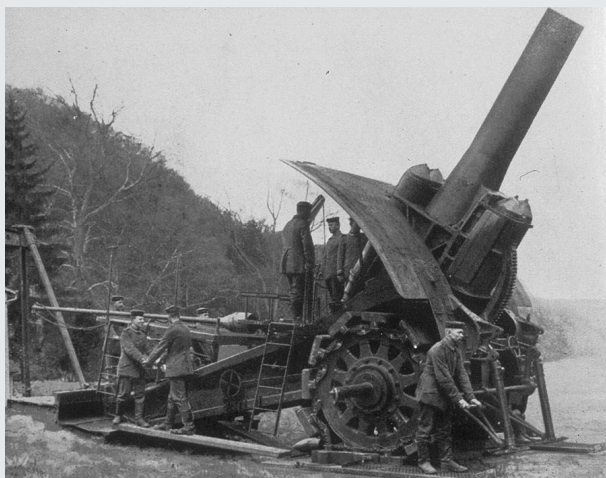


Fig. 64. Canon de 420 M-Gerät, dérivé du canon court de Marine. Deux exemplaires existaient au début de la guerre. coll.privée.



Fig. 65. Tracteur loco-mobile Daimler avec des patins aux roues de la plate-forme pour répartir la charge. coll.privée..



Fig. 66. Obus de 420 avec 820 kgs de charge explosive.



Fig. 67. Fort des Sars détruit.
Photo E. Völlbehr. *Kriegsbilder*, Munich, 1915.



Fig. 68. Chambrée éventrée par les obus au fort des Sars.
Photo E. Völlbehr. *Kriegsbilder*, Munich, 1915.



Fig. 69. Une casemate du fort de Bousois après les bombardements.
Kriegs Bilderatlas, Munich, 1915.

Die Festung Maubeuge kapitulierte vor dem General v. Zwehl am 7. September 1914: 4 Generale, 40000 Mann, 400 Geschütze



Reste der Kasemattenüberreste



Der äußere Wallgraben



Ein zerstörter Panzerturm

Photographien vom Stellvertretenden Generalstab

Fig. 70. Les effets destructeurs de l'artillerie allemande sur les forts.
 Extrait de *Grosser Bilderatlas, Munich, 1915.*

TROISIÈME PARTIE.
RELIRE ET COMPRENDRE



Introduction

Par Jean Heuclin

Le regard porté sur la bataille du siège de Maubeuge a évolué en un siècle, à la critique péremptoire et vindicative de l'après-guerre à l'encontre du général Fournier a succédé avant la Seconde Guerre mondiale une étude plus pertinente de la situation par un consultant au centre de formation de l'école d'artillerie américaine en 1937, Sewell T. Tyng, connu par ses travaux sur la bataille de la Marne¹. L'auteur a manifestement lu l'ouvrage de von Zwehl dont il intègre plusieurs éléments dans son analyse de la situation à Maubeuge. Il en ressort le rôle décisif de l'artillerie lourde allemande mais aussi la faiblesse numérique de l'assaillant qui, cependant, ignore le nombre de défenseurs et le manque de mobilité tactique des troupes territoriales ainsi que la présence de très nombreux civils à l'intérieur de la place durant toute la bataille en dépit des évacuations « des bouches inutiles ». Si l'isolement et l'abandon de Fournier et de la place-forte par le G. Q. G. de Joffre apparaît, Sewell T. Tyng n'en conclut pas moins de façon traditionnelle sur le manque d'énergie et d'imagination du gouverneur et reprend la théorie du Maréchal Franchet d'Espèrey qu'une résistance de 24 ou 48 h supplémentaire aurait changé le cours de la guerre.

1. – Sewell T. Tyng (1895-1946), *The campaign of the Marne. 1914*, Longman, New York, 1925.



L'analyse américaine de 1937

*La chute d'une forteresse*¹

Par Sewell T. Tyng

Traduction par Daniel Verheyde

On ne pouvait espérer que la place fortifiée de Maubeuge puisse supporter un siège en règle. Quoiqu'elle doive être préparée à se défendre contre une armée nombreuse en campagne soutenue par une puissante artillerie lourde, sa résistance sera simplement prévue pour empêcher l'avance d'une armée ennemie jusqu'à l'arrivée de nos propres forces. Tel était, brièvement paraphrasé, le rôle de la seule place fortifiée importante de la frontière franco-belge tel que l'envisageait l'état-major français à l'été 1914. Mais les circonstances évoluent et trois semaines seulement après le début des hostilités, Maubeuge fut abandonnée à son propre sort, délaissée par les armées alliées, devant affronter seule le flot de l'invasion allemande. Encerclée, assiégée enfin sans aucune possibilité de renfort, la ville fortifiée et sa garnison se rendirent après 12 jours de siège au moment même où commençait la grande contre-offensive alliée et que la bataille de la Marne faisait rage bien plus au sud. Dans les premiers jours de la Troisième République quand l'armée française tentait de retrouver un peu de ce qu'elle avait perdu à la suite des calamiteuses défaites de 1870 et 1871, un grand ingénieur militaire, le général Serré de Rivière, avait fait construire la forteresse de Maubeuge autour de la cité qui s'étend sur les rives de la Sambre à quelque 7 km au sud de la frontière belge. Autour des bastions fortifiés que Vauban avait fait construire durant le règne de

1.- Cet article est la traduction de « The Fall of a Fortress », Sewell T. Tyng, *the Coast Artillery Journal*, vol. 80, n° 5, septembre-octobre 1937, p. 371-381. Cette revue spécialisée du centre d'entraînement d'artillerie américain est éditée de 1892 à 1922 au fort Monroe par le major Aaron Bradshaw Jr.

Louis XIV, il fit élever un cercle de 6 forts, complété principalement entre 1878 et 1884. Cela représentait le dernier cri en matière de fortification moderne dans cette période antérieure au développement des puissants explosifs, et la forteresse formait un important maillon dans le grand système de défense qui s'étendait depuis Dunkerque, sur la côte jusqu'à Belfort et à la frontière Suisse. Au fur et à mesure que le temps passait, le haut commandement français tournait ses regards de plus en plus vers l'est et vers la conception d'une offensive qui serait lancée dans la direction générale de Metz avec pour objectif de reprendre les provinces perdues d'Alsace et de Lorraine.

En raison de leur certitude aveugle qu'il n'y avait rien à craindre pour le Français d'une invasion allemande venue du nord, la frontière belge n'avait guère plus qu'un intérêt académique, les fortifications élevées avec tant de soin, devinrent obsolètes et tombèrent dans l'oubli, tandis que le gouvernement investissait sans compter dans les forteresses de Verdun, Toul, Nancy, Epinal et Belfort, plus à l'est. Conséquence lorsqu'éclatèrent les hostilités en 1914, le commandant-en-chef français se trouva obligé de renoncer à tout projet de défendre sérieusement le grand centre industriel de Lille, et d'évacuer sans combattre les plus petites cités d'Hirson, de La Fère et de Reims. Seuls Maubeuge et le petit fort de Charlemont à Givet sur la Meuse avaient été maintenus pour offrir une certaine résistance qui puisse avoir une certaine valeur militaire. Ce fut une erreur d'une extrême gravité dont la responsabilité n'incombe pas à une seule personne mais doit être partagée par une longue succession de ministres de la guerre et de chefs d'état-major.

Confiant dans sa connaissance du plan de campagne des Allemands – qui se révéla en fait pitoyablement incomplet – le haut commandement français ne se souciait guère du rôle de la forteresse de Maubeuge dans la campagne contre leur ennemi traditionnel dont tous convenaient qu'elle était imminente : « Ne vous inquiétez pas, je vous emmènerai au siège de Metz », faisait observer Joffre, d'un ton rassurant, seulement quelques semaines avant le début de la guerre lorsque le général Fournier, gouverneur de Maubeuge, insistait sur la nécessité de moderniser la forteresse démodée et de renforcer ses défenses. Les termes du commandant-en-chef étaient typiques de l'opinion de l'élite des conseillers militaires français et en conséquence, les antiques forts en maçonnerie, construits selon les normes de leur époque sur des points élevés, ce qui les rendait encore plus vulnérables en raison même de leur grande visibilité, ne subirent aucune modification. Des 6 forts, seul celui du Bourdieu [fig. 71] était construit en béton et il était conçu pour résister à des tirs d'obus de 210.

Même s'il lui manquait les forces dont on l'aurait certainement dotée, l'État-major général français avait pressenti la stratégie du plan Schlieffen, Maubeuge en 1914 était encore loin d'être un obstacle militaire négligeable. Son armement était fait de 457 canons de calibres assortis [fig. 72 et 73], allant de 4 batteries d'artillerie

de campagne de 75 mm (16 canons) qui servait d'artillerie de réserve à la garnison mobile, jusqu'à un groupe de 12 mortiers de 220 mm. Quoique surclassé par l'artillerie lourde allemande, plus moderne, les canons français étaient néanmoins plus redoutables qu'on l'a souvent supposé, et en fait plus efficaces que beaucoup d'officiers d'artillerie français de l'époque n'en étaient conscients. Les 260 000 caisses du stock de munitions de la forteresse ne constituaient pas, semble-t-il, une réserve pléthorique mais elle était assez suffisante, comme les événements le montrèrent, car près d'un tiers tomba inutilisé entre les mains ennemies après la capitulation. Les équipements en mitrailleuses s'élevaient à quelque 100 sections de deux mitrailleuses chacune, ce qui était loin d'être négligeable à cette période de la guerre.

La décision de von Zwehl avait la valeur de l'ignorance

La garnison de Maubeuge qui en période de paix, s'élevait au mieux à 7 000 hommes et officiers, reçut des renforts successifs après la déclaration de guerre et jusqu'à ce qu'au début de la campagne elle atteigne approximativement un total de 50 000 hommes, comprenant 27 bataillons et demi d'infanterie², 2 escadrons de réserve de cavalerie, 7 compagnies du Génie, épaulées par les troupes auxiliaires appropriées. En vérité, même si cela faisait approximativement 33 000 hommes d'infanterie dont à peu près les 2/3 avaient été recrutés dans l'armée territoriale de réserve, et n'étaient que des troupes de faible mobilité et de valeur combattante douteuse.

Le général Fournier, un officier du génie, d'excellente réputation et d'un professionnalisme remarquable, commandait la forteresse et sa garnison en tant que gouverneur. Précédemment, il avait assuré son tour comme chef du 1^{er} bureau de l'État-major général français (chef-adjoint de l'État-major 1), et il avait occupé avec talent de nombreux postes techniques et d'état-major ; mais, à 61 ans on l'avait relativement peu vu en service avec la troupe, et Maubeuge était son premier commandement important. Quoiqu'admirablement formé pour les aspects techniques de sa charge, Fournier n'avait guère le profil requis que ce soit par sa formation ou par son expérience pour assumer la direction tactique d'une grande unité dans des conditions de combat. L'État-major du gouverneur en temps de paix se composait de seulement trois officiers. Hâtivement élargi par ajout d'un mélange d'officiers de réserve et en retraite, rappelés en service actif, majoritairement peu familiarisés avec leurs tâches, il n'acquies jamais l'unité ni la cohésion que les nécessités du service exigeaient. Bien qu'il y ait trois officiers généraux parmi les subordonnés de Fournier, de malheureuses questions de rang

2.- La garnison comprenait le 145^e RI, 3 bataillons ; le 345^e RI de réserve ; le 31^e et 32^e colonial de réserve, 6 bataillons, et le 1^{er}, 2^e, 4^e, 5^e et 85^e régiments de territoriaux, 18, 5 bataillons. Il y avait aussi un régiment de l'armée d'active et trois régiments d'infanterie de réserve.

et de préséance surgirent, même devant l'ennemi. Si bien que seul l'un d'entre eux, le général Ville, participa activement et effectivement à la défense. Bien qu'animé par les meilleures intentions, le haut commandement de la forteresse, à de rares exceptions, fut loin de pouvoir faire face et de surmonter, les difficultés et les épreuves qui l'attendaient.

Le 31 juillet 1914, l'ombre de la guerre planant au-dessus du continent européen, le gouverneur de Maubeuge commença sérieusement à renforcer ses défenses [fig. 74] avec l'aide de 6 000 travailleurs civils, recrutés parmi la population de la ville, il fit construire et organisa des centres de résistance autour des fortifications existantes, édifia 6 nouveaux ouvrages dans les intervalles séparant les forts – y compris un qui couvrait une dangereuse brèche de 4 km dans le secteur nord-est. Il fit préparer une position de support tournée vers l'est et il établit les emplacements pour 50 batteries. Les centres de résistance étaient composés de groupes de tranchées, pour la plupart couvertes par un toit de planches recouvertes d'un mètre de terre et entièrement entourées de réseaux de barbelés avec des entanglements de 50 à 30 mètres de large. C'était un travail monumental, incluant le creusement de 35 km de tranchées et le placement d'un million de mètres carrés de barbelés avec 1 500 000 pieux. Les officiers du génie allemand ayant participé au siège, devaient rendre par la suite un hommage appuyé à l'efficacité des réalisations de Fournier. « Ce qui aurait dû être fait en 20 ans, avait été accompli en 20 jours » devait dire l'écrivain français Engerand, et en vérité, la façon dont Maubeuge a été préparée contre l'attaque, constitue une preuve éclatante de l'énergie et du savoir-faire technique de Fournier.

Bien qu'il se soit mis à cette tâche avec une remarquable énergie, le gouverneur n'était que trop conscient de la faiblesse et des déficiences de sa position. Lorsque le 5 août, arriva la nouvelle que Liège était assiégée et que des unités de cavalerie allemande étaient apparues à Huy, à mi-chemin entre Liège et Namur. Les préparatifs de Maubeuge étaient encore loin d'être achevés, et Fournier estima qu'il était de son devoir de le signaler par télégramme à Messimy, ministre de la guerre [fig. 75] : « Maubeuge non mobilisée. Travaux de défense juste commencé, avons besoin d'un minimum de 10 jours pour offrir un minimum de résistance ». C'était un message malencontreusement formulé qui ne reflétait pas véritablement la détermination avec laquelle Fournier s'était engagé dans son travail. Pour Messimy, qui était d'une très grande nervosité, absorbé par la tâche écrasante de la préparation des armées de son pays en campagne, cela témoignait d'un pessimisme loin d'être satisfaisant. À 5 h le lendemain matin, il convoquait le général Pau, un illustre vétéran de la guerre de 1870, qui avait pris sa retraite quelques mois auparavant, mais qui avait été rappelé d'active. Avec lui, Messimy appela le général Desaleux, qui avait été le prédécesseur de Fournier à Maubeuge. « Allez à Maubeuge immédiatement et rapportez-moi ce que vous y trouvez », dit Messimy

à Pau. « Prenez Desaleux avec vous et installez-le comme gouverneur. Relevez Fournier et faites-le fusiller ». Avec ces instructions, souvenirs des pratiques des armées de la Révolution, Pau partit avec Desaleux pour Maubeuge. Officier au jugement sain et d'une grande expérience, un des généraux les plus remarquables d'avant-guerre, ne se laissa guère entraîner par l'hystérie de Messimy. Une fois arrivé à la forteresse, il ne mit pas longtemps à reconnaître que Fournier avait fait méthodiquement et avec efficacité tout ce que l'on pouvait attendre de lui. Desaleux se rangea au jugement de Pau, et les deux généraux après avoir félicité le gouverneur, rentrèrent à Paris pour rendre à Messimy un rapport complètement favorable sur l'activité de Fournier. Cependant, Messimy avait entre-temps fait publier au Journal Officiel un décret remplaçant Fournier par Desaleux. Prompt à comprendre l'erreur qu'avait entraîné son impulsivité, après avoir reçu le rapport de Pau, Messimy télégraphia de suite à Fournier : « le général Pau m'a fait part des vigoureux efforts entrepris pour mettre en défense la place de Maubeuge. En raison d'une erreur de jugement, j'ai envoyé le décret qui est paru au Journal Officiel. Toutes mes félicitations et mes encouragements ». Mais le message arriva trop tard pour réparer les dégâts déjà occasionnés dans l'entourage. La publication officielle avait circulé parmi les hommes et officiers de la garnison aussi bien que parmi la population. Elle avait sapé l'autorité et le prestige du gouverneur et ce message tardif, qui arriva sous la forme d'une dépêche confidentielle et à laquelle Fournier ne donna aucune publicité, ne servit pas à dissiper l'impression que planait sur lui le mécontentement des autorités et qu'il serait bientôt démis de ses fonctions. L'incident, en lui-même peu important, ajouta aux difficultés matérielles de Fournier. Depuis quelque temps déjà les relations de la population de Maubeuge avec les forces militaires de la garnison, laissaient beaucoup à désirer. Fournier, soucieux peut être de ne pas encourir d'antagonisme politique, avait favorisé les autorités civiles au détriment de ses propres subordonnés. Avec l'approche de l'ennemi, la plus élémentaire précaution requerrait que le plus de civils possibles puisse partir vers un endroit plus sécurisé et que la garnison soit relevée de la tâche de veiller sur eux. Mais ce n'était pas chose aisée d'expulser les habitants de leurs maisons et cela exigeait une plus grande fermeté que celle de Fournier. Même si, dans les premiers jours d'août, il parvint à évacuer quelque 20 000 personnes, une proportion assez considérable revint en secret et, en plus, un grand nombre de réfugiés des proches villages belges situés au nord, fuyant devant l'avance allemande vinrent chercher refuge dans la forteresse. Fournier ne prit pas de réelles mesures pour leur en interdire l'accès, approximativement ils étaient 60 000. Par conséquent, les préparatifs de défense, et même les opérations de la garnison durant le siège, furent constamment gênés par la présence d'une masse inimaginable de civils, qu'il était nécessaire de ravitailler en nourriture et de protéger, mais qui était totalement imperméable à la discipline militaire.

Dans les derniers jours d'août, lorsque le 145^e RI entra réellement en contact avec l'ennemi, près d'Assevent, des groupes de civils apparurent dans et autour de la zone de combat. Aux officiers qui protestaient et demandaient des instructions, le commandant du régiment, le colonel Strasser, put seulement répondre que les ordres du gouverneur avait interdit toute interférence avec la population civile.

Il était tout simplement naturel que les services secrets allemands exploitent pleinement une telle situation. La ville grouillait d'espions et d'agents secrets qui fournissaient aux forces assiégeantes, avec régularité, des bulletins sur l'état et les intentions de la garnison. Le 20 août les forts de Liège étaient tombés, l'armée belge se repliait sur Anvers et l'avant-garde de l'armée de von Kluck entra dans Bruxelles. Le même jour la V^e armée française, forte de 200 000 hommes s'avancait vers Charleroi sur la Sambre et le corps expéditionnaire de sir John French quittait son secteur de rassemblement sur Le Cateau pour entamer sa marche vers Mons au nord. Le 17 août, Joffre plaça Maubeuge sous les ordres du général Lanrezac [fig. 76], commandant la V^e armée. Pour l'instant, il semblait que la forteresse était destinée à jouer le rôle de support dans les opérations de campagne des armées alliées que l'état-major général français avait envisagé pour elle. Cependant, les événements des trois jours suivants modifièrent complètement la situation. Rejetée de la Sambre, après trois jours de bataille sanglante, la V^e armée de Lanrezac, défaite mais non détruite, était en pleine retraite au matin du 24 août, marchant vers le sud-est de la forteresse. Le même jour, après une féroce et serrée bataille contre von Kluck, les Britanniques entamèrent eux aussi leur retraite à l'ouest de Maubeuge. Tenté de réorganiser son armée à l'abri de la forteresse, sir John French se ravisa, se souvenant des commentaires de sir Edward Hanley, disant lorsque Bazaine avait trouvé refuge, en 1870, dans Metz : « il avait agi comme quelqu'un qui, quand le bateau coule, décide de jeter l'ancre ». Aussi les Anglais dépassèrent-ils Maubeuge, se repliant vers le sud, et, quoique des éléments du corps de Haig eurent des accrochages à moins de deux miles des ouvrages extérieurs de Maubeuge, et alors que moins de 20 km séparaient la forteresse des champs de bataille de Charleroi et de Mons, il ne prit aucune part active dans la bataille décisive des frontières qui ouvrait une si grande partie du nord de la France à l'invasion³. La garnison de Fournier reçut des Anglais quelques 150 retardataires aux pieds endoloris qui étaient organisés en deux compagnies d'infanterie peu vaillantes et à peu près le même nombre de blessés de l'armée de Lanrezac, ceux-ci furent toute l'aide que Maubeuge reçut des armées alliées dont le haut commandement avait espéré qu'elles la couvrent.

3.— La question de « Pourquoi Lanrezac n'a-t-il pas vu qu'il pouvait faire usage de la réserve de la garnison de Maubeuge durant sa bataille contre von Bülow le 23 août », devint une question préoccupante de la Commission d'enquête qui s'est tenue après la guerre.

Réalisant que la retraite des Britanniques vers l'ouest et la V^e armée française à l'est laisserait à Maubeuge le soin de se défendre elle-même, Fournier, le 24 août adressa un appel à l'aide à Lanrezac [fig. 77] : « Dans les conditions présentes qui donnent à Maubeuge une position en ligne de front, j'ai l'honneur de confirmer l'information que j'ai eu l'honneur de vous donner à l'occasion de votre visite à la forteresse, eu égard à la faiblesse de ses organisations défensives. J'ai, par conséquent, l'honneur de demander s'il ne serait pas opportun, dans l'éventualité que votre armée se retirerait de la région de Maubeuge de laisser dans la forteresse une brigade d'infanterie de réserve et un groupe d'artillerie de campagne de 75 mm ». La requête, presque obséquieuse du timide Fournier, n'attira guère l'attention du quartier général de la V^e armée française, et Lanrezac se montra peu disert dans la réponse qu'il envoya à 2 h 20 de l'après-midi le lendemain. « Impossible vous envoyer infanterie et artillerie demandée. H. Q. – V^e armée Vervins ». Son appel étant ainsi sommairement rejeté par le commandant qui avait été son supérieur hiérarchique immédiat et comme il n'avait aucune instruction spécifique du G. Q. G. de Vitry-le-François, Fournier se prépara à faire au mieux et prit ses dispositions dans l'attente d'un ennemi qui ne tarderait pas à apparaître. Il avait déjà divisé la forteresse en 5 secteurs de défense et avait réparti la garnison entre eux en massant le plus gros des forces au nord-est et à l'est, la zone d'attaque la plus probable.

Les troupes des 5 secteurs de la forteresse rejoignirent leurs positions de combat. Le 24 août, Fournier ordonna « la réserve générale se tiendra prête à se mettre en marche dès qu'elle en recevra l'ordre ». Éventuellement prête à toute éventualité, en dépit de ses moyens limités, la forteresse de Maubeuge se trouvait seule face à l'avance ennemie. Le haut commandement allemand n'avait ni oublié ni ignoré Maubeuge. Dès 1902, tandis que le grand von Schlieffen présidait encore l'État-major général, de grands plans avaient été projetés pour la réduire. 5 divisions de réserve, soutenues par 64 batteries, avaient été assignées à cette tâche, partant de l'hypothèse que la forteresse constituerait un obstacle majeur et que rien ne devait être laissé au hasard qui pourrait retarder l'avance rapide de la puissante aile droite de l'armée allemande. Une modification et non la moindre, fut introduite dans le plan Schlieffen par von Moltke, le nouveau chef d'État-major, fut la suppression du second échelon derrière l'aile droite sur laquelle Schlieffen comptait pour prélever les forces requises. En l'absence de réserves avec lesquelles constituer une armée de siège, il incombait désormais aux commandants de l'armée allemande d'en improviser une et la tâche échut à von Bülow, commandant de la II^e armée qui dirigeait temporairement les opérations de l'armée de von Kluck.

Dès que le dernier fort de Namur tomba le 25 août, von Bülow ordonna à l'artillerie de siège, qui avait écrasé et soumis les forts belges, d'avancer sur Maubeuge et affecta aussi au siège 3 divisions, deux étant de l'armée d'active, devant

être respectivement prélevées au VII^e et IX^e corps d'armée et le VII^e corps de réserve. Mais une décision du haut commandement, la plus infortunée de toute la campagne, comme le prouva la suite, fut de retirer 2 corps d'armée pour les envoyer sur le front de l'est, ce qui força von Bülow à changer ses plans. Avec le départ du 11^e corps de la III^e armée et celui du corps de réserve de la Garde de la II^e armée pour aider von Hindenburg, le flanc gauche ne pouvait plus faire l'économie de deux divisions de l'armée d'active. Au lieu de quoi, von Bülow confia la prise de Maubeuge au 7^e corps de réserve, composé des 13^e et 14^e divisions de réserve, soutenues par l'artillerie lourde de siège qui avait été utilisée pour le siège de Liège et Namur.

Le commandant général du VII^e corps de réserve, le général von Zwehl, reçut le commandement du détachement armé du siège. Dans la nuit du 25 août, l'avant-garde de la 14^e division de réserve venant de Namur arrive à Binche à moins de 20 km du front nord-est de la forteresse de Maubeuge. L'autre division du corps d'armée de von Zwehl, la 13^e division de réserve, n'était pas immédiatement opérationnelle car quelques-uns de ses bataillons avaient été laissés à l'arrière en garnison à Liège et pour garder les moyens de communication tandis que d'autres étaient encore nécessaires autour de Namur. Redoutant que deux brigades de réservistes puissent ne pas être à la hauteur de la tâche dont von Schlieffen avait pensé qu'elle exigeait 5 divisions. Von Zwehl sollicita von Bülow pour obtenir des renforts. À contrecœur, le commandant de l'armée donna son accord pour assigner temporairement la 26^e brigade qui comprenait 2 régiments d'infanterie Westphaliens de l'armée d'active. Le commandant von Zwehl s'en trouva considérablement renforcé. Tandis que les forces du siège prenaient position, une directive du haut commandement français conduisit Fournier à ordonner une série de « reconnaissances » en quête d'information. L'une le 26 en direction de Quevy et de Havay au nord, une autre le 27 en direction de La Longueville et de Feignies vers l'ouest, et finalement le 28 en direction de quelques villages vers le sud. Les mouvements ainsi engagés n'eurent que peu d'impacts cependant, en raison du peu d'effort fait pour aller au contact, ce qui aurait permis de tester la capacité de résistance de l'ennemi ou de révéler ses intentions, les troupes françaises avaient reçu la consigne d'éviter plutôt que de rechercher l'engagement. À vrai dire, le seul incident notable fut la capture d'un lieutenant de dragon, mortellement blessé, qui s'avéra être le prince de Saxe-Meiningen. Il semble significatif, pour illustrer l'absence de sens stratégique de Fournier, qu'aucune reconnaissance ne fut tentée en direction du nord-est ou le long de la rive nord de la Sambre en direction de ce qui devait être le cœur des forces de von Zwehl qui approchaient.

Une information obtenue par d'autres sources permit au gouverneur d'informer Joffre que le IX^e corps (von Quast) couvrait le front ouest et sud-ouest de Maubeuge, protégeant le flanc et les communications de la première armée

de von Kluck qui se lançait à la poursuite des Anglais qui battaient en retraite tandis qu'à l'est et au sud-est le 7^e corps (von Einem) était en train de réaliser une mission équivalente pour la II^e armée de von Bülow. Ces forces se retirèrent progressivement les 27 et 28 août, alors que les éléments du détachement armé de von Zwehl arrivaient pour les remplacer. Divisant le périmètre de défense de Maubeuge en 4 secteurs⁴, von Zwehl décida de lancer sa principale attaque depuis le nord-est et de la faire suivre rapidement d'une attaque de diversion lancée le long de la rive sud de la Sambre contre Rocq et Cerfontaine. Pour l'instant, il jugeait que les fronts sud et ouest de Maubeuge devaient rester sous surveillance, sans faire, initialement au moins, l'objet d'une attaque directe. Le long du front ouest (secteur 4), von Zwehl plaça 1 ½ escadron de cavalerie, guère plus qu'un rang d'éclaireurs pour maintenir la garnison sous surveillance. Au sud (secteur 3) le front fut tenu par la 26^e brigade d'infanterie (col. von Brauchitsch) de l'armée d'active pour prévenir toute tentative de fuite de la garnison afin de rejoindre le corps principal des armées alliées. À l'est et au sud-est (secteur 2), il plaça la 27^e brigade d'infanterie de réserve avec un détachement d'artillerie comprenant deux batteries de 100 mm et 4 batteries de mortiers ainsi qu'un bataillon du génie. Dans le secteur nord-est (secteur 1) le corps principal des forces de siège avec l'essentiel de son artillerie lourde, était concentré sous le commandement du général von Unger. L'infanterie comprenait initialement la 28^e brigade d'infanterie, soutenue par deux batteries de 100 mm et deux batteries de canons de 130 mm, deux batteries de canons lourds et 4 batteries de mortiers, ainsi que 2 ½ bataillons du génie.

En dépit des rapports pessimistes de ses sapeurs du génie au sujet des ouvrages de Bersillies, Salmagne et du fort de Boussois, von Zwehl décida de commencer le siège sans attendre l'arrivée de la 13^e division de réserve ou des canons de 420 mm qui avait grandement contribué à la réduction des forts de Liège et de Namur. On ne peut pas s'empêcher d'admirer l'audace et la résolution du commandant allemand, dont le total des forces était de moins de 30 000 hommes. Ils étaient plus jeunes et actifs, assurément, mieux entraînés et mieux formés que leurs adversaires, mais en nombre, ils étaient nettement inférieurs aux 50 000 hommes de la garnison de Fournier.

Quoi qu'il en soit, une part de la décision de von Zwehl témoignait de la bravoure de l'ignorant, le haut commandement allemand n'ayant pas eu connaissance des renforts importants que les Français avaient placés à l'intérieur de la forteresse depuis le début des hostilités et, même lors de la capitulation, ils furent grandement surpris par le nombre de leurs prisonniers. Depuis leur emplacement, dans le

4.- Premier secteur : de Givry à la Sambre ; second secteur : de la Sambre à la Solre ; troisième secteur : le front sud de la forteresse entre la Solre et la Sambre au sud-ouest de Maubeuge ; quatrième secteur : le front ouest de la forteresse.

secteur de Rouveroy, de Grand-Reng et d'Erquelines, les batteries allemandes ouvrirent le feu à une heure de l'après-midi le 29 août, prenant pour objectif les forts de Sarts et de Boussois et les ouvrages de la Salmagne et Bersillies, ouvrant dans le même temps un feu nourri contre Maubeuge même et les positions de renfort des défenseurs.

La période de 4 jours du 29 août au 2 septembre constitua la première phase ou phase préparatoire du siège de Maubeuge durant laquelle von Zwehl se contenta d'un bombardement d'artillerie systématique et régulier. Même s'il était sans commune mesure avec les tirs d'artillerie intenses et concentrés devenus monnaie courante dans les étapes ultérieures du conflit, la précision et la régularité du bombardement allemand qui continuait nuit et jour sans aucune interruption, eut un effet profondément déprimant sur le moral des défenseurs, et dans la cité même où de nombreux incendies furent allumés par des obus incendiaires, la population civile faillit céder à la panique. L'artillerie française, disposant de canons de calibre léger et à tir plus court que les Allemands, se trouva dans l'incapacité d'apporter une réplique efficace. Le haut commandement français n'avait pas jugé utile de pourvoir la forteresse de Maubeuge d'une quelconque aviation. Tout ce dont disposait Fournier était un aéroplane démodé et inutilisable. Réparé à la hâte, avec les moyens du bord, il s'écrasa rapidement à la première tentative de quitter le sol, et le seul ballon captif de la garnison se trouva lui aussi détruit le 29 août après-midi. Cela eut pour effet de priver les Français de tout moyen direct de déterminer le dispositif ennemi ou de localiser ses batteries et de les contraindre de s'en remettre à des bribes d'informations approximatives qu'ils pouvaient tirer de quelques paysans terrorisés qui traversaient les lignes pour se réfugier en ville. Les Allemands au contraire disposaient de nombreux et d'excellents observatoires sur les collines qui dominaient la ville, particulièrement à l'est et au sud.

L'incapacité des canons français à répliquer plus vigoureusement laissa à de nombreux officiers des forces assiégeantes l'impression que les défenseurs avaient déjà été écrasés et que le moment était venu de lancer l'assaut général. Parmi eux le général von Steinmetz, commandant de l'artillerie de siège, pressa von Zwehl très tôt le matin du 31 août d'ordonner à l'infanterie d'attaquer, mais le commandant refusa... « Le fruit n'est pas encore assez mûr pour être cueilli » dit-il à von Steinmetz, et ordonna que le bombardement continue sans répit. Il est impossible de dire quelle influence, ni s'il en eut une, la présence du prince Frédéric Leopold de Prusse au quartier général de von Zwehl, a pu avoir sur cette décision mais il se disait librement que l'empereur allemand avait envoyé son homme de confiance à Maubeuge pour veiller à ce que les assauts prématurés de l'infanterie qui avait occasionné de très lourdes pertes à l'armée allemande à Liège ne se renouvellent pas. Les événements ont confirmé le bien-fondé du jugement de von Zwehl, car la garnison assiégée, qui quoique sérieusement secouée par les effets du bombardement

allemand était loin d'avoir épuisé ses ressources. Tandis que les défenses s'écroulaient lentement sous le feu nourri des canons allemands auxquels les canons français ne pouvaient offrir de réponse effective, Fournier comprit que seule la prise ou la destruction de l'artillerie ennemie pouvait diminuer la pression sur la forteresse assiégée, et que cela ne pouvait être réalisé que par une action offensive. À l'exception d'occasionnelles rencontres en avant des lignes, la garnison ne s'était pas encore mesurée aux assiégeants et le gouverneur se décidait maintenant à mettre son infanterie à l'épreuve. Trois régiments de mobilisés, les 145^e R. I., le 345^e d'infanterie de réserve et la 31^e d'infanterie de réserve coloniale, furent désignées pour exécuter une sortie avec l'objectif d'atteindre les emplacements des batteries lourdes ennemies, de les prendre ou de détruire les canons qui semaient le chaos dans la forteresse. Les attaques devaient être couvertes sur chaque flanc par un bataillon de territoriaux⁵.

Contrairement à la procédure qui devint commune quelques années plus tard, l'attaque ne commença pas à l'aube, mais les Français passèrent la matinée du 1er septembre en préparatifs et ce ne fut que vers midi que les 7 bataillons se lancèrent à l'attaque, débouchant de leurs positions de départ et avancèrent en direction de Vieux-Reng, vers le nord-est de la forteresse. Dans les vigoureux combats qui s'ensuivirent et qui durèrent la plus grande partie de l'après-midi, l'infanterie allemande et les bataillons du génie utilisés comme infanterie, firent vaillamment honneur à leurs armes, repoussant chaque assaut et employant leurs mitrailleuses avec une mortelle efficacité. Les Français, attaquant avec peu ou pas de support d'artillerie – alors qu'ils avaient du matériel à profusion, trouvèrent la tâche insurmontable. Même si tous les régiments engagés se comportèrent bien et que les coloniaux parvinrent à 250 mètres de leur objectif, leurs pertes furent terribles – 900 hommes et officiers rien que pour deux régiments et au début de la soirée, alors qu'il était devenu évident que le succès était impossible, les Français se replièrent derrière leurs lignes.

La sortie du 1er septembre marqua le seul effort réel fait par la garnison de Maubeuge pour échapper à son triste sort. À partir de là, ils combattirent strictement en défense, le résultat n'étant plus qu'une question de temps. Durant les jours précédents, les forces assiégeantes de von Zwehl avaient été progressivement renforcées par l'arrivée de renforts d'artillerie lourde, de nouveaux stocks de munitions et finalement l'arrivée de la 13^e D. I. de réserve du général von Kuhne. L'artillerie lourde allemande⁶ avait acquis une supériorité écrasante et

5.– Ces bataillons se révélèrent d'une piètre utilité et Fournier en a été critiqué, semblerait-il avec justice, de ne pas avoir utilisé à leur place les deux bataillons du 32^e RI de réserve coloniale qui restèrent inutilisés dans les secteurs sud et ouest de la forteresse.

6.– 4 batteries de 100 mm, 2 de 130, 2 batteries lourdes de 150, 8 batteries de mortiers de 210, 2 batteries de 305, 1 batterie tractée de 305, 1 batterie de 420 au total : 72 pièces de lourds et très lourds calibres.

les forces d'infanterie de l'assiégeant étaient à présent suffisamment nombreuses pour tenter un assaut contre les positions françaises affaiblies. Deux avions, qui avaient rejoint le commandement de von Zwehl le 2, apportèrent des rapports révélant au commandant allemand les effets dévastateurs du long bombardement. Le 3 septembre, la situation des assiégeants était pleinement favorable, et il semblait ne plus y avoir de raison de retarder davantage un assaut sérieux contre la forteresse. Il y avait des raisons pressantes de se hâter, car le haut commandement lui-même exigeait une action immédiate, de sorte que les forces assiégeantes, maintenant fortes de 35 000 hommes, pouvaient être utilisées pour renforcer le corps d'armée principal plus au sud. Le 2 septembre, le Major Bauer, un des officiers les plus respectés du bureau des opérations de l'État-Major Général arriva du Luxembourg au quartier général de von Zwehl à Binche pour expliquer la situation générale et montrer l'importance d'une action rapide. « La situation sur le front ouest est devenue critique » dit Bauer à von Zwehl « Maubeuge est une épine dans notre flanc, elle est en train d'immobiliser des forces importantes dont on a besoin ailleurs tout en empêchant le rétablissement des communications ferroviaires afin de ravitailler l'aile droite de nos armées. On m'a ordonné de venir ici pour évaluer de visu votre situation et vous pousser à une prise rapide de la forteresse ». En plus de la pression exercée par le haut commandement, von Bülow dont la II^e armée franchissait la Marne sur les talons des Français qui se repliaient, réclamait instamment le retour immédiat de la 26^e brigade qu'il avait laissée à von Zwehl. Face à l'insistance de Bauer, soutenu par l'impétueux von Steinmetz, von Zwehl décida d'aller de l'avant sans plus attendre.

Durant la nuit du 3 septembre, l'infanterie allemande avança et se retrancha dans des positions éloignées de quelques centaines de mètres, à peine, des ouvrages extérieurs du secteur nord-est de la forteresse, soumettant les défenseurs le jour suivant à un tir vigoureux de fusils et de mitrailleuses en plus d'un bombardement d'artillerie qui continuait sans relâche. Dans la nuit du 4, des mortiers de tranchées furent placés à proximité de la ligne de front allemande ajoutant à l'inconfort et au danger que subissait la garnison rudement mise à l'épreuve.

Résultat de 6 jours de continuel bombardements : les forts de Sarts et de Boussois et les ouvrages de Bersillies et Salmagne avaient tous été quasiment détruits et les autres défenses au nord et à l'est de Maubeuge avaient été sérieusement endommagées [fig. 78]. Le rapport de Fournier au ministère de la Guerre⁷ envoyé le 4 septembre par pigeon voyageur à 9 h 30 du matin était pessimiste à l'extrême : « Forts des Sarts, Boussois, Cerfontaine écrasés, ouvrages temporaires rendus intenable par extrême puissance de feu de l'artillerie qui détruit tous les abris.

7.- En tant que gouverneur de la forteresse, selon la procédure française, Fournier relevait directement du ministre de la guerre plutôt que du commandant en chef des armées.

Impossible pour l'infanterie d'avancer ou même de tenir sous le feu. Principale zone de défenses réduite à la moitié de son périmètre. Défenses centrales bombardées depuis plusieurs nuits, nombreux incendies, hôpitaux remplis. Le sans-fil détruit la nuit dernière. Situation extrêmement critique ». Plus tard à 12 h 10 de l'après-midi, le même jour, le gouverneur envoyait un autre message, encore plus déprimant par sa teneur : « Les points forts du nord et de l'est du front sont complètement démolis par la puissance de l'artillerie qui comprend des mortiers de 210, 280 et 380. Notre artillerie est neutralisée, défenses centrales bombardées la nuit dernière. Les troupes de défenses sont à bout de force. L'assaut a commencé près de la Salmagne, situation critique. ». À Paris, on disposait de pigeons voyageurs et le sans-fil de Maubeuge pouvait recevoir encore des messages mais ne pouvait plus transmettre, on ne jugea pas utile de répondre à Fournier ni par l'un ni par l'autre moyen. Jusqu'à la fin, Fournier ne reçut aucun mot d'encouragement ni d'information et demeura dans une complète ignorance de la situation générale et du plan Joffre pour une grande contre-attaque qui devint la bataille de la Marne.

Dans le courant de l'après-midi, le fort de Sarts, réduit à un amas de ruines, par une pluie d'obus de gros calibres fut abandonné par ses défenseurs et, quelques heures plus tard, la compagnie de territoriaux tenant l'ouvrage temporaire de la Salmagne, ne pouvait tenir plus longtemps sous un bombardement impitoyable, se dégagea précipitamment, permettant à l'infanterie ennemie d'occuper les retranchements sans combat. Le feu allemand était devenu si violent qu'il n'était plus possible d'approvisionner en munitions le secteur nord-est et les canons placés entre la Sambre et la route de Bruxelles après avoir été mis hors de service furent abandonnés à l'ennemi soit au total 64 pièces perdues. Dès lors, dans ce secteur l'infanterie en fut réduite à dépendre sur le peu de soutien d'artillerie qu'elle pouvait obtenir des canons de 75 de la réserve mobile, dont près de la moitié avait déjà été mise hors d'usage. Dans une atmosphère de profond découragement, le gouverneur convoqua son conseil d'officiers cette nuit pour un conseil de guerre à la citadelle. Un plan pour utiliser au moins une partie de la garnison dans un effort désespéré pour percer les lignes de siège vers le sud ou l'ouest parait avoir été discuté, mais l'idée fut abandonnée et le conseil vota à l'unanimité pour continuer la défense. Néanmoins, par mesure de précaution, Fournier envoya l'ordre qui avait été préparé très tôt le matin pour que chaque régiment envoie ses drapeaux au dépôt de la ville, afin qu'ils puissent être brûlés pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains de l'ennemi.

Dans le même temps, il ordonna au général Ville qui avait remplacé Winckel-Mayer à la tête de la réserve mobile, de placer des hommes pour tenir la position le long des fronts nord et est, et de défendre le terrain pied à pied avec la plus grande vigueur. Le lendemain matin un aviateur allemand survola la ville et lança

un message appelant le gouverneur à se rendre : « ils semblent être bien pressés, qu'ils viennent nous prendre », fut le seul commentaire de Fournier, et il ordonna de continuer la défense.

Le 5 septembre fut un jour désastreux pour toute la garnison. Déterminé à hâter les choses pour parvenir à une conclusion victorieuse dans un temps le plus court possible, l'infanterie de von Zwehl mena partout ses assauts avec la plus grande énergie. Même si au sud de la Sambre, une contre-attaque rejeta les assiégeants en dehors du village de Rocq qu'ils avaient temporairement occupé, le bilan du jour dans le secteur nord fit plus que compenser ce petit succès français. Les ouvrages extérieurs de Boussois et le centre de résistance de Bersillies tombèrent entre les mains des Allemands. À la Salmagne, les défenseurs, une simple compagnie d'infanterie commandée par le capitaine Eliet, repoussa deux assauts pour succomber finalement au troisième mené par tout un bataillon, après que 130 hommes sur 180 soient tombés. En résumé, le fort de Boussois tenait encore bon, sa prise n'était manifestement qu'une question d'heures, et les défenses de tout l'angle nord-est de la forteresse étaient anéanties, laissant seulement les positions de renfort entre Elesmes et Assevent qui étaient tenues par la réserve mobile, prises entre les assiégeants et les défenses centrales de la ville. L'évacuation des positions de batteries permanentes autour du centre de résistance de Rocq laissait 22 canons supplémentaires à l'ennemi.

À 6 heures précises du matin, le 6 septembre, à l'heure même où s'engageait la bataille de la Marne, ouvrant un vaste front de Paris à Verdun, le fort de Boussois tomba entre les mains des assaillants. Bien que les maçonneries de ses défenses aient eu grandement à souffrir des obus de 305 qui l'avaient arrosé, la situation du fort n'était pas encore telle qu'elle empêche toute possibilité de défense. 13 canons et 6 mitrailleuses avec une grande quantité de munitions restaient opérationnels. Derrière les murs épais, en dépit des dégâts subis, la résistance put facilement être prolongée encore d'au moins 24 heures ou peut-être plus longtemps encore, et le fort aurait pu être pris par l'infanterie d'assaut au prix de lourdes pertes. Sans aucune intention ou attente de reddition immédiate, le capitaine Thabard avait donné des ordres et pris des dispositions pour continuer la défense, mais la garnison, composée d'une compagnie territoriale du Génie était épuisée. À deux reprises, une fois le 4 et ensuite le 5, elle avait rejeté l'infanterie ennemie qui approchait du fort, au prix d'une douzaine de tués et d'une vingtaine de blessés y compris deux officiers. Cependant la chute des ouvrages voisins avait laissé Boussois coupé de la défense principale et il n'y avait aucun médecin pour soigner les blessés. Convaincu qu'une résistance plus longue entrainerait leur mort, les hommes de la garnison en appelèrent à leur commandant en lui envoyant une délégation, le pressant dans l'intérêt de leurs femmes et de leurs enfants, de hisser le drapeau blanc immédiatement. Thabard leur ordonna fermement

de retourner à leur poste mais ils n'avaient plus le moral et ils n'avaient plus le cœur à se défendre. Très tôt au petit matin du 6, une compagnie d'infanterie allemande venue reconnaître les abords du retranchement aperçut comme une serviette flottant au-dessus des défenses du nord. Poussant rapidement de l'avant, le commandant allemand entra dans la cour principale par une brèche dans le mur, sans recevoir un seul coup de feu, et la garnison se rendit sans la moindre résistance. Rapidement alerté par son ordonnance, Thabard se rendit à l'évidence que la situation lui avait complètement échappé et que le fort était entièrement aux mains de l'ennemi. La chute du Bousois scella le destin de Maubeuge et rendit inéluctable la capitulation dans les heures à venir.

Dans son rapport de 6 h 20 de l'après-midi, le 6 septembre, Fournier transmis une information, guère plus encourageante au ministre de la guerre : « Information sur l'artillerie de siège allemande, calibre pouvant aller jusqu'à 400 mm, portée placée de plus de 13 km, les obus traversent même les abris bétonnés. Les Allemands utilisent cette puissance de feu extraordinaire sans montrer leur infanterie. Violents bombardements de la forteresse nuit et jour depuis une semaine. Les troupes ont eu un comportement admirable, mais elles sont de plus en plus épuisées chaque jour en raison de l'absence d'abris. Situation de plus en plus critique. Notre sans-fil peut recevoir mais ne peut transmettre ». Durant la journée, les principales vagues d'assaut tombaient sur la réserve générale. Dans la matinée, les villages de Mairieux et d'Elesmes tombèrent sous les assauts des assaillants et, dans l'après-midi, les Français évacuèrent Assevent. Les attaques allemandes qui maintenant s'étendaient au sud de la Sambre aboutirent à la chute du centre de résistance de Rocq et du fort du centre de résistance de Cerfontaine, se rappelant l'exemple du général Leman à Liège, Fournier examina sérieusement la possibilité d'établir son quartier général au fort du Bourdieu qui n'était pas encore endommagé, et de continuer la résistance à partir de là avec les meilleurs éléments disponibles, mais les nouvelles des fortes pertes survenues ces derniers jours et de l'avance allemande qui avait placé la moitié du périmètre de la forteresse entre les mains ennemies le conduisit à abandonner ce plan et à convoquer un nouveau conseil de guerre pour envisager la possibilité d'une capitulation. Tous les officiers supérieurs, à l'exception du général Ville, étaient présents et chacun exprima l'opinion mûrement réfléchie selon laquelle une résistance plus longue était inutile. Cependant, le gouverneur rejeta leur avis et donna l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Les drapeaux des régiments et les archives de la forteresse furent brûlés et deux dépôts de munitions, en danger de prise imminente, furent détruits.

À 9 h 30 du matin le 7 septembre, le général Ville annonça que ses troupes pouvaient encore se retirer de 4 à 500 mètres mais qu'après cela, toute résistance serait vaine pour empêcher les assaillants d'entrer en ville. Peu après, les ouvrages

de Héronfontaine et le fort Leveau dans le secteur nord-ouest tombèrent entre les mains des assaillants. À 11 h 20, Fournier envoya son dernier message au ministre de la guerre : « L'ennemi occupe 2/3 intérieur camp retranché. Troupes de défense en repli sur Hautmont, attaquées de toute part. Derniers points forts pris à revers. Plus longue résistance impossible. Reddition forteresse imminente. Comportement des troupes admirables ». Une heure plus tard, sur l'ordre du gouverneur, un drapeau blanc fut hissé sur le clocher de l'église au centre de la ville et le capitaine Grenier, responsable du renseignement à l'État-major de Fournier, fut envoyé avec un drapeau de parlementaire pour demander 24 heures d'armistice pour fixer les conditions de la capitulation. Moins de deux heures plus tard, après de considérables difficultés pour traverser les lignes, Grenier se présenta en personne à von Zwehl à la ferme du Vent-de-Bise quelque 3 km à l'est du Boussois et exposa sa mission. Le général commandant allemand rejeta immédiatement la demande d'armistice et enjoignit à Grenier de revenir dans moins de 4 heures avec les pleins pouvoirs pour accepter les conditions de la reddition. « La forteresse doit se rendre avec tous les ouvrages et tout son matériel » dit von Zwehl à l'envoyé français, « les hommes de la garnison seront prisonniers de guerre. Je ne peux suspendre le bombardement avant votre retour, nous n'avons pas un moment à perdre ».

En fait, les assaillants étaient non moins préoccupés de conclure l'affaire que les Français, car leurs munitions s'épuisaient et, à peine quelques instants avant l'arrivée de Grenier, von Zwehl avait reçu un ordre péremptoire de von Bülow, l'enjoignant de renvoyer immédiatement la 26^e brigade. Von Zwehl n'avait pas d'autre choix que d'obéir et, en moins d'une douzaine d'heures, la brigade aurait pris la route pour rejoindre la II^e armée, laissant tout le front sud de la forteresse dégarni en offrant aux assiégés un boulevard pour s'échapper. Le « dernier quart d'heure » qui si souvent décide de l'issue des batailles était arrivé, mais les Français, ignorants la tournure des événements le long de la Marne, avaient déjà baissé les bras, et ainsi les hasards de la guerre jouèrent en faveur des Allemands. À 6 h du soir, Grenier était de retour au quartier général de von Zwehl et la capitulation de la forteresse avait été signée.

En substance, les termes équivalaient à une reddition inconditionnelle : « en reconnaissance de la bravoure avec laquelle il a défendu la place, je permets au général Fournier, gouverneur de Maubeuge de conserver son épée », écrit von Zwehl, mais ce fut sa seule concession.

En raison de l'heure tardive, il fut décidé que la reddition de la forteresse n'aurait pas lieu avant le lendemain matin – un gain de 12 heures pour le Français qui n'était pas négligeable mais de chaque côté l'ordre de cesser le feu fut immédiatement donné dès le retour de Grenier dans ses lignes, et peu après 6 heures, dans la soirée du 7 septembre le siège de Maubeuge prit fin.

Tôt, le lendemain, la garnison déposa les armes et, pendant près de 6 heures défila devant le général von Zwehl et le prince Frédéric-Léopold de Prusse en prenant le chemin des camps de prisonniers au-delà du Rhin. 45 636 hommes et officiers devinrent prisonniers de guerre et 400 à 450 canons avec 75 000 à 80 000 obus tombèrent entre les mains des Allemands ainsi que des stocks importants d'équipement et de matériels de toute sorte. Les Français, eux, avaient perdu approximativement 5 000 hommes dont 1 000 tués durant le siège. On ne dispose d'aucun bilan officiel des pertes des forces assiégeantes, mais il ne semble pas y avoir de doute qu'elles étaient matériellement moindres.

En dépit des ordres péremptoires que Fournier donna dans un souci de respecter strictement les termes de la convention de la capitulation, tout le monde dans la garnison n'était pas prêt à accepter la captivité. Au matin du 7 septembre avant que le drapeau blanc n'apparut sur le toit de l'église de Maubeuge mais alors qu'il était néanmoins devenu évident que la reddition était proche, un détachement d'hommes de toutes armes et de tous rangs, près de 1 200 hommes en tout, s'échappa du fort d'Hautmont dans le coin sud-ouest du dispositif de défense sous le commandement du commandant Charlier pour retrouver la liberté. Après plusieurs vicissitudes, la majorité parvint à atteindre les lignes françaises en sécurité. Après avoir servi avec vaillance durant la guerre, décoré à plusieurs reprises et promu colonel en reconnaissance de ses services, Charlier fut jugé après l'armistice pour abandon de poste mais, il fut acquitté à l'unanimité.

On peut considérer rétrospectivement la défense de Maubeuge avec un mélange d'émotions ; d'une part elle permit d'inspirer beaucoup d'exemples d'héroïsme personnel, de loyauté et de dévouement à la tâche, mais du point de vue du soldat professionnel, elle prête le flanc à la critique sur de nombreux points. Alors que, au moment de la reddition, plus des 2/3 de la défense étaient aux mains des ennemis, deux forts, Bourdieu et Hautmont, et trois ouvrages, Ferrière-la-Petite, Grevaux et Feignies demeuraient intacts et, à vrai dire, ils n'avaient jamais fait l'objet de sérieux bombardements. Une partie substantielle de la garnison n'a jamais été engagée. Le 3^e RI territorial, par exemple, qui était placé dans le secteur sud de la forteresse n'avait pas eu une seule perte durant le siège, et deux escadrons de cavalerie se rendirent, non seulement avec armes et équipements au complet, mais encore avec leurs chevaux vivants, sans avoir pris part à une action. La même chose est vraie de l'artillerie. Un groupe de 12 mortiers de 220 mm avec une réserve de 600 coups par pièce demeura inutilisé et tomba entre les mains de l'ennemi sans avoir tiré une seule fois. De nombreux canons livrés aux Allemands n'étaient pas endommagés ou si faiblement endommagés pour être rapidement reconditionnés et les armées alliées, attaquant les hauteurs de l'Aisne quelques semaines plus tard, durent faire face au feu des canons français de 120 mm et de 155 mm transportés depuis Maubeuge.

Tactiquement Fournier conduisit sa défense selon les bons principes conventionnels, mais il manquait totalement d'imagination. Durant le siège, le front ouest de la forteresse, en particulier, était resté gardé de façon discontinue par des unités de cavalerie allemande clairsemées, pourtant Fournier ne fit aucun effort pour exploiter la faiblesse de son adversaire dans ce secteur, même par une diversion, pour laquelle, il avait suffisamment de troupes et qui lui aurait permis de soulager au moins temporairement le secteur nord sévèrement malmené.

En résumé, le gouverneur de Maubeuge peut certainement être critiqué, non seulement parce qu'il n'a pas mené à son extrême limite la résistance mais parce qu'il n'a pas utilisé dans toute leur totalité les moyens de résistance mis à sa disposition. Il semble peu plausible, quoi qu'il ait fait, que la forteresse aurait pu être sauvée ou la reddition évitée. Mais il semble honnête de supposer, que sous la direction d'un commandant plus énergique et plus imaginatif, la résistance aurait pu être prolongée de 24 ou 48 heures. Lorsqu'on se souvient que le 7^e corps de Réserve de von Zwehl arriva de Maubeuge sur les hauteurs de l'Aisne avec à peine une heure pour colmater la brèche entre les armées de von Kluck et de von Bülow, et sauver les armées allemandes d'un inévitable désastre, l'importance de cet élément de temps devient évidente.

Une commission d'enquête se tint après la guerre sous la présidence du général Guillaumat qui recommanda la cour martiale pour le général Fournier et ses principaux officiers. Dans les attendus du procès, tous furent acquittés. C'était un verdict populaire, car le gouverneur de Maubeuge était indubitablement un brave et vaillant officier. La défense de la forteresse confiée à sa charge, en dépit de ses imperfections, retint l'attention des forces ennemies regroupant pas moins d'un corps d'armée pour une période de 10 jours pleins et, ce faisant, elle apporta une contribution importante à la victoire des Alliés qui provoqua le reflux de l'invasion allemande.

Le siège de Maubeuge : une histoire franco-allemande

Par Jean Heuclin

Maubeuge, une bataille « oubliée » des états-majors¹

La place-forte de Maubeuge² est depuis Vauban intégrée au système de défense français. Sa position stratégique sur la voie traditionnelle des invasions venues du nord par l'axe de la Sambre à l'Oise n'est plus à démontrer tant les événements du passé sont éloquents. Après la défaite de 1871, la place se trouve renforcée au sein du système fortifié Séré de Rivières³ jusqu'à la crise des obus-torpille en 1885. L'invention fortuite de l'acide picrite fondu, explosif brisant⁴, remet en cause tout le système existant de fortifications. En conséquence, une loi de 1899, propose de classer les places fortes en trois catégories mais cette disposition soulève de

- 1.- C'est l'élément le plus étrange qui ressort à la lecture comparative des sources allemandes et françaises. Le général Fournier ne reçoit aucune information du ministère ou du G. Q. G. sur l'évolution du conflit ni aucun secours quant au général von Zwehl, livré à lui-même, il manque d'effectifs et de munitions pour mener l'assaut !
- 2.- Littérature sur le sujet : P. Cassou, *La vérité sur le siège de Maubeuge*, Paris, 1919 ; résumé par P. Mascaret, « Maubeuge » dans *Histoire illustrée de la Grande Guerre vol. 1*, c. IX, p. 83-98, Paris, 1921. Général Clément-Grandcourt, *Une leçon, le drame de Maubeuge, août-septembre 1914*, Paris, 1935. Hans von Zwehl, *Maubeuge, Aisne-Verdun. Das VII. Reserve-Korps im Weltkriege von seinem Beginn bis Ende 1916, Nach persönlichen Erlebnissen und auf Grund der Kriegsakten*, Berlin, 1921.
- 3.- Raymond, Adolphe Séré de Rivières (1815-1895). Nommé directeur du génie en 1874, créa un système de défense à base de forts chargé de couvrir les frontières est de la France – Carnet de la Sabretache n° 181, septembre 2009, p. 110.
- 4.- L'inventeur en fut Eugène Turpin (1848-1927). Ingénieur chimiste qui travaillant pour le ministère de la Guerre trouva la Mélinite. Les essais sur le fort de la Malmaison en 1886 montrèrent que les obus de 155 L et des mortiers de 220 pénétraient à plus de 6 m et soufflaient des maçonneries de 3 à 4 m.

virulentes protestations notamment du général Béziat, ancien collaborateur de Séré de Rivières qui s'élève contre l'abandon, *de facto*, des frontières du Nord et rend ainsi fatale « la violation de la neutralité belge ». La place de Maubeuge est classée en 2^e catégorie pour servir d'appui à une armée en campagne. Ses forts sont entretenus et modernisés en fonction des crédits disponibles⁵.

Querelle d'écoles d'État-major

Au tournant du siècle, l'application de la loi est différée mais les discussions continuent d'aller bon train en raison de l'incapacité financière du pays à renforcer l'ensemble des places aux frontières et des problèmes budgétaires récurrents qui privilégient celles de l'Est au détriment de celles du Nord. Encore faut-il noter qu'en dépit des 130 millions de francs dépensés pour les places de l'Est, celles-ci n'étaient toujours pas aux normes en 1914. Le débat militaire se trouve de surcroît compliqué par le fait que certaines places constituaient un frein à l'extension urbaine et à l'essor industriel de sorte que rien ne s'opposait réellement à leur démantèlement progressif, notamment à Lille.

La crise internationale de Tanger en 1905 et la révélation du plan Schlieffen par un agent double surnommé le « vengeur »⁶ à l'État-major réveilla momentanément les inquiétudes. Ainsi une dépêche ministérielle du 21 octobre 1907 adressée au 3^e bureau de l'état-major de l'armée précise « qu'en cas de violation du Luxembourg et de la Belgique, la ligne de marche des armées allemandes n'atteindraient pas la Sambre. Il faut cependant prévoir le cas d'une extension possible de leur front de marche et assurer en toute hypothèse le rassemblement et la liberté de manœuvre des troupes dont nous organiserons le groupement en arrière de notre gauche ». En novembre 1908, un rapport de la Haute Commission des places-fortes ajoute que « l'éventualité de la violation de la neutralité de la Belgique ne peut être considérée comme inadmissible et que si l'ennemi en était arrivé à occuper sur la Meuse le front Mézières-Dun, avec l'intention de déborder notre flanc gauche, Maubeuge deviendrait une place de manœuvre nous permettant de jeter nos forces sur le flanc droit de l'adversaire ». Alors que se trouve élaboré en 1909 dans une conception défensive et attentiste avec une 6^e armée en Champagne, le plan XVI par le général Henri de Lacroix, une dépêche ministérielle du 3 février 1910 fixe à Maubeuge son rôle en cas de guerre celui de servir de point d'appui éventuellement à une armée en campagne avec des forts entretenus... dans la limite des crédits disponibles !

5.– Cette étude est redevable aux travaux de C. Robinne, in *Maubeuge, Bastion de la résistance, 1914-1918* Maubeuge, 2014, p. 5-85 et *ibid.*, « Maubeuge, stratégie et tactique », in *Les bassins industriels des territoires occupés*, PU de Valenciennes, 2016, p. 33-45.

6.– F. Guelton, « Mise en perspective de la bataille de la Marne », dans *Les batailles de la Marne* (dir. F. Cochet), Soteca, Paris, 2004, p. 33.

La crise d'Agadir en 1911 fait rebondir le débat de façon inattendue au niveau du Conseil Supérieur de Guerre le 29 juin 1911. Le gouvernement Caillaux est confronté à une rivalité pleine d'animosités entre le vice-président du Conseil, doté de simple pouvoir d'inspection en temps de paix mais généralissime en cas de guerre et le chef d'État-major des armées chargé de la mobilisation. Messimy tranche la situation et trouve au vice-président, le général Michel⁷ à l'autorité peu charismatique, un successeur qui cumulerait les deux fonctions avec bonheur, Joffre⁸. Cette querelle de personnes cachait en réalité des conceptions profondément différentes marquées par des tensions politiques entre la droite et la gauche. Le 10 février 1911, Michel avait présenté un plan stratégique de concentration de 490 000 hommes entre Lille et Avesnes et de 280 000 hommes entre Hirson et Reims en deux Corps d'armée, n'excluant pas d'intervenir dans l'Est avec 300 000 hommes appuyés par les garnisons territoriales. Ce système impliquait une réorganisation de l'armée fondée sur l'emploi des réserves. Chaque régiment d'active était doublé d'un régiment de réserve ce qui permettait de doubler les effectifs dans une France malthusienne sans allonger la durée du service militaire.

Le 29 juin, le CSG refusa à l'unanimité le plan Michel qui dut démissionner au motif que les réserves ne pourraient être engagées sans une période d'instruction et d'entraînement préalable. Or les considérations de Michel étaient justes⁹ : la Belgique serait bien au cœur des opérations et même de toute la guerre et l'Allemagne engagerait ses corps de réserve au même titre que les corps actifs pour renforcer ses effectifs. La succession déboucha donc sur un choix politique celui d'un non breveté d'État-major, Joffre qui reçut comme adjoint le général de Castelnau qui avec Berthelot préparèrent le plan XVII¹⁰. La sentence de Lyautey

7.- Victor-Constant Michel (1850-1937), fils de gendarme, ce Saint-Cyrien avait fait campagne en 1870. Professeur à l'École de guerre, il entra au cabinet du ministre de la guerre, Mercier. Général en 1897, il commande le 2^e C. A. en 1906 pour rejoindre le Conseil de guerre le 22 décembre 1907. L'animosité de Messimy à son égard le poursuivit, nommé gouverneur de Paris en 1911, il fut à nouveau démissionné le 26 août 1914 et remplacé par Gallieni !

8.- Le caractère bicéphale du haut-commandement français n'était pas nouveau car il datait de la réforme Freycinet de 1890. La désignation de Joffre permettra de concilier les deux fonctions de vice-président et de chef d'état-major mais surtout de faire concilier les conceptions du plan stratégique avec les vues du ministère ; voir C. Franc, *Le haut-commandement français sur le front occidental*, Soteca, Paris, 2012, p. 21-22 Joffre fut nommé par décret le 28 juillet 1911 après les refus successifs de Pau et de Gallieni.

9.- Le général Percin, gouverneur de Lille, s'avéra être un des défenseurs les plus actifs du général Michel après qu'il eut été démissionné par Joffre de ses fonctions après la chute rocambolesque de Lille. Général Percin, 1914, *les erreurs du haut commandement*, éd. A. Michel, 1919. Voir également l'étude polémique de M. Deschamps, *L'abandon de Lille en 1914 et le général Percin*, Paris, 1920.

10.- La nomination du général Noël de Currières de Castelnau (1851-1944), surnommé le « Capucin botté » du fait de son profond catholicisme, donne lieu dans le monde politique à quelques contestations. Henri, Mathias Berthelot (1861-1931). Saint-Cyrien de la promotion « Égypte », il sert en Algérie et au Tonkin avant d'intégrer l'École supérieure

envers Joffre s'avéra alors cinglante¹¹ : « c'est le plus mauvais choix que l'on pouvait faire, il n'a aucun sens de la manœuvre, aucune ouverture d'esprit, aucune imagination. Il est lourd, massif, têtu, inerte. Il subira les évènements... ».

Les dés étaient jetés avec l'idée d'évidence qui s'imposait alors celle d'une guerre nécessairement courte au vu de la prospérité économique européenne et de l'interdépendance des économies. Le 7 novembre 1911, Messimy, ministre de la Guerre décidait de poursuivre le démantèlement des places du Nord : Lille, Condé-sur-Escaut, le Quesnoy et Gravelines. La loi du 17 juillet 1912 consacrait, sans débat, l'abandon de la frontière du nord. Parallèlement, faute d'investir dans de coûteux équipements en béton armé que l'on commençait à maîtriser mais dans le prolongement des enseignements du colonel Pétain, à l'École Supérieure de Guerre de 1908 à 1911, de jeunes officiers, sous l'impulsion du lieutenant-colonel de Grandmaison récusait l'idée meurtrière du combat et estimaient que l'offensive était indispensable pour transcender les hommes. Le prix du sang prévaudrait désormais sur celui des investissements financiers ! L'offensive à tout prix s'imposait sur la stratégie défensive suivie jusque-là, on faisait ainsi coller les réalités économiques aux nécessités militaires.

L'ultime rebondissement eut lieu en mars 1913 lors de la discussion sur la loi des trois ans entre une droite partisane d'une armée professionnelle animée d'un esprit d'offensive à tout prix et une gauche favorable à une armée nationale regroupant tous les citoyens dans les mêmes unités d'active et de réserve. Jean Jaurès devait alors déclarer prophétiquement : « notre frontière de l'est est défendue mais la frontière belge est ouverte. Or les Allemands ne cachent pas leurs intentions de nous assaillir à la fois par Nancy et par Namur et sur le front nord-est notre haut commandement n'a prévu aucune forteresse ». L'avertissement se poursuivait ainsi : « vers la grande plaine du nord qu'y a-t-il pour y répondre. Le seul camp retranché de Maubeuge. Mais Maubeuge serait un îlot surnageant dans une grande nappe d'invasion ! Et entre Lille et Maubeuge, Rien ! ». La plaidoirie de Paul Boncour lors du procès de l'assassin de Jaurès en 1919 devait faire remarquer avec amertume la justesse de vue du tribun populaire¹² et la perspicacité du général Michel. Quant à Messimy, il regrettait mais un peu tard : « Jaurès avait prévu avec une précision divinatrice, tout ce qui fait l'essentiel de la guerre moderne... ».

de Guerre en 1891. Chef de corps du 20^e bataillon de chasseurs à pied, il rejoint en tant que général de brigade l'état-major de Joffre fin 1913.

11.- C. Franc, *op. cit.*, p. 26.

12.- « Il fallait demander à la grande âme de Vauban de quoi s'affermir contre cette espèce de folie de destruction qui nous faisait renoncer à nos forteresses, qui, dans les années qui précédèrent la guerre, nous firent dégarnir nos frontières du Nord, déclasser ou abandonner Maubeuge, Hirson, Condé etc., dédaigner cette ligne fortifiée de l'ancienne monarchie, où la France de 1793 avait trouvé son abri, où la France de 1914 n'a pu opposer que les poitrines des territoriaux et des réservistes du général Valabrègue ». Cité par P. Boncour. 1919.

Les forces françaises

Le général Joseph Fournier¹³, gouverneur de Bizerte, est nommé par décret du 9 mars 1912 aux fonctions de « Gouverneur militaire de Maubeuge, commandant supérieur de la défense des places du groupe de Maubeuge ». Il rejoint son poste le 17 mars 1914 et s'installe au n° 8 rue du Chapitre avec sa famille dans une des belles demeures de l'ancien Chapitre de Sainte Aldegonde. Il succède à l'affable et brillant général Desaleux, polytechnicien et expert en artillerie. Dès son arrivée, Fournier recherche dans les archives les instructions et décisions qui précisent le rôle de Maubeuge en cas de guerre. Afin de mieux comprendre les réalités du terrain, il visite les installations aussi bien à pied qu'à cheval et se rend par deux fois en Belgique, essayant de se mettre à la place d'un éventuel assaillant. Comme il le déclarera lors de son procès, il a compris que l'assaut allemand viendrait du Nord et/ou du Nord-Est.

Le rapport du 28 novembre 1908, lui précise que la place possède 13 ouvrages : 6 forts dont un seul bétonné, le Bourdiau, deux – le Boussois et le Cerfontaine – disposent de tourelles en fonte dure pour 2 canons de 155 L ; 6 ouvrages intermédiaires avec abris bétonnés et coffres de contrescarpe mais que l'ouvrage de Rocq est seulement constitué de parapets d'infanterie alternant avec des banquettes d'artillerie. On dénombre encore quelque 417 canons dont 4 batteries de 75 et 12 mortiers de 220¹⁴. Leur portée n'excède pas 9 km avec 300 obus à disposition par canon. L'arsenal dispose de 260 000 caisses de munitions considérées comme suffisantes mais non pléthoriques.

Cependant d'évidentes faiblesses sont apparues notamment une brèche de 4 km entre le fort de Boussois et l'ouvrage de la Salmagne. Conscient de ces difficultés, il en fait part au ministre de la guerre dont il dépend et sollicite l'envoi d'un officier du génie pour restructurer les lignes de défense en profondeur, ce qui lui est refusé. Avec la commission de défense qu'il préside, il détermine alors les travaux à effectuer en urgence et reçoit au printemps les félicitations du général Sylvestre venu en inspection. Néanmoins inquiet de la situation il s'en ouvre à Joffre à son G. Q. G. qui clôt la discussion par un appel à l'optimisme¹⁵ ! La crise internationale de juillet 14, l'incite à agir dès le 28 juillet en mobilisant 6 000 ouvriers civils et les 20 000 territoriaux qui rejoignent progressivement leur affectation¹⁶. En vingt jours, il fait creuser 35 km de tranchées, construire 6

13.- Service historique de la défense (T) – dossier personnel du général Fournier n° 10 YD 1303.

14.- Le général Winckel-Mayer refusa au général Ville 4 mortiers de 220 pour couvrir le ravin de la Salmagne et du Fagnet !

15.- « Soyez optimiste, avec vos 20 000 hommes je vous emmènerai faire le siège de Metz » ! SHD – Carton 0N274/dossier 2.

16.- Fournier formera des équipes mixtes de civils et militaires de sorte que chaque jour ce fut 10 710 hommes qui œuvrèrent aux terrassements.

nouveaux ouvrages et 50 emplacements de batteries, protégés par un réseau dense de 1,5 million de pieux en fer acheté en Belgique et 100 ha de barbelés. 20 km de rails sont posés permettant de joindre le noyau central avec les différents forts. La propagande allemande n'hésita pas à évoquer non sans excès de langage l'usage d'un train blindé !

C'est dans ces circonstances d'intense activité que Fournier informe par télégramme le ministre de la guerre, Messimy¹⁷ de la situation : la place-forte ne peut remplir sa mission car les travaux de défense sont à peine commencés et il sollicite un délai de 10 jours supplémentaires pour être apte à résister¹⁸. La réaction de Messimy est virulente. Immédiatement, il destitue Fournier de ses fonctions par la voie de « l'Officiel » qui est distribué et commenté dans Maubeuge même le lendemain. Dans le même temps, il mandate le général Pau¹⁹ pour une inspection en lui notifiant de « faire fusiller » Fournier et de réinstaller son prédécesseur, le général Desaleux. Cet épisode dramatique va se retourner au bout de quatre jours contre le ministre qui n'aura pas le courage de reconnaître son erreur de jugement – se contentant de féliciter Fournier par un message crypté²⁰ – alors qu'il avait par ses dispositions malencontreuses ruiné l'autorité et la crédibilité du général envers lequel les rumeurs les plus folles ne cessèrent de se déverser²¹.

17.– A. Messimy fut ministre de la guerre sous Viviani du 13 juin au 26 août 1914, date à laquelle il devint chef d'escadron de réserve, puis il commanda non sans bravoure le 229^e RI puis la 162^e D. I.

18.– Gouverneur de Maubeuge – Télégramme à ministre et G. Q. G. – 5 août 1914.

19.– Le général Pau ne rédigea aucun rapport sur cette inspection, estimant sa seule parole suffisante.

20.– « Le général Pau m'a dit votre vigoureux effort pour mettre Maubeuge en état de défens. Mal informé, j'avais pris un décret que le Journal Officiel rapporte. Je vous adresse félicitations et encouragements » mais refuse de lui accorder sa troisième étoile demandée pourtant par le général Pau ! Lors de son audition au procès Fournier Messimy niera avoir donné de tels ordres pourtant confirmés par une lettre du 10 août à Joffre : « Un chef placé sous vos ordres, faisant preuve de faiblesse, de pusillanimité, devra être instantanément déféré au Conseil de guerre, les peines les plus sévères y compris la mort devront lui être appliquées ». Cet état d'esprit explique sans aucun doute les 284 fusillés pour l'exemple de août et septembre 1914.

21.– À partir de là les rumeurs envers Fournier ne vont cesser de s'amplifier comme le note dans ses Mémoires Marie de Croÿ, notamment que sa femme était allemande et que lui-même s'était enfoui vers Jeumont ! Fournier s'en trouva psychologiquement fort affecté comme on peut le lire dans son Rapport au Conseil d'Enquête publié in extenso dans *Histoire d'un livre inachevé : Georges Gay face aux témoins oubliés du siège de Maubeuge en 1914*, éd. J. Dépret § AS Fort Leveau, Florange 2014, p. 53-107 : « le blâme avait été public, les félicitations restèrent secrètes. L'effet produit subsista » p. 67. Il reprend à la fin de l'introduction : « à la tête un gouverneur qui venait d'être l'objet d'une révocation publique » p. 69. Il lui fut rétorqué lors du procès par le général Guillaumat : « il faut passer par-dessus ses sentiments personnels puisque l'intérêt de la place est en jeu ».

Fournier n'en a pas moins poursuivi sa tâche avec son état-major qui se constitue : le général de brigade Ville rejoint par deux cadres de réserve, les généraux Vinckel-Meyer, ancien gouverneur de Madagascar et Peyrecave²². Mais c'est surtout avec le chef de bataillon Lefèvre, chef d'état-major, le chef d'escadron Lepelletier, directeur de l'artillerie et le colonel Erard, directeur du génie, qu'il organise les travaux nécessaires pour améliorer la défense de la place et renforcer les différents secteurs, au point de négliger de se constituer un véritable centre de commandement apte à suivre les opérations de siège et à coordonner la défense²³. Fournier n'a cependant pas le soutien du directeur du Génie pour effectuer des mises en défense en profondeur et connaît des relations conflictuelles avec le commandant de l'artillerie qui dispose de prérogatives étendues. 140 pièces sont néanmoins disposées face à la zone d'attaque pressentie sur un front de 18 km ce qui fait une moyenne de 6 pièces par kilomètre ! Cette faiblesse s'accompagne d'une autre, celle des 20 000 territoriaux répartis en 19 bataillons affectés principalement aux forts et qui seulement munis des fusils Gras, ont de faible capacité de manœuvre notamment avec des mitrailleuses²⁴. Or, on n'en dispose que de 102, c'est-à-dire une section de mitrailleuse par bataillon, ce qui fait en réalité une mitrailleuse par kilomètre ! Ceci sera en partie corrigé par l'arrivée des régiments d'active de Lille commandité après la mission du général Pau. (10 bataillons).

Les Territoriaux [fig. 79 et 80] comprennent :

1^{er} RIT – cantonné à Rousies, Boussois et Recquignies – **2^e RIT** – cantonné à Ferrière – **3^e RIT** (de Cambrai) – cantonné à Hautmont – **4^e RIT** – cantonné au faubourg de Mons, Le Sars, Bersillies et La Salmagne – **5^e RIT** – 2 bataillons venant d'Arras. – **85^e RIT** (2 compagnies venues se réfugier dans la place) (mobilisé à Vannes) – Colonel Martel – cantonné à Rousies.

Les troupes d'actives sont composées du :

145^e RI (1^{er} C. A., 1^{re} D. I., 1^{re} Bde) (3 bataillons) – Colonel Strasser – **345^e RI** (2 bataillons) – Lieutenant-Colonel Bruno – cantonné à Sous-le-Bois – **31^e RI. Coloniale** de Cherbourg – 2 bataillons de réserve – 1 000 hommes – cantonné à

22.– Louis Peyrecave (1852-1923), fils d'avocat, polytechnicien spécialisé dans l'artillerie de forteresse. Il fut en 1900, chef à l'État-major du service de l'armement des places et côtes. Promu général de brigade en 1910 ; il est versé à 62 ans dans la réserve en février 1914 pour être rappelé et affecté à la défense d'un secteur de Maubeuge où il ne manifesta d'aucune initiative.

23.– Cela lui sera reproché lors du procès qui se tiendra en 1920. Le manque de coordination entre artillerie et les attaques d'infanterie constitua une des grandes faiblesses de Maubeuge.

24.– Il n'était pas prévu dans les règlements qu'une armée de territoriaux monte en première ligne. La demande de Fournier de leur faire faire des manœuvres lui fut refusée par le ministère. Ils peuvent être au mieux utilisés en défense fixe dans les forts ou mobile. Ce fut le cas des douaniers qui envoyés en reconnaissance firent demi-tour aux premiers coups de feu et affectés à la défense dans des tranchées de tir à genoux. (SHD).

Douzies : Lieutenant-Colonel François – **32^e RI. Coloniale** de Brest, 2 bataillons de réserve – 1 000 hommes – cantonné à Ferrière-la-Grande

6^e Régiment de chasseurs à cheval (2 escadrons) – cantonné à Louvroil

Artillerie : 4 batteries de sortie montées, 24 batteries à pied et 2 800 auxiliaires d'artillerie de la réserve territoriale : **1^{er} RA** – Lieutenant-Colonel Duchesnes – **3^e RA** (Cherbourg) – cantonné route de Valenciennes – **41^e RA** (4 batteries d'artillerie montées) – cantonné à Rousies et Douzies – **3^e RAC** (8 batteries en renfort) – chef d'escadron Charlier²⁵ –

Génie (7 compagnies cantonnées au Pont-Allant et à Assevent) – Capitaine Thabard.

Fournier a réparti ces forces en 4 grands secteurs auquel, il en adjointra, le 15 août 1914, un cinquième au vu des faiblesses de son État-major.

Noyau central : Général Winckel-Mayer : 4 compagnies des dépôts du 145^e et du 345^e de réserve, 1 compagnie du génie. Et **Réserve générale** : 7 Bat., 3 actifs et 4 de réserve ; 4 batteries montées de réserve de 75 ; 2 escadrons de réserve de chasseurs.

1^{er} secteur (S-O) : Général Peyrecave – Fort d'Hautmont, ouvrages de Feignies et de Grevaux (4 Bat. de territoriaux, 2 compagnies du génie, 1 Bat. colonial en réserve).

2^e secteur (S-E) : Colonel Guerandel²⁶ – Fort du Bourdieu et ouvrage de Ferrière-la-Petite (3 Bat. de territoriaux, 1 compagnie du génie, 1 Bat. colonial en réserve).

3^e secteur (N-E) : Colonel de la Motte – Forts de Boussois et Cerfontaine : Capitaine Oudea, ouvrage de Rocq (5 Bat. et demi de territoriaux, 1 compagnie du génie, 200 douaniers du 1^{er} Bat. de forteresse).

4^e secteur (N) : Général Ville – Fort des Sarts, ouvrages de La Salmagne et du Fagnet (6 Bat. de territoriaux, 2 compagnies du génie, 300 douaniers du 2^e Bat. de forteresse :

5^e secteur (N-O) : (créé vers le 2 septembre) : Colonel Cambier – Fort Leveau et ouvrage d'Héron-Fontaine (1 Bat. du dépôt du 145^e).

Le bruit de la guerre et la perte des moyens d'observations !

Lors de la mobilisation, les 12 avions type *Déperdussin* T de l'escadrille D4 aux ordres du capitaine R. Vence basés à Assevent depuis janvier 1913 avaient

25.– Charlier profita de la confusion des derniers jours pour rejoindre avec 1 200 hommes Dunkerque.

26.– Émile Guérandel (1850-1919), polytechnicien spécialisé dans le Génie. Colonel en 1904, il est directeur du Génie à Dunkerque et admis à la retraite en 1910.

été envoyés à Romilly s/Seine. Le 16 août, cette perte parut être compensée par l'arrivée du Royal Flying Corps aux ordres du Brigadier-Général David Henderson²⁷. Il était composé des Squadrons n° 2, 3, 4, 5 soit quelque 80 aviateurs et d'une quarantaine d'appareils des Blériot, Avro 504, Farmann et BE. 8 qui se posèrent sur le terrain d'Assevent. Ayant subi le feu des troupes anglaises en marche vers Mons, ils consacrèrent leurs trois premiers jours à peindre sur le revers de leurs ailes l'Union Jack pour faciliter leur identification. À partir du 19, ils furent engagés dans des opérations de reconnaissance au-dessus de Nivelles-Genappes et Gembloux où le capitaine P.B. Joubert de la Ferté (Sq n° 5) et le lieutenant G.W. Mapplebeck (Sq n° 4) mesurèrent l'avance de la cavalerie allemande et dans les jours suivants des corps d'armée de von Kluck et de von Bülow. Le 22 août, douze reconnaissances furent effectuées à partir de Maubeuge, alors que l'un des appareils était abattu au-dessus de Casteau, un rapport des lieutenants Waterfall et Bayly du Sq n° 5 signalait au Q. G. du général French au Cateau²⁸, la présence des colonnes allemandes sur la route d'Enghien-Soignies à Mons. Cette appréciable force d'observation devait cependant, quitter Maubeuge le 24 au matin pour se retirer vers Saint-Quentin-Amiens puis Le Havre et faire cruellement défaut au général Fournier qui en dépit de ses demandes ne reçut aucun appareil. Le lieutenant Lelièvre tenta en vain le 3 septembre d'en reconstituer un avec des pièces laissées par les Anglais. Or, au même moment, des télégrammes militaires signalaient régulièrement des survols d'aéroplanes allemands le long de la frontière. C'est ainsi qu'un « Taube » est abattu en combat aérien au-dessus de Cousolre le 27 août et que les canons du fort du Bourdieu font feu à leur rencontre. Or, entre la fin août et le début septembre, les trois dirigeables français basés à Maubeuge sont abattus privant Fournier de tout moyen de renseignements et d'observations.

La difficile évacuation des civils

Le bruit de bottes se rapprochant, il devint urgent de régler l'évacuation des civils encore trop nombreux. Depuis le 6 août des trains spéciaux avaient été organisés pour « l'évacuation des bouches inutiles » en direction d'Arras et de Saint-André-lès-Lille. En réalité rien n'était prévu pour l'accueil de ces réfugiés, fermement

27.- Walter Raleigh, *The war in the air*, Oxford, 1922, vol. I, p. 298-305. 64 avions furent envoyés sur le continent. Sq n° 2 : Major C. J. Burke ; Sq n° 3 : major J.M. Salmond ; Sq n° 4 : Major G. H. Raleigh ; Sq n° 5 : major J.F. A. Higgins. Avant de parvenir à Maubeuge ce corps d'aviation subit plusieurs pertes accidentelles. Sur les terrains d'Amiens et de Péronne. Le 22 août le lieutenant Sheppard dut atterrir à Beaumont pour faire le plein de pétrole pour son appareil. L'observateur D.S. Jilling fut le premier anglais blessé par un tir au-dessus d'Ath. L'appareil du lieutenant Noel fut visé à Ollignies et Ghislenghien.

28.- L'avion fut abattu par les Allemands et le rapport trouvé dans les débris de l'appareil fut envoyé par un paysan belge au *War Office* de Londres – voir sir W. Raleigh, *op. cit.*, p. 303.

priés de retourner d'où ils venaient ! Les déboires sont donc nombreux obligeant le maire J. Walrand à intervenir auprès du préfet du Nord pour qu'il sollicite les municipalités d'accueillir dans de bonnes conditions humanitaires les évacués contraints d'abandonner leurs logements. L'exode amène aussi des Belges toujours plus nombreux en ville. Le maire de Havay sollicite la municipalité d'accepter les troupeaux de bovins de ses concitoyens. Le 22 août, le gouverneur par voie d'affiche demande à la population et aux Belges de quitter Maubeuge en raison des risques de combat. Quelque 18 000 personnes quittent la place-forte mais nombreux restent encore à se cacher dans les caves et les souterrains des remparts. En dépit des départs, il reste encore quelque 20 000 civils dans Maubeuge au plus fort de la bataille ce qui gênera considérablement le gouverneur dans ses décisions, parmi lesquels au moins 6 000 Maubeugeois de souche, notamment des hommes. Cette masse canalisée tant bien que mal par le maire J. Walrand se retrouva dans une pagaille indescriptible mélangée aux territoriaux et aux soldats britanniques en repli sur Hautmont le 6 septembre.

Du 21 au 23 août, la bataille de Charleroi oppose la V^e armée française de Lanrezac montée en Belgique avec 4 corps d'armée et le groupement de divisions de réserve Valabrègue à la II^e armée allemande du général von Bülow composée de 5 Corps d'Armée forts de 260 000 hommes. Le 23 au soir, la situation est assez grave après la chute de Namur pour nécessiter un repli le 24 dès l'aube, afin de constituer un front rectiligne et homogène, sur une ligne Givet – Maubeuge. De son côté le 2^e C. A. britannique de 80 000 hommes installés dans la région de Mons s'appuyant sur le canal et les monts qui entourent la ville, doit faire face aux 320 000 hommes de la I^{re} armée de von Kluck²⁹. La retraite de la V^e armée française qui découvre la droite anglaise lui fait prendre le risque d'un isolement et d'un encerclement. En dépit d'une solide résistance, les Anglais doivent décrocher. C'est dans ces conditions que le 23 août, on voit encore affluer quelques milliers de civils belges sur Maubeuge. Le départ du dernier train d'évacués vers Paris a lieu à 15 h 50. La circulation entre les communes est interdite. Le corps de cavalerie Sordet en retraite se retire à Beaufort avant de partir vers Maroilles le lendemain³⁰. Lanrezac, informe le gouverneur de Maubeuge de son repli sur Chimay-Aubenton et que désormais seul face à l'ennemi, il lui appartient « de prendre toutes dispositions utiles pour la défense de la place ». Sachant que la place selon les instructions ministérielles de 1910 « n'a pas de raisons pour prolonger isolément sa résistance ». Le général Pau en mission n'avait-il pas recommandé à Fournier « de tenir au moins quatre jours » ! La garnison reçut donc l'ordre d'appuyer dans la

29.– Le 23 août à 20 h Joffre signalait à French qui avait rejoint Valenciennes après la conférence de Sars-la-Bruyère, qu'il avait face à lui trois corps d'armée et deux divisions de cavalerie.

30.– Le 24 août à 5 h 30, French gagna Bavay et rendit visite à Sordet avant de retourner à son Q. G. du Cateau et de se replier sur Saint-Quentin. Tout en prenant soin de ne pas en informer Fournier !

mesure du possible les armées alliées. Le 145^e RI et le 245^e RI, sont envoyés pour garder la Sambre et faire sauter les ponts de chemin de fer à Jeumont, Erquelines, Berlaimont et Fourmies³¹, mais les Allemands ont déjà franchi la rivière et les troupes subissent des pertes sensibles. Un autre détachement envoyé à Aulnois (B) pour couper la voie ferrée de Mons accomplit sa mission mais fut ensuite fait prisonnier.

Après les échecs sur la Sambre et dans les Ardennes, les troupes anglaises du maréchal French traversent la région en évitant de se laisser encercler dans Maubeuge. Néanmoins la cavalerie britannique³² est arrêtée à Thuin où se livre une violente et dramatique bataille le 24 août marquée par des scènes d'atrocités. Le soir vers 20 h une opération de reconnaissance est menée en voiture par 5 Allemands déguisés en Anglais venant de Cousolre sur la route de Colleret. L'accrochage a lieu avec la 1^{re} compagnie du 1^{er} territorial : un soldat est enlevé et un autre gravement blessé.

Le syndrome de l'espionnite

En ces journées de haute tension où de nombreux civils se trouvent encore mélangés à la troupe, les craintes d'espionnage sont très fortes notamment envers les personnes au nom à consonance germanique. Cette ambiance fut aggravée par l'incompétence notoire de l'un des deux commissaires de police en place qui au lieu de filtrer les entrées et sorties de la ville³³ notamment en direction de La Longueville tel que les ordres du gouverneur l'avait spécifié, voyait des espions partout. C'est ainsi qu'un forgeron de Boussois, Strimmel, « coulonneux³⁴ » à ses heures fut fusillé le 7 septembre et que l'on soupçonna un industriel d'une usine allemande (Schneider ?) de Jeumont de fournir par téléphone des renseignements alors que le réseau était coupé par les bombardements ! Du côté allemand les craintes étaient identiques, aggravées par l'obsession de la « *Franktireurkrieg* ». À Maubeuge, le capitaine Grenier – négociateur de la reddition – qui avait séjourné en Allemagne, fut chargé de collecter les renseignements militaires. Or, tout était à créer car l'information se limitait aux déplacements des troupes. Dans

31.– Opération du lieutenant Dubuisson envoyé en voiture à Fourmies le 25 août – retour par Maroilles après bien des péripéties le 29 août.

32.– Le BEF (*British Expeditionary Force*) aux ordres du Maréchal French avait embarqué le 9 août pour être sur Maubeuge – le Cateau le 20 août : 1^{er} corps (général Douglas HAIG) ; 26^e brigade d'infanterie, 5^e brigade de cavalerie, 58^e RA, 4^e bataillon de fusiliers royaux.

33.– On reprocha à Fournier de ne pas avoir renforcé les 40 gendarmes sur place des bataillons de douaniers pour effectuer ces contrôles.

34.– Le « coulon » désigne dans la région le pigeon voyageur, les coulonneux sont des éleveurs qui entraînent leurs pigeons à la course. Ils furent d'une grande utilité pendant la guerre de 1870.

ce contexte, le réseau des bureaux de poste fut essentiel pour signaler l'avance allemande. Quant à l'aviation allemande maîtresse du ciel à partir du 30 août, elle devait faire le reste de son côté...

Préoccupations allemandes

Le G. Q. G. de von Bülow est alors à Lambusart avant de rejoindre Fontaine-L'évêque et Binche. Un bilan de la campagne de Belgique révèle des pertes nombreuses et les Allemands sont inquiets des destructions opérées sur les moyens de communication tel le pont-rail de Namur qui laisse une seule ligne de chemin de fer pour l'approvisionnement des trois armées de l'aile droite allemande : Cologne – Liège – Bruxelles. Quant à la ligne Liège – Huy – Namur – Maubeuge, la destruction du tunnel de Seilles (à hauteur d'Andenne) en interdit l'emploi jusqu'au 5 septembre³⁵. Deux bataillons de la 27^e Brigade, soit 1 800 hommes, sont affectés pour protéger ponts, tunnels et points stratégiques ferroviaires car le retard est considérable par rapport au plan établi prévoyant l'arrivée à Paris en 22 jours ! De plus les offensives russes contraignent de prélever deux Corps d'Armée dont celui de la Garde et le 11^e C. A. pour le front est gravement menacé. Les ordres sont donnés en ce sens le 25 août.

Namur vient à peine de tomber. Il est demandé au VII^e C. A. R. de Hans von Zwehl de faire la liaison entre le IX^e C. A.³⁶ orienté vers Mons-Bavay et le VII^e C. A. de von Einem³⁷ qui se dirige vers Chimay-Aubenton. Von Zwehl rejoint ainsi Binche avec la cavalerie du 8^e Hussard, la 28^e brigade de l'Oberst Hermann baron von Ziegessar, le 39^e Régiment de l'Oberst Walter von Schönberg, une compagnie de mitrailleuses du 159^e RI de l'Oberst Karl von Kraewel et le II^e Régiment d'artillerie qui dans les jours suivants doivent progresser vers Maubeuge. Il ne s'agit en aucun cas d'envisager une attaque brusquée car les troupes s'étirent encore de Liège à Namur. Le 26, le Q. G. de la 14^e D. I. R du *generalleutnant* Wolfgang von Unger fixé à Montceau s/Sambre établit la liaison avec Binche. C'est la seule division dont dispose le VII^e C. A. R. La 13^e division d'infanterie de réserve et l'artillerie lourde sont encore à Liège et Namur.

35.- La bataille de la Marne est imminente à ce moment.

36.- Le IX^e C. A. de la I^{re} armée von Kluck, du *general der Infanterie* Ferdinand von Quast – Chef d'état-major : oberstleutnant Hans von Sydow. Comprenant la 17^e division d'infanterie du *generalleutnant* Arnold von Bauer et la 18^e division d'infanterie du *generalleutnant* Max von Kluge est implanté au nord de la Sambre

37.- Le VII^e C. A. du général der Infanterie Karl von Einem doit occuper le sud de la Sambre : chef d'état-major : oberst Hans von Wolff avec la 13^e division d'infanterie du *generalleutnant* Kurt von dem Borne et la 14^e division d'infanterie du *generalmajor* Paul Fleck.

Une ville en état de siège : premiers contacts

25-26 août : Maubeuge est désormais isolée toutes les communications téléphoniques avec le G. Q. G. sont coupées vers 20 h. La 28^e brigade de von Ziegesar et des éléments de la 14^e D. I. R cherchent le contact avec les troupes françaises ou anglaises tandis que le gouverneur Fournier prescrit au général Winckel-Mayer, qui commande la réserve générale, de faire une sortie vers le nord, dans la direction de Givry. À 8 h 45 les patrouilles allemandes signalent la cavalerie française entre Bois-Bourdon-Givry et Binche. Il s'agit de la 3^e colonne aux ordres du colonel Strasser avec le 1^{er} et 2^e bataillon du 145^e et deux escadrons du 6^e chasseur. C'est à cette occasion que l'un des cavaliers, Couillé, blessa mortellement le prince de Saxe-Meiningen³⁸. À l'issue de cette expédition de reconnaissance, des soldats anglais sont rapatriés.

Alors que le Q. G. du IX^e C. A. est à Mons et celui du VII^e C. A. se dirige vers Beaumont, von Einem est alors mandaté pour le siège de Maubeuge dont on estime la garnison à 7 000 hommes ! Un plan d'encercllement est établi : la 17^e D. I. du IX^e C. A. contrôle l'ouest, la 14^e D. I. R surveille le front sud avec 10 bataillons, la 13^e D. I. R et le VII^e C. A. seront positionnés à l'est et au sud-est. Ordre est donné de bloquer les routes et détruire tous les moyens de communication pour éviter que la garnison ne s'échappe. Il est prévu d'attaquer ultérieurement les forts de Boussois et Cerfontaine avec la 13^e et 14^e D. I. Chacune des divisions devra pour avancer disposer d'un bataillon d'artillerie lourde.

Fournier ordonne pour la journée du 26 une sortie vers La Longueville du 145^e RI avec deux batteries de 75. Les Allemands y sont délogés par la compagnie du capitaine Bailly. Les escarmouches se multiplient sans engagements décisifs alors que la canonnade roule dans le lointain. Durant la nuit les canons des forts de Maubeuge tirent sur des convois allemands installés à Hargnies. Le village évacué est incendié.

Prémises de la bataille

Le 27 août : Le G. Q. G. de von Bülow est transféré de Binche à Leers-et-Fosteau. Le général en chef ayant besoin de troupes pour assurer son avance décide de

38.- Ernst de Saxe-Meiningen : Né à Hanovre en 1895, mort à Maubeuge le 27 août 1914. À la tête d'un groupe de 3 dragons, il fut blessé mortellement à la nuque près de Quévy-le-Grand par le chasseur Couillé le 26 août. Il décéda le lendemain à l'ambulance du faubourg de Mons et enterré au cimetière du centre. Son carnet de route témoigne de l'ivresse des officiers allemands à Liège et Namur ; il était le 6^e enfant du prince Friedrich de Saxe-Meiningen (1861-tué le 23 août 1914 à Tarcienne) et de la comtesse Adelheid zur Lippe-Biesterfeld (1870-1948). Celle-ci vint rechercher les corps et les fit mettre dans un cercueil imposant, emmené en voiture par Cousolre et Charleroi le 13 septembre. Deux autres cousins de la Branche Ernestine de Saxe furent tués en 1916 à La Bassée et en 1915 en Lituanie à Kielmy. Son oncle Bernard III avait épousé Charlotte de Prusse, la sœur du Kaiser qui vint inaugurer le cimetière d'Assevent en octobre 1916.

confier le siège de Maubeuge à von Zwehl et au VII^e C. A. R. considérant que la ville ne devrait pas tenir longtemps au vu de sa faible garnison. Aucun ordre précis n'est donné, toute l'initiative revient au général von Zwehl. Celui-ci ne considère pas cette tâche comme très gratifiante et s'inquiète du peu de moyens à sa disposition, alors que Jourdan, notera-t-il, en 1792 avait 45 000 hommes pour assiéger la ville tenue alors par les Prussiens. Il dispose lui, seulement, de 9 000 hommes. Les directives du plan Schlieffen prévoyaient 5 divisions de réserve avec 72 batteries d'artillerie lourde nécessaire pour attaquer !

Dans l'immédiat, il ne peut compter que sur la 14^e D. I. R du *generalleutnant* Wolfgang von Unger dont le Q. G. est à Merbes-Ste-Marie. La 17^e D. I. du IX^e C. A. située à l'ouest doit reprendre sa marche en avant le 27 au soir. Le plan d'investissement est modifié. Pour couvrir le front sud alors dégarni, von Einem du VII^e C. A. ordonne à la 26^e Brigade du *generalmajor* Richard von Brauchitsch de rebrousser chemin. Il établit son Q. G. à Saint-Aubin mais dispose seulement de 6 bataillons, un escadron de cavalerie et 3 batteries d'artillerie, soit un peu plus de 5 200 hommes ou encore 1 homme tous les 400 m au sud de Maubeuge ! Une certaine confusion règne alors chez les Allemands qui, si Fournier avait été informé, leur aurait été gravement préjudiciable.

Le plan allemand

L'étude de la position du camp retranché montre que la tâche sera plus ardue que prévue. Elle est pourtant essentielle, si on veut agir vite, en raison des nombreuses voies de chemin de fer qui vont dans la direction générale de l'avance allemande. Il se révèle difficile d'attaquer au sud avec les deux forts modernisés d'Hautmont et du Bourdiau. À l'ouest, la forêt de Mormal permet seulement de cacher de l'artillerie pour pilonner Greveaux, à condition de prendre Hautmont ; au nord, le terrain vallonné ne favorise pas l'observation et rend difficile l'installation de l'artillerie de siège sans compter l'obstacle d'attaquer les forts de Sarts et Leveau. Seul le secteur nord-est entre Bersillies, Merbes et Eccles est favorable pour une attaque en profitant de la brèche entre la Salmagne et le fort de Boussois. C'est le talon d'Achille du camp retranché. Le jeune et bouillonnant général Steinmetz arrivé de Namur³⁹ à Binche propose d'emblée de mener l'attaque principale sur

39.- Le lieutenant-général Steinmetz fut commandant de l'artillerie jusqu'au 2 septembre. Son arrivée correspond avec celle du parc utilisé au siège de Namur soit 23 batteries lourdes et extra-lourdes :

- II^e Bataillon du Régiment d'Artillerie à pied de Réserve n° 9 (canons de 105).
- II^e Bataillon du Régiment d'Artillerie à pied de Réserve n° 7 (canons de 130).
- II^e et III^e Bataillons du Régiment d'Artillerie à pied n° 4 (mortiers de 210).
- I^{er} et II^e Bataillons du Régiment d'Artillerie à pied n° 9 (mortiers de 210).
- 1 batterie de Mortiers de 420.

un front nord-est en direction de La Salmagne et de Boussois avec une attaque de diversion sur le front est-sud-est ayant pour objectifs l'ouvrage de Rocq et le fort de Cerfontaine. Ce plan général d'attaque est approuvé par Von Bülow le 27 à 13 h. Les forces sont alors réparties en quatre secteurs. La 14^e D. I. R avec 10 bataillons prendra position entre la Trouille et la Sambre. Le 8^e régiment de Hussards de réserve avec 2 escadrons ½ surveillera les routes du Nord-Ouest. Le dispositif est audacieux et téméraire, note von Zwehl, mais l'enthousiasme euphorique de l'avance allemande compense les risques encourus.

L'essentiel est concentré dans le **secteur I au N-E** avec la 28^e brigade de von Ziegessar comprenant le Niederrheinisches Füsilier-Regiment n° 39 de Düsseldorf : Oberst Walter von Schönberg⁴⁰, Lothringisches Infanterie-Regiment n° 159 de Mühlheim/Geldern : Oberst Karl von Kraewel⁴¹. L'artillerie de siège s'étage le long de la route de Mons à Beaumont entre Givry, Rouveroy, Fauroeulx, Peissant, Grand-Reng : 2 batteries de 105 – 2 batteries de 130 – 4 batteries de 210 – 2 batteries de 305 – une de 420.

Le **secteur II (E-S-E)** sera tenu par la 27^e brigade du *generalleutnant* Edwin Sunkel avec son Q. G. à Leers-et-Fosteau avec la Reserve-Infanterie-Regiment n° 16 de Cologne : *Oberstleutnant* Siegener – Reserve-Infanterie-Regiment n° 53 de Cologne – *Oberstleutnant* Bötterling. Les deux régiments sont répartis de part et d'autre de la route Cousolre/Maubeuge avec 2 batteries de 105 et 4 batteries mobiles de 210.

Le **secteur III (S)** de Solre-le-Château à Aulnoye est confié à la 26^e brigade de Von Brauchitsch qui prendra position le 28 août à partir de 12 h avec l'Infanterie-Regiment Graf Bülow von Dennewitz (6. Westfälisches) n° 55 – Detmold/Höxter/Bielefeld : Oberst Otto von Trautmann dont le Q. G. est à Saint-Aubin pour assurer la surveillance entre Dimont-Beaufort et Bachant.

Le **secteur IV (O)** qui verrouille la forêt de Mormal est d'abord tenu par des éléments de la 26^e brigade avec l'Infanterie-Regiment Prinz Friedrich der Niederlande (2. Westfälisches) n° 15 de Minden : Oberst Otto von Haldenwang dont le Q. G. est à Houdain ainsi que le Westfälisches Jäger-Bataillon n° 7 de Bückeburg : *Oberstleutnant* von Rango. Ils seront renforcés seulement à partir du 2 septembre par les éléments de la 13^e D. I. R.

Au total le 27 août : 15 000 hommes tiennent les secteurs I et II et 5 000 les secteurs III et IV face à une place fortifiée de 45 000 hommes, dotée de

Venues de la 3^e Armée :

- III^e Bataillon du Régiment d'Artillerie à pied n° 1 (mortiers de 210).
- Artillerie Austro-Hongroise : 4 batteries de mortiers de 305.

40.– Ils vont attaquer Bersillies, la Salmagne, Bettignies et le fort de Sars.

41.– Ils vont attaquer La Salmagne et la cense du Fagnet.

400 canons ! Bien que le plan soit très ambitieux, l'enthousiasme débordant de la troupe après les succès remportés en Belgique, lui assure une chance de succès. Von Bülow l'a ratifié dans l'ignorance des capacités de l'adversaire à partir d'informations surannées. Von Zwehl va prendre conscience très vite de la résistance et demander des renforts. En effet, les attaques ne se font pas sans difficultés en raison de l'abondance de fil de fer qui empêche les troupes de progresser de vive force et de se lancer à l'assaut. La 28^e brigade essuie le feu des canons de Maubeuge jusqu'à l'installation de sa propre artillerie qui pourra contrebalancer dans la soirée du 28 avec quelques coups de 420 et de 305. Quant à la 26^e brigade au sud, elle va subir le feu du Bourdieu et être menacée par une sortie du 145^e.

Tensions et conflits dans l'état-major de von Zwehl

Faute de pouvoir investir totalement la place du premier coup, von Zwehl doit mûrir un plan d'attaque alors que von Bülow s'en désintéresse, préoccupé par l'avance générale de la II^e armée depuis son Q. G. à Avesnes où il demeure jusqu'au 1er septembre. En peu de temps, au fur et à mesure des informations qui arrivent, on prend conscience de l'ampleur des difficultés mais le plan d'attaque a été arrêté et il n'est plus possible de le modifier. Tout cela apparaît dans les réunions de l'état-major du VII^e C. A. R. qui se succèdent à Binche les 27 et 28 août dans une ambiance de vifs affrontements et de discussions fortes entre von Zwehl, Steinmetz⁴², l'oberst Meckel et le général des pionniers Friemel. Steinmetz à la tête d'1/3 des effectifs avec un détachement mixte d'infanterie et d'artillerie se propose d'engager immédiatement le combat par une action combinée des deux armes au nord et à l'est. Mais d'autres considèrent que les succès remportés à Saint-Quentin et dans l'est vont obliger les Français à conclure la paix au plus vite et éviter un siège qui ne fera qu'aggraver leur situation. Friemel dont les hommes se heurtent au réseau de tranchées et de barbelés, objecte la grande résistance des forts. Néanmoins Steinmetz emporte la décision en faisant prévaloir que l'artillerie lourde en viendra à bout comme à Liège et à Namur.

La directive suivante est alors donnée. Les commandants en chef de chaque secteur ont la responsabilité de coordonner l'action des sapeurs du génie, de l'artillerie à pied et des commandants d'artillerie. Le secteur I est la zone principale de combat avec un front de 12 km. L'action de l'infanterie doit y être soutenue dans ses tâches par le génie et l'artillerie. Toutes les informations devront être transmises simultanément au Q. G. de Binche et aux commandants d'artillerie et de sapeurs

42.- Ce jeune officier avait commandé l'artillerie au siège de Namur. Son détachement mixte à Maubeuge devait connaître les plus lourdes pertes. Le 13 septembre il devait s'illustrer dans la bataille de l'Aisne à Berry-au-Bac face aux Anglais. Il fut tué le 16 septembre près de Reims alors qu'il était à la tête d'une unité de *fussartillerie* rattachée à la III^e armée.

car les connexions téléphoniques rares étaient en cours de construction entre Liège, le G. Q. G. et les Inspections des Étapes. Fermes et villages devront être évacués tant pour la sécurité des civils que par le risque de transmissions inopportunes d'informations. Les services d'intendance sont placés sous le contrôle d'officiers du ravitaillement qui doivent éviter le pillage dans les villages, effectuer les réquisitions et les achats nécessaires en les payant afin de remplir les magasins de Binche, Bienne-les-Happart et Beaumont. En outre un hôpital militaire est établi à Binche avec des trains de rapatriement sanitaire vers l'Allemagne ainsi qu'un terrain d'aviation.

La tactique définie par Steinmetz est la suivante : un intense feu d'artillerie sera suivi d'une longue pause de plusieurs heures, puis une sommation de reddition sera envoyée⁴³. En cas de refus suivra un mitraillage intense de la ville (en ayant permis au préalable le départ des femmes et des enfants). L'objectif est de détruire complètement les forts des Sars et Boussois et les ouvrages de Bersillies et La Salmagne avant de les prendre d'assaut⁴⁴. Les tirs seront également effectués sur les routes de déploiement. La 14^e D. I. R s'avancera le 31 août entre Villers-sire-Nicole, Grand-Reng et Jeumont tandis que la 27^e brigade se placera sur une ligne Bersillies-l'abbaye-Solrines et progresser vers Marpent

Pendant ce temps, le 28 août, la réserve générale de Maubeuge opère une sortie au sud, vers la ferme de la Belle-Hôtesse, refoulant l'ennemi dans le bois de Dourlers. Le 145^e avec les batteries du 41^e d'artillerie progresse par la route d'Avesnes vers Dimechaux et Floursies où des combats ont lieu sporadiquement avec des éléments d'infanterie allemande qui avaient été repérés. On en profite pour ramener à Maubeuge les troupeaux de vaches et de bœufs rencontrés. Dans la nuit, les batteries allemandes de campagne installées à Wattignies-la-Victoire sont sous le feu du Bourdieu. Mais il n'y eut pas d'autres actions, signe de l'absence d'informations de Fournier sur les déploiements allemands en cours.

Un intense bombardement préparatoire

Le 29 août, le brouillard matinal est dense et empêche l'artillerie allemande d'observer les forts et les repères de pointage [fig. 81]. À midi, il est recommandé de ménager les munitions en raison du mauvais approvisionnement par les trains et des difficultés de transporter le ravitaillement à l'armée qui progressait vers le sud. Malgré cela Steinmetz préconise d'ouvrir le feu sur le centre-ville pour

43.- Cette tactique sera confirmée lors du procès Fournier : les tirs concentrés sur un seul fort étaient suivis d'une pause de 36 heures avant la reprise encore plus violente.

44.- Les attaques allemandes se firent avec l'appui de nombreuses mitrailleuses et des ruses comme celle de faire semblant de se rendre et d'ouvrir un feu intense sur l'adversaire à découvert.

sommer le gouverneur de se rendre. L'infanterie positionnée à un kilomètre au sud de Givry s'avance avec une certaine euphorie mais sans couverture. À 13 h commence le bombardement du noyau central de la place qui est atteint avec des obus de 120. Des incendies se déclarent à plusieurs endroits dans la ville. Le quartier de la Porte de France où se réunit le conseil de défense de l'état-major de Fournier est particulièrement éprouvé ainsi que tout le bas de la ville, les ponts et les écluses. Assez curieusement la ville haute sera préservée et les locaux serviront à l'administration et à la garnison allemande d'occupation à la différence des faubourgs de Sous-le-Bois et de Louvroil lieux de cantonnements des troupes d'active de la réserve générale. Au fil des jours, les conduites d'eau et de gaz sont coupées et toutes les liaisons électriques et télégraphiques aériennes abattues. L'État-major pourra encore recevoir des messages mais ne pourra plus rien envoyer sinon par pigeon voyageur.

Mais les tirs visent surtout à détruire le fort des Sarts afin que la 14^e D. I. R le prenne d'assaut, puis les ouvrages de Bersillies, de La Salmagne et le fort de Boussois qui reçoit 740 obus. Le capitaine Potentier sans moyen d'observation envoie alors une reconnaissance de 3 hommes vers Marpent et Jeumont⁴⁵. C'est un front de 4 km qui s'ouvre devant l'ennemi lui laissant une vue imprenable sur tout l'intérieur de la place. Cependant en raison du manque de munitions, le feu de l'artillerie faiblit et aucune sommation n'est envoyée au gouverneur de Maubeuge. Dans la soirée un feu de contre-batterie est ordonné à 17 h au fort de Cerfontaine. Il prendra effet de 22 h à 2 h du matin sans discontinuer en direction des canons de 210 installés à Cousolre puis vers Wattignies. Les témoignages font état de gros dégâts et de nombreux tués chez l'adversaire qui doit changer de position dans les jours qui suivent.

Les 30 et 31 août : Le brouillard subsiste encore le matin. Si les préconisations de Steinmetz ne sont pas respectées, c'est par crainte d'un aveu de faiblesse de la part des Allemands qui utilisent parcimonieusement leurs obus. Malgré cela l'église de Colleret est entièrement détruite et le fort de Boussois soumis à un déluge de feu. Le magasin à poudre, protégé par un mètre de maçonnerie et six mètres de terre, est crevé, écrasant une soixante hommes. La tourelle de 155 est mise hors d'usage⁴⁶ et le capitaine Keim est tellement commotionné qu'il provoque une peur panique dans son bataillon territorial épouvanté par les effets du bombardement. Ceux-ci s'enfuient jusqu'au noyau central abandonnant le fort et croisant des renforts de batteries envoyés entre Cerfontaine et les Sarts. Le général Fournier les fait rallier et repartir, encadrés par un bataillon du

45. – 2 batteries étaient à Erquelines dans les sablières, 1 à la source de la Trouille (Grand-Reng), 1 à Noire Bouteille, 1 à Vieux-Reng près du poteau frontière, 1 au sud de Vieux-Reng.

46. – L'illustration du 17 octobre 1914, p. 294, reproduit la photographie d'une coupole détruite par un obus de 420.

145^e qui resta en deuxième ligne, à Assevent. Il fut d'ailleurs relevé le lendemain et la situation morale devint meilleure, bien que le bombardement continuât. Le capitaine Thabard y est nommé et avec l'appui de la compagnie Champeaux du 11^e génie territorial tiendra du 31 août jusqu'au 6 septembre sans discontinuer.

Les Allemands, maîtres du ciel

Dans l'après-midi, le feu de l'artillerie de la place se renforce amenant les Allemands à reconsidérer leurs positions. Steinmetz incite à faire passer l'infanterie à l'offensive. Depuis la veille, Fournier ne dispose plus d'informations fiables après la destruction successive des ballons d'observation et des 3 dirigeables affectés à la place. Le « Dupuy-de-Lôme » a été descendu par les troupes françaises à Reims, le « Montgolfier » est touché dans les mêmes conditions au-dessus de Beaumont pour venir s'écraser à Colleret. Enfin « L'adjudant-Vincenot » fut abattu par un obus à la Porte de France. Les Allemands sont maîtres du ciel, deux avions « Taube » survolent régulièrement la région et peuvent repérer facilement les explosions de poudre noire qui soulignent les tirs des canons des forts. Dans tous les cas, ils restent retranchés dans Grand-Reng-Vieux-Reng, Marpent et Villers-sire-Nicole, la canonnade s'est affaiblie en raison de la pénurie. Steinmetz se heurte à von Zwehl qui refuse de lancer une attaque d'infanterie sans couverture. Fournier prend conscience intuitivement de cette situation et envisage d'organiser une vaste sortie de la réserve générale vers Jeumont, Erquelinnes et Grand-Reng pour déloger la grosse artillerie.

L'offensive française

Le 1^{er} septembre, Dans la matinée, Fournier donne l'ordre à Winckel-Mayer⁴⁷ d'effectuer une sortie avec la réserve générale et deux bataillons de territoriaux. Mais celui-ci se contente de transmettre les ordres sans veiller à la coordination entre l'infanterie et les batteries de la place, laissant le général Ville à la tête de la manœuvre. Vers 12 h, sept bataillons s'élancent à la suite du 31^e R. I. C en direction de Jeumont et Grand-Reng. Le 345^e du lieutenant-colonel François progresse sur la gauche vers Villers-Sire-Nicole ; le 145^e du colonel Strasser opère sur la droite au nord de Jeumont mais ne peut dépasser la route Vieux-Reng-Marpent tandis

47.- Le commandant de la réserve générale, général Winckel-Mayer, ne crut pas devoir conduire ses troupes au feu, sous prétexte que le général Ville, qui commandait la sortie, était moins ancien que lui (Procès de Maubeuge, déposition Winckel Mayer). La querelle se prolongea le lendemain 2 septembre le général Fournier ayant donné le commandement au général Ville de la réserve, le général Winkel-Mayer remit ses troupes à son collègue et rentra à Maubeuge.

que le 31^e colonial, au centre se dirige sur Vieux-Reng dont il ne peut s'emparer. Pendant ce temps un bataillon territorial le 85^e du colonel Martel faisait diversion sur la rive est de la Sambre. L'ennemi d'abord surpris par cette attaque massive et déstabilisé, songe un moment à se replier⁴⁸. Mais les batteries et mitrailleuses allemandes réagissent et déciment les premières lignes qui sont à 200 m des pièces. Le 345^e intervient alors mais trop tard. L'offensive menée en profondeur sans discontinuer s'épuise. Le repli général est ordonné à 18 h. Les pertes sont considérables⁴⁹. Le lieutenant-colonel François est blessé, le capitaine Tourneur est tué ainsi que de nombreux sous/officiers⁵⁰.

Pendant que la 26^e brigade de von Ziegesar supporte cet assaut. La 13^e D. I. R de von Khüne arrive de Liège et Namur à Binche. Il prendra ses quartiers dans les jours suivant au château de Bellignies. Deux bataillons (1 700 h) du Reserve-Infanterie-Regiment n° 57 de Krotoschin avec l'*Oberstleutnant* von Flottwell⁵¹ avec le 7^e bataillon (850 h) du Reserve-Husaren-Regiment n° 5 du Major von Kanfer sont envoyés en renfort dans le secteur Nord-Est. Les Allemands en profitent pour réorganiser et renforcer le secteur IV avec des éléments de leur secteur III bien que ce front ne connaisse aucun combat. Le 15^e R. I. stationné à Houdain reçoit ainsi deux escadrons du 5^e hussards et deux du 8^e hussards ainsi que 2 batteries de campagne du 58^e RA.

Dans la soirée, les combats se développent autour de Marpent avec une belle résistance des Français alors qu'un bombardement général affecte tout ce secteur. C'est ainsi qu'au fort de Cerfontaine, un obus de 420 perce la maçonnerie d'une casemate et enseveli une soixantaine d'hommes. À partir de 23 h jusque 4 h du matin les tirs dirigés sur l'Arsenal de Falize touchent les provisions d'obus, environ 2 000 et les caisses de mélinite laissées malencontreusement dans la cour et qui sautent. Le ciel est embrasé d'un gigantesque feu d'artifice. La rue de France est un amas de ruines. Le lendemain matin vers 8 h 30 von Zwehl observait encore un immense nuage de 100 à 200 m de haut au-dessus de la ville.

Le 2 septembre : Le général en chef dispose alors d'une très bonne vue d'ensemble avec ses deux avions d'observation qui survolent la ville. Il note que le Boussois tient toujours ainsi que les ouvrages d'Assevent et d'Elesmes. La 14^e D. I. R s'est

48.- Un rapport allemand sur le siège de Maubeuge, paru dans les *Leipziger Neueste Nachrichten* (16 février 1915), mentionne « un adversaire très mobile et très vaillant », des « combats opiniâtres ».

49.- Les pertes du 145^e furent de 8 officiers et plus de 400 hommes, soit 13 % des effectifs. Celles du 31^e colonial de 15 officiers et environ 500 hommes (Rapport Demange). Un bataillon colonial perdit jusqu'à 53 % de son effectif.

50.- Voir G. Dubut, *Journal d'un bourgeois de Maubeuge*, p. 42.

51.- Ce régiment est depuis son entrée en Belgique l'auteur de nombreuses atrocités à l'encontre des civils.

emparée de Bettignies mais s'est repliée sur Bois-Bourdon. Le Major Max Bauer⁵² a été envoyé par l'OHL du Luxembourg pour inciter von Zwehl à accélérer la prise de Maubeuge faisant valoir que la place constitue un intérêt stratégique ferroviaire majeur car elle bloque l'approvisionnement de la I^{re} armée et immobilise des forces importantes nécessaires à la II^e armée. C'est « une épine dans le pied de l'armée allemande » car la garnison est toujours susceptible de la prendre à revers. Pour l'encourager à agir et lui donner toute autorité von Zwehl est en même temps promu *general der infanterie*. Le général Alfred Ziethen⁵³ est également arrivé de l'état-major de la V^e armée du kronprinz Guillaume de Prusse pour coordonner l'ensemble de l'artillerie dont il révisé les cadences de tirs en gérant le stock de munitions sur 4 jours. Le général Friemel réclame un soin particulier pour les troupes d'assaut trop peu nombreuses et accorder un repos au 39^e Régiment de fusiliers aux ordres de l'Oberst Walter von Schönberg qui a supporté l'essentiel de l'attaque française. Un nouveau plan tactique est élaboré en réduisant le front du secteur d'attaque principal. Les positions doivent être prises l'une après l'autre, des observateurs seront postés en première ligne pour coordonner le feu de l'artillerie. Bersillies et La Salmagne seront délaissés momentanément au profit d'une ligne allant de la Salmagne à Boussois jusqu'à la Sambre.

Von Zwehl décide, en dépit de ces principes de doubler le bombardement sur les forts de Boussois dont une tourelle est hors de service alors que les défenseurs doivent quitter la Salmagne en feu pour se réfugier dans les abris. Il en est de même pour les batteries de Rocq et les ouvrages de Recquignies et de Cerfontaine où une tourelle de 155 est détruite et un obus de 420 traverse les six mètres de terre et un mètre de maçonnerie pour ensevelir une section de 46 hommes du 1^{er} territorial. Les ouvrages d'infanterie deviennent intenable ; le général Fournier donne l'ordre de les évacuer durant le bombardement pour chercher un refuge dans les tranchées moins repérées, creusées dans les intervalles. Les Allemands lancent leurs fantassins à l'attaque et menace de déborder le front.

Les troupes françaises, engagées sur la ligne principale de résistance pourront difficilement tenir. Fournier prescrit alors de reporter sur la position de soutien

52.- Max Hermann Bauer (1869-1929) après avoir commandé le 7^e Wetsphälische fuss.art de 1902 à 1907, il intégra l'État-major comme chef de la division II sous/section artillerie lourde et forteresse. Il géra à Liège le parc des 305 Autrichiens et fut envoyé par Gerhard Tappen chef de section des Opérations le 30 août à la 6^e armée pour superviser à Dieuze la percée entre Epinal et Nancy. Il fut associé au plan Hindenburg le 31 août 1916 ; Hostile à la république de Weimar il participa au coup d'État de Knapp le 12 mars 1920.

53.- Alfred Ziethen (1858-1944) effectua toute sa carrière dans l'artillerie lourde dont il est un des meilleurs spécialistes. Promu Generalmajor en 1914 il commanda alors le 7^e fuss-art bat puis le 5^e. C'est en tant que membre de l'État-major de la V^e armée qu'il fut envoyé à Maubeuge. En 1917 il fut inspecteur des cours d'artillerie et contribua à diffuser la méthode Pulkowski.

la plus grande partie des batteries de la première ligne. Au sud de la Sambre, il fait garnir d'artillerie le bois des Bons Pères pour prendre éventuellement sous son feu un ennemi qui aurait pris pied entre Le Boussois et Le Fagnet, et s'avancerait en direction de Maubeuge. De même les batteries de la réserve d'artillerie et celles de l'ouvrage des Épinettes doivent s'installer au sud d'Elesmes, en prévision de la lutte qui peut s'engager d'un instant à l'autre en avant de la ligne de soutien.

La contre-attaque allemande

Le 3 septembre, la situation de la place s'aggrave. Un déluge d'obus allemands, de gros calibres de 210 au 420, tombent depuis deux jours sur les secteurs du Fagnet, la Salmagne, Boussois, Rocq et Cerfontaine. Le général Fournier envoie par pigeon une dépêche réclamant des avions, en vain. La 28^e brigade d'infanterie de réserve du général Neuhauss, arrivée la veille, est envoyée vers Bettignies-Bois-Bourdon et Havay avec le Reserve-Jäger-Bataillon n° 7 de l'hauptmann von der Groeben.

Fournier persuadé d'une attaque d'envergure au nord et au sud de la Sambre, méfiant désormais envers Winckel-Mayer, a élargi le secteur du général Ville, en l'étendant vers la droite jusqu'à la Sambre. Celui-ci va établir son Q. G. au carrefour d'Assevent. Il aura sous ses ordres toutes les troupes entre Héronfontaine et le chemin de fer de Mons et la libre disposition de la Réserve générale. Le Gouverneur espère que les unités d'active et de réserve réussiront à soutenir les territoriaux épuisés. La Réserve centrale s'établit sur la position de soutien dans le 4^e secteur : le 145° à Assevent et Élesmes, et le 345° entre ces deux villages. Le 31^e colonial et un bataillon de marche du dépôt du 145° viennent occuper à l'ouest du « Champ de Tir », une troisième position, hâtivement organisée par l'utilisation de la fortification de campagne. L'artillerie de 75 de la Réserve prend position entre Assevent et la route de Mons.

À 10 h 30, l'ordre est donné aux troupes allemandes d'approcher de 800 à 1 000 m des forts et ouvrages du secteur I et de mettre en batteries de nuit les lance-mines du 39^e RA du lieutenant-colonel Witte pour arroser l'ouvrage de Rocq. Lors de cette approche, à 500 m du Boussois, le lieutenant-colonel von Flottwell du 57^e RI. R est tué. La progression allemande quoique mal protégée, leur permet de s'installer sur une ligne Boussois-Bois de Marpent mais les Français ne perçoivent rien. Cependant vers 12 h, la rumeur d'un débarquement de 26 à 40 000 Anglais entre Ostende et Zeebrugge parvient à l'État-major allemand. Le risque de suspendre le siège de Maubeuge est envisagé au cas où il faudrait retourner la cavalerie et les pièces d'artillerie contre les Anglais. Von Zwehl envoie le capitaine Schönheinz à Bruxelles pour plus amples informations. Le doute sera

levé le lendemain dans la soirée et le rôle du III^e C. A. de von Beseler dans le siège d'Anvers confirmé.

Le 4 septembre, des combats acharnés se déroulent entre la route de Bruxelles (ouvrage de Bersillies) et le fort de Cerfontaine. Les attaques se renforcent entre Assevent et l'ouvrage de la Salmagne. Les éléments de la réserve placés sous le commandement du général Ville avec le soutien d'une batterie de 75, défendent le terrain balayé par les mitrailleuses allemandes. Le nombre de soldats tués ne cesse d'augmenter. Au fort des Sarts, dans la matinée, la garnison a tenu mais à partir de 13 h 30, des 420 arrivent sur l'ouvrage, percent les minces revêtements de terre argileuse et défoncent les casemates. Vers 15 heures, la majeure partie de la garnison évacue précipitamment. Le soir, le fort est abandonné. L'ouvrage du Fagnet, dont la garnison s'est retirée un peu rapidement, tombe également mais la résistance est héroïque à l'ouvrage de La Salmagne. Le capitaine, Eliet à la tête de son bataillon de territoriaux parvient à faire refluer les Allemands sur Vieux-Reng mais ceux-ci parviennent à s'installer dans la ferme proche.

Le général Fournier décrit alors la situation critique dans un télégramme envoyé au ministère : « Points d'appui des fronts nord et est entièrement démolis. Notre artillerie est neutralisée ; noyau central bombardé cette nuit. Troupes défense à bout de force ». Il n'obtient aucune réponse, le ministère est préoccupé par son déménagement sur Bordeaux ! Dans la soirée, le gouverneur réunit le Conseil de défense auquel il pose la question d'une percée pour rejoindre Le Quesnoy-Arras. Cette proposition est rejetée à l'unanimité au profit de la résistance sur place. Ordre est donné alors de déposer tous les drapeaux à la caserne Joyeuse pour les brûler le lendemain.

Offensive allemande généralisée

Le 5 septembre, von Zwehl ordonne un assaut général avec pour objectifs la destruction de tous les ouvrages et forts du secteur I. C'est une journée de lutte acharnée qui se dessine entre Assevent-Elesmes et Mairieux. Dès l'aube, au soleil levant les attaques d'infanterie se succèdent dans le secteur nord-est sur Bersillies et La Salmagne. Le colonel Viard évacue le premier ouvrage pour se replier dans le second. Boussois, Rocq et Cerfontaine sont mitraillés. Néanmoins les troupes sont repoussées sur Vieux-Reng et Villers-Sire-Nicole, celles du secteur II parviennent à occuper Rocq et les environs de Boussois mais finissent également par se replier sur le bois de Marpent. Dans l'après-midi, la principale ligne de défense est investie.

À 16 h, deux bataillons du Reserve-Infanterie-Regiment n° 13 de Münster de l'*Oberstleutnant* Edler und Ritter von Braun sont engagés sur la route de Givry à Erquelinnes à hauteur de Vieux-Reng et pénètrent dans Bersillies abandonné

qui n'est plus que ruines fumantes. Ils passent ensuite à l'attaque de la Salmagne⁵⁴ qu'ils encerclent complètement. L'ouvrage est enlevé après deux assauts consécutifs laissant 130 tués français. Les batteries de Rocq sont à leur tour abandonnées avec 22 canons.

Une sommation de reddition est envoyée au gouverneur dans un étui en carton lâché par un avion. Car, en raison des événements qui se dessinent sur la Marne, le II^e AOK de von Bülow a ordonné à la 26^e brigade stationnée sur le front sud de se mettre en marche vers Laon. Von Zwehl s'y oppose car il craint, devant l'affaiblissement de la résistance sur la ligne Bersillies-Boussois, de voir les Français s'enfuir par le sud. Il obtient l'accord du chef d'État-major d'achever le siège rapidement. Les commandants du secteur I visent alors à l'inciter à attaquer au plus vite de nuit, von Zwehl refuse mais déplace son Q. G. de Binche au « Vent de Bise ».

De son côté, ignorant tout de ce qui se trame plus au sud, le général Fournier en début d'après-midi convoque le maire Walrand et Biget pour les assurer de sa résistance mais demande l'évacuation totale de la population civile vers Hautmont ou la Longueville. L'opération va se dérouler dans l'après-midi dans un tohu-bohu indescriptible dont va profiter un demi-escadron de cavalerie anglaise. Parallèlement Fournier prescrit de maintenir la défense sur la rive gauche de la Sambre, puis sur la position de soutien Mairieux, Elesmes, Assevent. Sur la rive droite, en arrière de Rocq et Cerfontaine, une position de soutien est préparée à hauteur du bois des Bons-Pères. À défaut, il envisage le repli sur la ligne de la Solre, en s'appuyant sur Ferrière-la-Grande et sur le centre de résistance de Ferrière-la-Petite. Sa proposition de se retirer avec son état-major au fort du Bourdieu est rejetée par son conseil de défense.

Au soir du 5 septembre, la plus grande partie de la zone principale du secteur français n° 4 est tombée aux mains des Allemands. Le général Ville organise la défense de la position de soutien Elesme-Mairieux et rallie toutes les troupes qui évacuent. Le 31^e colonial vient relever à Assevent le 145^e épuisé. Ce dernier est ramené en troisième ligne au Pont Allant. La situation est dramatique, des troupes refluent désormais en plus ou moins bon ordre vers Hautmont. Les Allemands se montrent à la lisière de Recquignies et s'avancent le long de la Sambre. En dépit de huit jours de combats, Maubeuge, résiste toujours et constitue une menace sur les arrières de l'ennemi. Or la bataille de l'Ourcq, prélude à la contre-offensive de la Marne vient de commencer !

Le 6 septembre, le tir des batteries allemandes s'est concentré sur Maubeuge et Boussois. Au matin, à 6 h 20 le village et le fort de Boussois tenus par le capitaine Thabard et des troupes nerveusement épuisées par le bombardement tombent sous les coups des 2 bataillons du 57^e RI emmenés maintenant par von Abercron.

54.- Sur 181 hommes il ne restait plus que 51 combattants.

Le premier occupe le village alors que le second avec le capitaine Heye et la 6^e cie du 57^e RI du lieutenant Lohman sont parvenus à s'infiltrer dans le fort où le commandant s'est rendu avec 400 hommes et livrés 25 pièces d'artillerie. À 8 h l'ordre a été donné de poursuivre l'attaque vers les forts des Sarts et Elesmes, l'avance est prudente et ne doit dépasser la ligne de la « Butte de tir ».

Sur la rive sud de la Sambre, l'ennemi prend pied dans Recquignies et déborde par l'ouest les batteries de Rocq. La garnison, menacée de front, doit se replier, sous peine d'être encerclée. À 9 h, elle n'a que le temps de faire sauter la poudrière pour ne pas laisser ses stocks de munitions à l'ennemi. Le village est investi par le 14^e R d'Artillerie. Le colonel de la Motte se replie sur la ligne de soutien du 3^e secteur : Bois des Bons Pères-Fort de Cerfontaine. Des compagnies du 145^e, du 345^e et du 31^e colonial résistent du côté d'Assevent après avoir abandonné Elesmes qu'ils avaient tenus pendant trois jours. L'ensemble des effectifs des forts et ouvrages se replie maintenant sur le bois des Bons-Pères puis la porte de Mons. Les corps de nombreux tués ou blessés jonchent la route du Pont-Allant.

Vers 12 h, les Allemands manquent une fois de plus de munitions pour les mortiers. La question est de savoir s'il faut faire avancer les batteries. Le général Ziethen propose de renforcer les tirs sur la ville et de faire avancer l'artillerie lourde jusqu'à Elesmes pour tirer sur les forts de Leveau et Héronfontaine, mais von Zwehl refuse et préconise avant d'occuper la ville de prendre les forts l'un après l'autre. Cette stratégie est engagée.

Le fort de Cerfontaine est évacué. Le front Mairieux-Assevent tombe tandis que le colonel de la Motte s'accroche à la ligne de la Solre, en couvrant son flanc gauche par la Sambre et en appuyant son flanc droit à l'ouvrage de Ferrière. Le centre de résistance de Recquignies cède à son tour, il est évacué au profit du bois des Bons-Pères. La ligne de la Solre en amont de Rousies est forcée et les défenseurs sont rejetés sur Falize. L'ennemi est maintenant aux portes de la ville.

Au nord de la Sambre, le général Ville a perdu la ligne Mairieux-Élesmes. Le village d'Élesmes a été repris momentanément par les Coloniaux qui doivent l'abandonner sous le feu de l'artillerie. À 17 h 20, Bettignies est occupé ainsi que Goegnies. La résistance s'organise le long de la route de Mons sur une position centrale des Sars à Grand-Camp-Perdu – Petit-Camp-Perdu. Le général rompt le contact pour remettre un peu d'ordre parmi ses troupes et occuper une position qui s'étend du carrefour de Mons, par le hameau et le bois des Sarts jusqu'à l'ouvrage d'Héronfontaine. À partir de 16 h, les troupes, démoralisées, se retirent vers le sud-ouest. Quelques 15 000 hommes gagnent Hautmont et Sous-le-Bois. Un conseil de défense se tient à la Porte de France⁵⁵. Fournier donne l'ordre de

55.– C'est dans une salle exigüe de 4 m x 5 m que se tenait le Conseil de défense réunissant pas moins de 12 personnes.

bruler les archives et les approvisionnements. De 20 à 21 heures, un second conseil de guerre se déroule, l'ordre est donné de détruire le matériel et de faire sauter l'arsenal de Falize et les poudrières. Vers 22 heures, l'arsenal sautait ravageant tout aux alentours tandis que les archives brûlaient.

Du côté allemand, il est projeté d'occuper dans la nuit Assevent et Cerfontaine. Dans la soirée, des nouvelles alarmantes arrivent de la Marne ou la contre-attaque française se dessine. Un ordre de la II^e Armée enjoint au VII^e C. A. R. de rejoindre la VII^e armée de von Heeringen qui quittera Bruxelles le 7 septembre !

Vers la reddition

Durant la nuit du 6 au 7 Maubeuge est soumis à un effrayant bombardement. La ville est en feu, blessés et malades sont descendus dans les caves. La réserve générale, rassemblée à l'ouest de la route de Leveau à Maubeuge, réduite à six compagnies du 145^e, cinq du 345^e attend l'attaque qui se développera au point du jour. Les deux batteries de 75, en position près du petit bois de Douzies, se tiennent prêtes à intervenir.

Le 7 septembre au matin, les munitions de mortiers de 210 ne sont toujours pas arrivées, les tirs doivent se poursuivre sur la ville uniquement avec de l'artillerie lourde. À cet effet, on annonce l'arrivée par voie ferrée de Mons de la batterie *Kurze-Marine-kanonen* n° 2 (Becker) type Gamma⁵⁶ en direction d'Aulnois ainsi que les derniers éléments de la 13^e D. I. R venus de Namur aux ordres du général Andréas Wilhelm von Harbou qui comprend le Reserve-Infanterie-Regiment n° 29 de l'*Oberstleutnant* Eben et le Reserve-Infanterie-Regiment n° 56 de l'*Oberstleutnant* von Goetze, le Reserve-Jäger-Bataillon n° 7 du Hauptmann von der Groeben, le Reserve-Feldartillerie-Regiment n° 13 de l'*Oberstleutnant* Reinecke, enfin ½ escadron du 8^e hussards déjà en place. Ces troupes fraîches ont mission de prendre position sur la route de Mairieux et de s'avancer vers les forts des Sarts, Héronfontaine et Leveau.

Dès le lever du jour, le bombardement de la ville a repris. Sous un déluge de feu, des détachements venus de Recquignies, Rousies, Cerfontaine, Ferrière gagnent comme ils le peuvent Hautmont. À 5 heures, les obus de 305 et de 420 installés à Givry s'abattent sur l'ouvrage d'Héronfontaine et le fort Leveau. Le tir dure jusqu'à 11 h, moment où Héronfontaine est évacué. L'infanterie de la 13^e D. I. R s'infiltré par tous les plis du terrain, pénètre dans le bois des Sarts et prend à revers les défenseurs de l'ouvrage qui se retirent vers l'ouest. Les gros canons concentrent

56.- Il s'agit des batteries de 420 de 92 tonnes nécessitant une plate-forme de tir bétonnée – à ce jour aucune trace de fondations n'a été identifiée en dépit des rumeurs sur le rôle d'éventuels Alsaciens venus la construire avant la guerre ?

maintenant leurs feux sur le fort Leveau⁵⁷ tandis que des obus de calibre moyen s'abattent sur le front de bataille du général Ville. La gauche de la ligne fléchit et la garnison de l'ouvrage du chemin de fer de Mons bat en retraite.

Sur la rive droite de la Sambre, les 305 motorisés autrichiens, amenés vers Assevent, prennent à revers l'ouvrage de Ferrière et le fort du Bourdieu. Ces positions deviennent intenable et la droite du colonel de La Motte, en arrière de la ligne de la Solre, est ébranlée. L'infanterie allemande passe à l'attaque.

Le général Fournier convoque le Conseil de défense, pour le consulter « sur les moyens de prolonger le siège ». L'avis est unanime : la résistance est impossible. On ne peut tenir que quelques heures encore. Cependant, le Gouverneur ne veut pas se résoudre à une capitulation. Il ordonne au général Ville de rompre le contact à la faveur de la nuit et de s'installer sur la ligne du faubourg Saint-Ghislain-Hameau de l'Ouvrage, Fort Leveau. L'ordre est exécuté par le colonel Cambier, commandant du 5^e secteur. Pour appuyer l'infanterie, les canons du fort Leveau sont retournés face à l'est et les huit dernières pièces de 75 sont mises en batterie vers Douzies.

La capitulation

Alors que les nouvelles dramatiques se succèdent Fournier prend conscience que son infanterie diminuée de moitié ne dispose plus d'artillerie pour la soutenir et que tous les forts du secteur N-E (à l'exception d'Hautmont) ont été écrasés. Dans ces conditions, aucune résistance sérieuse ne peut plus avoir lieu sur la rive droite, comme le Gouverneur en avait l'intention. La chute de Maubeuge apparaît comme inéluctable. Dès lors, le général Fournier « se voit contraint de recourir aux négociations pour prolonger la durée de résistance de la Place jusqu'au 8 septembre au soir, si possible ». Peu avant midi, il ordonne au capitaine Grenier qui parle allemand de se rendre auprès du général von Zwehl pour obtenir un armistice de 24 heures pour enterrer les morts et discuter des conditions de reddition. Vers 12 h 30, pour assurer la sécurité de son émissaire, le gouverneur fait hisser le drapeau blanc sur le clocher de Maubeuge. Le général Peyrecave peu engagé dans la bataille jusque-là relaye cette démarche de façon abusive par des sonneries de « cessez-le-feu » qui retentissent ici où là sur la ligne de front. Les troupes, dans le tohu-bohu régnant, au vu du drapeau blanc et des clairons qui retentissent, croient venue l'heure de la reddition et jettent leurs armes. Les Allemands profitent de cette confusion chez les défenseurs pour gagner du terrain.

57.— Sur les 45 coups tirés par les batteries de Givry, 25 l'ont été sur le fort Leveau. Ce sont les tirs de 305 qui réduisirent le fort Leveau au silence.

Resté presque seul près de Douzies, le général Ville voit les troupes allemandes se rapprocher à deux ou trois cents mètres. Il fait suspendre le feu. Le général Neuhaus, à la tête d'éléments de cavalerie, surgit et veut le faire prisonnier, le général Ville proteste et montrant le drapeau blanc qui flotte sur Maubeuge déclare que le Gouverneur a engagé des négociations. Peu après, un nouveau parlementaire vient informer le général Ville que le général de division von Harbou dont les troupes avancent rapidement depuis l'abandon de l'ouvrage d'Héronfontaine et du fort des Sarts veut le voir. Le commandant des troupes françaises croit à une continuation de l'entretien relatif à la trêve. Sans défiance, il se porte au sud-ouest du fort Leveau où von Harbou lui montre douze pièces de 77 en position en lui déclarant que s'il ne s'est pas rendu avec ses troupes avant dix minutes, les canons commenceront à les arroser d'obus. Le général Ville entouré de soldats sans fusils se résigne à capituler. À 14 heures, les forts Leveau et Heronfontaine sont occupés. Or, au même moment sur le front sud, la 26^e brigade a reçu l'ordre de se mettre en marche vers Laon qu'elle doit atteindre pour le 10 septembre.

Dans l'après-midi, peu après 14 h, un enseigne de cavalerie s'est approché de la ferme du Vent de Bise au galop. Il précise qu'il est envoyé en avant-garde par le lieutenant-général von Unger qui arrive depuis les avant-postes avec un parlementaire. Vers 15 h 30, le capitaine Grenier, les yeux bandés, parvient au Vent-de-Bise pour demander un armistice de vingt-quatre heures pour enterrer les morts et discuter la reddition. Le général von Zwehl refuse cette suspension d'armes, l'invitant à revenir quatre heures après, avec les pleins pouvoirs du Gouverneur.

Von Zwehl venait de recevoir l'ordre de rendre la 26^e *Infanterie Brigade* d'active à von Bülow engagé dans la bataille de la Marne. Les Allemands sont pressés d'en finir. Les termes de la négociation sont péremptoires.

- tous les forts et la ville doivent être livrés.
- toute la garnison est prisonnière de guerre.
- toutes les pièces d'artillerie doivent être livrées.

Le capitaine Grenier n'a pas le choix, von Zwehl lui demande le nombre d'hommes et de pièces de la place-forte et découvre stupéfait qu'il était lui-même bien inférieur en nombre. Vers 18 h, le capitaine Grenier après en avoir informé le général Fournier repart pour la ferme du Vent-de-Bise. Il est convenu vu l'heure tardive que la place et les forts seraient rendus le 8, à midi. Le cessez-le-feu est entré en vigueur partout et le document de la capitulation est rédigé. L'ordre d'occuper la place-forte est donné au 14^e D. I. R tandis que les autres troupes occuperont les forts [fig. 82]. La garnison de Maubeuge partira en captivité le 8 dans l'après-midi.

À 23 h, le ministre de la Guerre Millerand replié avec le gouvernement à Bordeaux adresse un communiqué au Gouverneur sans préciser la situation sur la Marne⁵⁸ : « Au nom du Gouvernement de la République et du pays tout entier, j'envoie aux héroïques défenseurs de Maubeuge et à la vaillante population de cette ville l'expression de ma profonde admiration. Je sais que vous ne reculerez devant rien pour prolonger la résistance jusqu'à l'heure, que j'espère prochaine, de votre délivrance »... Au même instant, von Zwehl adresse la proclamation suivante à ses troupes : « la place-forte de Maubeuge vient de capituler sans conditions grâce à la vaillance et à la bravoure des troupes allemandes et autrichiennes. Elles ont battu un ennemi puissant et résistant. 40 000 prisonniers et 400 canons [fig. 83] sont entre nos mains ». Le même message est télégraphié au Kaiser.

Le mardi 8 septembre, la page du siège est définitivement tournée. À la porte de Mons, peu avant 13 h, les principaux officiers supérieurs se rencontrent et se positionnent de part et d'autre de la route. Von Zwehl salue le général Fournier et lui signifie en lui laissant son épée : « Vous avez défendu avec bravoure la place-forte mais la fortune de la guerre s'est prononcée contre vous ». Puis les généraux Fournier et von Zwehl en compagnie du maire J. Walrand effectuent en voiture un rapide tour de la ville pour s'assurer de la sécurité et du respect des clauses d'armistice. Les troupes allemandes pénètrent à l'intérieur de la place au son des fifres et des tambours sous le regard du prince Frédéric-Léopold de Prusse, représentant du Kaiser, du prince Aribert d'Anhalt, du lieutenant-colonel von Malzahn⁵⁹ et de l'état-major au grand complet de Hans von Zwehl. Celui-ci a reçu le jour même, un télégramme du Kaiser, lui octroyant la décoration tant convoitée de « pour le Mérite »⁶⁰ pour sa brillante victoire. Il est âgé de 64 ans et montre une belle prestance.

Si la gloire du vainqueur éclate au grand jour, c'est aussi la disgrâce du vaincu qui se manifeste à partir de 14 h et jusque 22 h. Les soldats français des régiments d'active sortent de la ville avec fière allure derrière le général Winckel-Mayer en tête. Ils sont suivis par une masse considérable de braves territoriaux salués de

58.- Preuve évidente que l'on pouvait informer la place de Maubeuge de la situation ce qui n'a pas été fait !

59.- Ce proche de la famille impériale reviendra à Maubeuge en 1917 comme responsable de la gendarmerie.

60.- Johan (Hans) von Zwehl (1851-1926) entré dans l'armée au 14^e régiment d'infanterie de Poméranie « Comte Schwerin » pour participer à la guerre de 1870. Commandant du régiment de fusilier « Prince Albrecht de Prusse » en 1902 à Hanovre. Il rejoignit en 1906, la 13^e division à Munster avec le titre de *generalleutnant*. Il demeura sur le front de l'Aisne jusqu'au 14 octobre 1915, puis il fut envoyé à Verdun où il obtint de beaux succès de décembre à février 1916, ce qui lui valut en mai « les feuilles de chênes ». Le 17 décembre, il fut relevé de ses fonctions et nommé gouverneur d'Anvers jusqu'à la fin du conflit. De février à avril 1917, il devait suppléer temporairement peu avant son décès, le gouverneur général de Belgique von Bissing.

loin par leurs familles grimpées sur les remparts. C'est un flot ininterrompu de prisonniers qui défilent avec des allures, d'heure en heure, de plus en plus hétéroclites pour se diriger vers Assevent, Jeumont ou Erquelines⁶¹. Là, les hommes sont parqués deux ou trois jours, le long de la route entre Leveau et Boussois, dans des champs moissonnés et des prairies, sévèrement encadrés par des sentinelles.

Le soir, aux quatre coins de ces campements, d'immenses brasiers sont alimentés par les voitures de compagnies que l'on roule entière dans les foyers avec quantité de fusils dont les cartouches pétaradent dans un crépitement continu jusqu'au jour. Ayant reçu l'ordre de jeter leurs havresacs sur les bords de la route pour ne conserver qu'une couverture et quelques maigres provisions personnelles de bouche, la troupe gagne par étapes à travers un paysage de désolation et de ruines les gares de Jeumont, d'Erquelines ou de Mons pour les camps de Wünsdorf, Zwickau, Sennelager, Minden, Münster ou Friedrichsfeld⁶² [fig. 84] etc. Quant aux officiers, après avoir abandonné leurs montures et leurs sabres, ils sont emmenés en voiture vers Mons pour rejoindre par le train Cologne puis Torgau⁶³ [fig. 85] et Wesel⁶⁴. Trois bataillons sont nécessaires pour escorter cette troupe considérable dont les Allemands découvrent stupéfaits qu'elle est en grande partie composée de territoriaux⁶⁵.

Les 8 et 9 septembre von Zwehl est retourné à son Q. G. de Binche et mesure l'ampleur de sa victoire. Car en dehors de la prise de Maubeuge, c'est une situation de crise pour les Allemands qui se replie de la Marne vers le Chemin des Dames. L'enjeu de la guerre est là dans ces journées fatidiques comme en témoigne la mission Hentsch à ce moment avec la scène pathétique d'un von Moltke déprimé déclarant le 12 septembre à von Stein : « la campagne est perdue »⁶⁶. De son côté Joffre dans ses instructions n° 19 et 20 se limite à demander d'assurer la liaison entre le BEF et la V^e armée et de percer éventuellement vers Oulchy-le-Château, ce à quoi le général Conneau⁶⁷ répond le 10 septembre à Franchet d'Espèrey « que la limite extrême des hommes et des chevaux était atteinte ». Quant aux

61.- Il y eut exactement 32 692 prisonniers. Von Zwehl dénombra 4 généraux, 6 officiers d'état-major, 342 autres officiers, 907 sous/officiers, 31 373 soldats et 1 489 blessés ou malades. Le chiffre des 40 000 prisonniers est lié à la déclaration sur l'honneur de Fournier que tous les hommes s'étaient rendus.

62.- P. Valdelièvre, *Les bagnes d'Allemagne, souvenirs de captivité. 1914-1918*, Lille, 1920, p. 4-20.

63.- Torgau, sur les rives de l'Elbe en Saxe du nord, district de Leipzig.

64.- Wesel sur le cours inférieur du Rhin en Rhénanie du nord-Westphalie, district de Düsseldorf.

65.- Il manque environ 9 000 hommes de toutes armes et rangs qui, par groupes, ont réussi dans la matinée du 7 septembre et les jours suivants à s'échapper du secteur sud-ouest de défense depuis les forts d'Hautmont et du Bourdieu, certains de leur propre initiative, d'autres sous l'autorité du commandant Charlier.

66.- H. Plote, la mission Hentsch, *op. cit.*, p. 124-134.

67.- Louis Conneau (1856-1930), Saint-Cyrien, général de division à la tête de la 10^e division de cavalerie.

deux divisions du VII^e C. A. R., elles sont bien le 13 septembre entre 6 h et 7 h du matin au fort de Montbérault et à Aubigny-en-Laonnois complètement exténuées ayant perdu un quart de leurs effectifs après trois jours de marche harassante sous une pluie intense⁶⁸. Elles sont au repos jusqu'à 10 h 30 du matin le temps d'un petit-déjeuner et de permettre à von Zwehl de s'informer exactement de la situation entre la 1^{re} et 2^e armée. Les ordres de mise en marche dans un terrain montueux n'arrivent qu'à 12 h et les mouvements du corps de cavalerie de von Marwitz montrent que les troupes alliées n'ont pas encore atteint le Chemin des Dames ! Le VII^e C. A. de von Einem est alors dans la « brèche » de l'Aisne entre les deux armées et la VII^e armée de von Heeringen avec ses 90 000 hommes est arrivée à l'entrée nord de Laon. Il ressort de fait que le 13 septembre, il n'y eut pas d'attaque d'importance sur l'ensemble du front... L'hypothèse selon laquelle une résistance de Maubeuge de 24 ou 48 h supplémentaire devient obsolète et relève de l'imaginaire spéculatif de l'ambitieux Franchet d'Espèrey⁶⁹ qui le 9 septembre considérait qu'en trois jours il n'y aurait plus un seul allemand sur le sol français ! [fig. 86].

68.– Soit un total approximatif de 20 à 22 000 hommes face aux 200 000 hommes de la V^e armée !

69.– Le 12 septembre, la V^e armée a atteint Château-Thierry mais se trouve à un coude du front et doit faire face vers le nord et l'est. Or la nécessité de soutenir la IX^e armée de Foch empêche Franchet d'Espèrey de poursuivre en direction du nord au-delà de l'Aisne. Seul le 18^e C. A. du général de Maud'huy peut se porter vers la région de Corbeny-Craonne. Le 15 septembre Franchet d'Espèrey va tenter un gros effort sur tout le front face à une contre-attaque allemande renforcée.



Fig. 71. Fort du Bourdieu démantelé par les Allemands en septembre 1914.



Fig. 72. Canon de 120 long des défenses terrestres devant Maubeuge.



Fig. 73. Canon de fort.
SHD Vincennes.

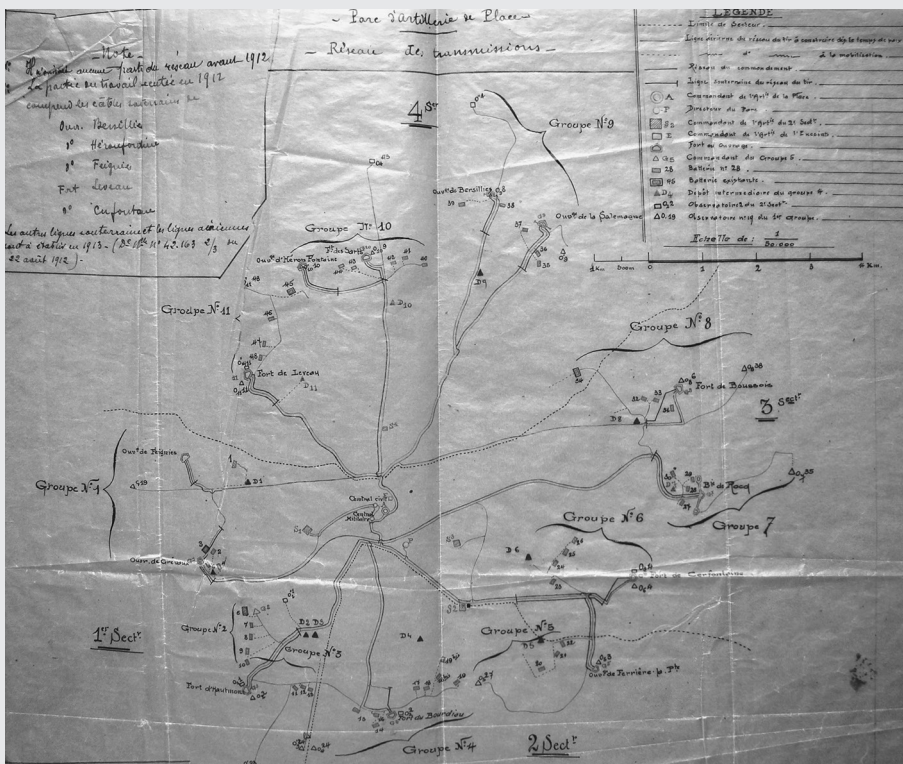


Fig. 74. Plan de défense et de communication de Maubeuge.
SHD Vincennes.



À gauche : Fig. 75. Adolphe Messimy, ministre de la guerre.
Agence de presse Meurisse [domaine public], *via* Wikimedia Commons.



À droite : Fig. 76. Joffre – Castelnau-Sordet.
[domaine public], *via* Wikimedia Commons.



Fig. 77. Le général Lanrezac.
[domaine public], *via* Wikimedia Commons.



Fig. 78. Tranchée-abris d'artillerie devant Maubeuge. œuvre du général Fournier.
Photo Ernst Völlbehr, Munich 1915..

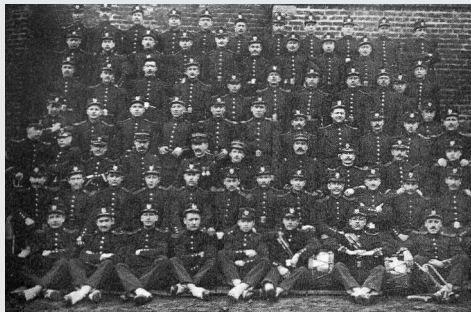


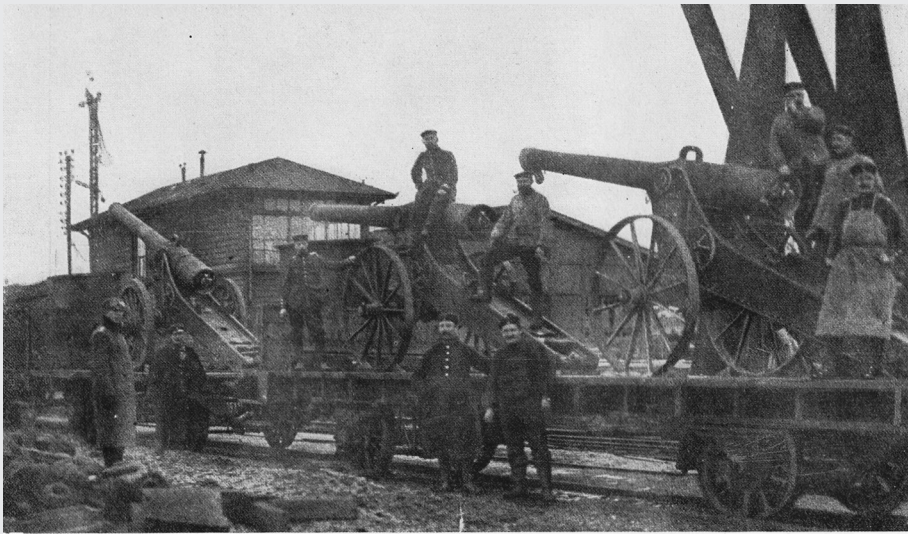
Fig. 79 et 80. Troupes territoriales du fort d'Hautmont avant 1914.
Coll AS Fort Leveau..



Fig. 81. Carte postale de propagande allemande montrant la supériorité de l'artillerie lourde à Maubeuge. Coll. privée.

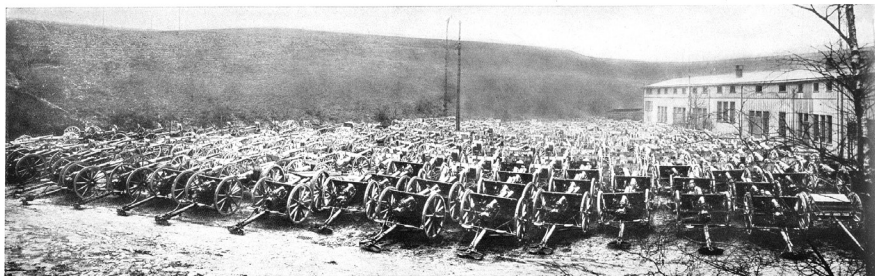


Fig. 82. Soldats sur la coupole Mougin du fort de Boussois.
Grosser Bilderatlas, Munich, 1915.

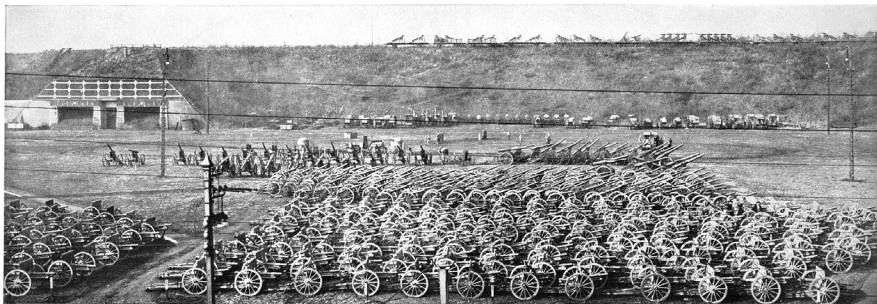


LES 120 LONG EMBARQUÉS PAR LES ALLEMANDS A LA GARE DE MAUBEUGE.

Eroberte Kanonen wurden in großen Mengen wieder gebrauchsfähig gemacht



400 eroberte französische und englische Feldgeschütze. — Photographie vom Stellvertretenden Generalstab



400 eroberte russische Feldgeschütze, dahinter 107 französische Festungskanonen verschiedenen Kalibers. — Photographie vom Stellvertretenden Generalstab

Fig. 83 et 83 bis. Canons français emportés et exposés en Allemagne.
Dr. E. Monier, Maubeuge, 1922 et *Grosser Bilderatlas des Weltkrieges*, Munich 1915



Fig. 84. Camp d'officiers de Torgau.
Journal d'époque. Coll. privée.



Fig. 85. Arrivée du général Fournier au camp de Torgau.
Journal d'époque. Coll. privée..



Fig. 86 et 87. Destructions de la place-forte de Maubeuge.
Peintures d'Ernst Völlbeh, *Kriegsbilder, Tagebusch*. Munich, 1915.



En guise de conclusion

Par Jean Heuclin

Maubeuge était, sur le plan stratégique, par sa longue résistance une épine dans le système d'invasion allemand, outre le risque de fomenter des troubles sur l'arrière du front et de prendre à revers les 1^{re} et 2^e armées, la ville contrôlait le réseau ferroviaire de la France du nord et de l'est, gênant les approvisionnements en munitions qui le 9 septembre commençaient à manquer en raison d'une surconsommation. La chute lève cette hypothèque et permet, grâce au réseau ferré, de déplacer plus facilement les troupes du flanc gauche vers le flanc droit dans la « Course à la Mer ». Au niveau tactique, bien que von Zwehl semble minimiser ses pertes à environ 1 000 tués, son infanterie ne peut se lancer à l'assaut, gênée par les kilomètres de fils de fer placés entre les ouvrages. L'ignorance des forces de la garnison explique son attaque téméraire. L'artillerie de campagne très mobile a pu attaquer victorieusement les cibles mouvantes et l'artillerie à pied, en dépit du manque récurrent de munitions, a pu ouvrir le feu. Le succès définitif, enfin, est dû à l'artillerie lourde qui a détruit méthodiquement les forts et leurs tourelles blindées¹. L'arrivée continue de troupes fraîches et aguerries venues de Liège et de Namur assurèrent, en outre, von Zwehl d'une supériorité offensive sur Fournier qui ne disposait d'aucun renfort et devait gérer les atermoiements des multiples civils et des braves territoriaux non disposés ni formés pour monter en première ligne. Au fil des jours le déséquilibre des forces en présence devait ainsi

1.- Le vainqueur récupéra de nombreuses pièces de 120 et 155 mm (système de Bange) avec des munitions en quantité. Le butin avoisinait les 412 canons dont 12 mortiers de 220 et 75 000 obus qui seront retournés contre les Français. La garnison eut 3 901 hommes hors de combat dont 2874 blessés et 1 017 tués. 1 200 hommes ont réussi à s'échapper avec le commandant Charlier. Nous ignorons le nombre de blessés allemands ramenés dans les hôpitaux à Binche. Les « *verlustlisten* » du VII^e C. A. R. ne sont établies qu'à partir de la bataille de l'Aisne.

s'inverser alors que le général Fournier « cassé » sur le plan psychologique était chaque jour d'avantage, sans moyen de communication ni d'information, isolé sur le plan tactique avec un état-major étonnamment passif et totalement abandonné par le ministère de la guerre.

La bataille de Maubeuge se terminait, avec des forts démodés retenant d'importantes garnisons de territoriaux (19 544 h) soutenus par des régiments d'active (9 738 h) dépourvus de canons et de mitrailleuses concentrés en quantité suffisante. La résistance a néanmoins été plus longue qu'à Liège et à Namur. Il ne s'est cependant pas agi d'un véritable siège mais plutôt d'une bataille intense – conformément aux leçons tirées de Sedan – avec un front de 12 km qui se déplaça lentement, depuis la frontière belge vers le centre de la place-forte, du 2 au 7 septembre dans le secteur nord-est, entre les routes de Mons-Erquelines, Bavay-Binche et la vallée de la Sambre. C'est là que l'essentiel des forces françaises et allemandes se concentrèrent et s'opposèrent. 9 à 15 000 hommes de la 14^e D. I. R, renforcée progressivement les 2 et 3 septembre puis surtout le 7 septembre² par la 13^e D. I. R pour affronter les 10 000 hommes des régiments d'active et les 15 000 territoriaux et artilleurs des forts de Cerfontaine, Boussois, des Sarts et Leveau et des ouvrages de Bersillies, la Salmagne et du Fagnet aux ordres du général Ville.

Les deux tiers de la ceinture fortifiée n'ont connu que de rares escarmouches entre Solre-le-Château et Bellignies (environ 30 km) avec les forts du Bourdiau, Hautmont, Ferrière-la-petite, Greveaux et Feignies tenus par 15 000 territoriaux et artilleurs qui ont peu souffert sous le regard bienveillant de la 26^e brigade (6 000 h) et d'un régiment de cavalerie (4 000 h). La garnison était certes loin d'être anéantie, comme le furent des régiments et des corps d'armée dans les mois qui suivirent sur le front ouest pour des gains de terrain insignifiants³. Elle avait été cependant totalement abandonnée à elle-même tant par le ministère de la guerre que par le Grand État-major de Joffre car une telle résistance n'avait pas été envisagée dans les stratégies de l'époque. Cette carence au plus haut niveau de l'échelon militaire ferait dans les décennies suivantes de Maubeuge une « affaire politique » dans laquelle il s'agirait de rejeter toute la responsabilité⁴ sur le général Fournier puis ensuite qu'il conviendrait d'oublier pour protéger la statue du

2.- Date à laquelle toutes les forces assaillantes étaient présentes.

3.- Voir notamment la bataille de l'Artois du 9 mai au 25 juin 1915 sous les ordres du général Pétain a fait 103 000 morts pour 40 km², soit 4 morts au m². Amenant deux généraux à solliciter l'intervention de Poincaré pour faire cesser une boucherie inutile.

4.- Cette attitude de rejet réciproque des responsabilités apparaît très tôt et de façon ouverte dans l'immédiat après-guerre chez Joffre envers Franchet-d'Esperey et Conneau ; Gallieni et Joffre ; French et Joffre etc.

commandeur, l'unité nationale et les principes stratégiques élaborés avant 14 par le Conseil supérieur de Guerre.

Certains continuent encore aujourd'hui d'objecter que si Fournier avait été plus énergique et imaginatif il aurait pu tenir encore 24 ou 48 h de plus et influencer sur la destinée de la guerre, arguant que von Zwehl arriva sur les hauteurs de Laon à 6 h du matin pour boucher la « brèche » ouverte entre les armées allemandes. Les faits établis montrent ci-dessus qu'il n'en est rien⁵. Car, c'est oublier que durant la marche forcée depuis Maubeuge, le VII^e C. A. R. laissa en chemin près d'un tiers de ses effectifs et que, de surcroît, il était suivi par la 7^e armée de von Heeringen. Toute cette rhétorique de l'après-coup, inspirée et alimentée dans l'entre-deux-guerres par des ambitions déçues de généraux, fait fi des sources allemandes ignorées délibérément sur la bataille de Maubeuge et plus encore lors du procès Fournier. C'est néanmoins soulever une autre question celle de la première bataille de l'Aisne du 14 au 25 septembre 1914, curieusement délaissée très tôt par l'historiographie française mais qui, aux yeux de l'historiographie allemande est cruciale, eu égard à l'ampleur des pertes signalées et qui elle aurait pu, *de facto*, entraîner une déroute complète des armées d'invasion ! Le témoignage du général von Zwehl permet de déplacer le curseur de l'analyse historique vers d'autres points restés encore obscurs.

5.- Aristide Quillet dans *La grande guerre vécue, racontée, illustrée par les Combattants*, 1922 écrivait déjà : « Les Allemands de von Zwehl vont devoir se lancer à marche forcée vers le sud. Mais maintenant ils arriveront trop tard pour décider du sort de la bataille qui s'engage. »



ANNEXES



Annexe A.
Tableau comparatif des grades

<i>Generaloberst</i>	Général d'Armée
<i>General der Infanterie</i> <i>General der Kavalerie</i> <i>General der Artillerie</i>	Général de Corps d'Armée
<i>Generalleutnant</i>	Général de division
<i>Generalmajor</i>	Général de Brigade
<i>Oberstleutnant</i>	Lieutenant-colonel
<i>Oberst</i>	Colonel
<i>Major</i>	Commandant
<i>Hauptmann</i>	Capitaine



Annexe B.

Organigramme du VII^e Corps de réserve

Les forces allemandes du général Hans von Zwehl comprenait deux divisions et une Brigade d'infanterie soit 27 bataillons, 6 escadrons, 15 batteries de campagne, 21 batteries d'artillerie lourde comportant des pièces de 305 et de 420.

VII^e Corps de réserve – général Hans von Zwehl

Chef d'État-major : *Oberstleutnant* Hans Hesse

Ia : Major von Lösecke – Ib : Hauptmann Degenkolb

Ic : Hauptmann Otto von Stülpnagel – Id : Hauptmann Schonheinz

- **13^e Infanterie Division de réserve** (Münster) – *general der Kavallerie* Alfred von Kühne – chef d'état-major : capitaine von Rotberg
 - 25^e Infanterie Brigade de réserve – *generalleutnant* Andreas Wilhelm von Harbou
 - ♦ 13^e Infanterie Régiment de réserve – *oberstleutnant* Edler und Ritter von Braun a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - ♦ 56^e Infanterie Régiment de réserve – *oberstleutnant* von Goetze a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - 26^e Infanterie Brigade de réserve (Düsseldorff) – *generalmajor* Karl Johann Neuhauß
 - ♦ 39^e Infanterie Régiment de réserve (15^e Westphalien) Trier : *oberstleutnant* Eben a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - ♦ 57^e Infanterie Régiment de réserve (55^e Westphalien) Krotoschin : *oberstleutnant* von Flottwell – tué à Maubeuge – a 2 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - ♦ 7^e bataillon de chasseurs à pied de réserve – Bückeburg : capitaine von der Groeben
 - ♦ 13^e Régiment d'artillerie de réserve : Ulm/Stuttgart : *oberstleutnant* Reinecke a deux sections avec 6 batteries de canons

- 5^e Régiment de Hussards de Reserve – Stolp : Major von Kayser a 3 escadrons
- 7^e bataillon du 4^e Pionnier. 13^e division réserve du Train, 7^e Compagnie de réserve sanitaire
- **14^e Infanterie Division de réserve** – Düsseldorf – *generalleutnant* Wolfgang von Unger
 - 27^e Infanterie Brigade de réserve Köln : *generalleutnant* Edwin Sunkel
 - 16^e Infanterie Régiment de réserve – lieutenant-colonel Siegener a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - 53^e Infanterie Régiment de réserve – Lieutenant-colonel Bötterling a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - 14^e Régiment d'Artillerie de réserve – Karlsruhe : Major Wendt a deux sections avec 6 batteries de canons
 - 8^e Régiment de hussards de réserve – Neuhaus/Paderborn : Major Heyne a 3 escadrons.
 - 7^e Pionnier de réserve avec les compagnies 1 et 2, 21^e compagnie Corps médical de réserve.
 - 28^e Infanterie Brigade de réserve Düsseldorf : Oberst Hermann Frh von Ziegesar
 - 39^e Régiment de Fusiliers de réserve Düsseldorf : commandant Walter von Schönberg a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse
 - 159^e Infanterie Régiment de réserve Mühlheim/Geldern : commandant Karl von Kraewel a 3 bataillons et une compagnie de mitrailleuse

II bataillons I/2 des régiments de réserve d'artillerie à pied. Batterie n° 2, 5, 6, d'obusiers lourds de campagne, 7^e corps de réserve d'intendance.

Service du train et des munitions, général major Rade, deux compagnies de réserve sanitaire, 2 colonnes de réserve de munitions d'infanterie, 4 colonnes de réserve de munitions d'artillerie, 3 hôpitaux de campagne, 2 services de ravitaillement en nourriture, 6 voitures de service et 2 services de douche de campagne.

Détaché du VII^e Corps d'active du *general der Kavallerie* Karl von Einem

- **26^e Brigade d'Infanterie** – Minden : *Generalmajor* Richard von Brauchitsch – Adjudant : capitaine Rohde
 - 15^e Infanterie Régiment « Prinz Friedrich der Niederlande » (2^e Régiment Westphaliens) – commandant Otto von Haldenwang
 - 55^e Infanterie Régiment « Graf Bülow von Dennewitz » (6^e Régiment Westphaliens) Detmold/Höxter/Bielefeld : commandant Otto von Trautmann
 - 7^e bataillon de chasseurs à pied – Bückeberg : – *Oberstleutnant* von Rango

Artillerie divisionnaire

- 15 batteries de campagne

Artillerie et formations de siège

- 2 bataillons de pionniers munis de lance-mines lourds
- 21 batteries d'artillerie lourde
 - 1 batterie de 420
 - 4 batteries de 305
 - 8 batteries de mortiers de 210
 - 2 batteries d'obusiers lourds de 150
 - 6 batteries de canons longs à longue portée
 - ♦ 2 batteries de 13 centimètres
 - ♦ 4 batteries de 10 centimètres





Bibliographie

Sources

Archives départementales du Nord

E.M.3^e bureau: Défense de la place de Maubeuge 1893-1914: 7N1804 – 1814-1816 – 1973.

Camp retranché de Maubeuge : 9 R 196-198.

Défense de Maubeuge : 509 AP 7.

Prisonniers de Maubeuge : 9 R 68-69.

Prisonniers de Jeumont, Maubeuge, Feignies à Friedrieschfeld : J. 1246.

Procès capitulation de Maubeuge (1918 – mai 1919) : 9 N 274.

La mobilisation : 9R146-161-163-188-192.

Archives municipales de Maubeuge

Harmegnies Benjamin (Carnets de notes de), *Siège de Maubeuge – Camp de Wahn. Premier carnet du 3 août 1914 au 7 décembre 1914.*

32W1. Don Roussel. *Rapport du commandant Paugam, chef du 1^{er} bataillon du 85^e régiment territorial d'infanterie à Vannes sur les opérations du bataillon, depuis la mobilisation en août jusqu'à la reddition de Maubeuge le 8 septembre 1914 – Vannes – 31 mai 1916.*

Service Historique de l'Armée de Terre

Ministère de la guerre, état-major de l'armée. *Les armées françaises dans la Grande Guerre.* Tome I et annexes.

Service Historique de la Défense

- 5N237-249-254. *Maintien de l'ordre et évacuation.*
- 6N21. *La situation dans le Nord.*
- 9N274. Dossier 2. Tome I : *Capitulation de la place de Maubeuge – Procès devant le Conseil de guerre français.* 1919.
- 10YD1303. *Dossier personnel du général Fournier.*
- 16N1186. *La chute de Maubeuge.*

Sources imprimées

- J. K. Brechenmacher, *Les cahiers de la jeunesse Allemande de Liège vers Maubeuge en passant par Namur*, 1914.
- Mr Callet, *Le siège de Maubeuge*, *La Nouvelle Revue*, 1^{er} juin 1918.
- P. Cassou, *Le siège de Maubeuge*, *Revue de Paris*, 15 juillet 1918, p. 253-278.
- P. Cassou, *La vérité sur le siège de Maubeuge*, Nancy-Paris, 1919.
- P. Cassou, *Le procès du général Fournier*, Paris, 1921.
- de Civrieux, *Le siège et la reddition de Maubeuge*, « *l'Illustration* » du 16 août 1919 – n° 3989.
- Irwin S. Cobb, correspondant of The Saturday Evening Post, “The Rut of Big Guns in France”, in *Paths of Glory. Impression of war written at and near the front*, New-York, 1915, p. 294-315.
- F. Engerand, *Le secret de la frontière – Charleroi*, éd. Brossard, Paris, 1918.
- J. E. Edmonds, *Military Operation*, London, 1922.
- Clément-Grandcourt (général), *Une leçon, le drame de Maubeuge – Août-septembre 1914*, Paris, 1935.
- R. Delame, *Valenciennes – occupation allemande 1914-1918*, Valenciennes, 1933.
- G. Dubut-Masion, *Journal d'un bourgeois de Maubeuge : avant, pendant le siège et l'occupation allemande (1914-1918)*, Tourcoing, Duvivier, 1923.
- Histories of Two Hundred and Fifty-One Divisions of the German Army Which Participated in the War (1914-1918)*, Government Printing Office, Washington, DC, 1920.
- C de Kerchove de Denterghem, *L'industrie belge pendant l'occupation allemande 1914-1918*, mise en contexte Jean Heuclin et Didier Terrier, PU Valenciennes, 2013.
- Ruhmeshalle unserer Alten Armee Herausgegeben auf Grund amtlichen Materials des Reichsarchivs*, Militär-Verlag, Berlin 1927.
- Reichsarchiv, *Der Weltkrieg 1914 bis 1918, Das Marne drama 1914*, Von Bernhard Stalling, Oldenburg, 1926.
- Sewell T. Tyng « The fall of a fortress » in *The coast artillery journal*, US Artillery, October 1937, p. 371-381.
- Duchesse de Sutherland, *Six semaines à la guerre : Bruxelles-Namur-Maubeuge*, Paris, 1916.

- E. Monier, *Au jour le jour, août 1914-novembre 1918 : Siège, occupation, délivrance de Maubeuge*, Maubeuge, 1922.
- Hans Von Zwehl, *Maubeuge, Aisne-Verdun. Das VII. Reserve-Korps im Weltkrieg von seinem Beginn bis Ende 1916. Nach persönlichen Erlebnissen und auf grund der Kriegsakten*, Berlin, 1921
- Hans von Zwehl, *Gesammelte Schriften des General-feldmarschalls Grafen v. Schlieffen*, Berlin 1914.
- Hans von Zwehl, *Die Schlachten im Sommer 1918, an der Westfront*, Berlin, 1921.
- Hans von Zwehl, *Der Dolchstoß in den Rücken des siegreichen Heeres*, Berlin 1921.
- Hans von Zwehl, *Generalstabsdienst im Frieden und im Kriege*, Berlin 1923.
- Hans von Zwehl, *Erich v. Falkenhayn, General der Infanterie. Eine biographische Studie*, Berlin 1926.

Articles de presse

L'Écho de Paris du 15 juillet 1914. – *Le Figaro* du 29 juin 1914. – *L'Humanité* du 30 juillet 1914. – *La Sambre* du 12 août 1914. – *La Frontière* du 17 août 1914. – *Innsbrucker Nachrichten* n° 247 du 9 septembre 1914 – *Tellesche zeitung und Anzeigen* du 28 août – 4 – 6 et 12 septembre 1914 – J. Wertheimer, correspondant à Bruxelles du *Wölffs Telegraphisches Bureau* et du *Vossische Zeitung*, Le siège de Maubeuge, 6 février 1915. (Trad. J. Heuclin, in MSHA Avesnes s/Helppe, t. XXXIX, 2013, p. 335-340. ADN – G. Q. G. 2° bureau : renseignements allemands : 16 N 1186).

Témoignages et mémoires

- Arthur, *Carnet de campagne d'un sergent du 4^e RTI*.
- L.C. Duhaut, *Campagne 1914-1918. Mon journal de guerre*.
- G. Isarel, *Le carnet d'un occupé : Maubeuge sous le joug*. Revue l'Intermédiaire. Témoignage du 30 juin 1938.
- X (Lieutenant-colonel), « Les grandes manœuvres de l'Est en 1911 », *Armée et marine : Revue bimensuelle illustrée*, n° 156, 18 septembre 1911.

Publications sur la guerre

- E. Buat (général), *L'armée allemande pendant la Guerre de 1914-1918. Grandeur et Décadence, Manœuvres en Lignes intérieures*, Paris, 1920.
- Von Bülow (général), *Mon rapport sur la bataille de la Marne*. Trad. par J. Netter, Paris, 1921.
- H. Cron et al., *Ruhmeshalle unserer alten Armee*, Berlin, 1935.
- G. Gromaire, *L'occupation allemande en France*, Paris, 1925. Cite abondamment les 9 registres manuscrits d'Avesnes établis par M. Landouzy.

- Joffre (Maréchal) et al., *Les deux batailles de la Marne. 5-11 septembre 1914 – 15-18 juillet 1918*, Paris, 1928.
- H. von Kuhl (général), *La campagne de la Marne en 1914*, Paris, 1921.
- A. von Kluck (colonel-général), *La marche sur Paris. Trad. par le commandant Delestraint*, Paris, 1922.
- R. Poincaré, *Comment fut déclarée la guerre de 1914*, Paris, 1939.
- R. Puaut, *L'armée anglaise sur le continent, 1914-1915*, Paris, 1918.
- K. Rosner, Der Koenig, *Au quartier général du Kaiser pendant la seconde bataille de la Marne*. Trad. par H. Massoul, Paris, 1935.
- Ville (général), *Journal de ma captivité en Allemagne 1914-1917*, Librairie militaire universelle L. Fournier, Paris, 1928.

Études régionales

- M. Blancpain, *Quand Guillaume II gouvernait de la Somme aux Vosges*, Paris, 1980.
- J. C. Decamps, J. Guillemain, *Maubeuge, de la Belle Époque à la Grande Guerre*, Renaissance Vauban, 1983.
- J.C. Decamps, *Maubeuge, la grande guerre et les déportations civiles*, Maubeuge, 1998
- J.C. Decamps, *Maubeuge : la délivrance, 9 novembre 1918*, Association Renaissance Vauban, 2008.
- J. Depret, *Le Nord, frontière militaire*, Maubeuge, 2003.
- J. Depret, *Maubeuge la militaire – Genèse et évolution de la place forte 1870-1914*, Maubeuge, 2004
- J. Depret, *Histoire d'un livre inachevé : Georges Gay face aux témoins du siège de Maubeuge en 1914*, Florange, 2014.
- A. Duronsoy, *Pantalons rouges et misère noire*, Maubeuge, 1987.
- J. Duvivier, *Maubeuge 1914*, SED, Lille, 1934.
- J.C. Flory, *Maubeuge 1914-1918*, Maubeuge, 1981.
- J. Glad, *Maubeuge, place de guerre (1648-1945)*, Maubeuge, 2007.
- J. Guillemain, Ph Nicodème, *Dans le ciel de Maubeuge, 1794-1920. L'extraordinaire aventure des ballons et dirigeables*, Maubeuge, 2006.
- J. Heuclin, *L'occupation dans un village frontalier : Cousobre en 14-18*, in MSHA Avesnes/Helpes, T. XXXVIII, 2009, p. 189-220.
- J. Heuclin, *Les troupes allemandes en Avesnois*, in MSHA Avesnes s/ Helpes, t. XXXIX, 2013, p. 297-350.
- A. Jouret, *1914-1918, Autour des batailles de Mons*, History press, Gloucestershire, 2012.
- R. Ramelot, M. Devouge, *La Grande Guerre 1914-1918 en Avesnois-Thiérache et ailleurs*, Imprimé par l'auteur, 2002.
- G. Sivery, *Histoire de Maubeuge*, Dunkerque, 1984.

C. Wallart, *C'était hier, le département du nord... le Nord en guerre : 1914-1918*, ADN, Lille, 2008.

La petite histoire de Recquignies-Rocq, dimanche 6 septembre 1914, Journal municipal n° 5 du 6 septembre 1985.

Travaux récents

D. Baldin & E. Saint-Fuscien, Charleroi, 21-23 août 1914, Paris, 2012.

A. Becker, *Les cicatrices rouges : 14-18. France et Belgique occupées*, Paris, 2010.

M. Bourlet, *La Belgique dans la grande guerre*, Paris, 2012.

R. Cazals, « *Se sacrifier, être sacrifié* », Dir. C. Benoît, G. Boëtsch, A. Champeaux, E. Deroo. CNRS Éditions, Paris, 2009.

A. Corvisier, *Histoire militaire de la France, de 1871 à 1940, T. 3*, Paris, 1997.

E. Deroo (dir.), *La médecine militaire : le service de santé des armées*, ECPAD, Paris, 2008.

J.B. Duroselle, *La Grande Guerre des Français : 1914-1918*, Paris, 2003.

H. Dutailly (Colonel ER), *Carnet de la Sabretache*, septembre 2011.

G. D. Feldmann. Army, Industry and Labor in Germany 1914-1918, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1966.

F. Fischer, *Griff nar der Weltmacht : die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914/18*, Düsseldorf, 1961.

F. Fischer, *Les Buts de guerre de l'Allemagne impériale*, Düsseldorf, 1964.

C. Franc. *La machine à vaincre. L'armée allemande 1914-1918*, Paris, 2006.

C. Franc, *Le Haut commandement Français sur le front occidental – 1914-1918*, Paris, 2012.

F. Guy. « Le 105 L modèle 1913, l'élégant du Creusot », *GBM* n° 113, janvier-mars 2013.

J.-N. Grandhomme. *Berthelot – Du culte de l'offensive à la stratégie globale*, Paris, 2011.

J. Hallade. *Mystérieux canons dans l'Aisne – 1914-1918*, Chauny, 1968.

J. Horne et A. Kramer. *Les atrocités allemandes, la vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Ed Texto, Paris, 2011.

J. Horne, *Vers la guerre totale, le tournant de 1914-1915*, Paris, 2010.

S. Jaumain, M. Amara, B. Majerus, A. Vrindts, *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale*, AGR-AR, Bruxelles, 2005.

J.C. Laparra, *La machine à vaincre – L'armée allemande 1914-1918*, Paris, 2006.

J.C. Laparra et P. Hesse, *L'envers des parades, le commandement allemand 1914-1918*, Paris, 2011.

J. Leddet (capitaine), *Lignes de tir, un artilleur sans complaisance, carnets de guerre 1914-1918*, Paris, 2012.

P. Miquel, *Les Poilus*, Paris, 2000.

P. Miquel, *Le gâchis des généraux*. Paris, 2003.

P. Nivet, *La France occupée : 1914 – 1918*, Paris, 2011.

Sites internet

www.senat.fr/histoire/1914_1918/commission_de_larmee/auditions.html

www.1914ancien.free.fr, Général Palat, *La chute de Maubeuge en septembre 1914*.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Si%C3%A8ge_de_Maubeuge

<http://www.chtimiste.com/batailles1418/maubeuge.htm>

http://www.sambre-marne-yser.be/article.php3?id_article=64

<http://www.horizon14-18.eu/maubeuge.html>

Remerciements

Nous remercions ici de leur travail les traducteurs des textes allemands – Yves Metivier et Jérôme Vaillant – qui se sont attachés à nous faire comprendre la pensée du général Zwehl ainsi que Brigitte Degeytere qui a accepté de traduire en dernier ressort l'article du *Militär-Wochenblatt* découvert aux États-Unis. Les textes en anglais ont été revus et corrigés par Daniel Verheyde.

Le siège de Maubeuge
25 août – 8 septembre 1914
Hans von Zwehl
Édition critique par Jean Heuclin

Également disponible en version numérique
sur le site des Presses Universitaires du Septentrion
ePub – ISBN : 978-2-7574-2083-6 : 17 €
PDF – ISBN : 978-2-7574-2092-8 : 17 €
Lot papier + numérique – ISBN : 978-2-7574-2101-7 : 26 €

Ouvrage composé par
Julie Vandenberghe

Ouvrage réalisé avec
La chaîne d'édition XML-TEI
Métopes
Méthodes et outils pour l'édition structurée

Achévé d'imprimer
Mai 2018
Imprimerie de l'Université de Lille

Dépôt légal
Juin 2018

1 806^e volume édité par
Les Presses Universitaires du Septentrion
Villeneuve d'Ascq – France